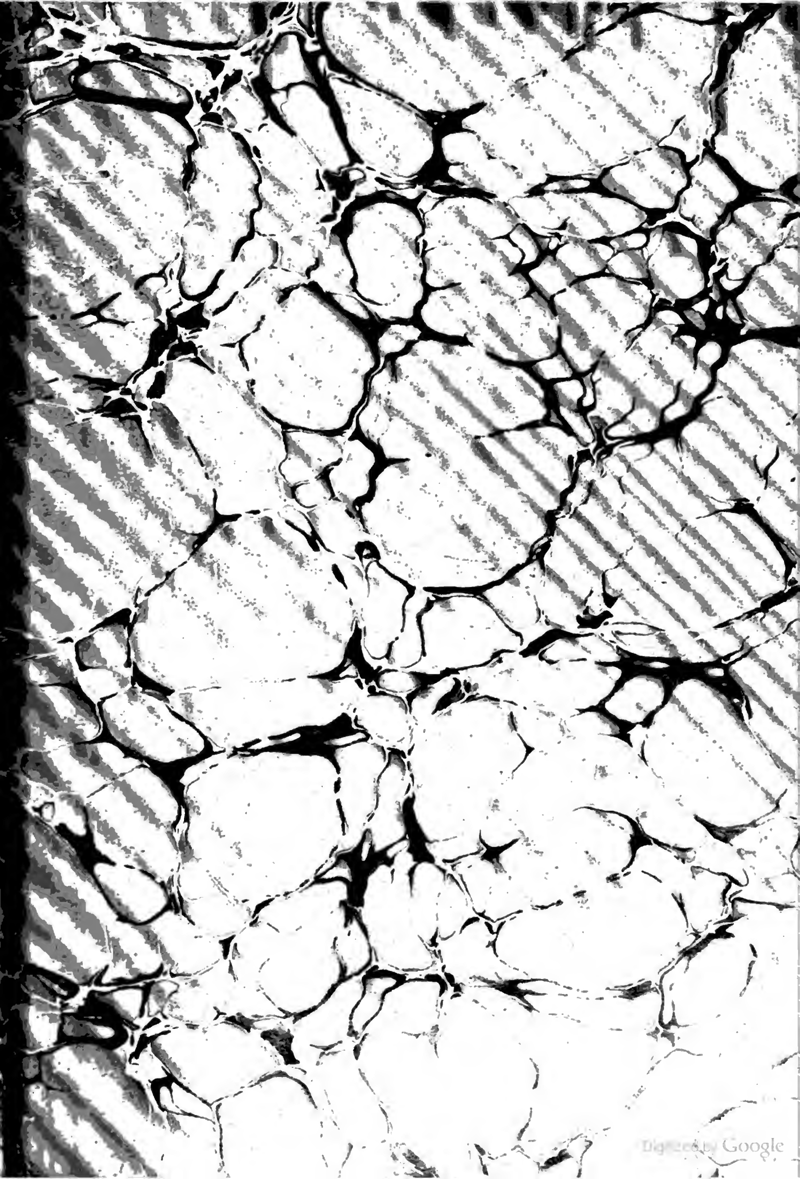



Folio
346
Guérin
v.1, pt.2
יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER. FVNDATA MDCCCVII
Ps CXIX
169
כדברך
הבינני
JOH XVII
17



DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
ET DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

JUDÉE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIX

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes. Un volume in-8°. Chez A. Durand, libraire, rue Cujas.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, ouvrage accompagné d'une grande Carte de la Régence. Deux volumes grand in-8°. Chez H. Plon, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

PARIS.

CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

30, RUE DES BOULANGERS, ET 27, RUE DE BELLECHASSE.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
ET DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

JUDÉE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIX.


THEOL.
12
43337

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

DESCRIPTION DE LA JUDÉE.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

DÉPART DE JÉRUSALEM. — DEIR EL-MOUSALLABEH. — KHIRBET EL-A'KOUD. — A'ÏN KARIM. — SATHAF. — KHIRBET BOUKTIARI. — KHIRBET EL-LOUZ. — A'ÏN DJOURA. — OUELEDJEH. — KHIRBET ES-SA'ÏDEH. — ER-RAS. — KHIRBET BEIT-SAKAÏA. — A'KKOUR.

DÉPART DE JÉRUSALEM. — DEIR EL-MOUSALLABEH.

Après avoir pris quelque repos à Jérusalem et achevé les préparatifs de la nouvelle exploration que je méditais, et qui devait être beaucoup plus longue que la précédente, je me remets en marche, avec le même drogman et les mêmes bachibouzouks, le 11 mai, à quatre heures vingt minutes du soir. Cette vaste tournée devait embrasser à la fois l'immense plaine des anciens Philistins, jusqu'à la frontière d'Égypte, et toute la partie occidentale des monts de la Judée.

La direction que je suis d'abord, en quittant la porte de Jaffa, est celle de l'ouest-sud-ouest. Je passe devant le cimetière musulman qui touche au *Birket Mamillah*, l'ancienne piscine supérieure de Gihon, et, descendant ensuite à travers des champs accidentés et assez bien cultivés, tout pierreux qu'ils sont, j'arrive, vers quatre heures quarante-cinq minutes, au couvent de Sainte-Croix, en arabe *Deir el-Mousallabeh*, دير المصلبة, que j'ai déjà décrit.

Je traverse la vallée fertile et plantée d'oliviers où il s'élève, et je poursuis ma route vers l'ouest.

KHIRBET EL-A'KOUD.

A cinq heures quarante-cinq minutes, je parviens à une ruine qui m'est signalée sous le nom de *Khirbet el-A'koud*, خربة العقود (la ruine des Voûtes, des Arcades). Elle couronne une colline élevée, dont le sommet est cultivé en vignes. On y remarque un puits antique creusé dans le roc, et dont l'eau était amenée plus bas au moyen d'un aqueduc porté sur des arcades; celles-ci, à moitié écroulées, couvrent de leurs débris les pentes de la colline. Autour du puits quelques arasements d'habitations presque entièrement démolies se montrent au milieu de vieux ceps de vigne.

A une faible distance à l'est du Khirbet el-A'koud sont les ruines de *Beit-Mezmir*, بيت مزمير, que les franciscains désignent sous la dénomination d'*Obed-Édom*. J'en ai parlé ailleurs.

A'ÏN KARIM.

A six heures, je descends de la colline d'El-A'koud par un sentier très-rapide, et, à six heures vingt-cinq minutes, j'atteins *A'ïn Karim*. Dans le premier volume de cet ouvrage, il a été suffisamment question de cette localité, de son beau couvent et de ses divers sanctuaires. C'est très-probablement l'ancienne ville de Karem, signalée par les Septante comme existant déjà du temps de Josué, et qui fut plus tard la patrie de saint Jean-Baptiste. Je ne fais que traverser le village actuel, et, descendant dans l'*oued* du même nom, vulgairement appelé par les chrétiens *vallée du Térébinthe*, et qui n'est que la prolongation méridionale de l'*Oued Beit-Hanina*, je franchis, à six heures quarante-cinq minutes, cette vallée pierreuse, que couvrent néanmoins de belles plantations d'oliviers. La partie centrale de la vallée est sillonnée par un torrent qui, à l'époque des grandes pluies, roule quelquefois des blocs assez con-

sidérables, détachés des montagnes dont il est bordé; mais, tout le reste de l'année, il est complétement à sec.

SATHAF.

Je prends ensuite, dans la direction du sud-ouest, sur les flancs de la hauteur qui fait face vers l'ouest à celle d'A'ïn Karim un sentier étroit et difficile, taillé par intervalle dans le roc vif, et qui doit être fort ancien. Il est, en certains endroits, si glissant, que les mulets mêmes ont souvent beaucoup de peine à s'y maintenir sans trébucher.

A sept heures vingt minutes, je fais halte à Sathaf, où ma tente est dressée pour la nuit.

Sathaf, en arabe صاطاف, est un village de cent quatre-vingts habitants, dont les humbles demeures s'élèvent sur les pentes d'une montagne cultivée en étage par terrasses successives. Sur le point culminant de l'emplacement qu'il occupe, on observe d'antiques carrières. Plusieurs gros blocs détachés sont encore là qui attendent, depuis de longs siècles sans doute, qu'on les emporte.

Deux sources très-abondantes alimentent Sathaf. Jaillissant au bas du village, elles s'écoulent par un conduit souterrain dans deux bassins construits, qui mesurent environ douze pas sur chaque face et qui, selon toute apparence, datent de l'antiquité. De là l'eau, par d'autres conduits, se répand dans de beaux jardins, qu'elle fertilise et qui descendent, soutenus et séparés les uns des autres par de puissants murs d'appui, presque jusqu'au pied de la montagne. Outre les deux sources que je viens de mentionner, deux autres, sourdant du sol bien au-dessous des premières, sont également recueillies dans des bassins distincts, qui, d'âge en âge, servent aux mêmes usages et permettent, par une irrigation souvent renouvelée et facile, d'entretenir sur ces pentes de magnifiques vergers, où abondent les orangers, les citronniers, les poiriers et les mûriers.

Vis-à-vis de Sathaf, et de l'autre côté de la vallée, vers l'est, ou

aperçoit la grotte et la fontaine connues parmi les chrétiens sous le nom de grotte et de fontaine de Saint-Jean; les musulmans désignent cette dernière, comme je l'ai dit en la décrivant, sous le nom d'*A'în el-Habis*.

KHIRBET BOUKTIARI.

Le 12 mai, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, conduit par un guide que j'ai pris à Sathaf, je me dirige d'abord vers le sud.

A six heures quinze minutes, nous laissons à notre gauche, dans un vallon, des ruines fort peu importantes, restes d'un faible hameau, et appelées *Khirbet Bouktiari*, خربة بكتيارى.

Tournant alors vers l'ouest, nous passons, à six heures quarante-cinq minutes, près d'un tombeau antique, creusé dans le roc et précédé d'un petit vestibule au milieu duquel a été pratiquée une ouverture rectangulaire, par laquelle on pénètre dans la chambre sépulcrale.

KHIRBET EL-LOUZ.

Bientôt après nous parvenons à un hameau de quatre-vingts habitants, la plupart bergers. Un certain nombre de maisons étant renversées, on l'appelle *Khirbet el-Louz*, خربة اللوز, comme s'il était entièrement ruiné. Le nom de Louz est-il l'appellation antique de ce lieu, ou bien date-t-il seulement de l'invasion arabe? Je l'ignore, car il appartient à la fois à la langue hébraïque et à la langue arabe, et signifie «amandier» et «amande.» Nous savons par les Livres saints, ainsi que j'aurai occasion de le montrer ailleurs, que Bethel s'appelait primitivement *Louza*. Nous apprenons aussi par l'*Onomasticon* d'Eusèbe qu'il y avait près de Sichem une autre ville du même nom dont les ruines, sur le sommet du mont Garizim, portent encore aujourd'hui la désignation de *Khirbet Louza*. Il ne serait donc nullement étonnant que le hameau qui nous occupe en ce moment eût gardé purement et simplement sa dénomination antique. Quoi qu'il en soit, il renferme plusieurs citernes creu-

sées dans le roc et un petit *birket*, en partie également pratiqué dans le roc et en partie construit; ces citernes et ce *birket* sont probablement antiques.

A'ÏN DJOURA.

De retour à Sathaf à huit heures, je quitte de nouveau ce village à huit heures quinze minutes, pour continuer mon itinéraire. Descendu des hauteurs où il s'élève, je franchis l'*Oued Sathaf*, puis je suis, dans la direction du sud-est, un sentier assez roide. Les pentes que je gravis sont plantées de vignes. Le vin que l'on récolte dans cette partie de la Judée jouit d'une juste renommée. Il est d'un beau blanc doré, comme dans plusieurs autres districts de la Palestine.

A huit heures quarante-cinq minutes, je traverse *A'ïn Djoura*, عين جورا, petit village d'une centaine d'habitants, qu'alimente une source assez abondante, dont l'eau s'écoule dans un bassin. J'y observe plusieurs grottes taillées dans le roc. La vallée qui s'étend au bas du village est couverte de figuiers, d'oliviers et de vignes.

OUELEDJEH.

Poursuivant ma route dans la même direction, j'atteins, à neuf heures quarante-cinq minutes, *Oueledjeh*, ولجة, situé sur les dernières pentes de la montagne du même nom. Ce village contient six cents habitants. Les rues, ou plutôt les ruelles, sont bordées de maisons très-grossièrement construites et comme étagées confusément les unes au-dessus des autres. Une partie de celles-ci sont à moitié en ruine; d'autres sont complétement écroulées. Vers le bas du village coule une fontaine dont l'eau sort d'un petit canal qui paraît antique.

KHIRBET ES-SA'ÎDEH.

Un habitant d'Oueledjeh m'ayant appris l'existence d'une ruine assez considérable située à l'ouest de cette localité, à la distance de trois quarts d'heure de marche, je le prends aussitôt pour guide

et, après avoir franchi successivement plusieurs hautes collines, nous atteignons, à dix heures quarante-cinq minutes, un plateau élevé. Les ruines qui le couvrent portent le nom de *Khirbet es-Sa'ïdeh*, خربة الصعيدة. Elles consistent en une quarantaine de maisons voûtées intérieurement, et presque toutes renversées, qui ne paraissent pas antérieures au moyen âge. Quelques citernes seules sont plus anciennes. Il en est de même d'un certain nombre de pierres de taille à bossage, que l'on remarque à l'angle d'un édifice, mal bâti, du reste, et qui semble avoir été construit avec les débris d'une église byzantine; car, sur l'une de ces pierres, placée sens dessus dessous, je distingue une croix et un fragment d'inscription grecque, dont les caractères sont hauts de quinze centimètres et accusent par leur forme les premiers siècles de l'époque chrétienne. Voici ce fragment :

† ϏΤȢΤΟΚΤΗΙΜ

Je lis ainsi : Καὶ τοῦτο κτῆμ[α], sans doute pour κτῆμα, que je traduis : «Et cette acquisition. . . . .» Le reste de l'inscription manque malheureusement, et il m'est impossible avec ces trois seuls mots d'essayer de donner une restitution, même approximative.

Après être descendus de ce plateau, nous faisons halte, à onze heures quinze minutes, près d'une source appelée *Aïn Helal*, عين حلال; elle sort d'un rocher et se répand dans un petit réservoir, d'où elle s'écoule ensuite par un conduit souterrain dans des plantations voisines, qu'elle fertilise.

ER-RAS. — KHIRBET BEIT-SAKAÏA.

A midi trente minutes, nous poursuivons notre marche dans la direction de l'ouest et, par intervalle, dans celle du sud-ouest.

A une heure trente minutes, au delà de l'*Oued Beit-Sakaïa*, واد بيت سقايا, on me signale sur une montagne un petit village, auquel sa position élevée a fait donner le nom d'*Er-Ras*, الراس (la Tête, le Sommet).

A notre droite, sur les pentes d'une colline, s'étendent des ruines appelées *Khirbet Beit-Sakaïa*, خربة بيت سقايا. Elles se composent d'une cinquantaine de maisons, dont les trois quarts sont écroulées et qui consistaient en une seule chambre intérieurement voûtée. Autrefois quelques citernes alimentaient d'eau ce village.

A'KKOUR.

A deux heures, nous nous remettons en route vers le nord-ouest.

A trois heures quinze minutes, nous faisons halte à *A'kkour*, عقّور, où nous devons passer la nuit.

Ce village de deux cents habitants est situé dans une vallée, sur les pentes d'une faible éminence. Les maisons sont très-grossièrement bâties. Plusieurs d'entre elles renferment dans leur construction quelques pierres de taille provenant d'une ancienne église, aujourd'hui complétement détruite, mais dont l'emplacement garde encore parmi les habitants le nom de *Knisch* (église). Un puits, qui passe pour antique bien qu'il soit mal construit, suffit à tous les besoins de cette petite localité.

CHAPITRE VINGTIÈME.

KHIRBET DEIR AMER. — KHIRBET DJEBA'H. — KHIRBET BEIT EN-NIS. — KHIRBET BEIT-FADJOUS. — KESLA (CHESALON). — KHIRBET AHMED. — ACHOUA' (ECHTHAOL).

KHIRBET DEIR AMER.

Le 13 mai, à six heures dix minutes du matin, je donne le signal du départ. Notre direction est d'abord celle de l'est-nord-est.

Après une ascension assez longue et pénible, nous parvenons au sommet d'un plateau que couronne un *oualy* consacré au *Cheikh Amer*, شيخ امر. Cet *oualy* a donné son nom à une ruine voisine, appelée *Khirbet Deir Amer*, خربة دير امر, qui consiste en une vingtaine de petites chambres à moitié écroulées et renfermées dans une même enceinte : elles sont construites avec des matériaux de toutes sortes et datent peut-être du moyen âge. Alentour, cinq citernes ont été creusées dans le roc et paraissent plus anciennes.

Du haut de ce plateau, le regard embrasse une grande partie des montagnes de Juda et de l'immense plaine des Philistins; la Méditerranée aussi se déroule au loin devant les yeux.

KHIRBET DJEBA'H.

A sept heures trente minutes, nous descendons les pentes orientales de la montagne de Deir Amer, et, au bout de dix minutes, nous arrivons à un second plateau, situé quelques centaines de pieds au-dessous du précédent, mais néanmoins dominant encore de beaucoup la plaine. On y rencontre des ruines, qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Djeba'h*, خربة جبعة. C'était un petit village d'une trentaine de maisons, bâties avec des pierres mal taillées et d'un très-médiocre appareil. Malgré le nom antique atta-

ché à cette localité, elle n'offre aucun débris qui rappelle l'antiquité. Vers le milieu de l'emplacement qu'elle occupait, on observe les restes d'un sanctuaire musulman, en partie renversé, et que recouvrait une voûte ogivale. Les habitants de ce village n'avaient ni puits, ni citernes; ils étaient obligés d'aller chercher de l'eau à une source assez éloignée, qui coule dans une vallée.

L'Écriture sainte nous révèle l'existence en Palestine de plusieurs villes ou bourgades du nom de *Gibeah*, *Gabaa*, *Geba*, *Gibeath* ou *Gabaath*. La racine de ce mot signifie «colline, éminence:» toutes ces villes étaient effectivement situées sur des hauteurs. Comme le Khirbet Djeba'h dont il est question en ce moment se trouve dans le massif des monts de la Judée, on pourrait d'abord être tenté de l'identifier avec la ville de Gabaa, en hébreu *Gibeah*, qui est mentionnée dans le livre de Josué parmi celles de la montagne de Juda.

Accain, Gabaa et Thamna, civitates decem, et villæ earum[1].

Mais, attendu que la ruine de Djeba'h n'a jamais pu être celle que d'un simple village et que, en outre, elle est plus éloignée des villes avec lesquelles Gabaa est associée dans ce verset de la Bible qu'une autre localité appelée pareillement *Djeba'h*, et dont je parlerai ailleurs, j'incline à reconnaître de préférence dans cette dernière la Gabaa de Juda que mentionne le passage précédent.

KHIRBET BEIT EN-NIS.

A sept heures cinquante-cinq minutes, nous descendons dans la direction de l'ouest.

A huit heures, parvenus dans une vallée semée d'orge, nous la suivons vers le nord-ouest, puis vers l'ouest. La culture disparaît bientôt et fait place à des genêts épineux, à des arbousiers et à des chênes verts, qui ne dépassent pas la hauteur de simples broussailles.

[1] *Josué*, c. xv, v. 57.

A huit heures vingt minutes, nous gravissons une nouvelle montagne vers le sud-ouest.

A huit heures trente minutes, j'examine sur un petit plateau, en partie hérissé de broussailles et en partie planté de lentilles, les vestiges d'un village qui sont désignés sous le nom de *Khirbet Beit en-Nis*, خربة بيت النيص.

Plusieurs maisons renversées, les ruines d'une petite mosquée, quelques puits et silos à moitié comblés, tels sont les principaux débris de ce hameau, près duquel on observe d'anciennes carrières pratiquées dans les flancs rocheux de la montagne. Deux blocs énormes, qui ont été taillés là sur place et qui paraissent avoir été laissés, sans avoir jamais été employés, me sont signalés par mon guide sous la désignation de *a'lamet kenz mal*, علامة كنز مال (signe d'un trésor), l'idée de trésor se rattachant toujours, chez les Arabes, à tout ce qui pour eux porte le caractère du mystérieux et de l'inconnu. En réalité, ces blocs ont été, vraisemblablement, équarris, puis façonnés comme ils le sont, avec leurs rainures longitudinales et le trou rond dont ils sont l'un et l'autre percés à leur centre, pour servir soit à un moulin, soit à un pressoir.

KHIRBET BEIT-FADJOUS.

A neuf heures dix minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous rencontrons dans une vallée un ancien puits, abandonné et à moitié comblé; il est entouré d'épaisses broussailles, et un térébinthe a pris racine dans l'intérieur. On l'appelle *Bir ech-Chahm*, بير الشحم (le puits de la Graisse). Quelle est l'origine de cette dénomination singulière? Je l'ignore.

Une montée nouvelle, vers l'ouest, nous conduit à une source où plusieurs jeunes pâtres abreuvent leurs troupeaux; elle se nomme *A'ïn Charkieh*, عين شرقية (la source du Levant), à cause de sa position par rapport à une autre source, qui coule plus à l'occident, et qui, pour cette raison, s'appelle *A'ïn Gharbieh*, عين غربية.

A dix heures, je gravis les pentes d'un monticule que couvrent les ruines du *Khirbet Beit-Fadjous*, خربة بيت فجس. Au milieu des débris d'un certain nombre de maisons renversées, on distingue ceux d'un ancien khan voûté. Un sanctuaire musulman abandonné y était consacré au *Cheikh Sidi Ibrahim*, dont il garde encore le nom. Ce village était jadis alimenté d'eau par une source excellente.

KESLA.

A dix heures trente minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest, et, à dix heures quarante-huit minutes, nous parvenons à *Kesla*, كسلا.

Ce village est situé sur le sommet d'une montagne qui s'élève à deux cents mètres au-dessus des vallées environnantes et à une beaucoup plus grande hauteur au-dessus de la mer. Une de ces vallées est sillonnée par l'*Oued Kesla*, واد كسلا. Je n'ai trouvé dans cette localité aucune ruine antique proprement dite, mais seulement d'anciennes pierres de taille d'assez grande dimension, mêlées avec d'autres matériaux d'un appareil bien moindre dans la construction de plusieurs maisons particulières.

Au-dessous du village, vers le sud, s'étendent des vergers sur les pentes de la montagne qu'il couronne. Tout au bas coule une source, l'*A'ïn Kesla*, qui sort d'un rocher taillé comme une sorte de mur vertical, soit par la nature, soit par la main de l'homme.

On a identifié, non sans raison, le village de Kesla avec l'antique Chesalon, en hébreu כְּסָלוֹן, en grec Χασλών, en latin *Cheslon*, ville dont il n'est question qu'une seule fois dans les Livres saints, à propos des limites de la tribu de Juda vers le nord-ouest.

> Et circuit [terminus] de Baala contra occidentem usque ad montem Seir, transitque juxta latus montis Iarim, ad aquilonem in Cheslon, et descendit in Bethsames, transitque in Thamna[1].

La position et le nom de Kesla répondent, en effet, très-bien aux données de ce verset.

[1] *Josué*, c. xv, v. 10.

KHIRBET AHMED.

A midi vingt minutes, je quitte ce village pour gagner *Achoua'*, dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

A midi trente-cinq minutes, nous passons auprès d'une source appelée *A'ïn el-A'safir*, عين العصافير (source des Passereaux). Ombragée par de gigantesques figuiers, elle coule à l'entrée d'une vallée qui devient bientôt fort étroite et dont l'aspect est des plus sauvages. La gorge où nous nous engageons se resserre, en effet, de plus en plus entre deux murs de rochers grisâtres, soit nus, soit hérissés de broussailles, et au milieu serpente le lit d'un torrent. Nous grimpons péniblement, en tenant nos chevaux par la bride, le sentier que nous suivons étant très-roide et, par intervalle, taillé dans le roc en forme d'escalier.

A une heure trente-cinq minutes, arrivés au terme de la montée, nous commençons à redescendre vers l'ouest, et presque aussitôt nous traversons des ruines peu considérables, du nom de *Khirbet Ahmed*, خربة احمد, qui se réduisent aux arasements de quelques habitations détruites.

ACHOUA'.

A une heure cinquante-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued Achoua'*, et, à deux heures, nous faisons halte dans un bois d'oliviers, où nous dressons nos tentes pour la nuit. Ce bois avoisine le village d'*Achoua'*, اشوع, situé sur une faible éminence et renfermant à peine trois cents habitants. Je n'y ai remarqué aucun débris antique, à l'exception d'une arcade ruinée, qui remonte peut-être à l'époque romaine et qui se voit près d'un puits, lequel est probablement plus ancien encore.

Dans le livre II d'Esdras il est question d'une ville de *Jesue*, en hébreu *Iechoua'*, יֵשׁוּעַ, comme ayant été réhabitée, après la captivité, par des enfants de Juda.

Et in Jesue, et in Molada, et in Bethphalet[1].

[1] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 26.

Ce nom d'*Iechoua'* offre un rapport frappant avec celui d'*Achoua'*; mais, d'un autre côté, la ville ainsi appelée étant mentionnée avec Molada, qui se trouvait dans l'extrême sud de la Judée, il semble plus naturel de la chercher elle-même dans ce même district et non dans celui qui nous occupe en ce moment.

Je préfère donc une autre identification, et je reconnais dans Achoua' l'antique *Echthaol*, en hébreu אֶשְׁתָּאוֹל ou אֶשְׁתָּאֹל, en grec Ἀσλαώλ et Ἐσθαόλ, en latin *Asthaol*, *Esthaol* et *Estaol*, ville citée dans la Bible parmi celles de la Chéphélah ou de la plaine de Juda.

In campestribus vero : Estaol, et Sarea, et Asena[1].

Cette identification, que je propose, se fonde sur les preuves suivantes :

1° Echthaol ou Esthaol est toujours mentionnée, dans les Livres saints, avec Sara'a, en hébreu צָרְעָה, Tsora'h, sa voisine[2]. Or on connaît parfaitement la position de cette dernière ville, qui existe encore, avec le nom qu'elle portait du temps de Josué, dans le village de *Sara'a*, صرعا; et celui-ci n'étant séparé d'Achoua' que par un intervalle de quatre kilomètres au plus, cette proximité est déjà une présomption favorable à l'appui de ma conjecture.

2° Une ancienne tradition, que j'ai recueillie à Beit-Athab de la bouche de plusieurs vieillards de l'endroit, veut qu'Achoua' se soit primitivement appelée *Achoua'l* ou *Achthoua'l*, nom dans lequel il est facile de reconnaître celui d'Echthaol ou Esthaol.

3° La dénomination actuelle, sauf la terminaison, qui a été abrégée, se rapproche elle-même beaucoup de la dénomination antique.

4° La Bible nous apprend que Samson fut enterré par ses frères entre Sara'a et Esthaol, dans le tombeau de son père Manué.

Descendentes autem fratres ejus et universa cognatio tulerunt corpus ejus, et sepelierunt inter Saraa et Esthaol, in sepulcro patris sui Manue[3].

[1] *Josué*, c. XV, v. 33. — [2] *Ibid.* — [3] *Juges*, c. XVI, v. 31.

Or, chose singulière, entre Achoua' et Sara'a, l'ancienne *Saraa*, les musulmans vénèrent depuis des siècles un *oualy* qui porte, il est vrai, vulgairement le nom d'*oualy Cheikh Gherib*, ولى شيخ غريب, mais qui m'a été désigné pareillement sous celui de *Kabr Chamchoun*, قبر شمشون (tombeau de Samson).

Ces quatre preuves me paraissent suffisantes pour fixer à Achoua' la ville d'Echthaol ou Esthaol.

C'est entre Saraa et Esthaol que l'Esprit du Seigneur, dit le livre des Juges, commença à résider dans Samson au milieu du camp de Dan, en hébreu *Mahaneh-Dan*, מַחֲנֵה־דָן

Cœpitque Spiritus Domini esse cum eo [Samson] in castris Dan, inter Saraa et Esthaol[1].

Cet endroit tirait ce nom du campement des six cents guerriers de la tribu de Dan, lorsqu'ils quittèrent Saraa et Esthaol pour aller s'emparer de la ville de Laïs, à laquelle, après l'avoir conquise, ils donnèrent le nom de *Dan*.

[1] *Juges*, c. XIII, v. 25.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

A'RTOUF. — SARA'A (TSORA'H). — RAFAT. — KHIRBET A'ÏN CHEMS (BETH-CHEMECH OU IR-CHEMECH). — DEIR ABAN. — KHIRBET ZANOUA' (ZANOAH). — BEIT EL-DJEMAL (EN-GANNIM?).

A'RTOUF.

Le 14 mai, à six heures du matin, nous quittons Achoua' pour nous diriger vers le sud-ouest.

A six heures dix minutes, nous franchissons une petite vallée: elle est couverte de belles moissons d'orge.

A six heures seize minutes, nous arrivons à *A'rtouf*, عرتوف, village de cent cinquante habitants, sur un monticule. Sur les pentes rocheuses de cette colline coule, au fond d'une grotte, une source appelée *A'ïn Katames*, عين قتامس. L'eau en est peu abondante.

SARA'A.

Redescendus dans la vallée, nous la traversons de nouveau vers l'ouest-sud-ouest, et, à six heures quarante-cinq minutes, nous parvenons à *Sara'a*, صرعا. Ce village compte trois cents habitants. Il couronne une colline dont les flancs rocheux sont percés de plusieurs grottes sépulcrales.

Une source y porte la désignation d'*A'ïn Merdhoum*, عين مرضوم. Sara'a, tant à cause de son nom que de sa position, a été justement identifié avec l'ancienne *Tsora'h*, en hébreu צָרְעָה, en grec Σαράθ, Σαράα et Σαραᾶ, en latin *Saraa* et *Sarea*, ville mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué, parmi celles de la Chéphélah ou de la plaine de Juda, et associée avec Esthaol.

In campestribus vero : Estaol, et Sarea, et Asena[1].

Bien que situé sur une colline assez élevée, le village actuel de Sara'a est effectivement en dehors du massif proprement dit des monts de la Judée.

Ailleurs, le même livre de Josué nous apprend que Tsora'h ou Sara'a avait été assignée à la tribu de Dan.

40. Tribui filiorum Dan per familias suas egressa est sors septima.

41. Et fuit terminus possessionis ejus Saraa et Esthaol, et Hirsemes, id est civitas solis[2].

Nous savons par le livre des Juges qu'elle fut la patrie de Manué, père de Samson. Ce fut là qu'il naquit lui-même, annoncé d'avance à ses parents par l'apparition d'un ange, qui leur avait prédit sa grandeur future, s'il observait les prescriptions qui lui étaient faites. Après sa mort, Samson fut rapporté de Gaza par ses frères et ses proches et enseveli par eux, entre Sara'a et Esthaol, dans le sépulcre de son père Manué[3].

Ce sépulcre de famille se trouvait très-certainement dans le champ que possédait Manué entre Sara'a et Esthaol. J'ai eu déjà l'occasion d'en parler. Je décrirai plus tard l'emplacement qu'il occupait et l'*oualy* musulman qui lui a succédé, car je ne l'ai visité que dans une tournée postérieure, d'après les indications que m'ont fournies plusieurs Arabes de Beit-Athab. La position de cet *oualy* à moitié route de Sara'a et d'Achoua' est devenue pour moi l'une des preuves les plus fortes en faveur de l'identité de ce dernier village avec l'ancienne Esthaol.

Ce qui me paraît démontrer que ce tombeau avait été creusé au milieu du patrimoine héréditaire de Manué, c'est le passage suivant du livre des Juges :

24. Peperit itaque filium, et vocavit nomen ejus Samson ; crevitque puer et benedixit ei Dominus.

25. Cœpitque Spiritus Domini esse cum eo in castris Dan, inter Saraa et Esthaol[4].

[1] *Josué*, c. xv, v. 33.

[2] *Ibid.* c. xix, v. 40-41.

[3] *Juges*, c. xvi, v. 31.

[4] *Ibid.* c. xiii, v. 24-25.

Samson n'a pu grandir et croître que dans le patrimoine de son père : or, pour le lieu où se passa son enfance comme pour celui où son corps fut déposé après sa mort, la Bible se sert des mêmes expressions : *inter Saraa et Esthaol*. Seulement dans ce dernier verset elle ajoute une particularité nouvelle : *in castris Dan*.

D'ailleurs, quand même nous ne le saurions pas par la Bible, tout porte à croire que Manué, ainsi que beaucoup de Juifs, avait son tombeau de famille dans son propre héritage.

Nous lisons dans les Paralipomènes que Roboam fortifia Sara'a, de même que plusieurs autres places de Juda et de Benjamin.

10. Saraa quoque, et Aialon, et Hebron [exstruxit], quæ erant in Juda et Benjamin, civitates munitissimas.

11. Cumque clausisset eas muris, posuit in eis principes ciborumque horrea, hoc est olei et vini[1].

Un passage d'Esdras nous fait connaître que cette ville fut réhabitée, au retour de la captivité, par des enfants de la tribu de Juda.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, Sara'a est, par erreur, écrite Σαρδά et marquée à dix milles au nord d'Éleuthéropolis, sur la route conduisant à Nicopolis.

Σαρδὰ, κώμη ἐσΊὶν ἐν ὁρίοις Ἐλευθεροπόλεως πρὸς βοῤῥᾶν ἀπιόντων εἰς Νικόπολιν ὡς ἀπὸ σημείων ι', Φυλῆς Δὰν ἢ καὶ Ἰούδα.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, corrige le nom de Σαρδά en celui de *Saara*.

Saara, vicus in finibus Eleutheropoleos contra septentrionem pergentibus Nicopolim quasi in decimo milliario, in tribu Dan sive Juda.

Sara'a est, en effet, sur la route de Beit-Djibrin (Éleuthéropolis) à A'mouas (Nicopolis). Seulement le chiffre de dix milles indiqué par Eusèbe et reproduit par saint Jérôme, comme séparant Σαρδά ou Saara, notre Sara'a, d'Éleuthéropolis, est trop faible d'environ cinq milles.

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 10-11.

RAFAT.

De Sara'a, poursuivant notre marche vers l'ouest, nous atteignons, à sept heures trente minutes, *Rafat*, رفات, village ruiné, sur une colline, où habitent quelques familles de laboureurs, à l'époque des semailles et de la moisson. Ils vivent alors dans de misérables masures à moitié détruites. Un sanctuaire musulman y est consacré au *Cheikh Hassan*. Deux puits, qui paraissent antiques, s'appellent, l'un *Bir Rafat*, l'autre *Bir Keba*.

KHIRBET A'IN CHEMS.

A sept heures trente-cinq minutes, nous descendons de Rafat dans la direction de l'est-sud-est.

A sept heures cinquante minutes, nous traversons vers l'est une belle et riche plaine, puis, à sept heures cinquante-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued es-Serar*, واد السرار, près d'un puits antique appelé *Bir ech-Chems* ou *A'ïn ech-Chems*.

A huit heures dix minutes, nous arrivons au *Khirbet A'ïn Chems*, خربة عين شمس.

Ces ruines sont éparses sur deux collines peu élevées, en partie semées d'orge ou plantées de tabac, en partie couvertes de broussailles et de hautes herbes. Des amas de pierres mal taillées, de dimensions diverses, mais la plupart de moyenne grandeur, sont disséminés pêle-mêle sur le sol.

On observe aussi les arasements de plusieurs vieux murs et les assises inférieures de nombreux compartiments, qui constituaient les enceintes d'autant de petites maisons, depuis longtemps, sans doute, renversées. Cinq ou six pauvres familles arabes y habitent au moment de la récolte.

Entre les deux collines que j'ai signalées est une petite mosquée, appelée *Djama' Abou Mizar*.

Khirbet A'ïn-Chems, comme cela est reconnu depuis longtemps, est l'ancienne *Beth-Chemech*, en hébreu בֵּית שֶׁמֶשׁ, en grec Βαιθσαμύς,

en latin *Bethsames*, mentionnée dans le livre de Josué, comme située entre Chesalon et Thamna, sur la frontière septentrionale de la tribu de Juda.

Et circuit [terminus] de Baala contra occidentem usque ad montem Seir, transitque juxta latus montis Iarim, ad aquilonem in Cheslon, et descendit in Bethsames, transitque in Thamna [1].

La dénomination de *Beth-Chemech* (maison du Soleil), en arabe *A'ïn Chems* (source du Soleil), indique que, dans l'antiquité, on rendait en cet endroit un culte spécial à l'astre du jour.

Ailleurs, dans le même livre de Josué, *Ir-Chemech*, en hébreu עִיר שֶׁמֶשׁ, en grec *πόλεις Σαμμαύς* et *πόλις Σαμές*, en latin *Hirsemes*, est signalé, avec Saraa, et Esthaol comme appartenant à la tribu de Dan.

Et fuit terminus possessionis ejus Saraa, et Esthaol, et Hirsemes, id est civitas solis [2].

Tout semble prouver que cette ville était identique avec celle de Beth-Chemech, la forme *Ir-Chemech* (ville du Soleil) étant probablement la forme primitive ou kananéenne, et ayant été remplacée plus tard par la forme hébraïque *Beth-Chemech* (maison du Soleil). Les deux formes ont pu aussi subsister en même temps, bien que la seconde semble plus spécialement hébraïque.

C'est sur la route conduisant d'E'kron à Beth-Chemech que les génisses attelées par les Philistins au chariot neuf qui portait l'arche d'alliance s'avancèrent d'elles-mêmes jusqu'aux confins de cette dernière ville. Les Bethsamites moissonnaient alors leurs orges dans la vallée, l'*Oued Serar* d'aujourd'hui. Le chariot s'arrêta dans le champ de Josué, de Beth-Chemech. Les Bethsamites manifestèrent la joie la plus vive à la vue de l'arche, qui leur était rendue par les Philistins, et comme il y avait là une grande pierre, ils y placèrent les génisses et les offrirent en holocauste au Seigneur; mais, ayant jeté un regard indiscret dans l'arche, ils furent frappés par Dieu d'une plaie terrible, qui en fit périr un très-grand nombre.

[1] *Josué*, c. xv, v. 10. — [2] *Ibid.* c. xix, v. 41.

Percussit autem [Dominus] de viris Bethsamitibus, eo quod vidissent arcam Domini, et percussit de populo septuaginta viros et quinquaginta millia plebis. Luxitque populus, eo quod Dominus percussisset plebem plaga magna[1].

Ce chiffre de *cinquante mille soixante et dix* Bethsamites qui périrent en punition de leur curiosité sacrilége a de quoi surprendre; aussi a-t-il paru exagéré à plusieurs critiques.

« Il n'est rien moins que certain, dit le docte abbé Guénée, qu'il y ait eu cinquante mille soixante et dix hommes frappés de mort en cette rencontre. En effet, est-il bien probable que cinquante mille soixante et dix hommes aient été regarder dans l'arche? Et conçoit-on aisément que tant de personnes se soient permis une curiosité si punissable? Aussi les auteurs des versions arabes et syriaques paraissent n'avoir lu dans leurs manuscrits que cinq mille hommes du peuple. Josèphe va plus loin: ce prêtre historien, qui, sans doute, avait des manuscrits exacts, ne compte que soixante et dix personnes punies de mort[2]. Et le savant Kennicott vient d'apprendre au public qu'il n'en a pas trouvé davantage dans deux manuscrits anciens qu'il a collationnés. Ces variations dans les nombres portent déjà naturellement à soupçonner quelque altération dans le texte. Le soupçon se confirme quand on considère que le texte hébreu, tel qu'il est dans les Bibles imprimées et dans la plupart des manuscrits, étant pris à la rigueur de la lettre, signifierait que *Dieu frappa soixante et dix hommes, cinquante mille hommes*. Enfin l'altération faite dans ce passage, supposé qu'il y en ait une, ne serait pas du nombre de ces méprises qui n'échappent que difficilement à des copistes habiles; il ne s'agirait que d'une particule, d'une seule lettre omise (l'*m* des Hébreux, particule qui répond à l'*a*, ou *e*, *ex*, *de* des Latins). Mais que dis-je? Il n'est pas nécessaire d'admettre ici une altération dans le texte. Qu'on suppose seulement avec les savants Bochart, Le Clerc, etc. cette particule sous-entendue, ce que permet le génie de la langue hébraïque et ce que font tous les interprètes dans un grand nombre d'autres passages, on pourra traduire d'une manière très-simple et très-

[1] *Rois*, l. I. c. VI, v. 19. — [2] *Antiquités judaïques*, VI, 1, § 4.

naturelle : « Dieu frappa soixante et dix hommes *de* ou *sur* cinquante « mille hommes, » traduction qui les réduit au même nombre que Josèphe et les deux manuscrits du docteur Kennicott[1]. »

Cette interprétation de l'abbé Guénée me semble très-plausible, quoique contraire à la version des Septante et à celle de la Vulgate. Mais, d'un autre côté, pour admettre le chiffre de cinquante mille soixante et dix Bethsamites succombant aux atteintes du fléau, il faut supposer dans cette localité une population extrêmement considérable, et c'est même déjà un chiffre très-élevé que celui de cinquante mille hommes, comme composant la population totale de Beth-Chemech et des hameaux qui en dépendaient; cette ville, en effet, à en juger par le périmètre des deux collines qu'elle occupait, n'a jamais eu qu'une médiocre étendue.

Beth-Chemech avait été assignée aux Lévites et aux prêtres[2].

Sous Salomon, elle eut pour gouverneur un nommé Ben-Dekar[3].

Plus tard, ce fut là que Joas, roi d'Israël, eut une entrevue avec Amasias, roi de Juda, et qu'il s'empara de sa personne après la défaite de son armée (833 avant J. C.).

11. Et non acquievit Amasias; ascenditque Joas, rex Israel, et viderunt se ipse et Amasias, rex Juda, in Bethsames, oppido Judæ.

12. Percussusque est Juda coram Israel, et fugerunt unusquisque in tabernacula sua.

13. Amasiam vero, regem Juda, filium Joas filii Ochoziæ, cepit Joas, rex Israel, in Bethsames, et adduxit eum in Jerusalem; et interrupit murum Jerusalem a porta Ephraim usque ad portam anguli, quadringentis cubitis[4].

Sous le règne de l'impie Achaz (740 avant J. C.), les Philistins se rendirent maîtres de Beth-Chemech, en même temps que de plusieurs autres places.

Philisthiim quoque diffusi sunt per urbes campestres, et ad meridiem Juda: ceperuntque Bethsames, et Aialon, et Gaderoth, Socho quoque, et Thamnan et Gamzo, cum viculis suis, et habitaverunt in eis[5].

[1] L'abbé Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. I, p. 243-244.

[2] *Josué*, XXI, 16. — *Paralip.* I, VI, 59.

[3] *Rois*, l. III, c. IV, v. 9.

[4] *Ibid.* l. IV, c. XIV, v. 11-13.

[5] *Paralipomènes*, l. II, c. XXVIII, v. 18.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Βηθσαμές, Eusèbe s'exprime ainsi :

Βηθσαμὲς, πόλις ἱερατικὴ, φυλῆς Βενιαμίν· καὶ ἔστι εἰς ἔτι νῦν ἀπέχουσα Ἐλευθεροπόλεως σημείοις ι', πρὸς ἀνατολὰς, μεταξὺ Νικοπόλεως.

Les renseignements fournis ici par Eusèbe et reproduits sans correction par saint Jérôme sont inexacts en deux points : d'abord Beth-Chemech faisait partie de la tribu de Juda et non de celle de Benjamin; en second lieu, la distance qui la séparait d'Éleuthéropolis était de onze milles et demi et non de dix milles seulement.

Après avoir traduit ce passage, saint Jérôme ajoute :

Bethsames altera in tribu Nephtalim, in qua et ipsa cultores pristini permansere.

Ce n'est pas le moment ici de parler de cette seconde Beth-Chemech qui était située dans la tribu de Nephtali; toutefois, j'ai cité cette addition de saint Jérôme au texte d'Eusèbe, parce que les mots *in qua et ipsa cultores pristini permansere* nous révèlent la raison pour laquelle probablement ces deux Beth-Chemech ont conservé, même après leur conquête par les Israélites, leur dénomination toute païenne de *ville du soleil*, les anciens Kananéens qui les habitaient n'ayant point été expulsés par les vainqueurs.

A huit heures trente-cinq minutes, nous prenons la direction de l'est-nord-est, et bientôt nous passons à côté d'antiques carrières; ce sont celles d'où ont été tirés les matériaux qui ont servi à bâtir Beth-Chemech.

Des troupeaux de chèvres et de bœufs paissent çà et là sous des plantations de vieux oliviers clair-semés.

DEIR ABAN.

A neuf heures dix minutes, nous désaltérons nos chevaux, épuisés par l'extrême chaleur du jour, au *Bir Deir Aban*, بير دير ابان. C'est un puits antique et assez profond. Il est assiégé par les femmes du village important de *Deir Aban*, qui s'élève, à quelque distance

de là, sur les pentes d'une colline dont le bas est en partie rocheux et en partie planté d'oliviers et de figuiers. Un tiers au moins des maisons de ce village sont renversées. Néanmoins, il renferme encore maintenant un millier d'habitants. J'observe un certain nombre de pierres de taille, d'apparence antique, engagées çà et là dans des constructions modernes et très-grossières, bâties avec des matériaux de toutes sortes.

KHIRBET ZANOUA'.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche dans la direction du sud-est. La vallée que nous traversons est plantée de cotonniers. Depuis la dernière guerre d'Amérique, la culture de cet arbuste a pris d'assez grands développements dans certains districts de la Palestine, une exemption d'impôts pendant trois ans ayant été promise par le sultan à ceux qui s'y livreraient.

A cette vallée succède une colline couverte d'oliviers; puis nous parcourons un plateau où s'épanouissent de magnifiques moissons d'orge et de blé.

A dix heures quinze minutes, je remarque, sur les flancs d'une montagne, un antique pressoir, creusé dans le roc. Il consiste en une première cuve carrée, mesurant quatre mètres sur chaque face et profonde de soixante centimètres. De ce bassin le jus des olives ou des raisins foulés aux pieds s'écoulait, par une ouverture, dans une seconde cuve, également pratiquée dans le roc, au-dessous de la précédente, et de forme rectangulaire.

Tout porte donc à croire que la montagne, aujourd'hui inculte, où se trouve ce pressoir était autrefois plantée de vignes ou d'oliviers.

Notre direction devient alors celle de l'est-nord-est.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous parvenons au *Khirbet Zanoua'*, خربة زانوع.

Ce sont les restes d'une ville de deux kilomètres de pourtour, située sur une haute colline dont le sommet forme un plateau oblong

légèrement accidenté, et qui est environnée de ravins de trois côtés. Le mur d'enceinte qui entourait la ville a été rasé; mais on peut encore en suivre les traces en beaucoup d'endroits. Il était construit en blocs assez considérables et mal équarris, qui sont tout rongés par le temps et recouverts d'un lichen rougeâtre. Au dedans de cette enceinte, de nombreux compartiments de diverses grandeurs, mais en général fort petits, délimitent autant de maisons écroulées. Quelques-uns sont plus étendus et sont peut-être les arasements d'édifices publics. Les matériaux avec lesquels ces derniers avaient été bâtis sont, comme ceux du mur d'enceinte, d'un assez grand appareil, mais grossièrement taillés, ce qui ne prouve nullement qu'ils ne soient pas fort anciens. Au contraire, la couleur des pierres et le caractère de vétusté extrême dont elles offrent l'empreinte me portent à penser que la destruction de cette ville remonte elle-même à une époque reculée. Le sol est partout jonché de débris de poterie et hérissé de hautes herbes, de broussailles, et principalement de lentisques. Des citernes et des silos antiques se rencontrent çà et là.

Le Khirbet Zanoua' a été identifié d'une manière qui me paraît incontestable avec l'ancienne *Zanoah*, en hébreu זָנוֹחַ, en grec Τάνω et Ζανῶ, en latin *Zanoe*, mentionnée, dans le livre de Josué, parmi les villes de la Chéphélah, c'est-à-dire de la plaine de Juda.

Et Zanoe, et Ængannim, et Taphua, et Enaim[1].

Remarquons qu'elle est immédiatement nommée après les villes d'Esthaol, de Saraa et d'Asena, qui sont citées dans le verset précédent.

Et, en effet, le Khirbet Zanoua' est peu distant de Sara'a, jadis *Sarea* (en hébreu *Tsora'h*), et d'Achoua', que je regarde comme l'antique Esthaol ou Echthaol. Quant à Asena, j'ignore avec quelle localité actuelle il faut l'identifier.

Au retour de la captivité, Zanoah fut réhabitée par des enfants de Juda.

[1] *Josué*, c. xv, v. 34.

29. Et in Remmon, et in Saraa, et in Jerimuth,
30. Zanoa, Odollam, et in villis earum[1].

Les habitants de cette ville contribuèrent à relever les murs de Jérusalem.

Et portam Vallis ædificavit Hanun, et habitatores Zanoe; ipsi ædificaverunt eam, et statuerunt valvas ejus, et seras, et vectes, et mille cubitos in muro usque ad portam Sterquilinii[2].

BEIT EL-DJEMAL.

A une heure vingt minutes, nous descendons, vers l'ouest-sud-ouest, dans la vallée qui s'étend au pied des hauteurs de Zanoua', et nous rencontrons bientôt une source appelée *A'în Fettir*, عين فتّير.

A une heure cinquante-deux minutes, nous montons dans la direction de l'ouest.

A deux heures quinze minutes, nous faisons halte à *Beit el-Djemal*, بيت الجمال.

Ce village est situé sur un plateau qui domine de cent mètres environ la vallée, élevée elle-même, où nous dressons nos tentes pour la nuit, près d'un bouquet d'oliviers. Il est réduit maintenant à un petit nombre de misérables huttes, où végètent quelques familles, que dévorent les fièvres. Au moment où je le visite, un homme rend le dernier soupir; trois heures après, j'assiste à son enterrement. Le cheikh, auquel je demande la cause de l'espèce d'épidémie dont il se plaint, m'avoue que la malpropreté du village y est probablement pour quelque chose.

Effectivement, elle est extrême, et quand les chaleurs de l'été arrivent, il n'est point étonnant que les fièvres surviennent en même temps.

Beit el-Djemal a succédé évidemment à une petite ville hébraïque ou même kananéenne, dont le nom s'est perdu, mais dont il subsiste des citernes, des silos et des tombeaux, pratiqués dans le roc,

[1] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 29-30. — [2] *Ibid.* l. II, c. III, v. 13.

ainsi qu'un assez grand nombre de pierres de taille, soit éparses sur le sol, soit engagées comme matériaux de construction dans les pauvres demeures des habitants actuels.

Au bas du village, une source excellente coule dans la vallée, sous le nom d'*A'în Beit el-Djemal*, عين بيت الجمال.

A cause de cette source et de la proximité du *Khirbet Zanoua'* (l'antique Zanoah), je ne serais pas éloigné de voir dans Beit el-Djemal la ville d'*E'n-Gannim*, en hébreu עין גנים, en latin *Ængannim* (source des Jardins), dont le nom est associé dans le même verset à celui de Zanoah.

Et Zanoe, et Ængannim, et Taphua, et Enaim[1].

La vallée qui s'étend au pied de la hauteur de Beit el-Djemal est, en effet, très-fertile, et des jardins ont pu jadis y être cultivés, grâce à la source dont j'ai parlé.

Dans la carte de Robinson et dans celle de Van de Velde, Beit el-Djemal est marqué à une distance trop grande du Khirbet Zanoua'. En réalité, au milieu de la plus forte chaleur, et en ne marchant, par conséquent, que d'un pas très-modéré, je n'ai mis que cinquante-cinq minutes pour me rendre d'un de ces points à l'autre.

[1] *Josué*, c. xv, v. 34.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

DEIR EL-BEDAOUÏEH. — KHIRBET KHREICHOUM (TAPPOUAH?). — OUMM-DJINA. — BIR EL-LIMOUN. — KHIRBET TIBNEH, JADIS TIMNAH OU TIMNATHAH. — EL-BRIDJE. — A'MOURY. — OUED SERAR. — KHIRBET BEIT-FAR. — KHIRBET DEIR EL-MAHSEN. — SAÏDOUN.

DEIR EL-BEDAOUÏEH.

Le 15 mai, à cinq heures vingt minutes du matin, nous prenons la direction du nord-nord-ouest.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous arrivons au *Deir el-Bedaouïeh*, دير البداوية (le Couvent de la Bédouine). Cette ruine consiste en un mur d'enceinte de trois cents mètres de pourtour, dont les assises inférieures sont encore debout et qui avait été bâti avec des pierres d'une dimension moyenne et assez régulièrement taillées. Il peut dater de l'époque byzantine. Dans l'intérieur de cette enceinte existait autrefois une maison, aujourd'hui complétement détruite; les pierres en sont dispersées çà et là. Une meule de pressoir à huile gît au milieu des broussailles, et quelques vieux oliviers s'élèvent de distance en distance.

Nous quittons bientôt cet endroit, en nous dirigeant vers le nord-ouest.

A six heures, nous passons devant un puits dont l'eau est fort bonne; il est appelé *Bir el-Bedaouïeh*, بير البداوية.

KHIRBET KHREICHOUM.

De là, marchant vers l'ouest, nous atteignons, à six heures vingt minutes, des ruines importantes, qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Khreichoum*, خربة خريشوم. Elles couvrent les flancs et le

sommet d'une haute colline isolée, dont les pentes sont en partie hérissées de broussailles et en partie cultivées. Des citernes et des magasins souterrains creusés dans le roc, de nombreuses maisons renversées, qui avaient été bâties avec des pierres de dimension moyenne, les unes bien taillées, les autres à peine équarries; les vestiges de quelques constructions plus considérables, principalement sur le point culminant de la colline : tels sont les restes de cette ville, dont les ruines attestent diverses époques, à commencer par l'antiquité la plus reculée.

Si l'identification que j'ai proposée de Beit el-Djemal avec l'ancienne En-Gannim a pour elle quelque vraisemblance, ne serait-il pas permis de reconnaître dans le Khirbet Khreichoum, voisin de ce dernier village, la ville de *Tappouah*, en hébreu תַּפּוּחַ, en latin *Taphua*, mentionnée à côté d'En-Gannim dans le livre de Josué?

Et Zanoe, et Ænganuim, et Taphua, et Enaim[1].

Il ne faut pas confondre cette *Tappouah* avec *Beth-Tappouah*, en hébreu בֵּית־תַּפּוּחַ, en latin *Beththaphua*, citée également dans le livre de Josué[2] et que l'on s'accorde généralement à voir dans le village actuel de *Tefouch*, à quelques kilomètres d'Hébron, vers l'ouest, au milieu de la montagne de Juda.

OUMM-DJINA.

A sept heures vingt minutes, descendus des hauteurs du Khirbet Khreichoum, nous marchons vers le nord-est.

A sept heures cinquante minutes, nous traversons *Oumm-Djina*, أمّ جينا, petit village situé sur un monticule et dont les maisons sont aux trois quarts renversées. Parmi les matériaux avec lesquels elles avaient été bâties, on remarque un assez grand nombre de pierres de taille très-certainement antiques, ce qui prouve que ce

[1] *Josué*, c. xv, v. 34. — [2] *Ibid.* c. xv, v. 53.

pauvre hameau, qui compte à peine aujourd'hui une quarantaine d'habitants, avait autrefois beaucoup plus d'importance.

BIR EL-LIMOUN.

Nous tournons alors nos pas vers l'ouest, puis bientôt vers le sud. A huit heures dix minutes, nous rencontrons au milieu d'une vallée un puits très-considérable, appelé *Bir el-Limoun*, بير الليمون. Il est enfermé dans une enceinte carrée mesurant onze pas sur chaque face et semblable à une tour : aussi les Arabes la désignent-ils sous le nom de *Kasr Bir el-Limoun*, قصر بير الليمون (le château du Puits du Limon). Elle a été bâtie avec de beaux blocs, dont quelques-uns sont très-régulièrement taillés et semblent antiques; ceux des angles principalement sont de grande dimension et relevés en bossage. Le puits, qui occupe le centre de la tour, contient les eaux d'une source abondante. On s'y rend en passant sous une porte cintrée. De là on monte par un escalier dans une chambre supérieure, située au-dessus du puits, et dont le sol est percé de deux ouvertures, qui permettent de puiser de l'eau sans descendre. Un second escalier conduit sur la terrasse qui couronne la tour. Celle-ci, en somme, semble être un ouvrage antique dans ses fondations et même dans quelques parties de sa construction; dans d'autres, elle paraît avoir été réparée ou rebâtie à une époque postérieure, avec des matériaux anciens.

Quant au nom de *Bir el-Limoun*, attaché au puits qu'elle renferme, il provient probablement de ce qu'il y avait dans le voisinage une plantation de citronniers, qui a complétement disparu.

KHIRBET TIBNEH. — EL-BRIDJE.

A huit heures trente minutes, nous nous remettons en marche dans la direction du sud, puis du nord-ouest, à cause des détours de la vallée que nous suivons : elle est bordée de rochers et couverte de broussailles. Nous laissons à notre gauche une vaste ca-

verne, où des bergers abritent leurs troupeaux, et, à huit heures quarante-cinq minutes, nous parvenons au *Khirbet Tibneh*, خربة تبنة. Les ruines ainsi appelées sont éparses sur les flancs d'une colline hérissée de hautes herbes, de chardons et de lentisques. La ville dont elles sont les vestiges a été détruite depuis longtemps, car les pierres des anciennes constructions renversées sont extraordinairement rongées et couvertes de lichen. Elle a été, du reste, aux trois quarts effacée du sol, ses débris ayant été transportés un peu plus loin, vers le sud-ouest, et ayant servi à bâtir le village arabe d'*El-Bridje*, البرج, que d'autres prononcent *El-Abradj*, الابراج. Ce village contient deux cents habitants. La maison du cheikh est assez grande et passablement construite; les autres n'ont qu'une chétive apparence. Alentour s'étendent des plantations de tabac. Çà et là, je remarque de gros blocs antiques, qui, me dit-on, proviennent du Khirbet Tibneh.

Quant à cette dernière localité, le nom qu'elle porte et la position qu'elle occupe sont deux raisons qui me paraissent suffisantes pour l'identifier, comme l'ont fait plusieurs critiques, avec l'ancienne *Timnah* ou *Timnathah*, en hébreu תִּמְנָה ou תִּמְנָתָה, en grec Θαμνά et Θαμναθά, en latin *Thamna* et *Thamnatha*, ville dont il est question pour la première fois dans le livre de Josué, à propos de la limite septentrionale de la tribu de Juda, qui de Chesalon s'étend à Beth-Chemech et de là passe à Timnah.

Et circuit [terminus] de Baala contra occidentem usque ad montem Seir, transitque juxta latus montis Iarim, ad aquilonem in Cheslon, et descendit in Bethsames, transitque in Thamna [1].

Ce fut plus tard la patrie de la femme qu'épousa Samson.

1. Descendit ergo Samson in Thamnatha; vidensque ibi mulierem de filiabus Philisthiim,

2. Ascendit et nuntiavit patri suo et matri suæ, dicens: Vidi mulierem in Thamnatha de filiabus Philisthinorum; quam quæso ut mihi accipiatis uxorem.

[1] *Josué*, c. xv, v. 10.

5. Descendit itaque Samson cum patre suo et matre sua in Thamnatha. Cumque venissent ad vineas oppidi, apparuit catulus leonis sævus et rugiens, et occurrit ei.

6. Irruit autem Spiritus Domini in Samson, et dilaceravit leonem, quasi hœdum in frusta discerpens, nihil omnino habens in manu; et hoc patri et matri noluit indicare [1].

Ces différents versets nous apprennent que, pour aller de Sara'a, patrie de Samson, à Thamnatha, résidence de la jeune fille des Philistins qu'il épousa, il fallait descendre, ce qui est effectivement vrai, le village actuel de Sara'a étant situé sur une colline plus élevée que le Khirbet Tibneh.

Nous savons, en outre, que cette ville de Thamnatha ou Timnathah était entourée de vignobles et qu'à cette époque les lions n'étaient pas rares dans cette contrée, puisque Samson y rencontra un lionceau, qu'il déchira de ses propres mains. Aujourd'hui les vignobles ont été arrachés, les lions ont également disparu; mais les chacals abondent toujours. Ce sont là les renards à la queue desquels Samson, pour se venger des Philistins, attacha des torches enflammées et qu'il lâcha ensuite dans leurs champs afin d'incendier leurs moissons.

A'MOURY.

A neuf heures trente minutes, nous nous dirigeons vers A'moury, en marchant vers l'ouest-nord-ouest. *A'moury*, عموري, ou *A'mouria*, عموريا, est un simple hameau, que nous laissons à notre gauche. Faut-il voir dans le nom qu'il porte un souvenir d'Amaury, roi de Jérusalem? La chose est possible, sans que je puisse l'affirmer.

OUED SERAR.

A dix heures trente minutes, nous faisons halte sur les bords de l'*Oued Serar*, واد سرار. Il serpente à travers une vaste et belle vallée, d'une admirable fertilité et qui s'étend jusqu'à la mer. Aussi

[1] *Juges*, c. XIV, v. 1, 2, 5, 6.

loin que mon regard peut atteindre, je n'aperçois partout qu'une immense nappe de verdure. Ce sont des moissons de blé et d'orge, ou de hautes herbes entremêlées de fleurs. Nous trouvons avec bonheur un peu d'eau dans le lit du torrent, qui n'est pas complétement desséché, et, pour échapper un instant aux ardeurs dévorantes du soleil, nous nous réfugions au milieu des magnifiques touffes d'agnus-castus qui bordent l'*oued*. Mon thermomètre, placé à l'ombre, marque trente-huit degrés centigrades. A onze heures, nous nous remettons en marche, au grand déplaisir de nos chevaux, que nous n'arrachons qu'avec peine aux rives verdoyantes du Serar et au filet d'eau qui murmure dans son lit.

KHIRBET BEIT-FAR.

Notre direction est celle de l'ouest.

Chemin faisant, nous rencontrons de nombreuses cigognes, que notre approche n'effraye nullement. Cet oiseau, en effet, comme je l'ai déjà dit, est respecté dans tout l'Orient.

A onze heures quinze minutes, nous inclinons vers le nord-nord-ouest.

A onze heures trente minutes, nous passons à côté de ruines peu importantes, appelées *Khirbet Beit-Far*, خربة بيت فار. Là s'élevait jadis un hameau, dont les débris sont dispersés sur un faible monticule, au milieu des broussailles et de hautes herbes.

Nous marchons alors directement vers le nord.

A midi, nous traversons, sur une petite colline couverte de belles moissons de blé, d'autres ruines pareillement peu considérables; mon guide en ignore le nom. Quelques citernes creusées dans le roc et des tas de pierres épars çà et là, tels sont les seuls vestiges de ce hameau inconnu.

KHIRBET DEIR EL-MAHSEN.

A midi vingt minutes, nous faisons de nouveau une courte halte

sous un vieil acacia mimosa, qui prêtait autrefois son ombre aux habitants d'un village aujourd'hui désert, et dont il subsiste encore une vingtaine de masures à moitié détruites. On désigne ces ruines sous le nom de *Khirbet Deir el-Mahsen*, خربة دير المحسن.

A midi trente minutes, nous recommençons à marcher vers l'ouest.

SAÏDOUN.

A une heure dix-huit minutes, après avoir franchi un *oued* peu large et peu profond, nous dressons nos tentes au pied du village de *Saïdoun*, صيدون.

Assis sur une colline peu élevée, il compte à peine deux cents habitants. Les maisons sont construites en pisé. Faute de bois et de charbon, les Arabes de cette localité, ainsi que de beaucoup d'autres en Palestine, font du feu avec des bouses de vache séchées au soleil en forme de mottes arrondies. Ils s'alimentent d'eau à un puits de date moderne, car le puits antique est à sec.

Ce village, comme son nom l'indique et comme le prouvent aussi quelques anciennes pierres de taille engagées dans de misérables bâtisses en terre, a dû succéder certainement à une antique bourgade, que l'histoire ne mentionne pas, et qui, à la différence de la grande ville de Sidon, son homonyme, est demeurée toujours obscure et probablement sans importance.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

KHOULDAH. — MANSOURAH. — KHIRBET MEREBBA'. — CHAHMEH. — KATHRAH (GEDERAH). — MERHARAH. — A'KER (E'KRON).

KHOULDAH.

Le 16 mai, à cinq heures vingt-cinq minutes du matin, le *rhamsin* commence à embraser l'atmosphère dès le lever de l'aurore, et le soleil se montre enveloppé de vapeurs blanchâtres, qui nous présagent une journée brûlante.

A cinq heures vingt-cinq minutes du matin, nous quittons Saïdoun et, marchant vers le sud-sud-est, nous atteignons, à cinq heures cinquante minutes, le village de *Khouldah*, خلدة.

Il est situé sur un plateau qui domine de quatre-vingts mètres la plaine environnante. Sa population est de deux cent cinquante habitants. Je n'y observe aucune trace d'antiquité, à l'exception de quelques pierres assez régulièrement taillées, qui ont pu être néanmoins apportées d'ailleurs.

MANSOURAH.

Descendus de Khouldah, nous nous égarons quelque temps au milieu de vastes champs de blé et d'orge, dont les moissons ondulent comme des vagues sous le violent souffle du *rhamsin*. Nous disparaissons presque avec nos chevaux dans cette mer de verdure.

Après avoir vainement cherché quelques ruines, du reste insignifiantes, qui m'avaient été signalées par un vieillard de Khouldah, nous reprenons la route de ce village, et de là, nous dirigeant vers l'ouest-nord-ouest, nous franchissons, à sept heures cinquante

minutes, l'*Oued el-Mansourah*, واد المنصورة, dans le lit duquel coule une source qui alimente le village du même nom, situé à une faible distance de l'*oued*, vers le nord-ouest.

KHIRBET MEREBBA'. — CHAHMEH.

Inclinant ensuite vers le sud-ouest, nous laissons à notre droite un petit hameau à moitié ruiné, appelé *Khirbet Merebba'*, مربّع.

A huit heures quinze minutes, nous apercevons à notre gauche le village de *Chahmeh*, شحمة.

KATHRAH.

A neuf heures quinze minutes, nous franchissons l'un des bras de l'*Oued Serar;* deux minutes après, nous traversons le second bras de cet *oued*, et, à neuf heures vingt minutes, nous arrivons à *Kathrah*, قطرة.

Ce village compte six cents habitants et est situé sur une faible éminence. Les maisons sont bâties en pisé. Un grand puits à noria est probablement antique. Autour de ce puits gisent six tronçons de fûts de colonnes de marbre gris, dont le diamètre est de trente centimètres. Ces fûts mutilés ont-ils été trouvés sur place ou proviennent-ils d'ailleurs? C'est ce que les habitants n'ont pu m'apprendre. « Nous les avons toujours vus là, » m'ont-ils répondu. Des haies de cactus environnent le village et servent de clôture à des plantations de figuiers et d'oliviers. Plusieurs magnifiques acacias mimosas s'élèvent aussi sur divers points.

Kathrah, tant à cause du nom de ce village que de sa position, a été identifié justement, je pense, avec l'antique *Gedera*, en hébreu *Gederah*, mentionnée dans le livre de Josué.

Saraim, et Adithaim, et Gedera, et Gederothaim [1].

Les Arabes de l'Égypte et ceux du sud de la Palestine, au lieu

[1] *Josué*, c. XV, v. 36.

de prononcer *Kathrah*, disent *Gadrah*, en adoucissant les deux premières consonnes, ce qui rend encore plus sensible l'étroite ressemblance ou, pour mieux dire, l'identité de ce nom avec celui de *Gederah*, en hébreu גְּדֵרָה, et, avec l'article, *Hag-Gederah*, הַגְּדֵרָה, en grec Γάδηρα, et en latin *Gedera*. La ville ainsi appelée se trouvait dans la Chéphélah. Sa dénomination, qui signifie « parc aux brebis, » indique qu'elle était principalement habitée par des bergers, ou du moins que sa plus grande richesse consistait en troupeaux de moutons et de brebis.

MERHARAH.

A neuf heures trente minutes, nous nous dirigeons vers le nord-ouest.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued Serar*.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous parvenons à *Merharah*, مغارة.

Ce village, dont les maisons sont bâties en pisé, sur les flancs d'un monticule, renferme deux cents habitants. A notre gauche, est une chaîne de collines peu élevées, qui courent dans la direction du nord; à notre droite, s'étendent des champs immenses, dont l'extrême fertilité réjouit la vue. Les orges sont déjà en partie coupées; les blés ne le sont pas encore; par leur beauté ils promettent une abondante récolte. Ailleurs, la plaine est ensemencée de maïs et de *dourah*.

A'KER.

Notre direction devient bientôt celle du nord-nord-est.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte à *A'ker*, عاقر.

C'est un assez grand village, de huit cents habitants. Les maisons sont petites, ordinairement composées d'une seule pièce, de deux au plus, et hautes de trois mètres. Pressées confusément les unes contre les autres, elles sont construites, comme celles de

la plupart des villages de la plaine, avec des briques non cuites et séchées seulement au soleil; le toit est horizontal, mais légèrement bombé vers le centre, et est formé de branches d'arbres, sur lesquelles repose une couche de terre mêlée de paille hachée. Une petite mosquée est consacrée à *Neby A'ker*, نبى عاقر.

Autour du village, sur les pentes de la colline dont il occupe le sommet, on observe des plantations de tabac. Au sud, un jardin entouré d'une haie de cactus, et au milieu duquel s'élance un beau palmier, appartient au cheikh. Près de là, au centre d'une petite enceinte circulaire, dédiée à la mémoire d'un santon qui y a été enterré, gisent deux colonnettes de marbre blanc et une meule de pressoir, qui me paraissent antiques.

A l'ouest, un grand puits à noria est bien construit et profond; il est ombragé par un vieil acacia mimosa. Deux autres puits sont aux trois quarts comblés.

Le docteur Robinson a identifié, à juste titre, *A'ker* avec l'ancienne *E'kron*, en hébreu עֶקְרוֹן, en grec ἡ Ἀκκάρων, en latin *Accaron*, l'une des cinq principales cités des Philistins.

Si le village moderne qui, sous le même nom, sauf la désinence, a remplacé la ville antique est construit en terre et ne renferme aucune ruine apparente de quelque importance, on peut en inférer ou que l'ancienne E'kron était elle-même construite en briques non cuites au feu, et, par conséquent, on ne doit pas s'étonner si elle a disparu complétement; ou qu'elle avait été, à la vérité, bâtie en pierre, mais qu'ayant été renversée depuis longtemps, car à l'époque des croisades il n'en est plus question que comme d'un simple village, les matériaux de construction, si rares dans la plaine, auront été transportés ailleurs pour servir à d'autres bâtisses.

E'kron paraît avoir été la plus septentrionale des cinq satrapies philistines, comme cela résulte du verset suivant du livre de Josué :

A fluvio turbido qui irrigat Ægyptum usque ad terminos Accaron contra aquilonem : terra Chanaan, quæ in quinque regulos Philisthiim dividitur, Gazæos et Azotios, Ascalonitas, Gethæos et Accaronitas [1].

[1] *Josué*, c. XIII, v. 3.

Elle était peu éloignée de la mer, car dans le même livre de Josué, à propos des limites de la tribu de Juda vers le nord-ouest, il est dit :

Et pervenit [terminus] contra aquilonem partis Accaron ex latere, inclinaturque Sechrona, et transit montem Baala, pervenitque in Iebneel, et magni maris contra occidentem fine concluditur[1].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀκκάρων, Eusèbe s'exprime ainsi :

Ἀκκάρων, φυλῆς Δὰν, ἐξ εὐωνύμων τῶν Χαναναίων, πόλις μία τῶν ε' σατραπειῶν τῶν Ἀλλοφύλων, ἣ καὶ ἀφωρίσθη μὲν τῇ φυλῇ Ἰούδα· οὐ μὴν ἐκράτησεν αὐτῆς, ὅτι μὴ ἀνεῖλεν τοὺς ἐν αὐτῇ Ἀλλοφύλους· ἣ καὶ ἔστι νῦν κώμη μεγίστη Ἰουδαίων, Ἀκκάρων λεγομένη, ἀνάμεσον Ἀζώτου καὶ Ἰαμνίας ἐν τοῖς ἀνατολικοῖς.

« Accaron, de la tribu de Dan, à la gauche des Kananéens, l'une des cinq satrapies des Philistins, qui fut assignée à la tribu de Juda : mais celle-ci ne put s'en emparer et en exterminer les anciens habitants. C'est maintenant encore un grand village, peuplé de Juifs et appelé Accaron, entre Azot et Iamnia, vers l'orient. »

Après avoir traduit ce passage, saint Jérôme ajoute :

Quidam putant Accaron turrim Stratonis postea Cæsaream nuncupatam.

Il est inutile, je pense, de réfuter cette dernière opinion : Césarée, en effet, était beaucoup plus au nord que E'kron.

Adrichomius également commet une erreur évidente, en prétendant que Pline appelle Accaron *Apollonia*.

Plinius vocat [Accaron] Apolloniam[2].

Voici, en effet, le texte de Pline :

Oppidum Ascalo liberum, Azotus, Iamniæ duæ, altera intus... Joppe... inde Apollonia, Stratonis turris[3]...

Nous voyons, par cette énumération, que Pline place Apollonia au nord de Joppé, sans l'identifier nullement avec Accaron, comme l'affirme à tort Adrichomius.

[1] *Josué*, c. XV, v. 11 — [2] *Theatrum Terræ Sanctæ*, p. 21. a. — [3] *Histoire naturelle*, V, XIV.

Que dire donc de la méprise, encore plus singulière, de Quaresmius, qui confond Accaron avec Ptolémaïs ou Acco, ville plus septentrionale que Césarée[1]? Ce docte religieux se fondait probablement sur la ressemblance du mot *Acco* avec celui d'*Accaron;* mais il n'aurait pas dû oublier qu'une assez grande distance sépare ces deux villes, et que rien dans la Bible n'autorise à penser que la frontière des Philistins s'étendît jusque-là.

Disons maintenant un mot de l'histoire d'E'kron, dont l'emplacement à A'ker ne peut plus être pour nous l'objet d'aucun doute.

Et d'abord, à quelle époque remonte la fondation de cette ville? La Bible ne nous l'apprend pas. Nous savons seulement qu'elle existait déjà lors de l'invasion de la terre de Kanaan par les Israélites, c'est-à-dire vers l'an 1640 avant Jésus-Christ, et qu'elle appartenait aux Philistins. Devait-elle sa première origine à ce dernier peuple, ou bien aux A'vvim, qui primitivement habitaient le pays? C'est ce qu'il serait difficile de décider.

Comme ses ruines mêmes ont disparu, et que le village établi sur son emplacement ne renferme, à l'exception des petites colonnes de marbre que j'ai signalées, et qui ont fort bien pu être apportées là d'ailleurs, aucun débris d'édifice qui atteste son ancienne splendeur, on en est réduit à de pures conjectures, en ce qui regarde son étendue et son importance. Mais tout porte à croire que c'était la moins considérable des cinq satrapies philistines. Peut-être, comme je l'ai dit plus haut, serait-il permis de penser que, même dans l'antiquité, elle était en grande partie construite avec des matériaux semblables à ceux que les Arabes emploient d'ordinaire maintenant dans cette plaine pour bâtir leurs maisons, c'est-à-dire avec des briques crues et séchées seulement au soleil, ce qui expliquerait alors comment il ne reste plus de cette ancienne cité aucun vestige, de pareilles constructions pouvant, à la vérité, subsister fort longtemps dans la haute Égypte, où il ne pleut presque jamais, mais étant naturellement beaucoup moins durables en Pa-

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 896 et 897.

lestine, où les pluies sont très-fréquentes pendant l'hiver et souvent torrentielles.

D'un autre côté, comme E'kron était le chef-lieu d'une principauté distincte; qu'elle possédait un sanctuaire célèbre et un oracle que l'on venait quelquefois consulter de loin; qu'elle avait, en outre, sous sa dépendance, plusieurs bourgs et villages, il est vraisemblable qu'elle avait, au moins, certains édifices en pierre. S'il n'en existe plus aucune trace, il ne faut pas s'en étonner, dans une région où les matériaux de cette espèce sont peu communs et où, pour bâtir, on trouve plus simple d'aller chercher des pierres toutes taillées, au milieu des ruines des cités antiques, que d'ouvrir péniblement de nouvelles carrières.

Qu'elle ait dû sa fondation aux A'vvim, ou aux Philistins; qu'elle ait été plus ou moins considérable et bâtie en pierre, ou en briques cuites seulement au soleil, toujours est-il que E'kron fut assignée d'abord par Josué à la tribu de Juda.

Accaron cum vicis et villulis suis[1].

Bientôt après, elle fut concédée à la tribu de Dan.

Elon, et Themna, et Acron[2].

Voilà pourquoi, au mot Ἀκκάρων, Eusèbe nous dit que cette ville appartenait à la tribu de Dan.

L'historien Josèphe nous apprend de même qu'elle fut adjugée aux Danites.

En réalité, elle ne fut possédée longtemps ni par la tribu de Juda, ni par celle de Dan; car, conquise d'abord par les Hébreux, elle fut ensuite reprise par les Philistins.

Ἅρματά τε οὖν συμπαρεσκευάζοντο, καὶ τὸ ὁπλιτικὸν συνεκρότουν, αἵτε πόλεις αὐτῶν συνεφρόνουν, καὶ τῆς Ἰούδα φυλῆς τὴν Ἀσκάλωνα καὶ Ἀκκάρωνα παρεσπάσαντο, ἄλλας τε πολλὰς τῶν ἐν τῷ πεδίῳ, καὶ Δανίτας εἰς τὸ ὄρος ἠνάγκασαν συμφυγεῖν, οὐδ' ὀλίγον αὐτοῖς ἐπιβατὸν τοῦ πεδίου καταλιπόντες[3].

[1] *Josué*, c. XV, v. 45. — [2] *Ibid.* c. XIX, v. 43. — [3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, V, III, § 1.

« Les Kananéens rassemblèrent leurs chars de guerre et leurs armées; leurs villes conspirèrent ensemble dans le même but, et contraignirent à se ranger de leur côté les places d'Ascalon et d'Accaron, qui appartenaient à la tribu de Juda, ainsi que la plupart de celles qui étaient situées dans la plaine : les Danites furent obligés de se réfugier dans la montagne, et ne purent conserver dans la plaine aucune position où il leur fût permis de se fixer. »

Sur la fin de la judicature d'Héli, l'arche d'alliance, étant tombée au pouvoir des Philistins, fut transportée par eux à Azot, à Gath et à Accaron ou E'kron; et comme elle causait partout d'effroyables maladies, on la renvoya à Beth-Chemech, la ville de Juda la plus voisine d'E'kron, preuve nouvelle que A'ker occupe bien réellement l'emplacement de l'ancienne E'kron, et que cette dernière ville ne doit point être reculée plus au nord; car nous voyons par la Bible que ces deux localités étaient peu éloignées l'une de l'autre.

12. Ibant autem in directum vaccæ, per viam quæ ducit Bethsames et itinere uno gradiebantur pergentes et mugientes, et non declinabant neque ad dexteram, neque ad sinistram, sed et satrapæ Philisthiim sequebantur usque ad terminos Bethsames.

16. Et quinque satrapæ Philisthinórum viderunt, et reversi sunt in Accaron in die illa[1].

Si les satrapes des Philistins ont pu, dans un même jour, comme ce passage l'indique, aller d'E'kron à Beth-Chemech et de là revenir à E'kron, il faut en conclure que la distance qui séparait ces deux villes n'était pas très-considérable. Or Beth-Chemech, ainsi que je l'ai dit précédemment, a été retrouvée au village actuel d'A'ïn Chems, et de ce dernier point à A'ker il y a, tout au plus, quatre heures de marche. Les satrapes philistins ont donc fort bien pu, dans la même journée, parcourir deux fois la route dont il est question dans la Bible.

La divinité la plus célèbre d'E'kron était Beelzebub.

Ceciditque Ochozias per cancellos cœnaculi sui, quod habebat in Samaria, et ægrotavit, misitque nuntios, dicens ad eos : Ite, consulite Beelzebub, deum Accaron, utrum vivere queam de infirmitate mea hac[2].

[1] *Rois*, l. I, c. vi, v. 12, 16. — [2] *Ibid.* l. IV, c. 1, v. 2.

Ce passage nous montre que Beelzebub avait un oracle à E'kron et, par conséquent, un temple, qui attirait, même d'assez loin, soit des adorateurs, soit des visiteurs, qui venaient le consulter, puisque Ochozias, roi d'Israël, blessé d'une chute grave qu'il avait faite à Samarie, en tombant de l'étage supérieur de son palais, s'adressa à cette divinité pour savoir d'elle s'il guérirait.

Beelzebub, ou mieux *Baal-Zeboub* (le dieu des mouches), était probablement, comme le fait supposer l'étymologie de ce mot, un dieu tutélaire auquel on avait recours contre les mouches, qui, dans ces contrées, deviennent souvent, pendant les chaleurs brûlantes de l'été, un véritable fléau. Dans l'Élide, on vénérait de même un Ζεὺς ἀπόμυιος ou un « Jupiter qui écarte les mouches[1]. »

Pline parle également d'un « dieu des mouches » appelé *Myiodes*.

Eo mirabilius est, Olympiæ sacro certamine, nubes earum [muscarum], immolato tauro deo quem Myiodem vocant, extra territorium id abire[2].

Les destinées d'E'kron se confondirent nécessairement avec celles des autres cités philistaïques, et elle dut être plusieurs fois prise et reprise dans les nombreuses guerres qui eurent lieu entre les Philistins et les Juifs.

Il n'entre pas dans mon sujet de raconter ici ces luttes incessantes; qu'il me suffise de dire que, jusqu'au règne de David, qui vainquit souvent les Philistins, et finit même par les dompter, ils furent le plus ordinairement victorieux des Israélites. Sous Salomon, ils restèrent soumis à ce prince, dont l'empire renfermait tout leur pays jusqu'à Gaza. Les Philistins se relevèrent plus tard de leur abaissement. Sous Joram, ils firent, en commun avec les Arabes, une incursion dans le royaume de Juda. Ozias réprima leurs succès et éleva même des forteresses sur leur territoire. Mais, sous Achaz, ils débordèrent de nouveau dans le midi de la Judée, et s'emparèrent de plusieurs places. Ézéchias envahit, à son tour, leur fertile plaine et les poursuivit jusqu'à Gaza. Ils eurent ensuite beaucoup à souffrir des Assyriens, des Scythes, des Égyptiens et des Chaldéens.

[1] Pausanias, V, XIV. — [2] Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, XXXIV.

Presque tous les prophètes avaient prédit successivement leur humiliation et leur ruine.

Pour ne citer ici qu'un petit nombre de passages : Jérémie s'exprime ainsi :

17. Et accepi calicem de manu Domini, et propinavi cunctis gentibus ad quas misit me Dominus.....

20. Et cunctis regibus terræ Philisthiim, et Ascaloni, et Gazæ, et Accaron, et reliquiis Azoti[1].

Amos avait déjà proféré les mêmes menaces :

7. Et mittam ignem in murum Gazæ, et devorabit ædes ejus.

8. Et disperdam habitatorem de Azoto, et tenentem sceptrum de Ascalone; et convertam manum meam super Accaron, et peribunt reliqui Philisthinorum, dicit Dominus meus[2].

La prédiction de Sophonie, surtout en ce qui concerne Accaron, est encore plus expresse.

Quia Gaza destructa erit et Ascalon in desertum, Azotum in meridie ejicient, et Accaron eradicabitur[3].

Le livre I des Machabées[4] nous apprend qu'Alexandre Balas, qui se disait fils d'Antiochus Épiphane et qui, favorisé par le sénat de Rome, s'était fait proclamer roi de Syrie et avait conclu une alliance avec Jonathan Machabée, lui céda, l'an 147 avant Jésus-Christ, la ville d'E'kron et toutes ses dépendances.

Du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, E'kron ou Accaron était encore un grand village, habité par des Juifs.

Ἣ καὶ ἔστι νῦν κώμη μεγίστη Ἰουδαίων, Ἀκκάρων λεγομένη.

Dans l'*Oriens Christianus* de Le Quien, il n'est point question, parmi les églises de Palestine, de celle d'Accaron, preuve sans doute que cette localité n'en eut pas, puisque, du temps d'Eusèbe, elle était habitée par des Juifs, ou du moins qu'elle renfermait trop peu de chrétiens pour avoir une église dirigée par un évêque.

[1] *Jérémie*, c. xxv, v. 17, 20.

[2] *Amos*, c. i, v. 7, 8.

[3] *Sophonie*, c. ii, v. 4.

[4] *Machabées*, l. I, c. x, v. 89.

A l'époque des croisades, Jacques de Vitry, qui écrivait dans la première partie du XIIIe siècle, parle d'E'kron dans les termes suivants :

Quinta Philistinorum civitas dicta est Accharon, prope mare, non longe ab Azoto sita[1].

A la fin du même siècle, le religieux dominicain Burchard, qui voyagea en Palestine vers 1280, nous donne quelques détails sur la position d'E'kron, qui, de son temps, était réduite à l'état d'un petit village.

De Bethsames IV leucis contra austrum, non longe a mari, Accaron est, civitas secunda de quinque urbibus Philistinorum. Nunc est modicum casale[2].

D'autres éditions plus anciennes, à la place des mots : *contra austrum*, portent : *contra occidentem*, ce qui est beaucoup plus exact.

Depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours, l'histoire d'E'kron est demeurée complétement inconnue, et cet ancien chef-lieu des Philistins était tombé dans une telle obscurité, que, jusqu'au savant voyageur anglais Robinson, qui l'a retrouvé, en 1838, dans le village d'A'ker, les voyageurs modernes ne savaient plus où le chercher.

[1] *Gesta Dei per Francos*, p. 1071. — [2] Burchardus de monte Sion, *Descriptio Terræ Sanctæ*, édit. Laurent, p. 84.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

ORIGINE DES PHILISTINS.

Comme je viens d'entrer avec mon lecteur dans l'ancien pays des Philistins et que nous allons le parcourir en entier, il ne sera pas, je pense, hors de propos, de résumer ici rapidement les diverses opinions relatives à l'origine de ce peuple célèbre, dont le nom est resté celui de la Palestine elle-même.

Au nombre des fils de Misraïm, fils lui-même de Cham, la table généalogique de la Genèse compte les *Caslouhim*, en hébreu כַּסְלֻחִים, en grec Χασμωνιείμ, en latin *Chesluim*, d'où sortirent les *Pelichtim* (en hébreu פְּלִשְׁתִּים, en grec Φυλιστιείμ, Παλαιστῖνοι et Ἀλλόφυλοι, en latin *Philisthiim*, *Philistiim* et *Palæsthini*) et les *Caphtorim* (en hébreu כַּפְתֹּרִים, en grec Γαφθοριείμ, Χαφθοριείμ, Καφθοριείμ et Καππάδοκες; en latin *Caphtorim* et *Cappadoces*).

Et Phetrusim et Chasluim, de quibus egressi sunt Philisthiim et Caphtorim[1].

Ailleurs, les Philistins sont confondus avec les Caphtorim, peuple qui, dans la version des Septante et de la Vulgate, est rendu par Καππάδοκες, *Cappadoces*.

Hevæos quoque, qui habitabant in Haserim usque Gazam, Cappadoces expulerunt : qui egressi de Cappadocia deleverunt eos, et habitaverunt pro illis[2].

D'après le prophète Amos, les Philistins étaient venus de *Caphtor*, כַּפְתּוֹר, mot que la Vulgate, d'accord en cela avec la version des Septante, traduit par *Cappadocia*.

Numquid non ut filii Æthiopum vos estis mihi, filii Israel? ait Dominus.

[1] *Genèse*, c. x, 14. — [2] *Deutéronome*, c. II, v. 23.

Numquid non Israel ascendere feci de terra Ægypti, et Palæsthinos de Cappadocia, et Syros de Cyrene[1]?

Dans Jérémie, les Philistins sont désignés sous la dénomination de *restes de l'île de Caphtor*, ce que la Vulgate rend également par *restes de l'île de Cappadoce*.

Depopulatus est enim Dominus Palæsthinos, reliquias insulæ Cappadociæ[2].

Mais, ainsi que le remarque l'abbé Mignot dans son troisième mémoire sur les Philistins[3], la sortie des Philistins de l'Égypte ne semble pas moins constante que leur origine; car, dans le passage du prophète Amos que j'ai cité tout à l'heure d'après la version de la Vulgate, Dieu s'exprime ainsi :

N'êtes-vous pas pour moi, dit le Seigneur, comme les enfants des Éthiopiens, ô fils d'Israël? N'ai-je pas fait monter Israël de l'Égypte et les Philistins de Caphtor (dans la Vulgate, *de la Cappadoce*) et les Syriens de Kir (dans la Vulgate, *de Cyrène*)?

Quelques savants et, entre autres, le docte Bochart[4] prétendent que les Philistins et les Caphtorim, ayant quitté l'Égypte, étaient allés dans la Colchide et dans la Cappadoce, attirés par les mines d'or et d'argent que renfermaient ces pays, et qu'ensuite une partie d'entre eux, regrettant leur première patrie ou chassés par les peuples de ces contrées, redescendirent vers le sud et se fixèrent dans la région qui, du nom des Philistins, prit celui de *Palestine*.

L'abbé Mignot fait observer avec raison que ce sentiment n'a pour lui que l'analogie plus ou moins grande qui existe entre le nom de *Caslouhim* et celui de *Colches* et entre le nom de *Caphtor* et celui de *Cappadocia*, et bien que les Septante, Eusèbe, la Vulgate, Théodoret, saint Cyrille et Procope l'aient adopté, du moins en ce qui concerne l'identité de *Caphtor* avec *Cappadocia*, cette identité ne repose cependant que sur des fondements très-contestables.

[1] *Amos*, c. IX, v. 7.

[2] *Jérémie*, c. XLVII, v. 4.

[3] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXIV, page 145.

[4] Bochartus, *Geographia sacra*, édition de 1646, p. 323.

En effet, est-il probable que la nation des Philistins ait traversé toute la Syrie, toute l'Arménie, et ait fait un voyage si long, pour revenir ensuite se fixer dans le voisinage du pays qu'elle avait quitté? Car on ne peut douter qu'elle n'ait d'abord habité l'Égypte, attendu que le passage de la Bible[1] que j'ai déjà rapporté fait descendre les Philistins du sixième fils de Misraïm, le père des Égyptiens, en disant que c'est des Caslouhim, issus de ce sixième fils, que sont sortis les Philistins et les Caphtorim. La double migration que suppose l'opinion que nous combattons n'est donc appuyée d'aucune autorité; elle paraît même contredire le texte sacré, qui n'en annonce qu'une et qui donne au pays de Caphtor, d'où il fait sortir les Philistins, la dénomination d'*île*.

Pro adventu diei, in quo vastabuntur omnes Philisthiim, et dissipabitur Tyrus, et Sidon cum omnibus reliquis auxiliis suis. Depopulatus est enim Dominus Palæsthinos, reliquias *insulæ* Cappadociæ[2].

Dans le texte hébreu les trois derniers mots sont : שְׁאֵרִית אִי כַּפְתּוֹר *Cheerith i Caphtor* (restes de l'île ou du pays maritime de Caphtor). La dénomination d'*île* ou de *pays maritime* ne pouvant convenir à la Cappadoce, Cellarius, après avoir réfuté l'opinion admise par Eusèbe, par saint Jérôme et d'abord par les Septante, opinion en vertu de laquelle les Caphtorim seraient des Cappadociens, ajoute :

Propter patrem ergo communem Mizraim malim Caphtoræos in Niliacis circa Delta insulis quærere, quam in Pontica natione aut Cappadocia[3].

Reland prend Caphtor pour Pelusium et son territoire.

Philistæi..... profecti sunt e regione Caphtor, כפתור, quæ videtur in ora maritima Ægypti circa Pelusium quærenda. Nec profecto aliunde vocem פלשתים, *Pelistim*, ducendam suspicor quam a Pelusia, vel Pelusium a Pelistæis[4].

L'abbé Mignot partage l'opinion de Cellarius et de Reland.

« Je crois, dit-il, qu'il faut adopter le sentiment de Cellarius,

[1] *Genèse*, c. x, v. 14.
[2] *Jérémie*, c. XLVII, v. 4.
[3] Cellarius, *Geographia*, t. II.
[4] Reland, *Palæstina*, p. 74.

de Reland et de Cumberland, qui, reconnaissant, sur l'autorité de Moïse, que les Philistins étaient originaires de l'Égypte, les font arriver immédiatement de ce pays dans celui des Philistins. Il paraît, en effet, que ces peuples avaient demeuré dans les îles voisines du Delta, à Péluse, et dans le pays qui s'étendait depuis cette ville jusqu'au mont Casius. Le texte sacré ne plaçant les Philistins et les Caphtorim, leurs frères, que dans l'Égypte et ensuite dans le pays de Canaan, on doit en conclure qu'ils n'ont quitté le premier pays que pour venir dans le second. Le nom de Philistins donné au peuple sorti de l'Égypte pour s'établir dans le pays de Canaan prouve que, avant qu'il s'expatriât, il demeurait à Péluse, car Philistin et Pélusien sont un seul et même nom diversement prononcé. Plutarque[1], dans le détail qu'il nous a conservé des traditions égyptiennes sur Isis et sur Osiris, fait mention d'un jeune homme nommé *Palæstinus* ou *Pelusius*, et il ajoute qu'Isis avait fait bâtir une ville qu'elle avait appelée du nom de ce jeune homme. Cette ville ne peut être que celle de Péluse, et ce nom doit être égyptien; car *phalach* ou *phelech* signifie, en égyptien et en phénicien, « boue, » de là le *πηλός* des Grecs[2]. »

A cette dernière opinion, d'après laquelle il faudrait placer le séjour des Caphtorim et, par conséquent, des Philistins aux environs de Péluse, dans le Delta égyptien, qu'on peut, jusqu'à un certain point, regarder comme une île et qui, dans tous les cas, était un pays maritime, M. Munk en oppose une autre.

« Ce qui est le plus probable, dit ce savant, c'est que Caphtor est l'île de Crète. Les prophètes Ézéchiel[3] et Sophonias[4] donnent aux Philistins le nom de *Créthim*, et très-probablement ils sont désignés sous le même nom dans le livre I de Samuel[5]. On peut encore ajouter, à l'appui de cette opinion, que, selon Étienne de Byzance, Gaza, l'une des villes principales des Philistins, portait anciennement le nom de *Minoa*, par ce que Minos, roi de Crète, accompagné

[1] Plutarque, *De Isi et Osiri*, c. XVII.

[2] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXIV, p. 147.

[3] *Ézéchiel*, c. XXV, v. 16.

[4] *Sophonie*, c. II, v. 5.

[5] *Samuel*, l. I, c. XXX, v. 14.

de ses frères Æacus et Rhadamanthe, y avait conduit une colonie[1]. »

M. Quatremère[2], au contraire, pense que les Créthîm, au lieu d'être des Crétois, appartiennent à une race arabique habitant au sud des Philistins. D'un autre côté, Knobel[3] les regarde comme des Caphtorim venus d'Égypte en Crète et qui ensuite se seraient établis sur la côte philistine, à la différence de M. Munk, qui cherche Caphtor dans l'île de Crète elle-même. Dans tous les cas, selon ces deux savants, les Philistins seraient venus en Palestine de cette île, opinion que M. Quatremère considère comme une pure hypothèse, en faisant remarquer que ce serait un fait extraordinaire que cette émigration de l'ouest vers l'est, de l'île de Crète en Syrie; qu'en outre l'absence de ports sur cette côte sablonneuse aurait rendu très-difficiles les émigrations, si elles était arrivées de l'ouest.

Il est une autre opinion, qui fait venir les Philistins de l'île de Chypre, mais elle me paraît également peu soutenable. Sans entrer dans de plus longs détails sur cette question tant controversée, je me résume en deux mots.

Suivant Cellarius, Reland, l'abbé Mignot et M. Quatremère, j'incline à chercher les Caslouhim, d'où sont sortis les Philistins et les Caphtorim, dans le Delta égyptien. Issues de Cham par Misraïm, ces deux peuplades étaient très-vraisemblablement Égyptiennes et voisines l'une de l'autre. A une époque qu'on ne peut déterminer d'une manière précise, elles se dirigèrent vers le nord, s'avancèrent peu à peu à travers le désert et se confondirent bientôt dans le nom général de Philistins (*Pelichtim*), qui, d'après une étymologie adoptée par Gésénius, Movers, Röth et Munk, étymologie éthiopienne, signifierait *émigrés*. Cette étymologie est peut-être préférable à celle que donnent Cellarius, Reland et l'abbé Mignot, qui tirent le mot *Pelichtim* de *Pelusium*, et puis nous voyons que les Septante désignent souvent les Philistins sous le terme de Ἀλλόφυλοι, c'est-à-dire *étrangers*.

[1] Munk, *Palestine*, p. 82. — [2] *Journal des Savants*, 1846, p. 243. — [3] *Völkertafel*, p. 215.

Ce fut dans la plaine, au sud-ouest de Kanaan, que s'établirent les Caphtorim émigrés; mais d'abord ils occupèrent probablement les oasis de la côte entre l'Égypte et le pays de Kanaan. Leur émigration précéda l'époque d'Abraham; car, lorsque ce patriarche vint dans le pays de Kanaan, l'an 1896 avant l'ère vulgaire, ils étaient établis à Gérar et dans son territoire, où ils avaient un roi appelé *Abimélech* (père roi), titre des rois de cette contrée : en effet, cent ans environ plus tard, un autre Abimélech, roi de la même ville, se rend à Beerseba avec son général, pour solliciter d'Isaac le renouvellement de l'alliance que son père avait contractée avec Abraham.

Ces deux Abimélech devaient être le père et le fils ou l'aïeul et le petit-fils; car, assurément, ce ne pouvait être le même personnage qui aurait, à un siècle d'intervalle, renouvelé à Isaac les serments qu'il aurait prêtés si longtemps auparavant à Abraham. Il vaut mieux, ainsi que le suppose M. Munk [1], voir dans le mot *Abimélech* le titre ordinaire des rois philistins de Gérar qu'un nom propre et particulier.

Quoi qu'il en soit, il est prouvé par la Bible que les Philistins occupaient, du temps d'Abraham, la *Geraritica regio*, le *Negeb* de la plaine philistine ou le *Daroma extérieur*. Plus tard, ils durent s'emparer de toute la plaine à laquelle ils donnèrent leur nom, et ils devinrent même si puissants que, lorsque les Israélites sortirent d'Égypte, Moïse, d'après l'ordre de Dieu, ne les conduisit point par le pays des Philistins, quoique ce fût là le chemin le plus court, de peur que, se voyant attaqués par ce peuple belliqueux, ils ne se repentissent de s'être mis en marche et qu'ils ne retournassent sur leurs pas.

La contrée dont les Philistins s'emparèrent était occupée, avant eux, par un peuple à qui l'Écriture donne le nom de *A'vvim*, en hébreu עַוִּים, en grec Εὐαῖοι, en latin *Hevæi*.

Hevæos quoque, qui habitabant in Haserim usque Gazam, Cappadoces (Caph-

[1] Munk, *Palestine*, p. 84.

torim) expulerunt : qui, egressi de Cappadocia (Caphtor), deleverunt eos et habitaverunt pro illis [1].

Les détails de cette invasion des Philistins et de leur agrandissement successif nous sont inconnus : tout ce que nous savons, c'est que, au moment où les Hébreux entrèrent dans la Terre promise, les Philistins étaient maîtres de toute la plaine qui s'étend depuis le torrent d'Égypte, l'*Oued el-A'rich* de nos jours, au sud, jusqu'à E'kron au nord.

A fluvio turbido qui irrigat Egyptum usque ad terminum Accaron contra aquilonem : terra Chanaan, quæ in quinque regulos Philisthiim dividitur, Gazæos et Azotios, Ascalonitas, Gethæos et Accaronitas [2].

Leur nom s'étendit même au delà du pays qu'ils envahirent; car, peu à peu, toute la terre de Kanaan le prit, nom tellement vivace que, encore aujourd'hui, la plaine que nous étudions et où ils régnèrent en maîtres est appelée par les Arabes *Falestin*, فلسطين. Comme ils en expulsèrent les A'vvim, ils durent y trouver des villes déjà fondées, qu'ils ne firent qu'agrandir; peut-être aussi en fondèrent-ils quelques-unes, ainsi qu'un nombre plus ou moins considérable de villages; mais il est à peu près impossible de déterminer d'une manière précise, parmi les cinq cités principales qui devinrent le siége de cinq satrapies différentes, quelles sont celles dont la création leur appartient et celles qu'ils trouvèrent déjà existantes. Il peut se faire même qu'elles fussent toutes déjà établies. Ce qui est bien certain, c'est que ce peuple industrieux, actif et d'ailleurs très-nombreux, dut renouveler l'aspect et étendre l'enceinte des cinq villes qui formèrent la Pentapole, et qu'autour de ces cinq villes, comme autant de dépendances, s'élevèrent beaucoup de villages dont l'histoire fait mention, sans les nommer, ou du moins en se contentant d'en citer nommément quelques-uns.

[1] *Deutéronome*, c. II, v. 23. — [2] *Josué*, c. XIII, v. 3.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

ZERNOUKA. — KEBEIBEH. — NEBY ROUBIN. — MAIUMAS IAMNIÆ OU IAMNIA MARITIME. — YEBNEH (YABNEH OU IAMNIA).

ZERNOUKA.

Le 17 mai, à cinq heures vingt minutes du matin, nous quittons A'ker, en prenant la direction du nord-ouest.

A cinq heures cinquante-quatre minutes, nous parvenons à *Zernouka*, زرنوقا, village de trois cents habitants, sur une faible éminence qui domine à peine la plaine. Les maisons sont petites et bâties en pisé. Alentour croissent des plantations de tabac. Un sanctuaire est consacré au *Cheikh Mohammed*. La roue du puits qui alimente d'eau cette localité est mue par un homme assis, qui de sa main et de son pied la fait tourner.

KEBEIBEH.

A six heures trois minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest-nord-ouest.

A six heures vingt minutes, nous arrivons à *Kebeibeh*, قبيبة, que l'on prononce également *Koubeibeh*, قُبيبة. Ce village renferme quatre cent cinquante habitants. Les maisons, grossièrement construites en pisé, sont groupées sans ordre sur une colline qu'environnent des jardins plantés de figuiers, d'oliviers, de concombres et de tabac.

NEBY ROUBIN.

A six heures quarante minutes, nous poursuivons notre route vers le nord-ouest, puis vers l'ouest.

A sept heures vingt minutes, nous franchissons le *Nahr Roubin*, نهر روبين. Ce petit fleuve est, en cet endroit, assez profondément encaissé; nous le passons à gué, près d'un ancien pont dont il ne subsiste plus que les substructions. Les rives sont bordées de divers arbustes et notamment de lentisques et d'agnus-castus. Au delà du Nahr Roubin, nous traversons de hautes dunes, composées d'un sable extrêmement fin et délié, qui pourrait, au moyen d'irrigations, devenir très-propre à la culture. Ce qui le prouve, ce sont les broussailles et, entre autres, les touffes de lentisques qui croissent çà et là.

A sept heures trente-cinq minutes, nous faisons halte un instant près de la *koubbeh* de *Neby Roubin*, نبى روبين. Une enceinte carrée enferme une cour plantée d'une dizaine de vieux mûriers, qui forment, en ce lieu désert et sablonneux, une sorte de petite oasis. Des citernes fournissent de l'eau à ceux qui viennent y vénérer la mémoire de Neby Roubin. Ce personnage, selon une tradition musulmane, ne serait autre que le patriarche Ruben, l'aîné des douze fils de Jacob. Il repose, au fond de la cour, sous une coupole qui s'élève au-dessus d'un grand sarcophage recouvert d'un tapis. Une autre tradition, au contraire, veut que ce prétendu prophète soit tout simplement un cheikh qui vivait dans le courant du dernier siècle. Quoi qu'il en soit, lors de la fête de Neby Roubin, une foule de musulmans accourent en pèlerinage dans cet endroit, et cette *koubbeh* solitaire devient le rendez-vous d'une multitude plus ou moins considérable de pieux visiteurs.

MAIUMAS IAMNIÆ.

A sept heures cinquante minutes, sortis de l'enceinte sacrée, nous dirigeons nos pas vers le nord-ouest, et bientôt nous retrouvons les rives verdoyantes du Nahr Roubin, que nous côtoyons jusqu'à son embouchure. A deux cents pas du rivage, ce petit fleuve peut avoir vingt-cinq mètres de large et une profondeur de deux mètres, peut-être même davantage; mais à l'endroit où il se

jette dans la mer, par suite de l'amoncellement du sable sur ce point, on peut facilement le passer à gué. Il est poissonneux, car nous apercevons plusieurs pêcheurs qui y jettent leurs filets.

Une fois parvenus à son embouchure, nous le quittons pour suivre, vers le sud, le bord de la mer, et, au bout de quinze minutes de marche, nous voyons se développer devant nous une petite baie entourée de rochers formant une sorte de jetée naturelle. Cette anse constituait certainement autrefois le *Maiumas Iamniæ* ou l'ancien établissement maritime d'Iamnia, comme M. Guillaume Rey l'a pensé avec raison. Elle s'arrondit entre deux promontoires, dont l'un, celui du sud, est rocheux et paraît avoir été jadis fortifié. Les flancs sont recouverts d'un appareil de petite maçonnerie, qui jadis probablement était revêtu lui-même d'un second appareil en pierres de taille. Sur le sommet de ce promontoire on remarque quelques débris de constructions renversées.

Quant à la ville qui s'étendait autour du port et qui était l'Iamnia maritime mentionnée par Pline, elle a presque entièrement disparu, ensevelis que sont ses débris sous les énormes dunes de sable qui s'amoncellent de plus en plus en deçà des falaises du rivage; celles-ci sont rocheuses et peuvent avoir une élévation d'une vingtaine de mètres.

Le promontoire méridional dont je viens de parler est connu parmi les indigènes sous le nom de *Edh-Dherbeh*, الضربة (le Coup), sans doute parce que les vagues s'y brisent sans cesse et qu'il semble les frapper lui-même. Les ruines qui le recouvrent sont pareillement appelées *Khirbet edh-Dherbeh*, خربة الضربة.

Voici le passage où Pline signale l'existence d'une Iamnia maritime :

Oppidum Ascalo liberum, Azotus, Iamniæ duæ, altera intus, Joppe Phœnicum[1]. . . . .

Pline, comme on le voit, désigne très-nettement en Palestine

[1] *Histoire naturelle*, V, XIII.

deux villes du nom d'*Iamnia*, dont l'une *intérieure*, « Iamniæ duæ, altera *intus;* » la seconde, par conséquent, cela se sous-entend de soi, devait être placée au bord de la mer.

Ptolémée, dans sa *Géographie*[1], mentionne également le port d'Iamnia entre Joppé au nord et Azot au sud :

Ἰόππη,
Ἰαμνειτῶν λιμήν,
Ἄζωτος.

Il est question de ce même port dans le livre II des Machabées.

Judas Machabée, ayant appris que les habitants d'Iamnia voulaient maltraiter ceux de sa nation qui vivaient au milieu d'eux, se rendit de nuit de Joppé au port d'Iamnia, qu'il brûla avec tous les vaisseaux qu'il contenait.

La lueur de l'incendie, ajoute le texte sacré, fut telle, qu'on l'aperçut de Jérusalem, à la distance de deux cent quarante stades.

Iamnitis quoque nocte supervenit et portum cum navibus succendit; ita ut lumen ignis appareret Ierosolymis a stadiis ducentis quadraginta [2].

Remarquons, en passant, que la distance entre Jérusalem et le port d'Iamnia est, en réalité, plus grande que celle qui est indiquée dans ce verset. Reland[3] l'a déjà observé, et il pense que, au lieu de deux cent quarante stades, il faut lire plutôt trois cent quarante, chiffre qui, d'un autre côté, est trop fort d'environ soixante stades.

YEBNEH.

A dix heures, nous poursuivons notre marche vers le sud, en cheminant péniblement à travers un plateau sablonneux sillonné par de nombreux petits ravins, où poussent des broussailles et principalement des lentisques. Bientôt nous inclinons vers le sud-est, et de ce premier plateau onduleux nous descendons sur un second, un peu moins élevé; il est recouvert pareillement de sable

[1] *Géographie*, V, XVI. — [2] *Machabées*, l. II, c. XII, v. 9. — [3] Reland, *Palæstina*, p. 430.

et, çà et là, de la même végétation. Nous y rencontrons un *douar* de Bédouins, qui y ont dressé leurs tentes; une centaine de chameaux errent au milieu des broussailles pour y chercher leur nourriture.

A onze heures, nous parvenons à l'extrémité orientale des dunes, auxquelles succèdent de magnifiques plaines parées de moissons jaunissantes.

Notre direction est alors celle de l'est.

A onze heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte à *Yebneh*, يبنة.

Ce grand village est situé sur une colline dont le pourtour est de douze cents mètres et dont les pentes sont plantées de tabac, de figuiers, d'oliviers et d'abricotiers. Un assez grand nombre de puits y ont été creusés; c'est un homme assis qui, de ses mains et de ses pieds, en fait tourner la roue.

Un autre puits plus considérable se trouve à l'ouest et au bas du village. La roue est mise en mouvement par un chameau ou un mulet. Le réservoir où l'eau se déverse paraît avoir été construit avec d'anciens matériaux; près de là, trois fûts de colonnes de marbre blanc sont étendus à terre et proviennent évidemment d'un édifice antique.

Sur le plateau de la colline sont bâties en amphithéâtre des maisons confusément groupées; elles sont la plupart très-basses et ressemblent à de véritables huttes. Les plus grandes sont précédées d'une cour qu'environne un petit mur d'enceinte; elles n'ont toutes qu'une ou, tout au plus, deux chambres. Cet amas informe d'habitations en terre et en briques crues est dominé par un minaret à base carrée et de forme polygonale, dont le sommet est en partie détruit. Il s'élève à l'un des angles d'une mosquée qui a remplacé une église chrétienne, probablement l'ancienne chapelle du château d'Ibelim, Ybelim ou Hibelin, à l'époque des croisades.

Une autre mosquée, consacrée au *Cheikh Abou-Harira*, renferme dans son intérieur deux colonnes antiques de marbre grisâtre. Un

troisième fût de colonne mutilé gît sur le sol devant ce sanctuaire, que précède une cour où je remarque plusieurs tombeaux musulmans et, entre autres, une auge sépulcrale antique, longue de deux mètres et large à proportion.

S'il faut en croire Guillaume de Tyr, le village que je viens de décrire aurait succédé à la ville de Geth. Voici le passage de cet historien :

Interea dominus rex Hierosolymorum Fulco et alii regni principes..... volentes Ascalonitarum impetus refrænare, constituunt de communi voto in campestribus juxta urbem Ramulam, non longe a Lydda, quæ est Diospolis, castrum ædificare. Erat autem in eadem regione collis aliquantulum editus, supra quem unam de urbibus Philistinorum traditiones habent fuisse constitutam, Geth nomine, juxta illam aliam eorum civitatem quæ dicta est Azotum, ab Ascalone distans milliaribus decem, non longe ab ora maritima. Convenientes igitur unanimiter ex condicto, in præfato colle, firmissimo opere, jactis in altum fundamentis, ædificant præsidium cum turribus quatuor, veteribus ædificiis quorum multa adhuc supererant vestigia lapidum ministrantibus copiam. Perfecto igitur castro et partibus omnibus absoluto, cuidam nobili viro et prudenti de communi traditur consilio, domino videlicet Baliano seniori, patri Hugonis, Balduini et Baliani junioris, qui omnes ab eodem loco cognominati sunt de *Hibelin* : hoc enim nomen illi erat loco, antequam etiam castrum illic ædificaretur [1].

Jacques de Vitry reproduit comme il suit, en l'abrégeant, ce passage de Guillaume de Tyr :

Quarta autem civitas Philisthiim, nomine Geth, non longe a Lydda et Ramula, in colle aliquantum edito, fuit sita. Ex lapidibus autem ejus quæ dudum vastata fuerat, tertius rex Hierosolymorum, Fulco, in eodem colle præsidium cui nomen Ibelim ædificavit, tradens illud cuidam viro nobili Balliano [2].

Adrichomius adopte le sentiment de ces deux écrivains [3].

L'abbé Mignot le partage également dans son sixième mémoire sur les Phéniciens [4].

De nos jours, M. Poujoulat, qui, en 1831, a parcouru la plaine

[1] Willelmus Tyr. XV, xxiv.

[2] *Gesta Dei per Francos*, édition Bongars, p. 1071.

[3] *Theatrum Terræ Sanctæ*, p. 246.

[4] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXIV.

des anciens Philistins, regarde de même Yebneh comme ayant succédé à la ville de Geth[1]. En cela, il se conforme à l'opinion émise par les auteurs précédents, opinion qui, cependant, non-seulement est contestable, mais encore est évidemment fausse, comme je vais le prouver.

D'abord le nom actuel d'Yebneh est identique avec le nom ancien *Yabneh*, יַבְנֶה, en grec Ἰάμνεια, en latin *Iebneel*, *Iabnia*, *Iamnia*.

Dans plusieurs passages des livres des Machabées, que j'aurai l'occasion de citer tout à l'heure, la ville ainsi appelée est rapprochée d'Azot comme d'une place voisine; elle est indiquée pareillement dans la proximité de Joppé; et, effectivement, elle était située entre Joppé au nord et Azot au sud. Or le village d'Yebneh se rencontre précisément sur la route qui de Jaffa conduit à Esdoud, l'antique Azot.

L'historien Josèphe, dans divers endroits, mentionne de même, comme étant voisines, les villes d'Iamnia et d'Azot :

Ἔτι τε [ὁ Πομπήϊος] Μάρισσαν, καὶ Ἄζωτον, καὶ Ἰάμνειαν, καὶ Ἀρέθουσαν τοῖς οἰκήτορσιν ἀπέδωκε[2].

« Pompée rendit encore Marissa, Azot, Iamnia et Arethusa à leurs anciens habitants. »

Ailleurs :

Ἰάμνειαν δὲ καὶ Ἄζωτον ..... [ὁ Ἡρώδης] Σαλώμῃ, τῇ ἀδελφῇ αὐτοῦ, κατανέμει[3].

« Hérode attribue à Salomé, sa sœur, Iamnia et Azot. »

Ailleurs encore :

Οὐεσπασιανὸς δὲ ἀπὸ Καισαρείας εἰς Ἰάμνειαν καὶ Ἄζωτον ἀφικόμενος[4].

Dans ce dernier passage, la ville qui nous occupe est marquée très-nettement au nord d'Azot, puisque Vespasien, parti de Césarée, arrive à Iamnia avant de parvenir à Azot.

[1] *Correspondance d'Orient*, t. V, p. 368 et suivantes.

[2] *Antiquités judaïques*, XIV, IV, § 4.

[3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XVII, VIII, § 1.

[4] *Guerre des Juifs*, IV, III, § 2.

Dans le passage suivant, elle est signalée au sud de Joppé :

Κατεσΐρέψατο γὰρ Σίμων Γάζαρά τε πόλιν καὶ Ἰόππην καὶ Ἰάμνειαν [1].

« Simon renversa la ville de Gazara, Joppé et Iamnia. »

Nous sommes donc toujours ramenés pour la position d'Iamnia, en hébreu *Yabneh*, entre Joppé au nord et Azot au sud.

Voici maintenant différents témoignages de Strabon, de Pline et de Ptolémée qui concourent également à prouver qu'Iamnia occupait bien l'emplacement du village actuel d'Yebneh.

Strabon, après avoir parlé de Joppé, ajoute :

Καὶ δὴ καὶ εὐάνδρησεν οὕτως ὁ τόπος, ὥσΐε ἐκ τῆς πλησίον κώμης Ἰαμνείας καὶ τῶν κατοικιῶν τῶν κύκλῳ τέτΊαρας μυριάδας ὁπλίζεσθαι ..... Ἀπὸ δὲ Ἰαμνείας εἰς Ἄζωτον καὶ Ἀσκάλωνά εἰσιν ὅσοι διακόσιοι σΊαδίοι [2].

« La population virile de cet endroit augmenta tellement que le bourg voisin d'Iamnia avec les hameaux environnants pouvait fournir quarante mille hommes armés..... D'Iamnia à Azot et à Ascalon on compte deux cents stades. »

Pline, suivant un ordre opposé, c'est-à-dire remontant du sud au nord, s'exprime ainsi :

Oppidum Ascalo liberum, Azotus, Iamniæ duæ, altera intus, Joppe Phœnicum [3].....

Ce passage, que j'ai déjà cité, non-seulement détermine avec netteté la position d'Iamnia entre Azot au sud et Joppé au nord, mais encore, ainsi que je l'ai dit plus haut, il nous apprend l'existence d'une seconde Iamnia sur le bord de la mer, existence que confirme Ptolémée, lorsqu'il signale, entre Joppé au nord et Azot au sud, le port des Iamnites, Ἰαμνειτῶν λιμήν.

Dans l'*Itinéraire d'Antonin*, il est pareillement question d'Iamnia comme placée à douze milles au sud de Diospolis et à vingt milles au nord d'Ascalon.

Dans la *Table de Peutinger*, Iamnia est marquée à douze milles au sud de Diospolis et à dix milles au nord d'Azot, qu'une autre dis-

[1] *Antiquités judaïques*, XIII, vi, § 6. — [2] Strabon, XVI, p. 522, éd. Casaubon. — [3] *Histoire naturelle*, V, xiii.

tance de douze milles sépare d'Ascalon, ce qui fait en tout vingt-deux milles entre Iamnia et Ascalon, chiffre qui répond mieux aux deux cents stades de Strabon, ainsi que l'observe Cellarius[1].

D'après ces divers témoignages, nous voyons que, en partant soit de Joppé, soit de Diospolis ou Lydda, pour se rendre à Ascalon, on passait par Iamnia, et que, dans l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger*, cette dernière ville est indiquée à douze milles de Diospolis, ce qui nous amène droit au village d'Yebneh, où il faut donc reconnaître sans la moindre hésitation l'*Yabneh* des Livres saints, l'*Iabnia* ou l'*Iamnia* de la Vulgate, de la version des Septante, de l'historien Josèphe et des autres écrivains profanes.

Cellarius, Reland et l'abbé Mignot avaient déjà démontré l'identité de ces noms, dont le premier était hébreu ou plutôt phénicien, et les deux autres grecs et latins. Cellarius même avait deviné que l'*Yabneel*, dans la Vulgate *Iebneel*, qui est indiquée dans Josué[2] comme étant située sur la limite nord-ouest de la tribu de Juda, devait être la même ville qu'Yabneh. Or l'Hibelin, l'Ibelim ou l'Ybelim des croisades, confondue à tort avec l'ancienne Geth par Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry et d'autres auteurs, malgré la ressemblance qui existe entre ces trois orthographes du même nom et le nom antique Yabneh, dont elles sont une pure corruption, occupe précisément la place de la cité qui portait jadis cette dernière désignation. Aussi le savant Robinson et les meilleurs critiques n'ont-ils pas manqué depuis de retrouver dans l'Hibelin des croisés l'ancienne Yabneh.

Cette identité une fois admise comme incontestable, donnons maintenant quelques détails sur l'histoire de cette ville, qui, sans avoir la célébrité des cinq satrapies philistines, mérite cependant d'avoir sa place dans la description de ce pays.

Nous savons d'abord par la Bible qu'elle existait déjà à l'époque où les Hébreux envahirent la Terre promise, puisqu'elle est mentionnée dans le livre de Josué sous la forme *Yabneel*, en hébreu

[1] Cellarius, *Notitia orbis antiqui*, t. II, l. III, c. XIII. — [2] *Josué*, c. XV, v. 11.

יַבְנְאֵל, qui paraît être la forme primitive et la plus complète de ce nom. Les Septante, à la vérité, traduisent ce mot par Λεβνά; mais ce texte semble fautif et paraît devoir être remplacé par Ἰεβνά. Dans la Vulgate on lit *Iebneel*.

Et pervenit [terminus] contra aquilonem partis Accaron ex latere, inclinaturque Sechrona, et transit montem Baala, pervenitque in Iebneel, et magni maris contra occidentem fine concluditur[1].

Ce mot *Yabneel* signifie en hébreu « Dieu la bâtit. » En supprimant la dernière syllabe *el*, qui veut dire « Dieu, » reste le mot *Yabneh*, dont le sens est le même; car on sous-entend alors le mot « Dieu. » Telle est l'étymologie que donnent les hébraïsants et qui paraît la seule admissible : il me semble, en effet, inutile de réfuter ici celle que l'on trouve dans Étienne de Byzance, à propos du mot Ἰάμνια :

Ἰάμνια, πολίχνιον Φοινίκης, Στράβων δὲ κώμην· ἀπὸ Ἰάμνου ἢ ὅτι ἰάμνους ἐκάλουν τοὺς καθύδρους καὶ τεθηλότας τόπους.

« Iamnia, petite ville de Phénicie; Strabon l'appelle un bourg. Ce nom lui vient d'Iamnus, ou parce qu'on désignait sous le terme d'*iamnoi* les lieux humides et fleuris. »

D'abord ce prétendu Iamnus qui aurait donné son nom à Iamnia est tout à fait inconnu, et ensuite le territoire d'Iamnia n'est point humide.

Assignée, dans le principe, à la tribu de Juda, ainsi que la ville d'Accaron, Yebneh fut plus tard concédée à celle de Dan, comme cela résulte d'un passage de Josèphe.

Δανῖται δὲ τῆς κοίλης ὅσα πρὸς δυόμενον τέτραπται τὸν ἥλιον λαγχάνουσιν, Ἀζώτῳ καὶ Δώροις ὁριζόμενοι, Ἰάμνειάν τε πᾶσαν καὶ Γέτταν ἀπ' Ἀκκάρωνος ἕως τοῦ ὄρους ἐξ οὗ ἡ Ἰούδα ἤρχτο φυλή[2].

« Les Danites obtiennent en partage la portion de la vallée qui regarde le soleil couchant, étant bornés d'un côté par Azot et de l'autre par Dora, ainsi que tout le territoire d'Iamnia et de Getta, depuis Accaron jusqu'à la montagne où commençait la tribu de Juda. »

[1] *Josué*, c. xv, v. 11. — [2] *Antiquités judaïques*, V, 1, § 22.

Dans le livre de Josué, la même chose est indiquée, mais d'une manière moins explicite; car il est dit que E'kron fut cédée à la tribu de Dan[1]. Or il est probable qu'Yabneh, si voisine vers l'ouest de cette dernière ville, le fut également, ce qui se sous-entend de soi. Autrement, elle serait restée isolée et séparée de la tribu de Juda par d'autres villes appartenant à la tribu de Dan et situées plus à l'est. En réalité, elle dut, de fait, retomber bientôt sous la domination des Philistins.

Vers l'an 800 avant Jésus-Christ, elle fut enlevée à ce peuple par le roi Ozias, et démantelée.

Denique egressus est [Ozias] et pugnavit contra Philisthiim, et destruxit murum Geth et murum Iabniæ murumque Azoti[2].

Dans la version des Septante du livre de Judith, cette ville est citée comme tremblant à l'approche d'Holopherne, général de Nabuchodonosor, et elle est mentionnée sous le nom de Ἰεμναά, autre forme de la dénomination phénicienne d'Yabneh :

Καὶ πάντες οἱ κατοικοῦντες Ἰεμνααν καὶ οἱ κατοικοῦντες ἐν Ἀζώτῳ καὶ Ἀσκάλωνι ἐφοβήθησαν αὐτὸν σφόδρα[3].

Dans les deux livres des Machabées, il est, à plusieurs reprises, question d'Iamnia. C'est sous ses murs que, en 164 avant Jésus-Christ, deux capitaines de Judas Machabée, qui, malgré ses ordres, avaient combattu, en son absence, les troupes de Gorgias, furent vaincus par celles-ci.

55. Et in diebus quibus erat Judas et Jonathas in terra Galaad, et Simon frater ejus in Galilæa contra faciem Ptolemaidis,

56. Audivit Josephus, Zachariæ filius, et Azarias, princeps virtutis, res bene gestas, et prœlia quæ gesta sunt,

57. Et dixit : Faciamus et ipsi nobis nomen, et eamus pugnare adversus gentes quæ in circuitu nostro sunt.

58. Et præcepit his qui erant in exercitu suo, et abierunt Iamniam.

59. Et exivit Gorgias de civitate et viri ejus obviam illis in pugnam.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 43.

[2] *Paralipomènes*, l. II, c. XXVI, v. 6.

[3] Septante, *livre de Judith*, chapitre II, v. 28.

60. Et fugati sunt Josephus et Azarias usque in fines Judææ; et ceciderunt illo die de populo Israel ad duo millia viri, et facta est fuga magna in populo[1].

Le port d'Iamnia fut brûlé ensuite par Judas Machabée avec les vaisseaux qu'il contenait[2].

En 142, Simon s'empara de cette place[3].

L'an 63, elle fut enlevée par Pompée aux Juifs et rendue à ses anciens habitants[4].

En 57, comme elle avait beaucoup souffert par suite de la guerre, elle fut repeuplée et dut être réparée, avec d'autres villes, par l'ordre de Gabinius, gouverneur de Syrie[5].

L'an 30, elle retourna sous la domination des Juifs par la donation qu'Auguste en fit au roi Hérode. Ce prince, avant de mourir, la donna à Salomé, sa sœur, avec Azot et Phasaélis[6], et celle-ci la légua elle-même, à son tour, à Livie, épouse d'Auguste.

Le canton d'Iamnia était alors extraordinairement peuplé, ainsi que l'atteste un passage de Strabon que j'ai cité plus haut, et d'après lequel cette ville, avec les villages de sa dépendance, aurait pu armer quarante mille hommes[7].

Philon, un peu plus tard, dans sa relation de l'ambassade envoyée à Caligula, appelle également Iamnia l'une des villes les plus populeuses de la Judée, et il nous dit que, de son temps, la plupart de ses habitants étaient Juifs; les autres étaient des étrangers venus des pays voisins.

Πόλις [ἡ Ἰάμνεια] δέ ἐστι τῆς Ἰουδαίας ἐν ταῖς μάλιστα πολυάνθρωπος· ταύτην μιγάδες οἰκοῦσιν, οἱ πλείους μὲν Ἰουδαῖοι, ἕτεροι δέ τινες ἀλλόφυλοι, παρεισφθαρέντες ἀπὸ τῶν πλησιοχώρων[8].

A cause de cette grande affluence de population juive, le siége du grand synedrium avait été transféré à Iamnia quelque temps

[1] *Machabées*, livre I, chapitre v, v. 55-60.

[2] *Ibid.* l. II, c. xii, v. 8, 9.

[3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, III, xi, § 6.

[4] *Id. ibid.* XIV, iv, § 4.

[5] Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, viii, § 4.

[6] *Antiquités judaïques*, XVII, viii, § 1.

[7] *Id. ibid.* XVIII, ii, § 2.

[8] *Philonis opera*, p. 790, édition de Genève.

avant la destruction de Jérusalem. On sait que le grand synedrium était pour les Juifs comme le sénat de leur nation. Il se composait de soixante et onze membres, y compris le président, qui portait le titre de *nasi* (prince), et le vice-président, appelé *ab beth-din* (père du tribunal ou du jugement). Les membres étaient tirés de toutes les classes de la société. C'est devant ce tribunal suprême qu'étaient portées les affaires criminelles et administratives qui concernaient une tribu tout entière ou une ville; c'est par lui également qu'étaient jugés les crimes politiques d'une certaine importance.

Iamnia vit aussi fleurir dans son sein une grande académie rabbinique, dont les docteurs sont souvent cités avec éloge dans le Talmud.

Eusèbe parle de cette localité comme d'une petite ville encore existante de son temps.

Ἰαμνεία, πόλις Ἰούδα, εἰς ἔτι νῦν πολίχνη Παλαιστίνης· Ἰαμνεία μεταξὺ Διοσπόλεως καὶ Ἀζώτου.

L'histoire ne nous dit pas à quelle époque le christianisme s'introduisit à Iamnia; tout ce que nous savons, c'est qu'elle avait une église et un évêché au commencement du IVe siècle. Un de ses évêques, nommé Pierre, assista au premier concile de Nicée, 325 après Jésus-Christ, et, plus tard, au synode de Sardes. Les noms de cinq autres de ses évêques nous ont été également transmis. Le dernier, Étienne II, en 536, prit part aux actes du synode tenu à Jérusalem par le patriarche Pierre pour condamner les doctrines d'Anthimus[1].

A l'époque des croisades, Iamnia était détruite. L'emplacement qu'elle avait occupé s'appelait alors par corruption Hibelin, Ibelim ou Ybelim. C'est avec les ruines de cette ville que Foulques, quatrième roi de Jérusalem, bâtit la forteresse ainsi désignée, du nom de la colline sur laquelle elle fut construite et où Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry et d'autres voient à tort l'ancienne Geth

[1] Le Quien, *Oriens Christianus*, t. III, p. 588 et suivantes.

ou Gath, l'une des cinq satrapies philistines. Cette forteresse était flanquée de quatre tours, et la défense en fut confiée aux seigneurs de Balian. Elle avait été élevée dans le but d'opposer une digue, vers le nord, aux sorties et aux déprédations continuelles des Ascalonites. Aujourd'hui, elle n'existe plus, et il ne reste de ce château, comme je l'ai dit, que les débris d'une chapelle actuellement transformée en mosquée.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

BEIT ECH-CHIT. — KHIRBET ES-SALOUDJEH. — YAZOUR (HATSOR-HADATTAH OU ASOR NOVA). — BARKA (BENE-BERAK). — ASDOUD (ACHDÔD OU AZOT). — MINET ASDOUD (AZOT MARITIME). — RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'AZOT.

BEIT ECH-CHIT.

Le 18 mai, à six heures du matin, nous quittons Yebneh, en nous dirigeant vers le sud-est. Après avoir dépassé les jardins de ce village, nous traversons des champs de la plus grande fertilité, où l'on est en train de faire la moisson. Derrière les moissonneurs, des troupes de femmes et d'enfants ramassent les javelles. Les gerbes amoncelées sont rapportées ensuite à dos de mulets et de chameaux. Ce sont des bœufs, ordinairement, qui, en tournant en cercle sur l'aire, les foulent aux pieds, afin de détacher la paille de l'épi.

A six heures cinquante minutes, nous cheminons entre des jardins environnés de cactus. Ils appartiennent au village de *Beit ech-Chit*, بيت الشيت, appelé aussi par contraction *Bechit*, بشيت. Il compte trois cent cinquante habitants, et est situé sur une petite colline. Les maisons sont bâties en briques crues; des plantations de tabac les entourent.

KHIRBET ES-SALOUDJEH.

Poursuivant notre route vers le sud-est, nous rencontrons, à huit heures, sur un monticule, quelques ruines, appelées *Khirbet es-Saloudjeh*, خربة السلوجة. Il y avait là jadis un hameau qui, sauf plusieurs citernes en partie elles-mêmes détruites, a été comme effacé du sol.

YAZOUR.

Notre direction devient alors celle du sud-ouest. A neuf heures, nous parvenons à *Yazour*, يازور; d'autres prononcent et écrivent *Yasour*, ياسور.

Ce village, situé sur une colline, peut renfermer quatre cent cinquante habitants. Les maisons sont construites comme celles de la plupart des villages de la plaine, c'est-à-dire avec des briques cuites seulement au soleil. Des plantations de tabac et des bouquets d'oliviers les précèdent. Je remarque près d'un puits un fût de colonne mutilé, de marbre gris-blanc. C'est le seul débris antique qui ait attiré mon attention en cet endroit. Néanmoins, le nom d'Yazour indique que ce village a succédé à une ancienne localité, probablement à l'*Asor nova*, Ἀσὼρ ἡ καινή, signalée par Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, sur les frontières d'Ascalon, vers l'orient.

Ἔστι δὲ καὶ εἰς ἔτι νῦν κώμη λεγομένη Ἀσὼρ, ἐν ὁρίοις Ἀσκάλωνος τοῖς εἰς ἀνατολὰς, ἣ γέγονε Φυλῆς Ἰούδα· καὶ οἶδεν ἡ Γραφὴ Ἀσὼρ τὴν καινήν.

Cette « Asor la Neuve » est mentionnée, dans le livre de Josué, parmi les villes de la tribu de Juda.

Asor nova et Carioth Hesron, hæc est Asor[1].

Dans le texte hébreu, *Asor nova* est appelée *Hatsor-Hadattah*, חָצוֹר־חֲדַתָּה, ce qui veut dire la même chose.

Le village d'Yazour, il est vrai, n'est point à l'est d'Ascalon, mais au nord-nord-est; ce qui n'est point un argument décisif contre l'identification que je propose, attendu que les indications d'Eusèbe ne sont pas toujours très-précises, et peut-être ici, au lieu des mots : « sur les frontières d'Ascalon, » ἐν τοῖς ὁρίοις Ἀσκάλωνος, faut-il lire : « sur les frontières d'Azot, à l'est. »

Il ne faut pas songer à reconnaître dans Yazour la seconde Asor, autrement dite *Hesron*, nommée à la fin de ce même verset :

[1] *Josué*, c. xv, v. 25.

Hesron, hæc est Asor; car nous savons par Eusèbe que cette ville était voisine du désert : Ἐσρὼν, ἡ καὶ Ἀσὼρ, φυλῆς Ἰούδα, πρὸς τῇ ἐρήμῳ; ce qui ne peut convenir au village d'Yazour.

BARKA.

Nous marchons ensuite presque directement vers l'ouest, et, à dix heures, nous arrivons à *Barka*, برقا.

Ce village, qui s'élève, comme les précédents, sur une faible éminence, et qui est bâti de la même manière, compte trois cent cinquante habitants. A côté du puits à noria qui l'alimente d'eau, gisent plusieurs tronçons de colonnes de marbre gris-blanc, qui accusent un travail antique. Une *koubbeh* environnée de tombes est dédiée à *Neby Berak*, نبى برق. Quelques plantations de tabac croissent dans des jardins.

Quant à la campagne d'alentour, elle est, comme partout dans cette plaine, d'une merveilleuse fertilité. Des champs verdoyants de *dourah* fraîchement semé, et à peine levé, alternent avec d'autres que dorent, soit le chaume des orges et des blés déjà coupés, soit de magnifiques moissons encore sur pied.

On sait que le *dourah*, très-commun en Palestine et en Égypte, est une sorte de millet. Les Arabes en pétrissent la farine avec du beurre, de l'huile, de la graisse et du lait de chameau, pour en faire un pain dont ils sont très-friands. Ils désignent sous le nom de *dokn* une seconde espèce de millet, qui est employé comme fourrage quand il est encore vert. Lorsqu'il est mûr, sa farine sert à faire de la bouillie ou du pain.

Le village de Barka, à cause de son nom et de sa position, doit être identifié avec la localité qui est mentionnée dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Βαράχ, et qui, du temps de cet écrivain, existait encore, à l'état de village, non loin d'Azot.

Βαράχ, φυλῆς Δὰν, εἰς ἔτι νῦν περὶ τὴν Ἄζωτόν ἐστι κώμη Βαρεκά.

C'est la ville dont il est question dans Josué comme appartenant

à la tribu de Dan, ou, du moins, comme lui ayant été assignée par le sort.

Nous lisons dans la Vulgate :

Et Iud, et Bane, et Barach, et Gethremmon[1].

La version des Septante nous offre pour ce même verset le texte suivant :

Καὶ Ἀζὼρ, καὶ Βαναιβακὰτ, καὶ Γεθρεμμών.

Enfin, voici le texte hébreu correspondant :

וִיהֻד וּבְנֵי־בְרַק וְגַת־רִמּוֹן

« V-Ihoud ou-Bene-Berak ve-Gath-Rimmon. »

Le premier nom, dans la Vulgate et dans le texte hébreu, est, comme on le voit, *Iud* ou *Ihoud;* mais chez les Septante on lit Ἀζώρ; ce qui prouve que, dans le manuscrit hébraïque qu'ils ont adopté, c'était le nom de cette ville qui était marqué.

Une raison très-forte, à mon avis, en faveur de la préférence que l'on doit accorder à cette dernière leçon, c'est que, encore aujourd'hui, à quatre kilomètres à l'est du village de Barka, se trouve celui d'Yazour, dont j'ai parlé tout à l'heure, et dont le nom est certainement identique avec celui de Ἀζώρ, en hébreu *Hatsor*, en latin *Asor*.

Quant aux deux noms qui suivent, ils sont séparés dans la Vulgate comme s'ils étaient ceux de deux localités distinctes, l'une appelée *Bane*, l'autre *Barach;* mais, dans le texte hébraïque et dans la version grecque, ils sont réunis. Le texte hébraïque, en effet, porte *Bene-Berak* (les fils de Berak), et la version grecque, par corruption évidemment, Βαναιβακάτ pour Βαναιβαράχ.

Eusèbe divise les deux noms; car, dans l'*Onomasticon*, au mot Βάνη, nous lisons : Φυλῆς Δάν. . . ., et, plus loin, au mot Βαράχ, écrit, dans d'autres manuscrits, Βαρακαί, Βαρεκά et Βαρβά, on lit de même : Φυλῆς Δάν. . . ., comme si Βάνη et Βαράχ formaient deux villes différentes de la tribu de Dan.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 45.

Quoi qu'il en soit, le village actuel de Barka ne reproduit que la seconde partie du nom hébreu composé *Bene-Berak*. Cette désignation semble indiquer que les premiers fondateurs de la ville ainsi appelée auraient été les fils d'un nommé *Berak* (l'Éclair). Chose singulière, et qui prouve l'extrême persistance des traditions primitives en Orient et surtout en Palestine, les habitants du village de Barka vénèrent encore, en ce même endroit, la mémoire d'un santon musulman sous le titre de *Neby Berak*, نبى برق (le prophète l'Éclair).

Il est à observer que, dans un assez grand nombre de localités en Palestine, on trouve des *oualy* consacrés à de prétendus prophètes ou santons, dont les noms sont identiques avec ceux de ces localités, auxquelles ils les ont empruntés beaucoup plus souvent qu'ils ne leur ont imposé eux-mêmes ceux qu'ils portaient.

ASDOUD.

A onze heures, nous nous remettons en marche.

A onze heures quinze minutes, nous franchissons un *oued* peu important. Des touffes d'agnus-castus en bordent les rives sinueuses. Notre direction est celle du sud-sud-ouest.

A onze heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte à *Asdoud*, اسدود, après avoir franchi une belle avenue de gigantesques nopals, qui, à droite et à gauche de la route, servent de haie infranchissable à de fertiles jardins, où croissent confusément des orangers, des citronniers, des grenadiers, des figuiers et des oliviers, que dominent, par intervalle, d'élégants palmiers.

Asdoud, jadis si forte et si importante, est réduite actuellement à l'état d'une simple et pauvre bourgade de dix-huit cents habitants au plus. La plupart des maisons sont grossièrement bâties en briques crues; quelques-unes seulement sont en pierre. Dans une mosquée appelée *Djama' Sidi Amer*, je remarque une grosse colonne antique de marbre blanc, qui en soutient la voûte.

Ce bourg, qui s'élève sur les pentes d'une éminence peu consi-

dérable, est lui-même commandé, vers le nord-ouest, par une colline plus haute, qui jadis constituait l'acropole de la ville antique. Livrée maintenant à la culture, elle est plantée de figuiers et d'oliviers, et une ceinture de cactus l'environne. Cette haie naturelle a remplacé un mur épais, construit avec des blocs régulièrement taillés et d'un grand appareil. Telle est la tradition subsistant encore aujourd'hui parmi les habitants, et l'un d'entre eux m'a affirmé que, tout récemment, en creusant la terre pour y planter des oliviers, il avait mis à jour quelques assises d'un gros pan de mur en magnifiques pierres de taille.

Cette colline est le *mons Azoti* dont il est question dans le livre I des Machabées :

Et contrita est dextera pars ab eis, et persecutus est eos usque ad montem Azoti[1].

Les Arabes la désignent actuellement sous le nom d'*Er-Ras*, الراس (la Tête, le Sommet).

Au bas et autour d'Asdoud, on observe un certain nombre de puits, dont plusieurs doivent être antiques. Près de l'un de ces puits s'élève une mosquée qui renferme sous deux petites coupoles les tombeaux de deux personnages dont la mémoire est révérée dans le pays : l'un de ces santons s'appelle *Ibrahim el-Matbouli;* l'autre, *Soliman el-Farsi*. Dans la cour qui précède la mosquée, on remarque un sarcophage antique, long de deux mètres et large à proportion. La face principale est ornée de guirlandes sculptées, auxquelles pendent, à droite et à gauche, des grappes de raisin, emblèmes de la Terre promise.

C'est à quelques pas de là que nous dressons nos tentes, à l'ombre d'un vieux sycomore et d'un palmier.

A une faible distance, au sud de la même mosquée, s'étendent les ruines d'un vaste khan abandonné. Il forme, à l'extérieur, un grand rectangle. Intérieurement, de longues galeries, soutenues par des arcades ogivales, des chambres et des magasins règnent

[1] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 15.

autour d'une cour centrale. L'entrée regarde le nord. Au vestibule de la porte, une colonne antique de marbre, étendue à terre, sert de seuil. Ce beau khan a été construit avec des pierres d'un appareil moyen, mais très-régulier. Malheureusement, non-seulement il n'est pas entretenu par les habitants d'Azot, mais, déjà depuis quelques années, ils ont commencé à le démolir, pour en transporter ailleurs les matériaux, dont ils font commerce; c'est ainsi qu'une partie du revêtement extérieur a disparu peu à peu.

MINET ASDOUD.

A trois heures et demie de l'après-midi, j'apprends d'un fellah qu'il existe des ruines sur le bord de la mer, connues sous le nom de *Minet Asdoud*, مينة اسدود (port d'Asdoud). Le prenant aussitôt pour guide, je me dirige vers le point qu'il m'a indiqué.

Immédiatement à l'ouest du bourg commencent de hautes dunes de sable sillonnées par de nombreux ravins que les vents ont creusés et que ne recouvre aucune végétation, à l'exception de quelques maigres touffes d'*alfa*. Elles forment, en cet endroit, le long du rivage, une bande de quatre kilomètres au moins de large. La réverbération du soleil sur ces couches profondes de sable à la surface miroitante est telle, que nous en sommes littéralement éblouis.

A quatre heures et demie, enfin, après une marche des plus pénibles, nous atteignons les ruines qui m'avaient été signalées. Ce sont celles d'une petite ville et d'une forteresse commandant une rade, aujourd'hui solitaire.

La ville est complétement détruite, les matériaux mêmes ayant été enlevés ou étant ensevelis sous des sables mouvants. Quelques arasements de murs seulement percent çà et là la surface du sol, et de nombreux fragments de poterie sont épars de tous côtés.

Quant au château fort, il est encore en partie debout et mesure quatre-vingts pas de long sur cinquante-trois de large. Il était flanqué d'une tour ronde, à chacun de ses angles; deux autres tours

défendaient ses portes, qui s'ouvraient, l'une à l'orient, du côté d'Asdoud, l'autre à l'occident, du côté de la mer. Le tout avait été construit avec de petites pierres assez régulièrement taillées et bien cimentées.

Près de là est un puits, aux trois quarts comblé.

Les limites et la courbe de l'ancien port sont peu sensibles, par suite de l'envahissement progressif des sables.

A cinq heures et demie, je quitte la plage pour retourner à Asdoud, où je passe la nuit.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'AZOT.

Analysons maintenant les principaux faits historiques qui se rattachent à cette antique cité philistine.

Asdoud, اسدود, qu'on prononce également *Esdoud*, en hébreu אַשְׁדּוֹד, *Achdôd*, en grec Ἄζωτος, en latin *Azotus*, d'où la dénomination française *Azot*, existait dès l'entrée des Hébreux dans la Palestine. Elle fut assignée par Josué, avec les bourgs et les villages qui en dépendaient, à la tribu de Juda.

Azotus cum vicis et villulis suis[1].

S'il faut en croire Étienne de Byzance, elle aurait été fondée par un fugitif venant de la mer Érythrée, qui, du nom de sa femme, l'aurait appelée Ἄζα, ce qui veut dire « chèvre, » d'où serait dérivé le nom grec Ἄζωτος.

Bochart a montré que cette étymologie ne repose que sur une fable inventée après coup, et que le sens réel de l'hébreu *Achdôd* est « force, puissance. »

Achdôd proprie robur sonat[2].

La racine de ce mot est effectivement le verbe שָׁדַד, qui signifie « il a été fort » et aussi « il a été violent, il a ravagé. »

[1] *Josué*, c. xv, v. 47. — [2] Bochart, *Geographia sacra*, p. 823.

Eusèbe nous dit que, primitivement, Azot avait été au pouvoir des géants Énakim, qui même ne purent en être chassés totalement.

Ἀσδὼν, ἡ καὶ Ἄζωτος, ἐν ᾗ κατελείφθησαν οἱ Ἐνακεὶμ, ἡ νῦν ἐστὶ πολίχνη ἐπίσημος τῆς Παλαιστίνης· ἦν δὲ κλήρου φυλῆς Ἰούδα.

Ce fait est consigné d'une manière formelle dans le livre de Josué, ainsi que cela ressort du verset suivant :

Non reliquit [Josue] ullum de stirpe Enacim in terra filiorum Israel, absque civitatibus Gaza, et Geth, et Azoto, in quibus solis relicti sunt [1].

Quoique attribuée aux enfants de Juda, cette ville, de fait, ne leur fut donc soumise que plus tard.

Vers la fin de la judicature d'Héli, les Philistins ayant remporté deux grandes victoires sur les Israélites, l'arche sainte elle-même, que les Hébreux avaient fait venir de Silo dans leur camp, pour ranimer leur courage et leur servir d'une sorte de palladium sacré, tomba entre les mains de l'ennemi, qui la transporta à Azot et la plaça dans le temple de Dagon. Mais, le lendemain matin, les Philistins s'aperçurent que la statue de leur dieu était renversée devant l'arche. L'ayant relevée, ils la trouvèrent encore, le jour suivant, étendue la face contre terre, à côté de l'arche; la tête et les mains du dieu avaient été coupées et gisaient sur le seuil de la porte du temple. En même temps une maladie épidémique se répandit dans la ville d'Azot, et une multitude incroyable de rats infestèrent les campagnes. Transférée de là à Gath et ensuite à E'kron, l'arche y causa par sa présence les mêmes calamités; ce que voyant, les Philistins la rendirent aux Israélites, accompagnée d'offrandes expiatoires [2].

Dagon, comme je l'ai dit dans le tome I de cet ouvrage, chapitre II, paraît avoir été la principale des divinités philistéennes; car, outre le temple que ce dieu avait à Azot, il en avait encore

[1] *Josué*, c. XI, v. 22. — [2] *Rois*, l. I, c. V.

un autre à Gaza, ainsi que nous l'apprenons par l'histoire de Samson[1].

En parlant du village de Beit-Dedjan, sur la route de Jaffa à Jérusalem, village qui, très-probablement, est la *Beth-Dagon* de la tribu de Juda[2], le *Caphar-Dagon* d'Eusèbe et de saint Jérôme, j'ai émis la conjecture que cette localité tirait, selon toute apparence, son nom d'un ancien temple dédié à ce dieu, et qu'elle devait vraisemblablement son origine aux Philistins.

Une seconde Beth-Dagon, située sur les limites de la tribu d'Aser[3], avait pu être également fondée par ce peuple, qui poussa plusieurs fois ses incursions jusqu'au nord de la Palestine, transportant avec lui son culte et ses idoles.

Sous Salomon, Azot fut soumise aux Hébreux. Les Philistins, en effet, avaient été écrasés par les nombreuses défaites que David leur avait infligées. Plus tard, cette nation belliqueuse la reprit, à la faveur des guerres civiles qui éclatèrent parmi les Israélites, après la mort de Salomon et le partage de ses États en deux royaumes distincts.

Ozias l'enleva de nouveau aux Philistins, en fit démolir les remparts et y éleva une forteresse pour la maintenir sous le joug.

Denique egressus est [Ozias], et pugnavit contra Philisthiim, et destruxit murum Geth et murum Iabniæ, murumque Azoti; ædificavit quoque oppida in Azoto et in Philisthiim[4].

Sous Ézéchias, Sargon, roi d'Assyrie, ayant envoyé une armée contre l'Égypte, sous le commandement de son général Tharthan, celui-ci s'empara, l'an 716 avant Jésus-Christ, de la ville d'Azot, qui était, en quelque sorte, la clef de l'Égypte[5].

Plus tard, l'an 630 avant Jésus-Christ, elle fut assiégée, comme le raconte Hérodote, pendant l'espace de vingt-neuf ans, par Psammétique, roi d'Égypte, et cet historien ajoute que c'est le plus long siége que l'on connaisse.

[1] *Juges*, c. XVI. v. 23.
[2] *Josué*, c. XV. v. 41.
[3] *Ibid.* c. XIX. v. 27.
[4] *Paralipomènes*, livre II, c. XXVI, v. 6.
[5] *Isaïe*, c. XX. v. 1.

Ψαμμίτιχος δὲ ἐβασίλευσεν Αἰγύπτου τέσσαρα καὶ πεντήκοντα ἔτεα· τῶν τὰ ἑνὸς δέοντα τριήκοντα Ἄζωτον, τῆς Συρίας μεγάλην πόλιν, προσκαθήμενος ἐπολιόρκεε ἐς τὸ ἐξεῖλε· αὕτη δὲ ἡ Ἄζωτος ἁπασέων πολίων ἐπὶ πλεῖστον πολιορκευμένη ἀντέσχε τῶν ἡμεῖς ἴδμεν[1].

« Psammétique régna sur l'Égypte cinquante-quatre ans. Durant vingt-neuf de ces années, il assiégea et serra de près Azot, grande ville de Syrie, jusqu'à ce qu'il s'en fût rendu maître. Or cette Azot est, de toutes les villes que nous connaissons, celle qui résista le plus longtemps à une armée assiégeante. »

L'histoire ne nous dit pas qui occupait alors cette place. Selon Gésénius, le siége du roi d'Égypte fut dirigé contre les Assyriens. Il faudrait alors faire remonter le commencement du règne de Psammétique bien plus haut qu'on ne le fait généralement, et c'est, en effet, ce que Gésénius a essayé de prouver avec beaucoup de sagacité[2].

Quoi qu'il en soit, on peut conclure de ce long siége qu'Azot était alors une ville très-importante et très-fortifiée, puisqu'elle sut résister pendant tant d'années, et que Psammétique en jugea la conquête assez utile pour mériter de sa part des efforts si persévérants.

L'an 163 avant Jésus-Christ, Judas Machabée s'en empara, et y détruisit les autels et les idoles des faux dieux.

Et declinavit Judas in Azotum in terram alienigenarum, et diruit aras eorum et sculptilia deorum ipsorum succendit igni, et cepit spolia civitatum, et reversus est in terram Juda[3].

L'an 148 avant Jésus-Christ, ses frères Jonathan et Simon, après avoir défait, sous les murs d'Azot, Apollonius, général de Démétrius, roi de Syrie, entrèrent victorieux dans cette place, qui fut livrée aux flammes avec le temple de Dagon, où un grand nombre de fugitifs avaient cherché un refuge.

83. Et qui dispersi sunt per campum fugerunt in Azotum, et intraverunt in Bethdagon, idolum suum, ut ibi se liberarent.

84. Et succendit Jonathas Azotum et civitates quæ erant in circuitu ejus,

[1] Hérodote, l. II, c. CLVII. — [2] Voir son *Commentaire sur Isaïe*, t. I, p. 595 et suivantes. — [3] *Machabées*, l. I, c. V, v. 68.

et accepit spolia eorum, et templum Dagon et omnes qui fugerunt in illud succendit igni [1].

Azot fut enlevée plus tard par Pompée aux Juifs et réunie à la province de Syrie [2].

Gabinius, gouverneur romain, la releva de ses ruines et la repeupla l'an 55 avant Jésus-Christ [3].

Hérode, en mourant, la légua avec d'autres villes à sa sœur Salomé [4].

Vespasien ensuite la prit et y établit une garnison [5].

Quand le christianisme se répandit en Palestine, Azot devint le siége d'un évêché.

L'*Oriens Christianus* de Le Quien indique les noms de quatre évêques de cette église : de Silvanus, qui assista au premier concile de Nicée, en 325; de Charisius, qui fut présent au conciliabule de Séleucie, en 359; d'Héraclius, qui siégea au concile de Chalcédoine, en 449; enfin de Lazarus, qui participa aux actes du concile de Jérusalem, en 536.

A cette époque, il y eut même deux églises d'Azot; car, à côté de cette Azot, située dans les terres, il est question, dans un passage cité par Reland et emprunté par lui à une ancienne notice grecque sur les patriarcats, d'une *Azot maritime*, Ἄζωτος παράλιος, distincte et voisine d'une Ἄζωτος Ἴσπινος, ou Ἤσπινος, selon d'autres manuscrits.

Cette Ἄζωτος παράλιος, c'est évidemment le comptoir maritime dont j'ai reconnu l'emplacement et les ruines, quatre kilomètres à l'ouest d'Asdoud, à l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de *Minet Asdoud* ou *port d'Asdoud*. Pendant les croisades, Azot n'a joué aucun rôle dans l'histoire, et son nom ne s'est mêlé à aucun des grands événements des guerres saintes.

Jacques de Vitry nous apprend qu'elle ne consistait plus alors que dans un médiocre village.

[1] *Machabées*, l. I, c. x, v. 83-84.

[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIV, IV, § 1.

[3] *Id. ibid.* XIV, v, § 3.

[4] *Id. ibid.* XVII, VIII, § 1.

[5] *Guerre des Juifs*, IV, III, § 2.

Inter Ascalonem autem et Joppem est Azotum, decem milliaribus ab Ascalone..... Nunc ad modici casalis redacta est parvitatem [1].

Le moine Burchard du Mont-Sion répète la même chose :

Ab Accaron IV leucis contra austrum est Azotus, tertia de quinque civitatibus Philistinorum. Et est nunc similiter parvum casale [2].

J'ai dit plus haut ce qu'elle est de nos jours. Cette *grande ville de Syrie*, comme l'appelait Hérodote, continue à languir misérable et sans gloire, ignorant elle-même sa célébrité première et visitée seulement par de rares voyageurs.

[1] *Gesta Dei per Francos*, p. 1071. — [2] Burchardus de monte Sion, *Descriptio Terræ Sanctæ*, p. 84, édition Laurent.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

KHIRBET SOUK-RHEIR. — BATHANIEH ECH-CHARKIEH. — BATHANIEH EL-GHARBIEH. — KHIRBET BERDARA. — BEIT-DARAS. — SAOUAFIR ECH-CHEMALIEH. — SAOUAFIR EL-GHARBIEH. — SAOUAFIR ECH-CHARKIEH (CHAPHIR). — KHIRBET KARKAFA (CAICAPHA). — KHIRBET ROUMELTA. — KHIRBET DJELADIEH. — RETOUR À SAOUAFIR ECH-CHARKIEH.

KHIRBET SOUK-RHEIR.

Le 19 mai, je quitte Asdoud, à quatre heures et demie du matin, pour aller jeter un coup d'œil, au nord de cette bourgade, sur une ruine que je n'avais pu examiner la veille.

Après avoir franchi successivement vers le nord-nord-est l'*Oued Asdoud*, puis l'*Oued Barka*, j'arrive, vers cinq heures quinze minutes du matin, au village de ce nom, village dont j'ai parlé dans le chapitre précédent et qui, dans plusieurs cartes, est placé à une trop grande distance d'Asdoud.

De là je me dirige droit vers le nord.

A six heures quinze minutes, j'aperçois à ma gauche, à la distance de quatre kilomètres et demi, un *oualy* connu sous le nom de *Neby Younes*, نبى يونس (le prophète Jonas); il s'élève sur un monticule sablonneux qui avoisine et domine la mer.

A six heures trente minutes, nous atteignons le *Khirbet Souk-Rheir*, سوق خير.

Cette ruine, dans laquelle M. Poujoulat[1] incline à reconnaître l'ancienne E'kron, n'a jamais été que celle d'un khan, aujourd'hui renversé. Long de soixante pas sur trente-sept de large, il renferme intérieurement une citerne et un petit magasin voûté, encore in-

[1] *Correspondance d'Orient*, t. V, p. 375.

tacts. Au bas du tertre que ses débris recouvrent, on remarque, vers l'est, un réservoir et, à côté, un puits très-bien construit, en partie comblé. Un canal, dont les vestiges seuls sont apparents, amenait les eaux de ce réservoir à une fontaine maintenant démolie, et située dans la plaine, près de la route. Une *koubbeh* à moitié détruite, et dédiée jadis à quelque santon, avoisinait cette fontaine.

BATHANIEH ECH-CHARKIEH.

A sept heures quarante minutes, je suis de retour à Barka.

A sept heures cinquante minutes, marchant dans la direction du sud-est, je franchis l'*Oued Barka* et, vingt-cinq minutes plus loin, l'*Oued Asdoud*. Ces deux petites rivières serpentent dans la plaine en replis nombreux, et au milieu de leur lit coule seulement, à cette époque de l'année, un maigre filet d'eau. Leurs rives sont bordées de jolies touffes d'agnus-castus.

A huit heures dix-huit minutes, je parviens à *Bathanieh ech-Charkieh*, بطانية الشرقية (Bathanieh oriental).

Ce village consiste en une centaine de pauvres habitations en briques crues; près du puits, quelques pierres de taille antiques gisent sur le sol. Des plantations de tabac croissent dans des jardins qu'environnent des haies de cactus.

BATHANIEH EL-GHARBIEH.

Ma direction est alors celle de l'ouest-sud-ouest.

A huit heures cinquante-deux minutes, je traverse un autre village, appelé *Bathanieh el-Gharbieh*, بطانية الغربية (Bathanieh occidental), à cause de sa position par rapport au précédent. Il peut compter quatre cents habitants et est bâti comme tous ceux dont je viens de parler. Au puits, on remarque trois fûts mutilés de colonnes antiques de marbre gris-blanc. Ce sont des bœufs qui font monter l'eau dans un énorme seau, en descendant eux-mêmes sur un plan légèrement incliné, dont la longueur, proportionnée à celle

de la corde qu'ils déroulent, égale par conséquent la profondeur du puits. Quand ils remontent ensuite ce même plan, le seau vide redescend par son poids dans le puits. Dans plusieurs endroits de la Palestine, j'ai vu pratiquer ce système, aussi simple qu'ingénieux. Il est également usité en Afrique, dans quelques districts de la Régence de Tunis, comme j'ai eu l'occasion de l'observer. Toutefois il procure moins d'eau, dans le même laps de temps, que le système des roues à godets que des animaux font tourner en marchant circulairement.

KHIRBET BERDARA.

A neuf heures, ma direction devient celle du sud.

A neuf heures cinq minutes, j'aperçois, à droite et à gauche de la route, sur deux monticules, quelques ruines éparses. De nombreux débris de poterie, trois puits antiques, à moitié comblés, et deux petites constructions carrées, surmontées d'une coupole, qui offrent l'apparence d'*oualy* musulmans, mais qui sont peut-être antérieures à l'invasion arabe, constituent ce *khirbet*, qui porte le nom de *Berdara*, بردارا.

BEIT-DARAS.

A neuf heures trente minutes, je franchis un second bras de l'*Oued Asdoud*.

A neuf heures quarante-cinq minutes, j'arrive à *Beit-Daras*, بيت داراس, que d'autres prononcent *Beit-Dras*, بيت دراس. Ce village contient sept cents habitants. Un *oualy* y a été élevé à la mémoire de *Neby Yasin*. Près d'un puits antique, en partie comblé, gît sur le sol le chapiteau mutilé d'une colonne de marbre.

Je demande en vain où est situé le village d'*Yazour*, qui est marqué, sur plusieurs cartes, au sud de *Beit-Daras*. Tous les Arabes que j'interroge me répondent qu'ils ne connaissent d'autre village de ce nom que celui que j'ai déjà mentionné au nord de l'*Oued Asdoud*.

SAOUAFIR ECH-CHEMALIEH.

Au delà de *Beit-Daras*, je me dirige vers l'est-nord-est.

A neuf heures cinquante minutes, après avoir franchi un *oued*, je marche droit vers l'est, et, à neuf heures cinquante-huit minutes, j'atteins le village de *Saouafir ech-Chemalieh*, سوافير الشمالية (Saouafir septentrional), appelé encore *Saouafir Abou-A'ouarr*, سوافير ابو عوزّ. Il renferme cinq cents habitants; trois fûts brisés de colonnes antiques de marbre gris-blanc gisent près d'un puits. Une *koubbeh* y est dédiée au *Cheikh Sidi Abd-Allah*.

SAOUAFIR EL-GHARBIEH.

Ma direction est ensuite celle du sud-sud-ouest.

A dix heures trente minutes, je traverse un petit *oued*, et, six minutes plus avant, je parviens à *Saouafir el-Gharbieh*, سوافير الغربية (Saouafir occidental), appelé aussi *Saouafir Ibn-A'oudeh*, سوافير ابن عودة, ou *Saouafir A'oudeh*, سوافير عودة. De la même importance que le précédent, ce village possède une *koubbeh* consacrée au *Cheikh Mohammed*. Quelques fragments de colonnes et un certain nombre de blocs antiques ont été engagés dans la maçonnerie de ce sanctuaire. Un magnifique pin ombrage la cour qui le précède. D'autres tronçons de colonnes, du même marbre, avoisinent le puits unique qui alimente d'eau cette localité.

SAOUAFIR ECH-ÇHARKIEH.

Dix minutes à l'est de Saouafir el-Gharbieh, *Saouafir ech-Charkieh*, سوافير الشرقية (Saouafir oriental), appelé encore *Saouafir el-Mesalka*, سوافير المسلكا, compte cinq cent trente habitants. Des bouquets de pins s'élèvent çà et là autour du village. Nous dressons nos tentes sous l'un de ces arbres.

Ces trois *Saouafir*, *septentrional*, *occidental* et *oriental*, désignés

ainsi à cause de leur position respective, ont été identifiés avec la ville de *Saphir* ou *Chaphir*, שָׁפִיר, qui n'est mentionnée qu'une seule fois, dans le prophète Michée[1].

Ce mot *Chaphir* est rendu, à la vérité, par l'adverbe *καλῶς* (bien) dans la version des Septante, et par l'adjectif *pulchra* (belle) dans la Vulgate, mais, dans le *Commentaire* de saint Jérôme sur le prophète Michée, il est traduit par *Saphir*, qui reparaît comme nom propre de localité.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, je lis, au mot Σαφείρ :

Σαφεὶρ, ἐν γῇ ὀρεινῇ κώμη ἐσΊὶ, μεταξὺ Ἐλευθεροπόλεως καὶ Ἀσκαλῶνος, φυλῆς Ἰούδα.

Les trois villages de Saouafir se trouvant à peu près à égale distance de Beit-Djibrin, l'anciehne Éleuthéropolis, et d'Ascalon, la position qu'ils occupent entre ces deux villes s'accorde bien avec l'expression du texte d'Eusèbe : *μεταξὺ Ἐλευθεροπόλεως καὶ Ἀσκαλῶνος.*

D'un autre côté, comment cet écrivain a-t-il pu dire qu'un village situé entre Éleuthéropolis et Ascalon était « dans la montagne, » *ἐν γῇ ὀρεινῇ*, puisqu'à l'ouest de Beit-Djibrin commence la grande plaine, la Chéphélah de la Bible, qui s'étend jusqu'à Ascalon, et que, dans l'intervalle qui sépare ces deux villes, il n'y a que de simples collines, mais point de montagnes?

Pour résoudre cette difficulté, Reland propose la solution suivante :

Quæri potest quomodo Eusebius hunc vicum in montanis locet, eumdemque inter Eleutheropolin et Ascalona. Montes enim non videntur fuisse inter Eleutheropolin et Ascalona. Ad occasum Eleutheropolis erat regio campestris, teste Eusebio ad vocem Σεφηλά. Erat autem Ascalon ad occasum Eleutheropolis. Suspicor id voluisse Eusebium, Σαφεὶρ esse nomen urbis quæ *Josue*, c. xv, v. 48, in versione græca recensetur inter urbes tractus montani, et esse hoc nomine vicum aliquem situm inter Eleutheropolin et Ascalona. Adeoque punctum videtur locandum post *ὀρεινῇ*, sic ut scribat fuisse illum *ἐν τῇ ὀρεινῇ. Κώμη ἐσΊὶ μεταξὺ Ἐλευθεροπόλεως καὶ Ἀσκαλῶνος*[2].

[1] *Michée*, c. I, v. 11. — [2] Reland, *Palæstina*, p. 989-990.

Mais il est plus probable qu'Eusèbe, par inadvertance, a commis ici une erreur; car elle a été reproduite dans le passage correspondant de son traducteur, saint Jérôme, qui dit très-nettement, sans qu'on puisse corriger son texte, comme Reland le fait pour celui d'Eusèbe, par l'intercalation d'un point :

Saphir, villa in montanis sita inter Eleutheropolim et Ascalonem, in tribu Juda.

Cette erreur consiste non en ce que saint Jérôme et, avant lui, Eusèbe ont placé un village appelé Saphir entre Éleuthéropolis et Ascalon; en effet, les trois Saouafir dont il est question en ce moment, et dont le nom semble être la forme plurielle du mot hébraïque *Chaphir*, שָׁפִיר, sont précisément situés dans une position intermédiaire entre ces deux villes. Mais la méprise d'Eusèbe et de son traducteur vient de ce qu'ils ont confondu tous deux cette *Chaphir* ou *Saphir* de la plaine avec une autre ville appelée pareillement Σαφείρ par les Septante, la *Chamir*, שָׁמִיר, du texte hébreu, la *Samir* de la Vulgate, et qui est mentionnée dans la Bible parmi les villes de la montagne de Juda.

Et in monte : Samir, et Iether, et Socoth[1].

A l'époque des croisades, Guillaume de Tyr parle de deux villages sur le territoire d'Ascalon, appelés, l'un Zéophir et l'autre Caicapha, qui furent, en 1111, concédés à l'église de Bethléhem.

Duo casalia in territorio Ascalonitano, unum videlicet Zeophir et aliud nomine Caicapha[2].

Le premier de ces deux villages, et par son nom et par sa position sur l'ancien territoire d'Ascalon, répond trop bien à nos Saouafir, pour qu'on puisse hésiter sérieusement à les identifier ensemble.

KHIRBET KARKAFA.

Après avoir laissé tomber la chaleur du jour, je me remets en

[1] *Josué*, c. xv, v. 48. — [2] Willelm. Tyr. XI, xii.

marche à quatre heures quarante-cinq minutes de l'après-midi, pour aller examiner quelques ruines voisines de Saouafir ech-Charkieh.

Ma direction est d'abord celle du sud-est.

A cinq heures quinze minutes, je parviens au *Khirbet Karkafa*, خربة قرقفا, dans lequel, à cause de sa proximité des *Saouafir*, le *Zéophir* de Guillaume de Tyr, il faut très-certainement reconnaître le village de *Caicapha*, mentionné en même temps par cet historien.

Deux puits aux trois quarts comblés et un *oualy* abandonné sont les seuls restes de ce village, complétement détruit, sur l'emplacement duquel la charrue a passé souvent et qui est comme perdu au milieu de vastes champs de blé.

KHIRBET ROUMELTA.

Poursuivant mon excursion vers l'est-sud-est, je franchis, à cinq heures vingt-deux minutes, l'*Oued Saouafir*. Il décrit dans la plaine de nombreux méandres, et ses rives sont bordées d'agnus-castus, qui croissent également par touffes dans son lit, actuellement desséché. A cinq heures quarante minutes, je rencontre les débris d'un autre village, renversé de fond en comble, et dont il ne subsiste plus qu'un puits et des amas de matériaux épars çà et là. Ces ruines portent le nom de *Khirbet Roumelta*, خربة رملتا.

KHIRBET DJELADIEH.

Reprenant alors la direction du nord, je traverse de nouveau, à six heures, l'*Oued Saouafir*. Au delà de cet *oued*, sur une colline qu'il entoure de trois côtés, on remarque les restes de deux pans de murs très-massifs, ayant appartenu peut-être à une tour de défense, un puits actuellement comblé et les arasements peu distincts de quelques autres constructions. Ces ruines s'appellent *Khirbet Djeladieh*, خربة جلادية.

RETOUR À SAOUAFIR ECH-CHARKIEH.

Après avoir franchi pour la troisième fois l'*Oued Saouafir*, ou, en d'autres termes, après être repassé sur sa rive gauche, je marche vers l'ouest-nord-ouest, et, à six heures cinquante minutes, je suis de retour à Saouafir ech-Charkieh.

Les habitants de ce village possèdent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, et le puits, à vingt pas duquel nous campons, est alors assiégé en tous sens par ces pauvres bêtes, qui reviennent, haletantes de soif, des pâturages : la journée, en effet, avait été brûlante.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

TELL ET-TOURMOUS. — KASTHINEH. — EL-MESMÎEH. — TINEH. — EL-KHIMEH. — DENEBBEH. — KHIRBET EL-MENSÎEH. — KHIRBET CHEIKH SIDI DAOUD. — KHIRBET BATHEN ET-THOUILEH. — KHIRBET DEMDEM. — KHIRBET ES-SAMERA. — TELL ES-SAFÎEH, L'ANTIQUE MITSPEH DE LA TRIBU DE JUDA, LA BLANCHE-GARDE DE L'ÉPOQUE DES CROISADES. — — TUMULTE CAUSÉ PAR UN VIEUX DERVICHE. — HISTOIRE DE CETTE LOCALITÉ.

TELL ET-TOURMOUS.

Le 20 mai, à quatre heures trente minutes du matin, pendant que mon bagage prend la route la plus courte qui conduit à Tell es-Safîeh, je me dirige vers l'est-nord-est avec un de mes deux bachibouzouks.

A cinq heures, nous marchons droit vers le nord.

A cinq heures cinquante minutes, nous arrivons à *Tell et-Tourmous*, تل الترمس, village situé sur une faible éminence et consistant en une centaine de maisons ou, pour mieux dire, de huttes en briques cuites au soleil. Au bas du *tell* est un puits très-profond. De même qu'à Bathanieh el-Gharbieh, ce sont des bœufs qui, en descendant sur une rampe ou plan incliné, d'une longueur égale à celle de la corde, font monter l'eau; l'effort qu'ils ont à déployer pour le tirage est ainsi diminué par la pente, qui les entraîne eux-mêmes.

KASTHINEH.

De Tell et-Tourmous nous marchons dans la direction de l'ouest-nord-ouest et, ensuite, de l'ouest.

A six heures huit minutes, nous parvenons à *Kasthineh*, قسطينة, village de quatre cents habitants. Près de l'orifice du puits est un

fût mutilé de colonne antique de marbre gris-blanc. Deux palmiers et trois acacias mimosas ombragent le cimetière.

EL-MESMÎEH.

Changeant alors de direction, nous prenons celle du nord-est.

A six heures cinquante minutes, nous atteignons *El-Mesmieh*, المسمية, village qui compte sept cents habitants. Le puits, le réservoir attenant et les auges qui l'entourent ont été bâtis en partie avec des blocs antiques, dont quelques-uns de grandes dimensions. Autour du village croissent des plantations de tabac, de pastèques et de concombres.

TINEH.

A sept heures quinze minutes, nous franchissons l'*Oued el-Mesmieh :* notre direction est celle de l'est, puis de l'est-sud-est.

A sept heures trente minutes, nous traversons le village de *Tineh*, تينة, dont la population est de quatre cents âmes. Quelques pierres de taille antiques sont éparses dans le cimetière ou ont été placées autour de l'orifice du puits. C'est un homme assis qui, de ses mains et de ses pieds, en fait tourner la roue verticale.

EL-KHIMEH.

Notre direction devient alors celle du nord.

A huit heures, nous faisons halte un instant à *El-Khimeh*, الخيمة, qui n'a que deux cent cinquante habitants.

DENEBBEH.

A huit heures vingt minutes, nous nous remettons en route vers l'est-sud-est, puis bientôt vers le sud.

Le sol commence à devenir plus accidenté, et la pleine s'ondule de mamelons et de collines.

A huit heures quarante minutes, nous longeons des jardins plantés d'oliviers et enclos dans des haies de cactus. Ils appartien-

nent au village de *Denebbeh*, دنبّة, situé sur une colline peu élevée, et dont la population est de six cents âmes. Le puits est construit avec des blocs antiques; peut-être est-il antique lui-même.

KHIRBET EL-MENSÎEH.

A neuf heures, j'examine, sur une colline, à droite de la route, des ruines appelées *Khirbet el-Mensîeh*. Cette colline, aujourd'hui hérissée de broussailles ou couverte de moissons, principalement sur ses pentes, était autrefois habitée. On y trouve les assises inférieures de nombreuses petites maisons écroulées, qui avaient été bâties avec des matériaux mal équarris, quelques-uns de grandes dimensions. Sur le flanc oriental de la colline, plusieurs silos ont été creusés dans le roc.

KHIRBET CHEIKH SIDI DAOUD.

En face, à gauche, sur un autre monticule, séparé du précédent par un ravin, est un second *khirbet*, connu sous le nom de *Khirbet Cheikh Sidi Daoud*, خربة شيخ سيدى داود, parce qu'un santon ainsi appelé y a été enterré. Il ne subsiste plus de ce village, dont la dénomination première s'est perdue, que des tas confus de matériaux, les uns assez bien taillés, les autres plus grossièrement équarris.

KHIRBET BATHEN ET-THOUILEH.

Un peu plus loin, vers le sud, je rencontre, sur une troisième colline rocheuse, au milieu de hautes touffes de lentisques, un autre *khirbet*, appelé *Bathen et-Thouileh*, بطن الطويلة; là s'élevait également un village, maintenant rasé jusque dans ses fondements.

KHIRBET DEMDEM.

A l'ouest et à une faible distance de ces ruines, j'explore un quatrième *khirbet*, nommé *Demdem*, دمدم.

KHIRBET ES-SAMERA.

A l'est, enfin, sur un monticule couvert de broussailles, un cinquième *khirbet*, que je visite ensuite, m'est signalé sous la dénomination de *Khirbet es-Samera*, خربة الصمرا. Le fellah qui me sert de guide m'apprend que d'autres l'appellent *Khirbet el-Bedaouïeh*, خربة البداوية. Ces deux dernières ruines sont étendues, mais peu distinctes.

TELL ES-SAFÎEH.

A dix heures dix minutes, nous commençons à cheminer vers le sud-sud-ouest, dans une vallée fertile, le long de belles moissons.

A onze heures, nous faisons halte à *Tell es-Safieh*, تلّ الصافية, ou *Tell es-Safy*, تلّ الصافى.

La colline ainsi désignée s'élève isolée au-dessus de la plaine; sa forme est oblongue, et elle s'étend du nord-ouest au sud-est. Sa partie la plus haute regarde le sud. Composée d'un calcaire crayeux très-tendre et blanchâtre, elle doit à la nature de son sol le nom qu'elle porte (colline de la clarté, de la blancheur, ou colline claire, brillante de blancheur). Sur plusieurs points, mais principalement vers le nord-ouest, on en a creusé les flancs pour extraire des pierres. Ces anciennes carrières ont été ensuite transformées en cavernes, dont l'entrée est fermée par de petites clôtures en pierres sèches, et qui pendant la nuit servent d'étables à de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres.

On peut estimer à cent-vingt mètres la hauteur de ce *tell*. Ce n'est donc point une montagne; mais, comme il se dresse solitaire dans la plaine, on embrasse de son sommet un très-vaste horizon. De là le regard se promène sur la plus grande partie de l'ancienne Chéphélah, depuis Ramleh, au nord, jusqu'à Gaza, au sud. A l'ouest, la Méditerranée, à l'est, les monts de la Judée, circonscrivent et encadrent le tableau.

Le plateau supérieur de la colline est encore aujourd'hui désigné sous le nom de *Kala'h*, قلعة (la citadelle). Là s'élevait, en effet, un

château fort, qui l'occupait tout entier et qui est maintenant détruit de fond en comble, sauf quelques arasements en belles pierres de taille, qu'on n'a point encore arrachés du sol. Sur l'emplacement qu'il couvrait on remarque partout des excavations, pratiquées par les habitants eux-mêmes, qui le fouillent sans cesse comme une carrière. Deux petits *oualy* musulmans, à l'angle nord et à l'angle sud, ont été construits avec d'anciens matériaux trouvés sur place.

Au-dessous du plateau, à mi-côte de la colline, sont groupées confusément et s'étendent sur les pentes environ cent cinquante petites maisons, très-grossièrement bâties, les unes en pierre, les autres en briques crues. Près de celle du cheikh, j'observe une antique colonne de marbre mutilée; ailleurs, d'autres débris, appartenant, soit à la citadelle du moyen âge, soit à des constructions antérieures à l'époque des croisades, attirent mon attention.

A l'ouest et au pied du *tell*, un grand puits à noria, dont la roue est mise en mouvement par un chameau ou un mulet, a été maçonné avec des pierres en partie antiques et d'un appareil assez régulier. Près des auges qui l'entourent, trois fûts de colonnes de marbre sont étendus horizontalement : un est uni, le second est orné de cannelures droites, et le troisième, de cannelures torses.

C'est à une trentaine de pas de ce puits que ma tente avait été dressée. Pendant que j'y étais tranquillement occupé à rédiger mes notes de la journée, je fus tout à coup, vers les trois heures de l'après-midi, environné d'une foule menaçante, qui voulait me forcer à décamper. La cause de ce tumulte mérite d'être ici rapportée, parce qu'elle donne une idée de l'influence aveugle que les mendiants et les fous, sous le nom de *santons*, exercent quelquefois sur les masses parmi les musulmans.

Un vieux derviche errant, tout déguenillé, à peine couvert de sales haillons, la tête coiffée d'un bonnet pointu de couleur verte, la main droite armée d'une lance, vint s'accroupir devant ma tente. Il était escorté d'une troupe assez considérable d'hommes, de femmes et d'enfants, qui faisaient cercle autour de lui et qui paraissaient professer pour sa personne la plus grande vénération.

Bientôt il se leva et commença une danse sauvage, brandissant sa lance avec fureur et accompagnant les évolutions qu'il exécutait d'un chant qui n'avait rien d'humain, tant les sons de sa voix étaient rauques et analogues aux rugissements des bêtes féroces. J'avais, en 1858, assisté, pendant mon séjour au Caire, à la danse des derviches hurleurs : un pareil spectacle n'était donc pas nouveau pour moi, et de ma tente entr'ouverte je le considérais en silence, pénétré d'une profonde pitié, à la vue d'une semblable dégradation de la nature humaine. La bouche de ce derviche, en effet, était tout écumante, ses yeux étincelaient, sa danse avait quelque chose de satanique, et les hurlements qu'il poussait étaient ceux d'un véritable possédé. Au milieu des cris inarticulés qu'il faisait entendre, je distinguai bientôt ceux-ci : *kelb djiaour* (chien d'infidèle), *kelb nesrani* (chien de chrétien). Ces insultes ne s'adressaient évidemment qu'à moi. Déjà la foule qui l'entourait et qui auparavant, depuis mon arrivée à Tell es-Safieh, s'était montrée très-pacifique à mon égard, applaudissait à ses paroles; déjà même les enfants répétaient en chœur : *kelb djiaour, kelb nesrani.* J'appelai alors mes deux bachibouzouks, et je leur demandai si, chargés qu'ils étaient de ma défense, ils toléreraient plus longtemps un pareil désordre. Ils me répondirent avec embarras qu'il leur était impossible de faire taire le derviche; que c'était un fou et, par conséquent, un saint, et qu'ils s'attireraient toutes les malédictions du ciel et de la terre, s'ils osaient porter sur sa personne sacrée une main téméraire; qu'en outre ils seraient eux-mêmes massacrés par les habitants; que le plus prudent était d'aller camper dans une autre localité.

Quand je vis que, dans cette occasion, il fallait peu compter sur eux, je sortis de ma tente et, leur en confiant la garde, je me rendis immédiatement au village, accompagné de mon drogman, l'attroupement s'ouvrant devant nous, à la vue de nos revolvers armés. Les mêmes insultes et des pierres nous suivirent. Nous gravîmes ainsi la colline et, arrivés à la maison du cheikh, nous y reçûmes aussitôt de sa part les honneurs du café. Mais je lui dis que je ne les accepterais que lorsqu'il aurait interposé son autorité pour me faire res-

pecter de ses subordonnés; qu'il devait entendre de la place où il était les vociférations du derviche et de ceux qui l'entouraient, et que, si ces menaces et ces outrages continuaient, je l'en rendrais lui-même responsable auprès du pacha de Jérusalem : puis je lui donnai à lire le firman dont j'étais porteur. Quand il en eut achevé la lecture, il me donna les assurances les plus formelles que tout ce tumulte allait cesser, et, joignant l'effet aux paroles, il fit dissiper la foule par les anciens du village, qui calmèrent peu à peu le vieux mendiant et l'engagèrent à venir dans la maison du cheikh se reposer des fatigues de sa danse; en même temps ils proclamèrent de tous côtés que quiconque m'insulterait et surtout me lancerait des pierres serait sévèrement puni. Tout rentra alors dans l'ordre, et je poursuivis mon travail interrompu.

Comme gage de sécurité pour la nuit, l'un d'entre eux, beau vieillard à barbe blanche et d'une figure patriarcale, demeura auprès de moi; je l'invitai à partager mon repas du soir, et je m'endormis ensuite paisiblement, n'étant troublé, par intervalle, dans mon sommeil, que par les cris plaintifs et prolongés des chacals, qui abondent dans cette contrée.

A quelle localité antique répond le site de Tell es-Safîeh? Robinson avoue son ignorance et ses doutes à ce sujet.

« Je ne sais, dit-il, comment rattacher Tell es-Safîeh avec l'histoire de la Bible et des siècles antiques, à moins peut-être que le nom de ce village n'ait quelque rapport avec celui de la vallée de Zephathah, près Maresa, où le roi Asa défit les troupes de Zérah l'Éthiopien[1]. »

Van de Velde suppose, avec plus de vraisemblance, selon moi, que c'est l'ancienne *Mitspeh* de Juda, en hébreu avec l'article *Ham-Mitspeh*, הַמִּצְפֶּה, en grec Μασφά, en latin *Maspha*, mentionnée dans le livre de Josué parmi les villes de la Chéphélah.

Delean, et Masepha, et Jectheel[2].

La ressemblance des noms, une fois qu'on a retranché l'article et

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 31. — [2] *Josué*, c. xv, v. 38.

la première syllabe du mot hébreu, est frappante, et il est impossible de la méconnaître. D'ailleurs, la colline isolée de Tell es-Safieh est un observatoire trop naturel, pour que, dans l'antiquité, elle ait été négligée dans ce but et n'ait pas dès lors porté un nom analogue à sa destination. Or, comme je l'ai dit à propos de *Mitspah de Benjamin*, le mot *Mitspah* ou *Mitspeh* est dérivé de la racine צָפָה, qui veut dire «observer,» et signifie «un lieu élevé d'où l'on observe,» en grec *σκοπιά*, en latin *specula*.

Toujours est-il que, à l'époque des croisades, cette colline portait parmi les Latins le nom d'*Alba Specula*, en français *Blanche-Garde*, en italien corrompu *Blanca Guarda*, traduction fidèle de l'hébreu *Mitspah* ou *Mitspeh* et en même temps de la dénomination arabe *Tell es-Safieh*, ou *Tell es-Safy*, attachée déjà à cette localité, et qui reproduit avec un sens différent et une légère altération la dernière partie du nom *Mitspeh*, les Arabes ayant été surtout frappés de l'apparence extérieure de la colline, qui brille au loin dans la plaine, à cause de la blancheur de ses flancs crayeux.

Le roi Foulques, en 1138, y érigea une forteresse, ainsi que nous l'apprend le passage suivant de Guillaume de Tyr :

Erat autem in ea Judææ parte quæ a montibus declinans campestribus incipit esse contermina, secus Philistiim fines, in tribu Simeon, ab Ascalona octo distans milliaribus, locus quidam, qui, ad montana comparatus, collis, ad planiorem vero regionem collatus, mons sublimis poterat appellari, et loco nomen arabice *Tellesaphi*, quod apud nos interpretatur *mons* sive *collis clarus*. Hic complacuit prudentioribus præsidium fundari..... Proposito igitur satisfacientes, dominus rex et principes ejus ad locum unanimiter conveniunt et vocatis artificibus, simul et populo universo necessaria ministrante, ædificant solidis fundamentis et lapidibus quadris oppidum cum turribus quatuor congruæ altitudinis, unde usque in urbem hostium liber esset prospectus, hostibus prædatum exire volentibus valde invisum et formidabile. Nomenque ei vulgari indicunt appellatione *Blanca Guarda*, quod latine dicitur *Alba Specula*[1].

«Il y avait, dans cette partie de la Judée qui, cessant d'être montagneuse, commence à être limitrophe de la plaine, sur les frontières des Philistins, dans

[1] Willelm. Tyr. l. XV, c. xxv.

la tribu de Siméon et à huit milles d'Ascalon, un certain endroit, qui n'était qu'une colline, par rapport aux montagnes, mais qui, comparé à la plaine, pouvait être appelé une haute éminence. Ce lieu se nommait en arabe *Telle-saphi*, ce qui, traduit dans notre langue, signifie *montagne* ou *colline brillante;* c'est là que les plus sages furent d'avis de construire une forteresse.

« . . . Pour exécuter un pareil projet, le roi et les principaux chefs de l'armée se réunissent sur ce point, rassemblent des ouvriers, et, à l'aide du peuple tout entier, qui fournit ce dont on a besoin, ils bâtissent un château fort sur des fondements solides et en pierres de taille, avec quatre tours d'une hauteur convenable, d'où la vue s'étendait librement jusque sur la ville des ennemis, au grand mécontentement de ceux-ci, qui, désirant sortir pour piller, étaient toujours en crainte. La désignation vulgaire donnée à cette forteresse fut celle de *Blanche-Garde*, que l'on traduit en latin par *Alba Specula*. »

Jacques de Vitry reproduit en l'abrégeant ce passage de Guillaume de Tyr[1].

Robinson[2] fait observer que la distance de huit milles indiquée par Guillaume de Tyr comme séparant Ascalon de Tell es-Safîeh est beaucoup trop faible, et que, au lieu de *octo milliaribus*, il faudrait lire en cet endroit *octodecim milliaribus*, distance encore inférieure à la véritable, car elle est, en réalité, d'environ vingt milles romains. Néanmoins, pour justifier Guillaume de Tyr, il serait peut-être permis d'alléguer que, dans ce passage, de même que dans plusieurs autres de son ouvrage, cet historien semble ne pas employer le mot *milliare* dans le même sens que les Latins, mais qu'il lui donne celui de *une heure de marche*.

La forteresse de Blanche-Garde tomba au pouvoir de Saladin en 1191, et fut démantelée par ce prince. L'année suivante, elle fut, dit-on, reconstruite par le roi Richard. Quelques-unes des aventures du héros anglais eurent lieu dans le voisinage de cette place. Une fois, entre autres, chevauchant loin de son camp de Ramleh, il manqua d'être pris par un escadron musulman que Saladin envoyait d'Ascalon à Blanche-Garde. Dans une autre circonstance, il rencontra près de là un gros d'ennemis et, sans craindre leur

[1] *Gesta Dei per Francos*, p. 1071, édit. Bongars.

[2] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 31.

nombre, il se précipita sur eux, en tua plusieurs et fit quelques prisonniers.

Depuis l'époque des croisades, Tell es-Safieh paraît avoir été entièrement méconnu des voyageurs. C'est Robinson qui eut, je crois, le premier le mérite de l'identifier avec le Tell es-Saphi des écrivains des guerres saintes, la Blanche-Garde des Latins; et Van de Velde, avec l'antique Mitspeh de la tribu de Juda : double identification que je regarde comme incontestable et comme devant être définitivement adoptée.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

KHIRBET ES-SAFÎEH. — KHIRBET DEIR EL-BOTHOUM. — DEIR EL-MOKHALLES. — KHIRBET EL-ATRABEH. — UN MOT SUR LES HORIM. — ANALOGIE DES VASTES EXCAVATIONS SOUTERRAINES DU DISTRICT DE BEIT-DJIBRIN AVEC CELLES D'EL-HAOURIA, DANS LA RÉGENCE DE TUNIS. — A'DJOUR. — KHIRBET SOUFIA. — DEIR DOUBBAN. — A'RAK ED-DEIR DOUBBAN. — KHIRBET ÉL-A'RAK. — KHIRBET ZAKER. — KHIRBET TENEFSÎEH. — RA'NA. — DIKRIN. — KHIRBET DIKRIN, PROBABLEMENT L'ANCIENNE GATH, L'UNE DES CINQ MÉTROPOLES DES PHILISTINS. — DISCUSSION À CE SUJET.

KHIRBET ES-SAFÎEH.

Le 21 mai, à cinq heures trente minutes du matin, nous quittons Tell es-Safîeh, en nous dirigeant d'abord vers l'est.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche des ruines peu considérables, appelées *Khirbet es-Safieh*, خربة الصافية; elles sont actuellement très-indistinctes, le terrain qu'elles occupent ayant été livré à la culture. A droite de la route, un ancien caveau souterrain pratiqué dans le roc porte, parmi les indigènes, le nom d'*El-Habs*, الحبس (la Prison).

Il y avait donc deux localités du nom de *Safieh*, à une faible distance l'une de l'autre, celle-ci dans la plaine, celle-là sur une haute colline, la première étant comme un faubourg de la seconde. Si Tell es-Safieh, ainsi que je le pense, est l'antique Mitspeh de la tribu de Juda, le Khirbet es-Safieh doit être considéré comme une dépendance de cette ancienne ville.

KHIRBET DEIR EL-BOTHOUM.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, au lieu de continuer à

marcher vers l'est, nous tournons brusquement vers le sud. A notre droite, je remarque d'anciennes carrières creusées dans un roc tuffeux.

Nous rencontrons bientôt un puits antique, appelé *Bir Deir el-Bothoum*, بير دير البطم. Il avoisine d'autres carrières très-vastes, ouvertes également dans les flancs d'une colline tuffeuse. Plusieurs grandes salles, en forme de coupoles ou, plus exactement, d'entonnoirs renversés, se succèdent les unes aux autres, éclairées à leur centre par une ouverture circulaire ou soupirail. Les parois sont d'une éclatante blancheur.

Au nord-est de ces carrières, sur une colline aujourd'hui hérissée de broussailles et principalement de touffes de lentisques, gisent les ruines d'un petit village; on les appelle *Khirbet Deir el-Bothoum*, خربة دير البطم.

DEIR EL-MOKHALLES.

A un kilomètre environ au nord de ces ruines, un hameau, encore habité par quelques familles, m'est désigné sous le nom de *Deir el-Mokhalles*, دير المخلص. Cette dénomination de *Couvent du Sauveur* dérive, sans doute, d'un ancien couvent ou sanctuaire chrétien connu sous ce vocable, qui existait jadis en cet endroit.

KHIRBET EL-ATRABEH.

Notre direction devient alors celle du nord-est.

Nous traversons successivement plusieurs collines couvertes de broussailles, et, à six heures quarante-cinq minutes, nous parvenons au *Khirbet el-Atrabeh*, خربة الاترابة, situé sur un monticule qui fait face, vers l'est, à Tell es-Safieh. Ce sont les restes d'un village, dont les débris sont épars sur un petit plateau en partie cultivé et en partie couvert de broussailles. Ce village est entièrement détruit, à l'exception d'un ancien *ouàly* musulman, dont la coupole est écroulée. Ce sanctuaire, carré extérieurement, mesure, à sa

base, quinze pas sur chaque face. Les assises inférieures sont en belles pierres de taille, qui proviennent probablement d'un édifice antique; elles sont disposées en retraite les unes sur les autres, de manière à constituer des degrés qui permettent encore de monter sur une terrasse, au centre de laquelle s'élevait une coupole, qui n'existe plus. A l'intérieur, l'*ouuly* affecte une forme circulaire. Quatre arceaux voûtés en ogive s'y répondent entre eux. Devant la porte d'entrée, un vieux *bothoum* ou térébinthe déploie au loin ses rameaux.

Les flancs orientaux et septentrionaux de la colline dont le sommet est couronné par cette chapelle musulmane sont excavés en tous sens. Les galeries souterraines qui y ont été pratiquées, à une époque sans doute fort reculée, sont conçues sur le même plan que celles que j'ai déjà signalées. Elles consistent en une suite de salles creusées en forme d'entonnoirs renversés, et éclairées à leur centre par un soupirail circulaire. La plupart sont actuellement à moitié détruites. Le roc dans lequel elles ont été ouvertes est un tuf très-fin et très-tendre et en même temps très-compacte, qui durcit à l'air et dont la blancheur est éblouissante au soleil.

UN MOT SUR LES HORIM.

Ces excavations remarquables, de même que les autres que j'avais observées depuis Tell es-Safieh, me paraissent être d'anciennes carrières, qui, après avoir été exploitées dans le but d'en extraire des pierres, ont dû servir ensuite d'habitations, soit permanentes, soit temporaires, ou peut-être d'entrepôts pour les grains et autres provisions, aux populations troglodytes qui, sous le nom de *Horim*, ont séjourné primitivement dans cette contrée. Le mot *Horim*, en hébreu חֹרִים, en grec Χοῤῥαῖοι, en latin *Chorræi* et *Horræi*, dérive de la racine חור (caverne) et signifie « des hommes de caverne, des troglodytes. »

Saint Jérôme, dans son *Commentaire sur le prophète Obadiah*, chapitre I, s'exprime ainsi :

Unus ergo atque idem tribus nominibus appellatur Esau, Edom, Seir, pos-

seditque eam regionem quæ nunc Gebalena dicitur, et in finibus est Ἐλευθεροπόλεως, ubi ante habitaverant Horræi, qui interpretantur *liberi*, unde ipsa urbs postea sortita vocabulum est.

« Cet unique et même personnage est donc appelé de trois noms : Ésaü, Édom, Séir, et il posséda la région connue aujourd'hui sous la désignation de Gébalène, qui se trouve sur les frontières d'Éleuthéropolis, où avaient habité les Horréens, c'est-à-dire les *hommes libres*, dont le nom fut plus tard donné à la ville elle-même. »

Saint Jérôme ajoute :

Omnis regio Idumæorum de Eleutheropoli usque Petram et Ailam (hæc est enim possessio Esau) in specubus habitatiunculas habet.

« Dans toute la région des Iduméens, depuis Éleuthéropolis jusqu'à Pétra et Æla (telle est la possession d'Ésaü), on habite dans de petites cavernes. »

Ces deux passages nous apprennent que les Horréens ou Horim avaient été les habitants primitifs de la contrée dont Éleuthéropolis, actuellement Beit-Djibrin, était le chef-lieu, et que, depuis Éleuthéropolis jusqu'à la mer Rouge, les Iduméens vivaient dans des cavernes.

Saint Jérôme, à la vérité, donne au mot *Horim* une autre étymologie que celle que je viens d'indiquer :

Horræi, qui interpretantur *liberi*.

Ce mot peut, en effet, être tiré également du radical חָרַר (il a été libre ou noble). Mais si ce Père de l'Église interprète différemment le sens de cette dénomination, son témoignage est formel au sujet de l'habitude qu'avaient ce peuple et, plus tard, les Iduméens de vivre dans des demeures souterraines, témoignage que confirment les innombrables cavernes que l'on rencontre partout en Palestine, principalement dans la partie méridionale, et dont les plus remarquables spécimens se trouvent entre Tell es-Safieh et Beit-Djibrin.

LATOMIES D'EL-HAOURIA.

Que l'on me permette de citer ici un passage que j'emprunte à mon ouvrage intitulé : *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis :*

j'y parle des magnifiques excavations que j'ai examinées, en 1860, près du Ras Addar, l'ancien cap Bon ou cap Mercure.

« Après avoir passé la nuit à El-Haouria, nous quittons ce village pour aller visiter les immenses carrières désignées par les indigènes sous le nom de *Rhar el-Kebir* (la Grande Caverne); elles sont distantes de deux kilomètres au moins d'El-Haouria, vers l'ouest, et avoisinent le rivage. A six heures, nous y arrivons. Elles constituent un ensemble de gigantesques excavations, qui s'étendent sous un plateau rocheux, percé, de distance en distance, d'espèces de puits, qui laissent pénétrer l'air et la lumière dans de superbes salles souterraines. Ces salles, au nombre de dix-huit, affectent différentes formes : les unes sont rondes, les autres elliptiques, celles-ci carrées, celles-là polygonales. Creusées dans des proportions colossales, et soutenues, par intervalle, au moyen d'énormes piliers ménagés à dessein dans l'épaisseur du roc, elles communiquent les unes avec les autres et sont éclairées, chacune, à leur centre, par un regard pratiqué en forme d'entonnoir, afin de permettre à une plus grande gerbe de rayons lumineux de descendre et, en quelque sorte, de s'épanouir au fond de ces sombres et mystérieuses galeries. Nous les parcourûmes successivement, munis, chacun, d'une bougie et tâchant de la protéger de notre mieux contre des nuées de chauves-souris, qui, troublées dans leurs paisibles retraites, voltigeaient épouvantées autour de nous et semblaient s'efforcer, par le battement de leurs ailes, d'éteindre nos lumières vacillantes.

« Ces carrières souterraines me rappelaient des galeries analogues et aussi remarquables que j'avais, en 1854, visitées en Palestine, à Beit-Djibrin, et qui sont peut-être l'ouvrage des anciens Kananéens. Celles d'El-Haouria remontent incontestablement aux Phéniciens, et datent très-probablement de la première fondation d'Utique et de Carthage. Les blocs extraits de ces cavernes, ainsi que des autres carrières à ciel ouvert, qui de là s'étendent jusqu'au rivage, étaient transportés par mer vers ces deux grandes cités et surtout vers la dernière[1]. »

[1] *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. II, p. 225 et 226.

LATOMIES DU DISTRICT DE BEIT-DJIBRIN.

Cette description prouve qu'il existe une grande ressemblance entre les vastes excavations phéniciennes d'El-Haouria et celles de la région de la Palestine qui nous occupe en ce moment. Ce sont, dans l'ancienne Afrique carthaginoise comme dans tout le district de Beit-Djibrin, des salles souterraines, éclairées, dans leur partie supérieure, par un regard central et affectant d'ordinaire la forme que j'ai indiquée. La seule différence à établir, je crois, c'est que les excavations d'El-Haouria doivent être considérées purement et simplement comme d'anciennes carrières, et, dans l'antiquité, elles étaient regardées uniquement comme telles. Il en est question dans l'histoire, lors de l'invasion d'Agathocle en Afrique, l'an 309 avant Jésus-Christ, et Diodore de Sicile les mentionne sous le nom de *Λατομίαι* (carrières).

C'est dans l'une des anses qui avoisinent ces *Latomies* qu'Agathocle opéra le débarquement de ses troupes:

Ὁ δ' Ἀγαθοκλῆς ἀποϐίϐασας τὴν δύναμιν πρὸς τὰς καλουμένας Λατομίας[1].

En Palestine, au contraire, les excavations semblables du district de Beit-Djibrin ont, sans doute, commencé par être des carrières, car la quantité énorme de pierres qui en a été extraite en les creusant n'a certainement pas été perdue, et a dû fournir d'innombrables matériaux de construction, d'une taille très-facile, et ayant, en outre, la propriété de durcir à l'air et à la pluie: mais, après avoir été exploitées comme carrières, ces galeries souterraines ont servi très-probablement de demeures et de magasins aux populations troglodytes qui, d'après saint Jérôme, avaient habité dans les environs d'Éleuthéropolis.

Les Horim, auxquels, sur la foi de ce docteur de l'Église, qui en fait les habitants primitifs de ce district, on peut attribuer, du moins

[1] Diodore de Sicile, XX, VII.

en partie, ces immenses excavations, sont seulement désignés dans la Bible comme les peuplades aborigènes des monts Séir, en Idumée :

In Seir autem prius habitaverunt Horrhæi; quibus expulsis atque deletis, habitaverunt filii Esau, sicut fecit Israel in terra possessionis suæ, quam dedit illi Dominus [1].

Mais, de cette grande chaîne de montagnes, qui s'étend tout le long de la vallée de l'Arabah, ils ont pu refluer vers le nord, dans la région méridionale du pays de Kanaan, lorsque les fils d'Ésaü s'emparèrent de l'Idumée, et détruisirent ou refoulèrent les tribus autochthones qui les habitaient.

A'DJOUR.

A sept heures cinquante minutes, après avoir suffisamment examiné le Khirbet el-Atrabeh, je me remets en marche dans la direction de l'est-sud-est, et je franchis successivement plusieurs collines incultes, où ne croissent que des lentisques.

A huit heures cinq minutes, nous parvenons sur un plateau planté d'oliviers.

A huit heures dix minutes, nous descendons dans une vallée toute remplie de grenadiers, alors en fleurs; puis, longeant des jardins bordés de cactus, nous faisons halte, à huit heures dix-huit minutes, au village d'*A'djour*, عجور.

Situé sur un monticule, il renferme huit cents habitants.

Plusieurs maisons, et entre autres celle du cheikh, sont construites en partie avec d'anciennes pierres de taille, provenant des ruines de la ville antique qu'a remplacée le village actuel et dont le nom n'a point encore été retrouvé.

KHIRBET SOUFIA.

A neuf heures, nous prenons, en descendant d'A'djour, la direction du sud-ouest.

[1] *Deutéronome*, c. II, v. 12.

A neuf heures trente minutes, nous laissons à notre gauche un *oualy* dédié à *Neby Mesied*, نبى مسيد ; il avoisine quelques ruines peu importantes, désignées sous le nom de *Khirbet Soufia*, خربة سوفيا.

DEIR DOUBBAN.

A neuf heures quarante-cinq minutes, notre direction incline vers le sud-sud-ouest.

A dix heures, nous atteignons *Deir Doubban*, دير دبّان (Couvent des Mouches). Une pareille dénomination vient probablement des Arabes. La localité à laquelle elle est attachée n'est plus actuellement habitée que par sept ou huit pauvres familles de fellahs, qui vivent dans des huttes à moitié renversées. La surface du plateau rocheux qu'occupe ce hameau est percée, de distance en distance, d'ouvertures circulaires, semblables à des orifices de puits et appelées pour cette raison, par les indigènes, *el-biar* (puits). Ces orifices sont des regards, qui éclairent autant de salles souterraines creusées dans un tuf d'une extrême blancheur. La beauté et la grandeur de ces excavations, ainsi que le nombre assez considérable des pierres de taille, évidemment antiques, qui sont dispersées çà et là autour du hameau d'Ed-Doubban, prouvent qu'il a succédé à une ville antique de quelque importance.

A'RAK ED-DEIR DOUBBAN.

Neuf cents mètres environ à l'ouest-nord-ouest de là, j'examine d'autres excavations analogues, connues sous le nom d'*A'rak*[1] *ed-Deir Doubban*. Elles forment trois groupes différents et offrent un très-grand intérêt.

Le plus considérable de ces groupes renferme une quinzaine de superbes salles communiquant les unes avec les autres et voûtées, comme toutes celles dont j'ai déjà parlé, en forme d'entonnoirs renversés. Un soupirail supérieur y laisse descendre la lumière. Circu-

[1] Le mot *a'rak*, عرق, a ici le sens de «colline rocheuse».

laires à leur base, elles mesurent en moyenne dix-neuf pas de diamètre; leur hauteur varie entre huit et douze mètres.

Les deux autres groupes contiennent un moins grand nombre de salles, qui sont en même temps moins bien conservées. Plusieurs, en effet, ont été presque entièrement détruites; d'autres le sont en partie.

En explorant successivement ces belles galeries souterraines, j'ai principalement admiré une salle, qui m'a paru la plus vaste et la plus remarquable de toutes. Les parois sont percées intérieurement, depuis le sol jusqu'à la moitié au moins de la hauteur, de plusieurs rangées parallèles de petites niches triangulaires ou cintrées, ressemblant à des trous de pigeonniers, et dont le but véritable m'est inconnu. Ce n'étaient point assurément des *columbaria*, car elles sont beaucoup trop exiguës pour avoir jamais pu servir à renfermer des urnes cinéraires. Ont-elles, à certains jours solennels, contenu des lampes destinées à illuminer cette salle, comme, par exemple, les trous analogues qui couvrent, sur huit rangs, les parois du vestibule de la magnifique chambre sépulcrale que j'ai découverte à Tibneh, dans le massif d'Éphraïm, et dans laquelle il faut, je crois, reconnaître l'ancien tombeau de Josué[1]? Ou bien était-ce un pur ornement? C'est ce qu'il m'est difficile de décider.

Sur l'un des côtés de cette même salle, on distingue quatre croix taillées dans le roc, trois grandes et une plus petite. Les trois premières sont pattées; l'extrémité de leurs branches est armée de deux pointes s'écartant l'une de l'autre, de manière à former un angle un peu obtus. A quelle époque ces croix ont-elles été gravées en cet endroit? Sont-elles contemporaines des premiers siècles du christianisme? Dans ce cas, cette salle aurait peut-être servi de chapelle souterraine pendant les persécutions. Datent-elles seulement de l'époque byzantine ou même du moyen âge? Je l'ignore. Toujours est-il qu'elles ne peuvent pas être postérieures à l'époque

[1] Lire, à ce sujet, dans la *Revue archéologique*, année 1865, un article intitulé : *Le tombeau de Josué*, que j'avais eu l'honneur de lire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 28 octobre 1864.

des croisades, attendu que le christianisme a disparu complétement de cette partie de la Palestine avec l'expulsion des croisés, et qu'il me semble difficile qu'aucun voyageur de passage ait pu les graver depuis. Il lui aurait fallu pour cela une échelle, et, en outre, l'entaille faite pour les creuser a maintenant la couleur même des parois au milieu desquelles elle a été pratiquée, ce qui prouve qu'elle remonte au moins à plusieurs siècles.

A côté de la salle précédente, il en est une autre de moindre dimension, qui occupe le fond de l'un des groupes. Les parois sont intérieurement percées, jusqu'au sommet, de nombreuses niches, disposées par rangées parallèles et tout à fait semblables à celles de la grande salle. On y remarque un gros bloc debout, qui peut avoir deux mètres et demi de hauteur. Était-ce, dans l'antiquité, une sorte de pierre sacrée? Ce qui semblerait autoriser cette conjecture, c'est qu'il se trouve dans la salle la plus retirée, qui est comme l'*adytum* des autres galeries.

Dans une troisième salle, j'ai observé plusieurs inscriptions, dont une assez longue, tracées sur les parois en anciens caractères coufiques; elles sont assez irrégulièrement et peu profondément gravées. Il m'a été impossible de les estamper, faute d'échelle pour atteindre à la hauteur où elles sont. Je n'ai pas pu non plus, à mon grand regret, les copier, parce que le ciel était alors un peu couvert et que le soleil, voilé de nuages par intervalle, ne laissait descendre dans l'intérieur de cette salle souterraine, par le soupirail central du sommet, qu'une lumière trop pâle pour me permettre de distinguer nettement tous les caractères. Du reste, ces inscriptions, qui datent peut-être des premiers temps de l'islamisme, et qui sont, par conséquent, postérieures de tant de siècles à la salle où elles ont été gravées après coup, ne nous peuvent rien révéler ni sur l'époque à laquelle il faut rapporter ces vastes excavations, ni sur l'usage qu'on en faisait.

KHIRBET EL-A'RAK.

Au-dessus d'une partie du plateau dont l'intérieur est occupé

par les souterrains que je viens de décrire, gisent, au milieu de touffes de lentisques et d'autres broussailles, des ruines éparses et confuses, appelées *Khirbet el-A'rak*, خربة العرق. Dans un *oued* voisin est un puits antique, qui alimentait d'eau la localité dont ce *khirbet* offre les vestiges.

KHIRBET ZAKER.

Non loin de là, vers l'ouest, d'autres ruines peu importantes me sont désignées sous le nom de *Khirbet Zaker*, خربة ذكر.

KHIRBET TENEFSÎEH.

A onze heures trente minutes, nous nous remettons en marche dans la direction du sud.

Nous rencontrons bientôt un autre *khirbet*, appelé *Tenefsîeh*, تنفسية, ou *Tenefsy*, تنفسى; il avoisine des excavations analogues à celles de Deir Doubban, mais moins étendues. Au bas de la colline sur laquelle sont dispersés les débris de cet établissement antique, est un ancien puits, à moitié comblé.

RA'NA.

A onze heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte à *Ra'na*, رعنا, petit village actuellement réduit à quelques masures, mais qui jadis devait être beaucoup plus considérable, à en juger par deux beaux puits creusés dans le roc et par un certain nombre de pierres de taille dispersées çà et là.

DIKRIN.

A midi trente minutes, nous poursuivons notre route vers le sud-ouest.

Après avoir traversé un plateau assez bien cultivé, parsemé de quelques oliviers, nous parvenons, à midi cinquante-cinq minutes,

aux belles citernes de *Dikrin*, ذاكرين, village où nous dressons nos tentes. Ces citernes portent le nom de *Biar el-Arba'în*, بيار الاربعين (les Quarante Puits), parce que l'on compte quarante ouvertures circulaires, pratiquées sur les pentes d'une colline rocheuse. Ces nombreux orifices laissent pénétrer l'air et la lumière, et en même temps permettent de puiser de l'eau dans autant de citernes creusées en forme d'entonnoirs renversés, comme les cavernes dont il a été question précédemment, et communiquant les unes avec les autres. Au bas de la colline est une porte carrée, taillée dans le roc; l'eau de ces citernes y affleure. Une pente, ménagée à dessein, y amène, à l'époque des pluies, les eaux d'un torrent appelé *Oued Dikrin*, واد ذاكرين.

Près de là croissent, dans des jardins fertiles, des figuiers et des grenadiers.

A l'est et au-dessus de ces mêmes citernes s'élève, sur un monticule, le village de Dikrin, qui renferme six cents habitants. Le cheikh actuel est un jeune homme de haute taille et d'une figure très-intelligente; il appartient à une ancienne et noble famille qui, de père en fils, domine dans tout le district de Beit-Djibrin. Les cheikhs de Tell es-Safieh et d'A'djour sont ses oncles, et son père commande à Beit-Djibrin. Je fais avec lui le tour du village.

Les maisons, à l'exception de la sienne, sont très-grossièrement bâties. Parmi les matériaux qui ont servi à les construire, on remarque çà et là des pierres de taille, qui proviennent, sans contredit, de la ville antique que Dikrin a remplacée. Trois petites tours carrées, sur trois points différents, permettent aux habitants de surveiller de là les Bédouins, qui viennent, de temps en temps, faire des *razia* dans les environs.

KHIRBET DIKRIN, JADIS GATH.

Je vais ensuite, à dix minutes à l'ouest-sud-ouest du village, examiner, sur une colline opposée, des ruines très-étendues, appelées *Khirbet Dikrin*, خربة ذاكرين.

Des citernes, des puits et des silos creusés dans le roc; de vastes galeries souterraines, semblables pour la forme à toutes celles dont j'ai déjà parlé, les unes très-dégradées et à moitié détruites, les autres presque intactes; les vestiges de nombreuses maisons renversées, une assez grande quantité de blocs de différentes dimensions jonchant un sol hérissé de broussailles ou planté d'oliviers : tout cela, ajouté aux quarante citernes de Dikrin et aux matériaux antiques qu'on observe dans ce village même, atteste évidemment qu'il y avait autrefois en cet endroit une ville considérable, assise sur deux collines, et qui me paraît, à cause de sa position, avoir été l'ancienne Gath, l'une des cinq principales cités des Philistins. Pour appuyer l'identification que je propose, il est nécessaire que j'entre dans quelques développements et que je traite un peu à fond ce point important.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe nous lisons, au mot Γέθ :

Γέθ· ἐν ταύτῃ κατελείφθησαν οἱ Ἐνακεὶμ ἀλλόφυλοι καὶ οἱ Φιλισταῖοι μὴ ἐξολοθρευθέντες· καὶ ἐστὶ εἰς ἔτι νῦν κώμη παριόντων ἀπὸ Ἐλευθεροπόλεως περὶ Διόσπολιν περὶ πέμπτον σημεῖον τῆς Ἐλευθεροπόλεως.

«Geth : les Énakim y restèrent, quoique étrangers, ainsi que les Philistins qui ne furent point exterminés. Elle subsiste encore aujourd'hui comme bourgade, sur la route d'Éleuthéropolis à Diospolis, au cinquième mille d'Éleuthéropolis.»

Saint Jérôme reproduit fidèlement ce passage d'Eusèbe, en le traduisant.

Ailleurs, dans le même ouvrage, au mot Γεθθά, Eusèbe s'exprime comme il suit :

Γεθθά· ἐνταῦθα μετήνεγκαν τὴν κιβωτὸν ἀπὸ Ἀζώτου· καὶ νῦν ἐστι μεγίστη κώμη, ἣ καλεῖται Γιθθὰμ, μεταξὺ ἀνιόντων ἀπὸ Ἀντιπάτριδος εἰς Ἰαμνείαν· ἔστι δὲ καὶ ἄλλη Γεθθείμ.

«Geththa : c'est là que fut transportée l'arche d'alliance, au sortir d'Azot : il y a maintenant un très-grand bourg appelé Giththam, entre Antipatris et Iamnia. Il en existe également un autre nommé Geththim.»

tropole philistine, et cette métropole ne pouvait se trouver au nord d'A'ker, l'ancienne E'kron, position qu'elle aurait dû cependant occuper, si elle avait été située entre Iamnia et Antipatris.

Cette première erreur d'Eusèbe, partagée et reproduite par saint Jérôme, nous prouve que, à leur époque, la tradition relative à cette ville avait déjà commencé à s'altérer, et nous autorise à n'admettre leurs autres assertions à ce sujet qu'avec certaines réserves.

La *Gath regia,* c'est-à-dire l'une des capitales de la Pentapole philistine, doit plutôt, comme Cellarius, Reland, et ensuite Robinson, l'ont pensé, être la Geth qu'Eusèbe et saint Jérôme placent au cinquième mille sur la route qui d'Éleuthéropolis menait à Diospolis, et où, disent ces deux derniers écrivains, restèrent les géants Énakim et les Philistins qui n'avaient point été détruits par Josué. Nous lisons, en effet, dans la Bible :

21. In illo tempore venit Josue, et interfecit Enacim de montanis Hebron, et Dabir, et Anab, et de omni monte Juda et Israel, urbesque eorum delevit.

22. Non reliquit ullum de stirpe Enacim in terra filiorum Israel, absque civitatibus Gaza, et Geth, et Azoto, in quibus solis relicti sunt [1].

Il est évident, d'après ce passage et par le rapprochement de Geth avec Gaza et Azot, qu'il s'agit ici de l'une des métropoles philistines, et c'est bien la même qui est signalée par Eusèbe et par saint Jérôme comme étant à cinq milles d'Éleuthéropolis, sur la route conduisant à Diospolis. Il est vrai que saint Jérôme, dans son *Commentaire sur le prophète Michée,* semble se contredire lui-même, en plaçant cette ancienne métropole philistine entre Éleuthéropolis et Gaza, sans en désigner plus nettement la position. Mais comme, dans l'*Onomasticon,* Eusèbe énumère toutes les Geth de la Palestine et ne cite pas celle-là, et que saint Jérôme, dans sa traduction de cet ouvrage géographique et spécial, n'en parle pas non plus, il est à croire qu'elle n'est autre que celle qu'ils s'accordent tous les deux à marquer au cinquième mille sur la route d'Éleuthéropolis à Diospolis.

[1] *Josué,* c. XI, v. 21, 22.

Les doutes me semblent donc devoir être levés, et, pour retrouver l'ancienne Gath, l'une des métropoles des Philistins, nous n'avons qu'à la chercher à cinq milles au nord d'Éleuthéropolis, sur la route conduisant à Diospolis. Or précisément, sur cette route, à sept kilomètres environ au nord-ouest de Beit-Djibrin, jadis Éleuthéropolis, par conséquent à cinq milles de ce dernier point, dans la direction indiquée par Eusèbe et par saint Jérôme, on rencontre le village actuel de Dikrin et les grandes ruines connues sous le nom de *Khirbet Dikrin*.

Ce nom arabe n'a, à la vérité, aucun rapport avec la dénomination antique de Gath; mais, d'un autre côté, l'emplacement des ruines de Dikrin répondant parfaitement à celui que ces deux écrivains assignent, dans l'*Onomasticon*, à la ville de Geth, et Dikrin nous offrant, en outre, des traces considérables de sa primitive importance, nous sommes amenés tout naturellement à conclure que, selon toute vraisemblance, il ne faut plus chercher ailleurs cette antique cité philistine, et que les incertitudes des géographes doivent cesser sur ce point.

Ce qui peut expliquer la disparition du nom de Gath, c'est que la cité qui le portait fut très-probablement la première métropole philistine détruite, et, bien qu'elle existât encore à l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, il n'en est plus question dans les histoires ecclésiastiques du Bas-Empire.

Pendant les croisades, la tradition au sujet de cette ville était complétement erronée, car on la supposait alors à Yabneh, et l'on s'imaginait que le château d'Hibelin avait été construit sur son emplacement[1]. Benjamin de Tudèle[2], commettant une erreur plus grave encore, prétendait que la Tour de Straton ou Césarée était l'ancienne Gath des Philistins; il reculait ainsi cette dernière ville beaucoup trop vers le nord, puisque E'kron formait la limite septentrionale de la Pentapole philistine.

[1] Willelm. Tyr. XV, xxiv. — [2] Benjamini Tudelensis *Itinerarium*, p. 37.

CHAPITRE TRENTIÈME.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE GATH.

Gath, en hébreu גת (pressoir à vin), dans la version des Septante Γέθ, chez l'historien Josèphe Γέττα et Γίττα, dans la Vulgate *Geth*, était très-probablement déjà fondée quand les Philistins s'emparèrent de la plaine qui, plus tard, porta leur nom. Des géants, nommés Énakim ou fils d'Énak, y vivaient au milieu d'eux. C'étaient des restes de l'ancienne race indigène, qu'ils avaient refoulée au nord et à l'est, lors de l'invasion. Car il est dit, dans un passage de la Bible que j'ai déjà reproduit plus haut, que Josué extermina les Énakim d'Hébron, de Dabir, d'Anab et de toute la montagne de Juda et d'Israël, et ruina toutes leurs villes, mais qu'il ne put détruire ceux de Gaza, de Gath et d'Azot, dans lesquelles seules il en laissa[1].

La Bible fait déjà mention des habitants de Gath avant l'entrée des Hébreux dans la Terre promise. Un verset des Paralipomènes nous apprend, en effet, que les Géthéens indigènes tuèrent les fils d'Éphraïm, qui avaient osé envahir leurs possessions.

Occiderunt autem eos [filios Ephraim] viri Geth indigenæ, quia descenderant ut invaderent possessiones eorum[2].

Remarquons l'expression *indigenæ*, qui prouve que ces Géthéens étaient depuis longtemps établis dans la ville de Gath. Cet événement eut lieu quand les Hébreux étaient en Égypte, puisqu'il est rapporté, dans le verset suivant du même chapitre des Paralipomènes, que le patriarche Éphraïm vivait encore et qu'il pleura longtemps la mort de ses fils.

[1] *Josué*, c. XI, v. 21, 22. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. VII, v. 21.

Luxit igitur Ephraim, pater eorum, multis diebus, et venerunt fratres ejus ut consolarentur eum.

Au chapitre XIX du livre de Josué il est dit que Gath-Rimmon, en latin *Gethremmon*, échut à la tribu de Dan.

Et Jud, et Bane, et Barach, et Gethremmon [1].

Dans Josèphe [2] il est question de *Gath* (Γέττα) comme cédée à cette même tribu, ce qui pourrait faire supposer que Gath-Rimmon et Gath étaient une seule et même ville, malgré la distinction que semblent établir entre elles Eusèbe et saint Jérôme, Rimmon n'étant, comme je l'ai dit, qu'une simple épithète ajoutée au nom propre Gath. Dans ce cas, la Gethremmon qu'Eusèbe et saint Jérôme mentionnent à douze milles de Diospolis, sur la route conduisant à Éleuthéropolis, devrait être identifiée avec Geth, qu'ils placent à cinq milles d'Éleuthéropolis, sur la route de Diospolis. Seulement, si ce dernier chiffre est exact, le premier est alors beaucoup trop faible.

Gath-Rimmon était l'une des quatre villes lévitiques de la tribu de Dan [3].

Nous lisons dans le livre I des Rois que l'arche d'alliance, étant tombée au pouvoir des Philistins et ayant été transportée d'Azot à Gath, fut aussi funeste à cette dernière ville qu'à la précédente.

7. Videntes autem viri Azotii hujuscemodi plagam, dixerunt : Non maneat arca Dei Israel apud nos, quoniam dura est manus ejus super nos et super Dagon, deum nostrum.

8. Et mittentes congregaverunt omnes satrapas Philisthinorum ad se, et dixerunt : Quid faciemus de arca Dei Israel? Responderuntque Gethæi : Circumducatur arca Dei Israel. Et circumduxerunt arcam Dei Israel.

9. Illis autem circumducentibus eam, fiebat manus Domini per singulas civitates interfectionis magnæ nimis : et percutiebat viros uniuscujusque urbis, a parvo usque ad majorem, et computrescebant prominentes extales eorum. Inieruntque Gethæi consilium, et fecerunt sibi sedes pelliceas.

10. Miserunt ergo arcam Dei in Accaron [4]. . . . .

[1] *Josué*, c. XIX, v. 45.

[2] *Antiquités judaïques*, V, 1, § 22.

[3] *Josué*, c. XXI, v. 24.

[4] *Rois*, l. I, c. V, v. 7-10.

Samuel, vainqueur des Philistins, leur reprit toutes les villes qu'ils avaient conquises sur les Israélites, depuis E'kron jusqu'à Gath.

Et redditæ sunt urbes quas tulerant Philisthiim ab Israel Israeli, ab Accaron usque Geth et terminos suos[1].

La distance entre E'kron et Gath, en plaçant la première de ces deux villes à A'ker et la seconde à Dikrin, est de seize milles romains; il pouvait donc y avoir un certain nombre de villages, et même plusieurs villes, entre ces deux points extrêmes.

Le géant Goliath, que David vainquit et tua, était de Gath; c'était, sans doute, l'un des descendants des anciens géants ou Énakim que Josué n'avait pu exterminer entièrement.

Et egressus est vir spurius de castris Philisthinorum, nomine Goliath, de Geth, altitudinis sex cubitorum et palmi[2].

Plus tard, lorsque David, pour se dérober à la fureur jalouse de Saül, se réfugia parmi les Philistins, c'est à Gath qu'il se retira. Cette ville était alors gouvernée par un roi nommé Achis, fils de Maoch.

Et surrexit David, et abiit ipse, et sexcenti viri cum eo, ad Achis, filium Maoch, regem Geth[3].

Ce prince donna à David la petite ville de Siklag, pour qu'il y habitât, lui et ses gens.

Devenu roi, David s'empara de Gath[4].

Roboam en releva les remparts et en fit une ville forte.

Nec non et Geth [exstruxit], et Maresa, et Ziph[5].

Observons ici que Gath est mentionnée à côté de Maresa. Effectivement, Maresa touchait presque, vers le sud, à Éleuthéropolis, et j'ai déjà dit que, de cette dernière localité à Dikrin, supposé

[1] *Rois*, l. I, c. VII, v. 14.
[2] *Ibid.* l. I, c. XVII, v. 4.
[3] *Ibid.* l. I, c. XXVII, v. 2.
[4] *Rois*, l. II, c. XXI, v. 20. — *Paralipomènes*, l. I, c. XVIII, v. 1.
[5] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 8.

par moi être l'emplacement de Gath. la distance n'est que de cinq milles.

Sous le règne de Joas, Hazaël, roi de Syrie, se rendit maître de Gath, et de là il se dirigea sur Jérusalem. Le faible prince de Juda ne put conjurer les malheurs qui menaçaient la Ville sainte qu'en payant à Hazaël un tribut, pour lequel il employa tous les trésors du temple.

Les Philistins durent reprendre bientôt cette ville; car nous lisons dans les Paralipomènes qu'Osias, fils d'Amasias, roi de Juda, combattit les Philistins et détruisit les remparts de Gath, ainsi que ceux d'Yabneh et d'Azot.

Denique egressus est [Ozias], et pugnavit contra Philisthiim, et destruxit murum Geth, et murum Iabniæ murumque Azoti [1].

Tous ces détails sont reproduits dans Josèphe d'après la Bible: il est donc inutile de citer les passages correspondants de cet historien.

Dès lors il n'est plus question de Gath dans les saintes Écritures.

Cependant Josèphe rapporte qu'Ézéchias, ayant vaincu les Philistins, s'empara de toutes les villes depuis Gaza jusqu'à Gath.

Καὶ νικήσας κάτεσχεν ἁπάσας τὰς ἀπὸ Γάζης μέχρι Γίτῖης πόλεις τῶν πολεμίων [2].

Dans le livre IV des Rois il est dit seulement :

Ipse [Ezechias] percussit Philisthæos usque ad Gazam, et omnes terminos eorum, a turre custodum usque ad civitatem munitam [3].

Quoi qu'il en soit, Gath, depuis ce moment, ne joue plus aucun rôle dans l'histoire. Elle était à moitié détruite ou devenue peu importante; car elle n'est point nommée dans les prédictions des prophètes qui, annonçant les malheurs dont les Philistins vont être accablés, citent les quatre autres métropoles philistines, sans faire mention de celle-ci.

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XXVI, v. 6. — [2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, IX, XIII, § 3. — [3] *Rois*, l. IV, c. XVIII, v. 8.

Ainsi, nous lisons dans Jérémie :

17. Et accepi calicem de manu Domini, et propinavi cunctis gentibus ad quas misit me Dominus.

20. ..... Et cunctis regibus terræ Philisthiim, et Ascaloni, et Gazæ, et Accaron, et reliquiis Azoti[1].

« J'ai reçu la coupe de la main du Seigneur, et j'en ai fait boire à tous les peuples vers lesquels le Seigneur m'a envoyé.

« ..... Et à tous les rois du pays des Philistins, d'Ascalon, de Gaza, d'Accaron, et à ce qui reste d'Azot. »

Nous lisons également dans Amos :

6. Hæc dicit Dominus : Super tribus sceleribus Gazæ et super quatuor non convertam eum; eo quod transtulerint captivitatem perfectam, ut concluderent eam in Idumæa.

7. Et mittam ignem in murum Gazæ, et devorabit ædes ejus.

8. Et disperdam habitatorem de Azoto, et tenentem sceptrum de Ascalone; et convertam manum meam super Accaron, et peribunt reliqui Philisthinorum, dicit Dominus Deus[2].

« Voici ce que dit le Seigneur : A cause de trois crimes de Gaza, et même à cause de quatre, je ne révoquerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre ses habitants, parce qu'ils se sont saisis de tous ceux qui s'étaient réfugiés vers eux et les ont emmenés captifs dans l'Idumée.

« Je mettrai le feu aux murs de Gaza, et il réduira ses maisons en cendre.

« J'exterminerai d'Azot ceux qui l'habitent et d'Ascalon celui qui porte le sceptre. J'appesantirai encore ma main sur Accaron, et je ferai périr les restes des Philistins. C'est le Seigneur Dieu qui l'a dit. »

Ce même prophète, il est vrai, mentionne ailleurs Gath, mais c'est comme une ville autrefois puissante, et actuellement déchue et renversée.

Transite in Chalane et videte, et ite in Emath magnam; et descendite in Geth Palæstinorum, et ad optima quæque regna horum, si latior terminus eorum termino vestro est[3].

« Passez jusqu'à Chalane, et voyez; allez ensuite à Émath la grande; descendez à Geth des Philistins et dans les plus belles contrées qui dépendaient de

[1] *Jérémie*, c. xxv, v. 17, 20. — [2] *Amos*, c. I, v. 6, 7, 8. — [3] *Ibid.* c. VI, v. 2.

ces villes. Les terres qu'elles possèdent sont-elles plus étendues que celles qui vous appartiennent?»

Sophonie prononce les mêmes menaces, et toujours uniquement contre les quatre villes de Gaza, d'Ascalon, d'Azot et d'E'kron.

Quia Gaza destructa erit, et Ascalon in desertum; Azotum in meridie ejicient, et Accaron eradicabitur[1].

«Gaza sera détruite et Ascalon changée en désert; Azot sera ruinée en plein midi, et Accaron sera rasée jusqu'aux fondements.»

Zacharie enfin s'exprime comme il suit :

5. Videbit Ascalon, et timebit; et Gaza, et dolebit nimis; et Accaron, quoniam confusa est spes ejus; et peribit rex de Gaza, et Ascalon non habitabitur.

6. Et sedebit separator in Azoto, et disperdam superbiam Philisthinorum[2].

«Ascalon verra la chute [de Tyr], et en tremblera; Gaza la verra, et sera saisie de douleur. Accaron s'en affligera, parce que ses espérances seront confondues; Gaza sera sans roi, et Ascalon sans habitants.

«Un étranger dominera dans Azot et partagera le butin, et je détruirai l'orgueil des Philistins.»

Dans ces divers passages, comme on le voit, Gath n'est pas désignée.

Seulement, bien des siècles plus tard, à l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, nous savons par ces deux écrivains qu'il existait encore plusieurs bourgs portant ce nom en Palestine, et un notamment entre Diospolis et Éleuthéropolis, qui m'a paru être la Gath métropole philistine.

J'ai déjà dit que, au moyen âge, on se méprenait complétement sur l'emplacement de cette ville, que l'on identifiait à tort avec Hibelin, l'ancienne Yabneh ou Iamnia.

Chez Adrichomius[3], la plus grande confusion règne dans les quelques lignes qu'il a consacrées à Gath.

Cellarius[4] est, à mon avis, le premier géographe moderne qui

[1] *Sophonie*, c. II, v. 4.

[2] *Zacharie*, c. IX, v. 5, 6.

[3] *Theatrum Terræ Sanctæ*, p. 22.

[4] *Notitia orbis antiqui*, t. II, p. 598.

ait deviné la situation probable de cette cité et discuté avec discernement les assertions d'Eusèbe et de saint Jérôme.

Reland a fait un pas de plus. Dans une de ses cartes, il n'a point hésité à suivre l'une des données d'Eusèbe et à placer Gath à cinq milles au nord-ouest d'Éleuthéropolis; mais son article[1] sur cette ville est très-court et ne tranche pas la question.

Robinson[2] incline à placer Gath à Deir Doubban; mais de Deir Doubban à Éleuthéropolis il y a au moins six milles d'intervalle, tandis qu'à Dikrin nous sommes juste à cinq milles de cette dernière localité. Dikrin donc me paraît réunir en sa faveur les plus grandes probabilités pour avoir succédé à la ville de Gath. Ses magnifiques citernes, l'étendue de ses ruines et sa distance d'Éleuthéropolis répondant exactement à l'indication d'Eusèbe, tout contribue, ce me semble, à autoriser l'identification que je propose.

[1] Reland, *Palæstina*, p. 785-786. — [2] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 67.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME.

BARKOUSIA. — BELA'ÏN. — SOUMMEIL EL-KHALIL. — EL-DJISR. — TELL EL-MENCHÎEH. — A'RAK EL-MENCHÎEH. — FALOUDJA. — KERATÎEH. — HATTA.

BARKOUSIA.

Le 22 mai, à quatre heures trente-cinq minutes du matin, nous partons de Dikrin, en prenant la direction de l'ouest, puis bientôt du nord, à travers un plateau bien cultivé et onduleux.

A cinq heures quinze minutes, nous arrivons à *Barkousia*, بركوسيا, village de cent cinquante habitants, sur une petite colline, au bas de laquelle s'étend, vers le nord, un vallon planté de figuiers.

BELA'ÏN.

Poursuivant notre route vers le nord, nous parvenons, à cinq heures trente-cinq minutes, à *Bela'ïn*, hameau peu considérable, sur un monticule.

SOUMMEIL EL-KHALIL.

Notre direction devient alors celle du sud-sud-ouest.

A six heures quinze minutes, nous atteignons *Soummeil el-Khalil*, صوميل الخليل. C'est un village de quatre cents habitants. Une partie des maisons sont bâties en pierre, les autres en terre. Sur le point culminant de la colline qu'il occupe, on remarque les restes d'un puissant pan de mur, en gros blocs bien équarris et appareillés avec soin. Sa hauteur est de quatre mètres, et sa longueur de dix; il est évidemment antique et faisait partie d'un petit château fort, actuellement détruit, dont les ruines sont désignées encore sous le nom d'*El-Kala'h*, القلعه.

Plus bas est un *oualy* consacré au *Cheikh Abd-Allah;* il consiste en une enceinte de grosses pierres, dont plusieurs sont bien taillées et attestent une provenance antique, ainsi qu'un fût de colonne de pierre qu'on y observe.

A quelque distance de là, est un ancien *birket*, long de douze pas et large de sept. Bien qu'il soit construit avec de petites pierres, je le regarde comme antérieur à l'époque musulmane, à cause de l'excellent ciment qui le revêtait autrefois intérieurement, et dont il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une faible partie.

Enfin, au pied de la colline, on admire un beau puits, très-profond et d'un assez vaste diamètre. Il a été construit avec des pierres de taille de grandes dimensions, et possède un écho remarquable.

EL-DJISR.

A six heures cinquante minutes, nous franchissons, dans la direction du sud-ouest, un petit *oued*.

A sept heures, nous rencontrons un puits antique, appelé *Bir el-Djari*, بير الجارى. Sa profondeur est d'environ trente mètres. Dans sa partie inférieure, il est creusé dans le roc vif; sa partie supérieure au contraire est construite. A côté gisent sur le sol deux tronçons de colonnes de marbre blanc.

Notre direction incline alors un instant vers l'ouest-nord-ouest. Nous longeons un *oued* à notre gauche, puis nous marchons droit vers le sud.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous arrivons à *El-Djisr*, الجسر. Ce village compte cinq cents habitants. Les maisons, quoique bâties en briques crues, offrent toutefois une apparence un peu moins misérable que celles de beaucoup d'autres localités de la plaine.

A l'orifice d'un puits, se trouve un gros fût de colonne antique de marbre bleuâtre, placé horizontalement et tout sillonné de profondes entailles par le frottement des cordes au moyen desquelles on tire de l'eau.

Non loin de là, deux enceintes de pierres sèches posées seule-

ment sur le sol renferment intérieurement plusieurs tronçons de colonnes mutilées, soit unies, soit cannelées, et un chapiteau corinthien, le tout de marbre gris-blanc. Chacune de ces deux enceintes est consacrée à la mémoire d'un santon.

Près de l'*oued* qui serpente au bas du village, on remarque de nombreux fragments de poterie et les fondations, très-reconnaissables, de plusieurs anciennes constructions.

Enfin sur l'*oued* même est un pont renversé, qui a fait donner au village le nom qu'il porte actuellement : *El-Djisr*, en arabe, signifiant « le Pont. » Il avait trois arches, celle du centre bâtie dans le lit de l'*oued*, et les deux autres sur les berges. Construit en blocage, il était peut-être revêtu d'un appareil de pierres de taille, qu'on aura enlevées. Je le crois d'origine romaine.

TELL EL-MENCHÎEH.

A huit heures, nous franchissons cet *oued*. Un peu au delà est un puits antique, qu'avoisine un réservoir détruit. Notre direction est celle du sud.

A huit heures trente-cinq minutes, nous traversons un autre *oued*.

A huit heures cinquante minutes, je m'écarte un peu de la route pour gravir un *tell* oblong, qui domine la plaine d'une trentaine de mètres. On l'appelle *Tell el-Menchieh*, تلّ المنشية. Les pentes sont recouvertes de menus matériaux, qui semblent les restes d'anciennes constructions. Le plateau supérieur, qu'environne une ceinture de cactus, est cultivé. On y distingue, au milieu d'un bouquet de figuiers, la blanche coupole d'un *oualy*.

A'RAK EL-MENCHÎEH.

A une faible distance au sud de ce *tell*, est le village d'*A'rak el-Menchieh*, عرق المنشية, qui contient trois cents habitants. Autrefois il était beaucoup plus peuplé, car la moitié des maisons dont il est

composé sont écroulées; elles sont bâties partie en terre, et partie avec de petites pierres.

Autour de deux puits sont étendus plusieurs fûts de colonnes de marbre gris-blanc.

FALOUDJA.

A neuf heures cinq minutes, nous prenons la direction de l'ouest-nord-ouest, pour nous rendre à *Faloudja*, فالوجا, où nous parvenons à neuf heures quarante minutes. Ce village est de six cents habitants. Il paraît y régner une certaine aisance; du moins les maisons, bien que bâties en briques crues, sont généralement assez propres. Je remarque près d'un puits deux fûts de colonnes antiques de marbre gris-blanc, et, à côté d'un *oualy*, un troisième fût semblable aux précédents et un chapiteau mutilé.

KERATÎEH.

Notre direction devient ensuite celle du nord-nord-ouest.

A dix heures quinze minutes, nous passons à *Keratîeh*, قراتية, petit village dont beaucoup de maisons sont démolies. Au nord de ce hameau, sur une colline voisine, d'énormes pans de murs, restes d'une tour carrée aux trois quarts détruite, me sont désignés sous le nom d'*El-Kala'h*, القلعة (le Château).

Au sud s'élève un *oualy* dans lequel je trouve deux colonnes antiques de marbre gris-blanc, l'une debout, l'autre gisante à terre. En outre, plusieurs fragments de marbre sculptés sont également renversés sur le sol, derrière le sanctuaire.

Mais ce qui attire surtout mon attention, c'est, à quelques pas du puits unique qui alimente d'eau cette localité, un superbe bloc de marbre gris-blanc, creusé intérieurement en forme de fonts baptismaux et à moitié brisé. Autour gisent six tronçons de colonnes mutilées et du même marbre, qui ornaient sans doute jadis l'église chrétienne, aujourd'hui entièrement rasée, à laquelle appartenait cet ancien baptistère.

HATTA.

A dix heures quarante minutes, nous poursuivons notre route vers l'est-nord-est.

A onze heures, nous nous arrêtons, pour dresser nos tentes, au village de *Hatta*, حتّا, que d'autres écrivent حثّا, *Hattsa*, dont la population est de six cents habitants.

A côté du puits sont quatre fûts de colonnes brisées, trois de marbre gris-blanc, et le quatrième de marbre bleuâtre. Ce dernier, placé horizontalement à l'orifice, est profondément sillonné par la corde que des animaux ou des hommes, en descendant sur un plan incliné, tirent pour faire monter l'eau.

Dans un *oualy* dédié à *Neby Amran* je remarque quelques pierres de taille qui m'offrent de même une apparence antique.

Autour du village s'étendent de grandes plantations de tabac; çà et là aussi s'élèvent plusieurs bouquets de jolis pins, des oliviers et des figuiers.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

BEIT-A'FFA. — DJOULES. — KOUKABEH. — BEIT-THIMEH. — KHIRBET KAMAS. — KHIRBET YARZEH (JOURZA). — HAMAMEH, PEUT-ÊTRE KARIATHAMAUM. — EL-MEDJDEL (MIGDAL-GAD).

BEIT-A'FFA.

Le 23 mai, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, nous nous mettons en marche vers le nord-ouest.

A cinq heures quinze minutes, nous franchissons l'*Oued Beit-A'ffa*, واد بيت عفّا, et, un peu plus loin, un second bras du même *oued*.

Près de là s'élève un *oualy* consacré à *Neby Saleh*, qu'ombragent quelques acacias mimosas et dans l'intérieur duquel j'observe plusieurs pierres de taille antiques.

A cinq heures trente minutes, nous traversons *Beit-A'ffa*, بيت عفّا, village de quatre cents habitants. Des plantations de tabac et de concombres l'environnent.

DJOULES.

Notre direction incline alors un instant vers l'ouest-nord-ouest, puis elle devient sud.

Nous cheminons sur un plateau accidenté, coupé par de nombreux ravins peu profonds, où croissent de bons pâturages pour les troupeaux.

A six heures quinze minutes, nous parvenons aux jardins de *Djoules*, جولس; ils sont séparés les uns des autres par des haies de cactus.

A six heures vingt-cinq minutes, nous montons au village de ce nom. Il est situé sur un monticule et peut renfermer cinq cents ha-

bitants. Dans un *oualy* consacré au *Cheikh Mohammed* je remarque un certain nombre de pierres de taille d'apparence antique. Plusieurs fûts de colonnes de marbre sont étendus à l'orifice du puits ou autour des auges.

KOUKABEH.

Au delà de ce village, notre direction est sud-sud-ouest.

A six heures trente-cinq minutes, nous laissons à notre droite un *tell*, que couronne un *oualy* dont mon guide ignore le nom. La plaine que nous parcourons est couverte de blés magnifiques, que l'on est en train de couper.

A sept heures cinquante-deux minutes, nous arrivons à *Koukabeh*, كوكبة. Ce village a une population de cinq cents habitants. Dans l'intérieur d'un *oualy* dédié au *Cheikh Mohammed* j'observe un fût mutilé de colonne de marbre blanc cannelé, et à côté un chapiteau corinthien. Au puits, je remarque deux autres fûts de colonnes également antiques, l'un de marbre blanc, le second de granit gris, qui ont été, à ce qu'il paraît, exhumés dans cette localité et ne proviennent pas d'ailleurs.

BEIT-THIMEH.

De Koukabeh nous nous dirigeons vers le nord-ouest et ensuite vers l'ouest.

A huit heures quinze minutes, une troupe de gracieuses gazelles passe devant nous, en bondissant à travers la plaine. L'un de mes bachibouzouks s'élance aussitôt sur elles de toute la vitesse de son cheval; mais, par une fuite précipitée, elles se rient de la vaine impétuosité de sa poursuite.

A huit heures trente minutes, nous sommes à *Beit-Thimeh*, بيت طيمة, village de quatre cents habitants, sur une colline. Auprès d'une mosquée dédiée à *Neby Thimeh*, cinq fûts de colonnes de marbre gris gisent à terre, les uns provenant, me dit-on, des ruines de Kamas, dont je vais parler tout à l'heure, les autres ayant été trouvés sur place. En pénétrant dans la cour qui précède ce sanctuaire mu-

sulman, je vois étendus sur le sol plusieurs autres fûts de colonnes de marbre gris et un pareillement de granit gris. A côté de ces fûts sont cinq chapiteaux de marbre gris, dont la forme est une imitation du corinthien et qui sont de différentes grandeurs. Ces fûts et ces chapiteaux, ainsi qu'une dizaine de blocs superbes, soit en pierre, soit en marbre, qui les avoisinent, ont été déterrés, à ce qu'il paraît, dans cet endroit même.

KHIRBET KAMAS.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous repartons dans la direction du nord-nord-est.

A neuf heures dix minutes, j'examine des ruines qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Kamas*, خربة قاماس, ou *Khirbet Gamas*, en adoucissant le ق, suivant la manière de prononcer cette lettre en Égypte et dans le sud de la Palestine. L'emplacement qu'elles occupent est parsemé de débris de poterie et de menus décombres, la plupart des matériaux de plus grandes dimensions ayant été transportés ailleurs. C'est dans ce but que l'on a pratiqué partout dans le sol des excavations plus ou moins profondes, afin d'extraire les pierres des fondations elles-mêmes.

KHIRBET YARZEH.

A neuf heures dix-sept minutes, je dirige mes pas vers l'ouest-sud-ouest.

A dix heures, nous rencontrons d'autres ruines, appelées *Khirbet Yarzeh*, خربة يارزة. De nombreux débris de poterie et quelques tas épars de petits matériaux, voilà tout ce qui subsiste de cette antique bourgade. La colline qu'elle couvrait est maintenant ombragée par deux sycomores et par sept ou huit acacias mimosas, au milieu desquels une enceinte peu considérable en pierres sèches est consacrée à la mémoire d'un santon et renferme intérieurement une colonnette de marbre gris-blanc.

Au bas de la colline, un puits porte le nom de *Bir Yarzeh*, بير يارزة. On observe, près de son orifice, trois fûts de colonnes de marbre gris-blanc, et un quatrième fût brisé, de granit gris. A quelques pas de là, s'élève un vieux sycomore. Ce puits est celui où les habitants de Beit-Thimeh sont contraints, malgré la distance, d'aller s'approvisionner d'eau; car ils ne possèdent eux-mêmes qu'une seule citerne, insuffisante pour leurs besoins, dans la cour de leur mosquée. M. Rey[1] rapproche avec raison le nom de *Yarzeh* de celui de *Jourza*, mentionné dans la table statistique de Karnac qui contient le récit des expéditions de Thoutmès III :

« Les hommes qui étaient dans la forteresse de Sarhan, commençant par le pays de Jourzah. »

HAMAMEH.

Notre direction devient alors celle du nord-ouest.

A dix heures quarante minutes, nous entrons dans les belles plantations d'oliviers d'El-Medjdel. Laissant ce bourg, pour le moment, à notre gauche, nous prenons la route de Hamameh, vers le nord.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous touchons aux premières habitations de ce village, qui compte une population d'au moins huit cents âmes. Une partie des maisons sont bâties en pierre, les autres en briques cuites au soleil. La mosquée a été construite en partie avec des matériaux antiques. J'y remarque plusieurs tronçons de colonnes de marbre blanc. Un autre fût de colonne du même marbre gît, renversé sur le sol, près d'un beau puits à noria.

Les jardins de Hamameh sont de la plus grande fertilité. Séparés par des haies de gigantesques cactus, ils sont plantés d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, de mûriers et d'abricotiers. Çà et là aussi s'élèvent de sveltes palmiers et de gros sycomores.

Le docteur Sepp[2] voit dans Hamameh la ville de *Kariathamaum*,

[1] G. Rey, *Étude de la tribu de Juda*, p. 121.

[2] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. II, p. 504.

en grec Καριαθαμαούμ, citée par Épiphane[1] comme étant la patrie du prophète Jonas, et voisine d'Azot. La chose est possible; néanmoins, ainsi que le fait observer Reland[2], d'autres manuscrits d'Épiphane portent Καριαθιαρίμ.

Il serait peut-être aussi permis de supposer que la dénomination arabe de *Hamameh*, حمامة, qui signifie « colombe, » dérive du culte que l'on rendait autrefois en ces mêmes lieux à cet oiseau cher à Vénus, qui était représenté d'ordinaire sur les monnaies d'Ascalon. Sur la plupart de ces monnaies, en effet, on aperçoit une femme, la tête couronnée de tours, debout sur une proue et tenant de la main droite une colombe, tandis que dans la main gauche elle porte une lance.

EL-MEDJDEL.

A onze heures dix minutes, nous longeons, vers le sud-sud-ouest, au sortir de Hamameh, les dunes du rivage. Des jardins bordent la lisière de ces dunes. Au delà de ces vergers, nous traversons de beaux champs de blé, puis des plantations d'oliviers et d'autres jardins appartenant à El-Medjdel. A midi, nous faisons halte dans ce bourg.

El-Medjdel, المجدل, renferme quinze cents habitants. Les maisons sont construites presque toutes en pierre, mais quelques-unes aussi sont en terre mêlée de menus matériaux. La mosquée principale est bâtie avec des pierres assez régulièrement appareillées. La cour qui la précède est pavée avec de larges dalles de marbre, enlevées aux monuments anciens. J'y remarque également plusieurs fûts de colonnes de marbre couchés sur le sol. Cet édifice est surmonté d'un minaret élancé, qui ne manque pas d'élégance. Il s'élève à côté d'une grande place bordée de boutiques.

Près de là est le puits principal du bourg. Les auges où l'eau se répand pour les animaux sont formées avec des fûts de colonnes antiques, étendus horizontalement et maçonnés; les uns sont de

[1] Épiphane, *De vitis prophetarum*, p. 246. — [2] Reland, *Palæstina*, p. 694.

marbre blanc, les autres de granit gris. La roue, que meut un chameau, repose elle-même sur un chapiteau corinthien de marbre gris.

Dans trois *oualy*, où je pénètre ensuite, je trouve d'autres fûts de colonnes de marbre, soit intacts, soit brisés. Le seuil d'un certain nombre de maisons particulières et l'arcade d'un café offrent pareillement à ma vue divers fragments antiques, tels que tronçons de colonnes, plaques de marbre et chapiteaux mutilés.

Les jardins d'El-Medjdel environnent ce bourg d'une ceinture verdoyante. Le sol de ces jardins est sablonneux, mais néanmoins très-fertile. Ils sont remplis de figuiers, de grenadiers, d'oliviers, de mûriers et de citronniers, que dominent, de distance en distance, d'énormes sycomores et d'élégants palmiers.

Dans le livre de Josué, une ville du nom de *Magdal-Gad* est mentionnée parmi celles de la tribu de Juda dans la Chéphélah.

Sanan, et Hadassa, et Magdalgad[1].

En hébreu, cette ville s'écrit מִגְדַּל־גָּד, *Migdal-Gad*, ce qui signifie «Tour de la Fortune» ou «Tour de la déesse Fortune,» le mot *Gad* étant à la fois un nom commun ayant le sens de «fortune, bonheur,» et le nom propre d'une divinité adorée jadis en Palestine et en Syrie, et qui était comme la personnification de la fortune. Si l'on retranche le dernier mot, il est difficile de ne pas être frappé de la ressemblance qui existe entre *Migdal* et *Medjdel*. L'identification du bourg ainsi appelé avec la Migdal-Gad du livre de Josué me paraît donc très-probable, tant à cause de la position d'El-Medjdel, qu'à cause de l'analogie ou plutôt de l'identité de ce nom avec celui de Migdal.

Il n'est, du reste, question qu'une seule fois, dans la Bible, de Migdal-Gad; c'est dans le verset que je viens de citer.

Eusèbe et son traducteur, saint Jérôme, se contentent de nous dire dans l'*Onomasticon* qu'il y avait dans la tribu de Juda une ville appelée *Magdala*.

[1] *Josué*, c. xv, v. 37.

Cette Magdala est, très-probablement, pour ne pas dire certainement, la Migdal-Gad du livre de Josué. L'histoire donc se tait complétement sur l'antique ville de ce nom, dont la désignation seule est parvenue jusqu'à nous et s'est perpétuée, au moins en partie, dans le mot arabe *El-Medjdel.*

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

A'SKOULAN EL-DJEDIDA. — DJOURA. — DESCRIPTION DES RUINES D'A'SKOULAN, L'ANTIQUE ASCALON. — NAHR ERIBIAH OU NAHR A'SKOULAN. — KHIRBET AMARIS. — KHIRBET OUMM ECH-CHOUKOF. — AUTRES RUINES SANS NOM. — OUALY ECH-CHEIKH HAOUED. — OÙ ÉTAIT SITUÉ LE MAIUMAS ASCALONIS ?

A'SKOULAN EL-DJEDIDA.

Le 24 mai, à quatre heures cinquante minutes du matin, nous nous dirigeons vers l'ouest, en traversant les beaux jardins d'El-Medjdel.

A cinq heures, nous laissons à notre gauche un petit marais, qui, à l'époque des grandes chaleurs, tarit quelquefois. Pendant l'hiver, il est plus considérable.

A cinq heures quinze minutes, nous arrivons à *A'skoulan el-Djedida*, عسقلان الجديدة (Ascalon-le-Neuf). Il ne reste plus rien actuellement de la ville qu'Ibrahim-Pacha, en 1832, avait voulu fonder en cet endroit, dans le voisinage et avec les débris de l'antique Ascalon, et que, à cause de cela et comme pour faire revivre cette dernière cité, il avait appelée du nom que je viens d'indiquer. Il faut en excepter toutefois un magnifique puits, large et profond, construit avec des pierres très-régulières et surmonté d'un élégant pavillon voûté, percé de quatre ouvertures, deux cintrées et deux ogivales. Autour de ce puits, de vastes citernes, bâties elles-mêmes avec beaucoup de soin, formaient un grand rectangle, dont la partie supérieure constituait une plate-forme mesurant vingt-sept pas sur chaque face, et au centre de laquelle est le puits. Elles étaient presque intactes en 1854, la première fois que je les visitai; mais, depuis, les habitants d'El-Medjdel les ont à moitié démolies, pour en emporter les matériaux.

Les autres bâtisses commencées par Ibrahim-Pacha ont entièrement disparu. Du reste, il avait eu à peine le temps d'en jeter les fondations, les circonstances politiques qui attirèrent ailleurs son attention, et qui le forcèrent même bientôt d'abandonner la Palestine, l'ayant empêché de réaliser son dessein. Ce contre-temps sauva les ruines d'A'skoulan, déjà trop souvent exploitées comme une véritable carrière de pierres taillées et de colonnes, et qui auraient fini par être réduites à de misérables débris, si l'établissement militaire projeté par Ibrahim était devenu le centre d'une ville nouvelle, qui, par sa naissance et ses développements, aurait porté à l'ancienne un dernier et irrémédiable coup, en héritant à la fois de son nom et de ses dépouilles.

Le périmètre du camp qu'il occupait est encore néanmoins reconnaissable aux mouvements factices du terrain, et l'on distingue la place de plusieurs batteries.

DJOURA.

De là, marchant dans la direction du sud-ouest, nous atteignons, vers cinq heures quarante-cinq minutes, le village de *Djoura*, جورا. Il compte trois cents habitants. Est-il antique? Était-ce un des faubourgs d'Ascalon? La chose est très-possible; toujours est-il que, dans les maisons, assez mal bâties d'ailleurs, qui le composent, on observe un grand nombre de fragments antiques enlevés aux ruines de la ville, tels que fûts et tronçons de colonnes, chapiteaux plus ou moins mutilés, plaques de marbre intactes ou brisées, le tout mêlé confusément à des matériaux beaucoup plus grossiers.

La population qui habite ce village se livre à la culture de jardins très-fertiles, où, grâce à une irrigation fréquente, croissent de beaux arbres fruitiers, quelques fleurs et des légumes. Ces vergers, plantés sans aucun ordre, mais dans lesquels s'épanouissent, au milieu des sables qui les assiégent de toutes parts, une végétation variée et une verdure éternelle, reposent et charment le regard, que fatigue la réverbération du soleil sur les dunes blanchissantes

qui les entourent. Ils s'étendent non-seulement jusqu'aux remparts d'Ascalon, auxquels ils sont attenants, au nord et à l'est, mais encore ils en franchissent les nombreuses brèches et débordent, en quelque sorte, dans la plus grande partie de l'intérieur de cette ancienne cité, dont toutes les maisons ont été rasées, tous les édifices renversés, et qui se trouve ainsi transformée en un vaste jardin, que divisent en une foule de compartiments des haies de cactus et d'autres arbustes épineux, ou de petits murs de séparation. Ceux-ci consistent en des amas informes de matériaux de toute espèce, accumulés à la hâte et tirés des ruines que l'on heurte à chaque pas. Des citronniers, des cognassiers, des grenadiers, des orangers, des figuiers, des amandiers, çà et là aussi quelques hauts palmiers, ont envahi confusément un sol autrefois couvert d'habitations privées et orné çà et là de palais, de portiques et de temples, plus tard de mosquées et d'églises, depuis longtemps démolies et dont les plus beaux débris ont été dispersés sur divers points de la Palestine et de la Syrie.

RUINES D'ASCALON.

Après ce que je viens de dire, on voit qu'il est bien difficile actuellement de refaire par la pensée, en se basant sur l'aspect, si fort effacé et modifié, des lieux, je ne dis pas l'Ascalon primitif des Kananéens et des Philistins, ou l'Ascalon agrandi et embelli par Hérode à l'époque romaine, mais même l'Ascalon du moyen âge, tel qu'il était du temps des croisés. Toutefois l'enceinte et la configuration générale qu'il avait alors, du moins dans sa forme extérieure, se retrouvent encore facilement de nos jours. Il suffit pour cela de comparer la description qu'en donne Guillaume de Tyr avec l'état présent des ruines.

Voici cette description, que je crois devoir reproduire tout entière, parce que c'est la plus nette et la plus précise que nous ayons par un historien du temps :

Est autem Ascalona una de quinque Philisthiim urbibus, in littore maris sita, formam habens semicirculi, cujus chorda, sive diameter, secus littus maris

jacet; circumferentia vero, sive arcus, super terram ad orientem respiciens. Jacet autem tota civitas quasi in fovea, tota declivis ad mare, aggeribus undique cincta manufactis, supra quos mœnia sunt, cum turribus frequentibus opere solido, duritiem lapidis vincente cæmento nexorum; muris debita spissitudine latis et congrua proportione sublimibus, verum etiam et antemuralibus eadem soliditate fabrefactis, cincta est per gyrum et communita diligentius. Fontes autem neque intra murorum ambitum, neque sibi vicinos habet aliquos, sed puteis tum extra, tum interius, aquas sapidas et ad potum habiles ministrantibus abundat. Cisternas quoque aquarum pluvialium receptivas cives interius construxerant nonnullas. Erant autem et in murorum ambitu portæ quatuor, turribus excelsis et solidis diligentissime communitæ; quarum prima, quæ ad orientem respicit, dicitur porta Major, cognomento Hierosolymitana, eo quod urbem sanctam respiciat, habens circa duas turres altissimas, quæ, quasi robur et præsidium, subjectæ videntur præesse civitati : hæc ante se tres aut quatuor in antemuralibus portas habet minores, quibus ad eam per quosdam anfractus pervenitur. Secunda est quæ ad occidentem respicit et dicitur porta Maris; tertia ad austrum Gazam urbem respicit, unde et ab ea cognomen ducit. Quarta, ad septentrionem respiciens, ab urbe finitima Joppensis dicitur. Hæc autem civitas, situ maris nullam præbente aptitudinem, portum vel aliquam tutam navibus non habet vel habuit stationem, sed littus tantum arenosum et accedentibus suspectum. Solum autem exterius urbi adjacens arena est obsitum, agriculturæ nesciens, vinetis tamen et fructiferis arboribus accommodum, exceptis valliculis in parte septentrionali paucis, quæ fœcundatæ lætamine et aquis irrigatæ putealibus, herbarum et fructuum aliquam civibus præstant commoditatem [1].

« Ascalon est l'une des cinq villes des Philistins. Située sur le rivage de la mer, elle a la forme d'un demi-cercle, dont la corde ou le diamètre s'étend le long du rivage, et dont la circonférence ou l'arc est tourné du côté de la terre ferme, vers l'orient. Toute la ville est dans une sorte de cavité et s'abaisse vers la mer, environnée de toutes parts de tertres factices, au-dessus desquels sont les remparts, que flanquent de nombreuses tours. C'est un ouvrage très-solide, et le ciment qui unit les joints est plus dur que la pierre. Les murs ont une épaisseur convenable et une élévation proportionnée à leur largeur. La place est, en outre, entourée et fortifiée avec soin par une ceinture d'avant-murs, bâtis de même très-solidement. Elle ne possède aucune fontaine, ni dans l'intérieur de son enceinte, ni dans le voisinage; mais elle abonde en puits, tant au dehors qu'au dedans; l'eau en est bonne et agréable à boire. Les habitants ont aussi construit quelques citernes pour recueillir les eaux pluviales. Le périmètre des

[1] Willelm. Tyr. XVII, XXI.

remparts était percé de quatre portes, soigneusement défendues par des tours hautes et puissantes. La première de ces portes regarde l'orient et s'appelle la *Grande Porte;* on la surnomme également *porte de Jérusalem*, parce qu'elle est tournée vers la Cité sainte; elle est protégée par deux tours très-élevées, qui sont pour la ville, qu'elles commandent et qui se développe à leur pied, une force et un soutien. Cette porte est précédée de trois ou quatre autres plus petites, placées dans les avant-murs et qu'il faut traverser avant de l'atteindre elle-même, en suivant certains détours. La deuxième porte fait face à l'occident, et est appelée *porte de la Mer*. La troisième, dirigée vers le sud, regarde Gaza, d'où lui vient le surnom de *porte de Gaza*. La quatrième est tournée vers le nord, et, de la ville où elle conduit, s'appelle *porte de Joppé*. Ascalon, à cause de la configuration du rivage, qui ne se prête nullement à abriter des navires, n'a point et n'a jamais eu de port ou de rade tant soit peu sûre pour les vaisseaux, mais seulement une plage sablonneuse et d'un accès dangereux. Quant au sol qui environne immédiatement la ville, il est envahi par le sable et ne peut être ensemencé, mais il convient cependant à la vigne et aux arbres fruitiers. Quelques petites vallées sont néanmoins très-fertiles, vers le nord. Au moyen d'engrais et d'irrigations que des puits facilitent, il produit assez abondamment pour les habitants des légumes et des fruits. »

En lisant ces lignes, on se convainc aussitôt qu'elles ont été écrites par quelqu'un qui a vu lui-même les lieux qu'il décrit, tant elles sont l'image fidèle de la réalité. En effet, ce qui subsiste encore maintenant des remparts d'Ascalon permet d'en reconnaître la justesse, et elles servent elles-mêmes, à leur tour, à reconstituer par l'imagination ce que le temps et les hommes ont détruit.

J'ai déjà publié en 1857[1] une description des ruines de cette ville, que j'avais visitées en 1854. Ayant eu depuis l'occasion de les explorer de nouveau et d'une manière plus attentive, je vais consigner ici les principaux résultats de ce double examen.

Parlons d'abord de l'enceinte. Si l'on suit les gigantesques débris qui en restent, il est facile d'en retrouver tout le périmètre, qui décrivait à peu près un demi-cercle dont la corde, comme le dit très-bien Guillaume de Tyr, s'étend, à l'ouest, le long du rivage, et dont l'arc s'arrondit, à l'est, du côté de la terre. J'estime à onze cents mètres

[1] *Bulletins de la Société de géographie de Paris*, 4e série, t. XIII, n° 74.

environ la longueur de la corde, et à seize cents mètres approximativement le pourtour de l'arc, ce qui fait deux mille sept cents mètres pour la circonférence totale. Les murs, du côté de la mer, sont aux trois quarts démolis, excepté dans quelques endroits, où d'énormes pans gisent renversés sur la plage. Ils s'élevaient sur des falaises escarpées, partie rocheuses et partie sablonneuses, dont la hauteur, au point culminant, peut atteindre trente mètres, et qui, ailleurs, s'abaissent jusqu'à n'avoir plus que quinze mètres. Ces falaises sont actuellement déchirées par plusieurs échancrures, dues aux pluies, qui ont raviné le sol. Autrefois, pour prévenir ces fissures et pour empêcher aussi une escalade ou des éboulements, on avait revêtu extérieurement les endroits les plus faibles, rendus ainsi plus solides et plus inaccessibles, d'un appareil de maçonnerie régulière, aujourd'hui presque entièrement détruite.

Le port n'avait pas en étendue toute la longueur de la corde d'arc, mais seulement les trois quarts, vers le sud. Les deux môles qui le formaient avaient été bâtis avec une quantité incroyable de colonnes de granit gris, qui sont couchées encore sur la plage ou dans la mer; ils étaient défendus, principalement le môle méridional, par de puissants bastions, dont il subsiste plusieurs pans de murs très-considérables, écroulés et entassés confusément les uns au-dessus des autres. Ces pans, construits avec des pierres de toutes sortes, qu'unit entre elles un ciment extrêmement tenace, renferment dans l'épaisseur de leur masse, comme pièces de soutenement, soit des colonnes de granit, ce qui est le cas le plus fréquent, soit des colonnes de marbre blanc et gris, provenant les unes et les autres d'édifices antérieurs.

Le rivage entre ces deux môles ne décrit pas une anse, mais une ligne presque droite, et un intervalle d'une trentaine de pas sépare actuellement la mer des falaises. Cette longue bande de plage est entièrement composée, dans toute sa largeur, d'un sable très-profond et d'une masse prodigieuse de petits coquillages, que l'on broie en marchant et qui craquent sous les pieds.

Du reste, le port que délimitaient et protégeaient les deux môles

en question était complétement ouvert vers l'ouest, et, par conséquent, très-peu sûr, comme le fait observer Guillaume de Tyr :

Hæc autem civitas, situ maris nullam præbente aptitudinem, portum vel aliquam tutam navibus non habet vel habuit stationem, sed littus tantum arenosum et accedentibus suspectum.

C'était plutôt une rade qu'un véritable port, et encore cette rade était loin d'être bonne. A l'époque du fameux siége qu'Ascalon soutint, en 1153, contre Baudoin III, roi de Jérusalem, une flotte chrétienne vint s'y poster pour bloquer la ville par mer; mais elle se retira ensuite, à l'approche d'une nombreuse flotte égyptienne qui amenait aux Ascalonites des renforts. Guillaume de Tyr nous raconte que, à peine débarquées, les recrues d'Égyptiens pénétrèrent dans la place. L'endroit où ces troupes abordèrent était donc contigu aux remparts, et elles durent entrer dans Ascalon par la porte de la Mer, que cet historien mentionne comme regardant l'occident :

Secunda est [porta] quæ ad occidentem respicit et dicitur porta Maris.

L'emplacement de cette porte est, encore aujourd'hui, très-reconnaissable, et les habitants de Djoura continuent à la désigner sous le nom de *Bab el-Bahar*, باب البحر (porte de la Mer.) Assez rapprochée, sur la section occidentale ou, en d'autres termes, sur le diamètre de l'enceinte, du môle méridional, elle était défendue, à droite et à gauche, par des tours ou bastions. Dans la partie encore debout de ces deux ouvrages de défense, on remarque, engagés transversalement dans l'épaisseur des murs et faisant saillie au dehors, quinze ou seize fûts de colonnes antiques de granit gris, qui figurent de loin autant de pièces de canon se projetant hors de leurs embrasures.

Avant de passer à l'examen du reste de l'enceinte et de quitter la rade devant laquelle nous sommes en ce moment, il serait à propos de nous demander si cette rade était bien le *Maiumas Ascalonis* dont l'existence nous est révélée par une épître synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, épître qui a été insérée dans

les actes du concile de Constantinople tenu l'an 518 de notre ère[1].

On y lit : Στέφανος τοῦ Μαιοῦμεν Ἀσκάλωνος, et, dans les manuscrits latins : *Stephanus Maiumæ Ascalonis,* ce qui prouve qu'il y avait un évêque du *Maiumas* d'Ascalon, distinct de l'évêque de cette place. Or il s'agit ici évidemment du port d'Ascalon, de même qu'il y avait un *Maiumas* d'Iamnia, d'Azot et de Gaza, ou *port* d'Iamnia, d'Azot et de Gaza, formant sur le rivage, à quelques kilomètres de chacune de ces villes, un établissement maritime spécial. Le mot *maiumas* est, en effet, généralement regardé comme un terme égyptien ou philistin, signifiant *port de mer, havre artificiel* ou *naturel, établissement maritime,* et dérivé des mots *ma* (lieu) et *iom* ou *iam* (mer).

Le *Maiumas Ascalonis* était donc l'établissement maritime d'Ascalon, établissement qui devait constituer une petite cité, en dehors de la cité proprement dite, puisqu'il était sous la juridiction spirituelle d'un évêque particulier, différent de l'évêque d'Ascalon.

Mais où était-il situé? Ce ne pouvait être assurément entre la ville et la mer, puisque la ville, autrefois comme maintenant, était sur le bord même de la mer, fait qui nous est attesté par plusieurs passages des anciens et qui est, en outre, confirmé par les nombreuses médailles trouvées en ce lieu, sur la plupart desquelles on voit une femme, la tête couronnée de tours, un pied sur une proue, tenant de la main droite une colombe et de la gauche une lance. Cette femme qui met le pied sur une proue nous indique assez clairement qu'Ascalon était une ville maritime.

Si le *Maiumas* d'Ascalon ne pouvait être compris entre la cité et la mer, il devait nécessairement se trouver soit au nord, soit au sud de la ville, et il est probable que, à une époque qu'il est impossible de préciser, faute de documents historiques suffisants, les Ascalonites, ayant senti le besoin de se créer un autre port que celui qui était devant leur ville, auront fondé dans le voisinage, et

[1] *Concilior. general.* t. V, p. 192.

dans un endroit plus favorable, l'établissement maritime qui reçut le nom de *Maiumas Ascalonis*, et qui insensiblement devint une petite ville, avec son église et son évêque distincts. Je rechercherai, à la fin de ce chapitre, l'emplacement vraisemblable de ce *Maiumas*. Pour le moment, poursuivons notre étude des remparts, et parcourons la demi-circonférence dont nous venons de considérer la corde ou le diamètre.

Le long de la section méridionale de l'enceinte, les murs avaient été bâtis sur des collines moitié naturelles, moitié factices. Incessamment assiégés par des dunes énormes de sable, qui, amoncelées peu à peu par le vent du sud, s'élèvent maintenant jusqu'à leur sommet, ils sont presque entièrement ensevelis sous ces vagues envahissantes, qui finiront par les submerger complétement; déjà même elles débordent par de nombreuses brèches dans l'intérieur de la ville, en formant, à droite et à gauche de la ligne des remparts, un talus incliné, qui glisse et se dérobe sous les pieds et que l'on ne parvient à gravir qu'avec difficulté.

Une fois arrivé sur le faîte du talus, qui est en même temps celui des murs dans leur élévation actuelle, on rencontre, de distance en distance, en le suivant, les restes de plusieurs tours écroulées. Une échancrure assez grande marque l'emplacement de la porte du sud ou porte de Gaza, mentionnée par Guillaume de Tyr.

Tertia [porta] ad austrum Gazam urbem respicit, unde et ab ea cognomen ducit.

De ce côté, la seconde enceinte signalée par cet écrivain est peu reconnaissable.

La section orientale des remparts semble avoir été la plus formidable de toutes. Elle est de même battue continuellement par des flots de sable, au-dessus desquels elle surnage encore de beaucoup. Car les tertres qui supportent les murs vers l'est, dominant davantage la plaine environnante, et, en outre, le courant de la mer de sable au milieu de laquelle Ascalon est placé semblant se diriger surtout du sud au nord, plutôt que de l'est à l'ouest, il en

résulte que cette partie des remparts est la moins enterrée et, par conséquent, la plus facile à étudier. Voici les caractères qu'ils présentent dans leur construction, et qui doivent être les mêmes pour toute l'enceinte. Hauts d'environ dix mètres, autant qu'il est permis d'en juger par quelques parties mieux conservées ou moins envahies par le sable, ils ont une épaisseur qui dépasse deux mètres. Ils sont revêtus extérieurement d'un appareil très-régulier de pierres d'une dimension moyenne; l'intérieur est rempli par un blocage composé de moellons de toute grandeur noyés dans un bain de mortier. Sur beaucoup de points, la maçonnerie est traversée par des fûts de colonnes, soit de marbre, soit de granit gris, couchés horizontalement et faisant au dehors une saillie de douze à quinze centimètres. C'est du côté de l'est qu'était la Grande Porte, dite *de Jérusalem*, parce qu'elle était tournée vers cette ville. Défendue à droite et à gauche par deux puissantes tours, dont les débris sont très-considérables, elle était précédée par d'autres portes pratiquées dans des avant-corps de fortifications, qui ont été renversés de fond en comble.

Quarum prima [porta], quæ ad orientem respicit, dicitur porta Major, cognomento Hierosolymitana, eo quod urbem sanctam respiciat, habens circa duas turres altissimas, quæ, quasi robur et præsidium, subjectæ videntur præesse civitati : hæc ante se tres aut quatuor in antemuralibus portas habet minores, quibus ad eam per quosdam anfractus pervenitur.

Près de la porte orientale s'élève, dans un vallon, un *oualy* consacré au *Cheikh Mohammed;* il est ombragé par plusieurs caroubiers et sycomores d'une belle venue.

Plus loin vers l'est, sur un monticule sablonneux, les ruines d'une petite mosquée attirent les regards; ce sanctuaire musulman s'appelle *Mesdjid el-Hassan.* De là on embrasse toute l'enceinte d'Ascalon, qui, selon l'expression très-juste de Guillaume de Tyr, paraît, du haut de ce tertre, comme dans une cavité, *quasi in fovea;* le terrain s'abaisse, en effet, singulièrement vers le milieu de l'emplacement qu'occupait la ville, pour se relever ensuite vers la ligne des remparts.

Quant à la section septentrionale de l'enceinte, il est assez difficile de la suivre, d'abord parce qu'elle a subi un bouleversement plus profond, soit par la main de l'homme, soit par l'effet d'un tremblement de terre, et ensuite parce qu'elle est envahie par des jardins, que divisent des haies de cactus ou d'épines. Des vignes grimpantes, de vieux figuiers et d'autres arbres à fruits croissent confusément au milieu de larges pans de murailles ou de tours écroulées. Ce mélange de ruines et de verdure, dont le désordre déconcerte l'archéologue, qui veut étudier curieusement les vestiges du passé, charme au contraire l'artiste, qui recherche avant tout le pittoresque. Les vergers, de ce côté, s'étendent jusqu'au village de Djoura. Le sol en est fertile, quoique sablonneux; il est coupé par plusieurs vallons : ce sont les *valliculæ* dont il est question dans Guillaume de Tyr.

En résumé, cette vaste enceinte, avec celle de Césarée, constitue l'une des plus belles ruines du moyen âge en Palestine. Construite, au nord, au sud et à l'est, sur des tertres demi-circulaires, dus en même temps à la nature et au travail de l'homme, et, à l'ouest, le long de la mer, sur une ligne droite de falaises, elle était percée de quatre portes, regardant chacune l'un des quatre points cardinaux. De distance en distance, elle était flanquée de tours, dont les plus fortes paraissent avoir été celles qui défendaient ces portes, principalement la porte orientale ou de Jérusalem. Des avant-murs, qui sont depuis longtemps rasés ou ensevelis sous le sable, excepté dans quelques endroits et notamment vers l'est, où l'on en reconnaît la trace, formaient la première défense de la ville.

Verum etiam et antemuralibus eadem soliditate fabrefactis cincta est per gyrum et communita diligentius.

Le tout avait été bien et solidement bâti, et les pierres jointoyées avec un ciment excellent, dont Guillaume de Tyr vante justement la bonne qualité.

Duritiem lapidis vincente cæmento nexorum.

Franchissons maintenant l'enceinte dont nous venons de décrire

les restes, et pénétrons dans l'intérieur de la ville. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que, au lieu d'avoir devant les yeux l'image ou même l'ombre d'une ancienne cité, on se trouve en présence de nombreux jardins, appartenant aux habitants de Djoura et qui ne sont que la continuation de ceux qui entourent ce village. Le sol est presque partout occupé par une végétation luxuriante, que la culture ou la nature toute seule a fait naître, et, pour retrouver quelque chose des édifices d'Ascalon, il faut escalader une foule de haies ou de petits murs de séparation qui délimitent des vergers différents. C'est ce que j'ai fait, guidé par un fellah de Djoura, et voici les principales ruines qui ont tour à tour attiré mon attention :

1° Au milieu de la ville on distingue l'emplacement d'une grande église, aujourd'hui presque entièrement détruite. Il ne subsiste plus que de faibles restes de l'abside et, çà et là, les vestiges de quelques murs latéraux. Ces murs étaient épais, construits intérieurement en blocage et revêtus extérieurement d'un appareil très-régulier d'assez belles pierres parfaitement cimentées. Orientée vers l'est, cette église remonte peut-être à l'époque byzantine, au moins pour sa fondation première.

2° Au sud-est du monument précédent, deux pans de murs gigantesques, l'un debout, l'autre renversé, sont de même bâtis intérieurement en blocage et revêtus à l'extérieur de pierres d'un petit appareil, mais régulières; ils ont deux mètres d'épaisseur. L'édifice dont ils faisaient partie est rasé : mon guide lui donnait le nom d'*El-Kala'h* (le Château).

3° J'examinai ensuite plusieurs salles voûtées, presque à fleur du sol et communiquant les unes avec les autres; elles ressemblent à des citernes ou à des magasins souterrains. Suivant mon guide, c'était jadis la prison, *El-Habs*. A l'en croire, une galerie secrète, dont l'ouverture est actuellement bouchée, conduisait de là jusqu'à la mer.

4° A une faible distance de ces salles, un vaste trou, formant un ravin circulaire qui peut avoir douze à treize pas de diamètre, porte le nom de *Bir Ibrahim el-Haurani*. Cet immense puits est aujour-

d'hui en grande partie comblé; toutes les pierres de revêtement en ont été enlevées. Un vieux figuier et une vigne ont pris racine dans l'intérieur, le long de ses flancs. C'est là très-probablement le puits dont il est question dans Antonin le Martyr, et qui s'appelait le *puits de la Paix;* on y descendait par des degrés, et il renfermait la dépouille de trois martyrs.

Inde ingressi sumus Ascalonem. Ibidem est puteus Pacis, in modum theatri factus, in quo usque ad aquam descenditur per gradus, ubi requiescunt tres fratres martyres [1].

Dans une autre édition, ce passage, tel qu'il est cité par Reland [2], est un peu différent :

Inde ingressi sumus Ascalonem, ubi est puteus Pacis, *in loco theatri factus*, in quo requiescunt tres fratres martyres, propria nomina habentes, sed vulgariter Ægyptii vocantur.

D'après le premier texte, comme on le voit, ce puits était lui-même construit « en forme de théâtre, » *in modum theatri factus*, ou plutôt, vraisemblablement, en forme d'amphithéâtre. On parvenait jusqu'à l'eau au moyen de degrés, ce qui s'accorde parfaitement avec l'apparence que présente encore le ravin circulaire dont j'ai parlé et qui s'appelle *puits d'Ibrahim le Hauranien.*

Si le second texte, au contraire, est préférable, ce que je ne suis pas porté à croire, ce puits aurait été « creusé dans le théâtre, » *in loco theatri factus*, et alors nous serions là sur l'emplacement d'un édifice de cette espèce.

Benjamin de Tudèle, dans la dernière partie du XII[e] siècle, signale, au milieu de la ville d'Ascalon, « qui, dit-il, s'appelait d'abord Benibera, » un puits nommé *Bir Abraham el-Khalil,* parce que l'on en attribuait l'origine à ce patriarche. C'est très-vraisemblablement notre *Bir Ibrahim el-Haurani.*

5° Ailleurs, dans un autre jardin, je rencontre les débris d'une seconde église, qui, avant d'être consacrée au culte chrétien, avait

[1] Antonini Martyris *Itinerarium*, p. 24. — [2] Reland, *Palæstina*, p. 589.

succédé à un temple païen, et avait elle-même été remplacée par une mosquée. Sur le lieu qu'elle occupait, et qui est actuellement planté de figuiers et de pins, gisent encore huit fûts de colonnes de granit gris, soit intacts, soit mutilés; ils mesurent soixante-cinq centimètres de diamètre. Les deux qui sont entiers ont cinq mètres trente centimètres de long. Ces colonnes sont celles qui ont été exhumées par lady Stanhope, dans les fouilles que, en 1815, elle fit exécuter en cet endroit, et sur lesquelles son médecin nous a laissé des détails très-intéressants [1].

Les tranchées qu'elle avait ouvertes à cette époque sont aujourd'hui presque entièrement comblées; elles l'étaient beaucoup moins en 1854, lorsque je visitai Ascalon pour la première fois.

Cette célèbre Anglaise, comme on le sait, fit, pendant quinze jours, fouiller de fond en comble l'emplacement présumé de l'ancien temple de Vénus Astarté, où l'on supposait qu'était enfoui un trésor important. Elle avait sous ses ordres cent cinquante Arabes, dont elle dirigeait elle-même les travaux. Les musiciens du pacha d'Acre ranimaient de temps en temps, par leurs symphonies, l'ardeur des ouvriers; mais ce qui excitait surtout leur zèle et leurs efforts, c'était l'espoir de découvrir enfin ce trésor caché, qui devait les enrichir tous, ou, du moins, dont ils s'attendaient à avoir leur part. Outre des murs très-épais, un grand nombre de colonnes de granit, de fragments de marbre et de chapiteaux furent mis à jour, et, en creusant des tranchées de plus en plus profondes, on trouva comme trois couches différentes de débris et trois pavés superposés, qui marquaient les trois âges du monument. Ces trois pavés, par leurs caractères distincts, indiquaient que cet édifice avait été d'abord soit un temple, soit un palais, et qu'ensuite il était devenu une église chrétienne, puis une mosquée, dont le *mihrab* existait encore quand on commença les fouilles. Le quatrième jour, on vit paraître une magnifique statue de marbre blanc couchée sur le sol, dont la draperie était fort riche et qui semblait représenter un empereur

[1] *Travels of lady Hester Stanhope*, narrated by her physician, t. III, p. 152-169.

romain; le tronc seul mesurait deux mètres de long; la tête et les pieds manquaient. Au-dessous de cette statue on découvrit un beau piédestal de marbre blanc. D'autres débris de différentes sortes furent déterrés, en poussant les fouilles à une plus grande profondeur; mais, quoiqu'on eût atteint les fondations mêmes du monument primitif, et que le terrain eût été retourné de toute manière, pas la moindre petite pièce d'or ne brilla aux yeux des ouvriers découragés. Ils s'imaginèrent alors que la statue recélait dans ses flancs le trésor tant cherché, et, afin de les désabuser, lady Stanhope se vit contrainte de la faire mettre en pièces.

6° Dans un jardin voisin du précédent, une colonne de granit gris, encore debout, et dont le diamètre est un peu moins considérable que celui des colonnes qui ornaient l'édifice fouillé par lady Stanhope, appartient à un autre monument, qui a été comme effacé du sol, ou, du moins, dont on n'aperçoit plus que ce reste unique, les autres vestiges ayant complétement disparu, soit qu'ils aient été enlevés, soit que la terre les recouvre.

7° Dans la partie occidentale de la ville, on remarque les arasements d'une troisième église, orientée, comme les deux premières, de l'ouest à l'est, et à trois nefs. Les murs en étaient très-épais et construits avec des pierres d'un petit appareil, mais très-régulières à l'extérieur et bien cimentées. Autant qu'il m'a été possible de la mesurer, elle avait quarante-cinq pas de long sur vingt-quatre de large. Intérieurement, quatre piliers sont encore debout. Bâtis d'après le même système que les murs, ils étaient flanqués, à droite et à gauche, d'une colonne de marbre d'un blanc bleuâtre, surmontée d'un chapiteau corinthien.

8° Ailleurs j'ai cru reconnaître l'emplacement d'un théâtre. Les mouvements du terrain semblent indiquer la trace d'anciens gradins, et quelques tronçons de colonnes de granit, dont la base est encore en place, peuvent être considérés comme les débris d'un portique.

9° Dans un enclos inculte en ce moment s'étend un long mur, mesurant un mètre d'épaisseur sur trois mètres cinquante centi-

mètres d'élévation. Il paraît avoir fait partie de l'enceinte extérieure d'une grande habitation. Construit avec des pierres d'un petit appareil, mais très-régulièrement agencées entre elles, il est actuellement tapissé d'un magnifique cep de vigne, qui court et serpente sur l'un de ses côtés.

10° Je signalerai enfin un certain nombre de citernes éparses çà et là et une quinzaine de puits, la plupart antiques, qui fournissent encore de l'eau aux habitants de Djoura pour l'arrosement de leurs jardins. Ces puits sont tous entourés, à leur orifice, de débris antiques, tels que fûts ou tronçons de colonnes, bases et chapiteaux, intacts ou mutilés, plaques de marbres divers, etc. L'un, appelé *Bir Bordj el-Banat*, avoisine un bastion à moitié démoli, et situé au sud-ouest de l'enceinte, qui a gardé le nom de *bastion des Filles*. Tobler [1] remarque qu'il est question, à l'époque des croisades, d'une *tour des Filles*, accordée, dans la ville d'Ascalon, en 1177, par la comtesse Sibylle, aux chevaliers de Saint-Jean. Gautier Winisauf, comme le fait observer M. Poujoulat [2], cite également une tour de ce nom au nombre de celles qui flanquaient les remparts d'Ascalon.

A l'époque d'Origène, on montrait dans cette ville des puits célèbres, qui remontaient, dit-on, jusqu'à Abraham [3].

La même tradition est reproduite par Eusèbe dans l'*Onomasticon*, au mot φρέαρ ὅρκου.

Καὶ πλείονά ἐστι φρέατα ἐν τῇ Γραφῇ, καὶ εἰς ἔτι νῦν ἐν τῇ Γεραριτικῇ καὶ ἐπ' Ἀσκαλῶνος δείκνυται.

Quant au passage d'Antonin le Martyr, relatif au puits de la Paix, à Ascalon, il est inutile d'en faire de nouveau ici mention, car je l'ai déjà cité un peu plus haut.

Telle est la description, sommaire mais fidèle, de l'état actuel des ruines d'Ascalon. Après avoir consacré la journée entière du 24 mai à les parcourir et à les examiner avec soin, je regagnai

[1] Tobler, *Dritte Wanderung nach Palästina*, p. 40.

[2] *Correspondance d'Orient*, t. V, p. 384.

[3] Origenes, *Contra Celsum*, l. III.

vers le soir ma tente. Elle avait été dressée près d'une petite mosquée abandonnée, sur une colline qui forme le point le plus élevé des falaises dans la partie occidentale de la ville. Tous les habitants de Djoura avaient quitté les jardins d'A'skoulan pour se retirer dans leur village. Nous étions donc les seuls hôtes de la grande enceinte déserte où nous campions. Du monticule où nous étions placés notre regard planait, d'un côté, sur la mer, dont les vagues, agitées par une houle assez forte, battaient la plage; de l'autre, il embrassait tout le périmètre d'Ascalon, et, au delà, vers l'est, apparaissaient dans le lointain, à l'horizon, les monts de Juda. Les cimes de ces montagnes étaient en ce moment illuminées par les derniers feux du soleil couchant. Bientôt ces lueurs s'évanouirent, et la nuit enveloppa tout de ses ombres. Un religieux et solennel silence régnait autour de nous; il n'était interrompu que par le bruit sourd et monotone des flots qui grondaient à nos pieds. J'évoquai alors devant mon imagination les grands souvenirs qui peuplent ces lieux à jamais mémorables, et je repassai tour à tour dans mon esprit les principaux événements dont cette enceinte, autrefois si vivante et si animée, maintenant morte et solitaire, a été jadis le théâtre. Quel contraste entre les splendeurs et l'agitation du passé et la morne désolation du présent! Cette comparaison rappelait comme d'elle-même à ma pensée cette antique prédiction du prophète Sophonie, qui s'écriait, il y a tant de siècles : « Gaza sera détruite, et Ascalon changé en désert [1]. »

EMBOUCHURE DU NAHR ERIBIAH.

Le lendemain, 25 mai, à quatre heures cinquante minutes du matin, je me mets en marche avec l'un de mes bachibouzouks, pour aller à la recherche de l'ancien *Maiumas Ascalonis*, ou établissement maritime d'Ascalon, dont il a été déjà question, à propos de la rade de cette ville.

[1] *Sophonie*, c. II, v. 4.

Nous nous dirigeons d'abord vers le sud, où l'on m'avait signalé l'existence de plusieurs ruines, et nous côtoyons de très-près le rivage. Au delà de l'enceinte d'Ascalon, je remarque que les falaises s'abaissent et sont beaucoup moins élevées que celles sur lesquelles avaient été bâtis, du côté de la mer, les remparts de la ville.

A cinq heures quinze minutes, je laisse sur ma gauche quelques ruines, que j'examinerai à mon retour.

A six heures quinze minutes, nous arrivons à l'embouchure du *Nahr Eribiah*, نهر اربيه, désigné aussi sous le nom de *Nahr A'skoulan*, نهر عسقلان. Il forme en cet endroit, dans un assez vaste demi-cercle décrit par la côte sur ce point, une sorte d'étang, qui se replie plusieurs fois sur lui-même et où l'eau semble dormante; près de la mer, néanmoins, il y a un véritable courant.

Franchissant à gué ce *nahr*, à son embouchure même, nous poussons notre marche vers le sud jusqu'à sept heures trente minutes du matin, sans rencontrer nulle part depuis Ascalon les traces d'un port antique un peu nettement accusé.

KHIRBET AMARIS.

Revenant alors sur nos pas, nous longeons le rivage de moins près, et, montant sur les falaises qui le bordent, nous les suivons dans la direction du nord, parallèlement à la route que nous avons parcourue et à la distance moyenne de cent vingt mètres du rivage, afin que, si ces falaises gardaient les vestiges de quelque établissement maritime, ils ne pussent nous échapper.

A huit heures quinze minutes, nous traversons des ruines appelées *Khirbet Amaris*, خربة اماريس. Elles sont peu considérables et couvrent un monticule sablonneux, qui domine le rivage d'environ douze mètres. De nombreux fragments de poterie et des amas de pierres de petite dimension percent à travers le sable, qui a enseveli presque entièrement les débris de cette localité. Devant cette ruine, du reste, aucune anse naturelle n'est formée par le rivage; il n'y a qu'une rade ouverte à presque tous les vents.

KHIRBET OUMM ECH-CHOUKOF.

A huit heures trente minutes, nous rencontrons un second *khirbet*, qui m'est désigné sous le nom de *Khirbet Oumm ech-Choukof*, خربة امّ الشقف. Des tessons de poterie sont épars de tous côtés sur le sol en cet endroit, mêlés à de menus matériaux enterrés dans le sable. Il y avait là également un village antique, mais on n'y observe aucune trace de port, soit naturel, soit artificiel.

AUTRES RUINES SANS NOM.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous repassons le Nahr Eribiah.

A neuf heures dix-sept minutes, nous foulons aux pieds d'autres ruines, dont je ne puis apprendre le nom; plusieurs substructions sont encore visibles. Des fragments de poterie sont dispersés au milieu du sable, sur un monticule voisin de la plage.

A neuf heures quarante-cinq minutes, quelques débris peu importants et également sans nom attirent ensuite un instant mon attention sur un autre tertre sablonneux.

RETOUR À ASCALON.

A dix heures quatre minutes, nous rentrons dans l'enceinte d'Ascalon. Après quelques moments de repos, je recommence à errer au milieu des ruines de cette ville, afin de m'en rendre un compte plus exact, en examinant plus à loisir les parties que je n'avais pu étudier la veille que d'une manière superficielle.

OUALY ECH-CHEIKH HAOUED.

A quatre heures du soir, je quitte de nouveau cette enceinte, qui m'est dès lors bien connue, et je m'achemine vers le nord, le long

de la plage, jusqu'à l'*Oualy ech-Cheikh Haoued*, والى الشيخ هود. Ce sanctuaire s'élève, à vingt-cinq minutes environ au nord d'Ascalon, sur un monticule sablonneux. Des fragments de poterie et les vestiges peu distincts de plusieurs anciennes constructions sont seuls apparents au-dessus du sol.

Au coucher du soleil, je retourne au lieu de mon campement.

OÙ ÉTAIT SITUÉ LE MAIUMAS ASCALONIS?

En résumé, de l'examen que je viens aujourd'hui de faire de la côte, au nord et au sud d'Ascalon, résulte pour moi la certitude que le *Maiumas Ascalonis*, s'il était dans le voisinage de cette ville, comme tout doit le faire supposer, est complétement détruit ou ensablé. Si nous le cherchons au sud, on peut en reconnaître les vestiges dans l'un des *khirbet* que j'ai signalés de ce côté; si, au contraire, nous le cherchons au nord, il est permis peut-être de le placer à l'Oualy ech-Cheikh Haoued. Dans l'un comme dans l'autre cas, cet établissement maritime ne jouissait pas d'un véritable port, mais seulement d'une rade, qui devait être fort dangereuse en hiver, et même dans la belle saison, quand la mer était tant soit peu agitée par les vents.

L'histoire ne nous fournit d'ailleurs aucun renseignement sur cette petite ville, espèce de faubourg ou de comptoir maritime d'Ascalon, qui avait néanmoins son évêque distinct et que nous ne connaissons, comme je l'ai déjà dit, que par une lettre synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, insérée dans les actes du concile tenu à Constantinople en 518. Dans cette lettre il est question d'un évêque du *Maiumas* d'Ascalon, appelé Étienne et différent de l'évêque de cette dernière ville, qui se nommait alors Antonin.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'ASCALON.

Ascalon, en hébreu אַשְׁקְלוֹן, *Achkelon*, en grec Ἀσκάλων, en latin *Ascalon*, en arabe عسقلان, *A'skoulan*, était l'une des cinq principales villes des Philistins, lorsque les Hébreux pénétrèrent dans la Terre promise. Il en est fait mention pour la première fois dans le livre de Josué, à propos des limites de la Pentapole philistine.

A fluvio turbido qui irrigat Ægyptum usque ad terminos Accaron, contra aquilonem; terra Chanaan, quæ in quinque regulos Philisthiim dividitur: Gazæos et Azotios, Ascalonitas, Gethæos et Accaronitas [1].

Bien qu'elle fût comprise dans le territoire de la tribu de Juda, il n'est pas dit dans la Bible, lors du partage opéré par Josué, qu'elle ait été assignée à cette tribu.

Après la mort de Josué, elle tomba toutefois sous la domination des enfants de Juda.

Cepitque Judas Gazam cum finibus suis, et Ascalonem atque Accaron cum terminis suis [2].

Étienne de Byzance [3], d'après Xanthus de Lydie et Nicolas de Damas, prétend qu'Ascalon avait été bâti par un certain Ascalus, fils d'Hyménée, qu'Aciamus, roi de Lydie, avait envoyé à la tête d'une armée en Syrie, et qui s'y fixa à cause de l'amour qu'il avait conçu pour une fille du pays.

Nous reconnaissons là cette tendance des Grecs à expliquer l'étymologie des noms de villes par les noms de fondateurs, qu'ils inventent au besoin, quand l'histoire ne leur en fournit point. Ici, comme

[1] *Josué*, c. XIII, v. 3. — [2] *Juges*, c. I, v. 18. — [3] Étienne de Byzance, *in Lydiacis*.

l'ont remarqué depuis longtemps Bochart[1] et l'abbé Mignot[2], cette étymologie est évidemment fausse; car le livre de Josué, ainsi que nous l'avons vu par le verset cité plus haut, signale la ville d'Ascalon comme existant déjà quand les Hébreux envahirent le pays : elle était, par conséquent, antérieure à l'époque marquée, pour sa fondation, par Xanthus de Lydie et par Nicolas de Damas.

Le mot *Ascalon* est probablement kananéen ou philistaïque.

S'il faut en croire Diodore de Sicile, Sémiramis aurait reçu le jour dans cette ville. Cet historien[3] nous raconte que Derketo, mère de cette princesse, honteuse des liaisons qu'elle avait eues avec un jeune Syrien, et dont Sémiramis était le fruit, se jeta dans un lac près d'Ascalon, après avoir fait tuer son amant et exposer sa fille dans un lieu désert. Les Syriens lui élevèrent près du lac un temple magnifique, où ils l'adorèrent sous la forme d'un poisson ayant une tête de femme. Quant à Sémiramis, nourrie par des colombes, elle fut ensuite recueillie et adoptée par un certain Simmas, intendant des bergeries royales, et, plus tard, après une suite d'événements qu'il n'est pas dans mon sujet de rapporter ici, elle devint l'épouse du roi Ninus, fondateur de Ninive, et fonda elle-même Babylone sur les rives de l'Euphrate.

Voici le passage de Diodore où il est question du marais voisin d'Ascalon et du temple élevé sur ses bords :

Κατὰ δὲ τὴν Συρίαν τοίνυν ἐστὶ πόλις Ἀσκαλων, καὶ ταύτης οὐκ ἄποθεν λίμνη μεγάλη καὶ βαθεῖα, πλήρης ἰχθύων· παρὰ δὲ ταύτην ὑπάρχει τέμενος θεᾶς ἐπιφανοῦς, ἣν ὀνομάζουσιν οἱ Σύροι Δερκετοῦν· αὕτη δὲ τὸ μὲν πρόσωπον ἔχει γυναικὸς, τὸ δὲ ἄλλο σῶμα τοῦ ἰχθύος.

« En Syrie il y a une ville appelée Ascalon, et, non loin de cette ville, est un marais grand, profond et plein de poissons. Près de ce marais s'élève un temple consacré à une divinité célèbre, que les Syriens nomment Derketo; cette déesse a le visage d'une femme et le reste du corps d'un poisson. »

A trois kilomètres environ à l'est d'A'skoulan et à un kilomètre

[1] Bochart, *Geographia sacra*, p. 99.

[2] L'abbé Mignot, *Sixième Mémoire sur les Philistins*. (T. XXXIV du *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.)

[3] Diodore de Sicile, II, IV.

à peine à l'ouest d'El-Medjdel, j'ai signalé, au commencement du précédent chapitre, un petit marais, peu profond. Était-il, dans l'antiquité, plus considérable, et alors répondait-il mieux qu'aujourd'hui à la description de Diodore de Sicile? Je l'ignore. Dans tous les cas, je n'ai remarqué près de ce marais aucune ruine qui pût être celle d'un temple renversé.

Au sud d'A'skoulan, à la distance de cinq kilomètres et demi, le Nahr Eribiah forme, à son embouchure, comme je l'ai dit, une sorte d'étang assez vaste, aux contours sinueux, profond et poissonneux, qui cependant a un écoulement vers la mer. J'ai aperçu plusieurs pêcheurs qui y jetaient leurs filets. Serait-ce là le marais «grand, profond et poissonneux,» *λίμνη μεγάλη καὶ βαθεῖα, πλήρης ἰχθύων*, mentionné par Diodore de Sicile? Je le croirais volontiers, bien qu'il soit moins rapproché que le dernier de la ville d'Ascalon; mais l'expression grecque *οὐκ ἄποθεν* (non loin de) est un peu vague, et permet aussi bien de supposer une distance de cinq kilomètres et demi que de trois seulement. Du reste, là non plus je n'ai rencontré aucune trace d'un temple antique. Peut-être a-t-il été détruit à l'avénement du christianisme.

La déesse Derketo était également adorée à Joppé, ainsi que nous l'apprenons par Pline :

Joppe Phœnicum antiquior terrarum inundatione, ut ferunt..... Colitur illic fabulosa Derceto [1].

Les Grecs la désignaient pareillement sous les noms de *Ἀτάργατις*, *Ἀτέργατις*, *Ἀταργάτη* et *Ἀθάρα* [2].

Les Syriens, ajoute Diodore de Sicile dans le passage dont j'ai cité tout à l'heure quelques lignes, croyaient honorer cette déesse en s'abstenant de manger des poissons et en regardant les colombes comme des oiseaux sacrés.

Cet usage nous est confirmé par Lucien :

Ἰχθύας χρῆμα ἱρὸν νομίζουσι καὶ οὔποτε ἰχθύων ψαύουσι, καὶ ὄρνιθας τοὺς

[1] *Histoire naturelle*, V, XII. — [2] Strabon, XVI, III.

μὲν ἄλλους σιτέονται, περιστερὴν δὲ μούνην οὐ σιτέονται, ἀλλὰ σφίσι ἥδε ἱρη. Τὰ δὲ γιγνόμενα δοκέει αὐτοῖς ποιέεσθαι Δερκετοῦς καὶ Σεμιράμιος εἵνεκα, τὸ μὲν ὅτι Δερκετὼ μορφὴν ἰχθύος ἔχει, τὸ δὲ ὅτι τὸ Σεμιράμιος τέλος ἐς περιστερὴν ἀπίκετο [1].

« Les Syriens regardent les poissons comme une chose sacrée : aussi n'y touchent-ils jamais. Quant aux oiseaux, ils mangent de tous, à l'exception de la colombe seule, dont ils s'abstiennent et qui est sacrée pour eux. Ils paraissent agir ainsi à cause de Derketo et de Séniramis : dans le premier cas, parce que Derketo a la forme d'un poisson; dans le second, parce que Séniramis fut, à sa mort, transformée en colombe. »

Cette consécration des colombes, à Ascalon, fait qu'elles y abondaient extraordinairement, comme le témoigne le passage suivant de Philon dans Eusèbe :

Τῆς Συρίας ἐπὶ θαλάττῃ πόλις ἐστὶν, Ἀσκάλων ὄνομα· γενόμενος ἐν ταύτῃ, καθ' ὃν χρόνον εἰς τὸ πατρῷον ἱερὸν ἐστελλόμην, εὐξόμενός τε καὶ θύσων, ἀμήχανόν τι πελειάδων πλῆθος ἐπὶ τῶν τριόδων καὶ κατ' οἰκίαν ἑκάστην ἐθεασάμην· πυνθανομένῳ δέ μοι τὴν αἰτίαν, ἔφασαν οὐ θεμιτὸν εἶναι συλλαμβάνειν· ἀπειρῆσθαι γὰρ ἐκ παλαιοῦ τοῖς οἰκήτορσι τὴν χρῆσιν [2].

« Il est une ville de Syrie, située sur le bord de la mer, nommée Ascalon. M'y trouvant et pendant que je me rendais au temple principal, afin d'y prier et d'y offrir des sacrifices, j'aperçus une multitude innombrable de colombes dans les carrefours et à chaque maison. Comme j'en demandais la raison, on me dit qu'il était défendu de prendre ces oiseaux, attendu que, depuis une époque fort reculée, l'usage en était interdit aux habitants. »

La déesse Derketo était probablement la même divinité que celle qui avait un temple à Ascalon, sous le nom de Vénus Céleste ou Uranie, temple qui fut pillé par les Scythes, lorsque, après la défaite de Cyaxare Ier, roi des Mèdes, ils se rendirent maîtres de la haute Asie et pénétrèrent jusqu'en Égypte, d'où Psammétichus les détourna par de riches présents. Ils rebroussèrent chemin vers Ascalon, et quelques-uns d'entre eux pillèrent le temple de Vénus Uranie. Selon Hérodote, ce sanctuaire était le plus ancien de tous ceux qui avaient été consacrés à cette déesse.

[1] Lucien, *De Dea Syria*, c. XIV. — [2] Eusèbe, *Préparation évangélique*, VIII.

Ἔστι δὲ τοῦτο τὸ ἱρὸν, ὡς ἐγὼ πυνθανόμενος εὑρίσκω, πάντων ἀρχαιότατον ἱρῶν ὅσα ταύτης τῆς θεοῦ· καὶ γὰρ τὸ ἐν Κύπρῳ ἱρὸν ἐνθεῦτεν ἐγένετο, ὡς αὐτοὶ λέγουσι Κύπριοι, καὶ τὸ ἐν Κυθήροισι Φοίνικές εἰσι οἱ ἱδρυσάμενοι, ἐκ ταύτης τῆς Συρίης ἐόντες[1].

« Ce temple, comme cela résulte de mes informations, est antérieur à tous ceux qui ont été élevés en l'honneur de cette déesse; car celui de Cypre, de l'aveu des Cypriotes eux-mêmes, était une fondation d'Ascalon, et quant à celui de Cythère, il a été construit par des Phéniciens, originaires de cette partie de la Syrie. »

Cette Vénus Uranie elle-même paraît identique avec la déesse Asthoreth, appelée par les Grecs *Astarté*, et que Jérémie nomme *la Reine du ciel.*

Filii colligunt ligna, et patres succendunt ignem, et mulieres conspergunt adipem, ut faciant placentas Reginæ cœli, et libent diis alienis, et me ad iracundiam provocent[2].

« Les fils amassent le bois, les pères allument le feu et les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la Reine du ciel et pour sacrifier à des dieux étrangers, afin de provoquer ma colère. »

Le même prophète parle encore ailleurs des libations et des sacrifices offerts à la Reine du ciel.

Sed facientes faciemus omne verbum quod egredietur de ore nostro, ut sacrificemus Reginæ cœli et libemus ei libamina[3].

« Mais nous exécuterons tous les vœux qui sortiront de notre bouche, en sacrifiant à la Reine du ciel et en lui offrant des libations. »

« La dénomination de *Astoreth*, dit M. Munk[4], a probablement une origine indo-germanique et signifie « astre. » Dans la Bible cette divinité est souvent appelée *Aschéra* (la fortunée); elle portait aussi le nom de *Baala* ou *Baaltis*, féminin de Baal[5]. Dans l'origine, cette déesse représentait sans doute la lune, mais, plus tard, par l'influence d'autres cultes voisins, on lui donna aussi les emblèmes et les attributions de plusieurs autres divinités, notamment de

[1] Hérodote, I, cv.
[2] *Jérémie*, c. VII, v. 18.
[3] *Ibid.* c. XLIV, v. 17.
[4] Munk, *Palestine*, p. 90 *a*.
Eusèbe, *Préparation évangélique*, I, X.

Vénus. Elle fut représentée primitivement avec des cornes de taureau, comme l'Isis Égyptienne, ce qui la caractérise suffisamment comme déesse de la lune.»

Mais il est temps de mettre un terme à cette digression et de revenir à l'histoire d'Ascalon.

L'an 1137 avant Jésus-Christ, cette ville est mentionnée dans la Bible, à l'occasion des faits étonnants qui ont marqué la vie de Samson. C'est là qu'il tua trente Philistins, pour en donner les vêtements à ceux qui avaient deviné son énigme : «De celui qui mangeait est sortie la nourriture, et la douceur est venue du fort[1].»

Après avoir eu ses princes particuliers et avoir participé aux différentes luttes que les Philistins soutinrent contre les Israélites, Ascalon, comme toutes les autres villes de la Pentapole, succomba aux armes de David, et, sous Salomon, cette place payait un tribut à ce prince.

Redevenue indépendante, elle fut assujettie ensuite aux Assyriens par Sargon, puis par Sennachérib, ainsi que l'attestent les inscriptions cunéiformes de Khorsabad.

On lit, en particulier, sur le fameux prisme de Sennachérib :

Mais Sidka, roi d'Ascalon, ne se soumit pas à moi : j'enlevai les dieux de la maison paternelle, lui et sa femme, ses fils et ses filles, ses frères, les rejetons de sa race, et je les conduisis en Assyrie. J'instituai, pour régner sur la ville d'Ascalon, Sartibkakri, fils de Rakibti, qui avait été roi auparavant, et je lui imposai la prestation de tributs comme reconnaissance de ma suzeraineté, et il établit l'ordre.

Dans les prédictions des prophètes nous la trouvons citée parmi les autres villes des Philistins sur lesquelles doit s'appesantir la colère du Seigneur[2].

Plus tard, elle fut soumise successivement aux Perses et aux Grecs. Avant de tomber sous la domination romaine, elle put, grâce aux divisions de la famille des Séleucides, se constituer, sous

[1] *Juges*, c. XIV, v. 14. — [2] *Jérémie*, c. XXV, v. 20; c. XLVII, v. 5, 7. — *Amos*, c. I, v. 8. — *Sophonie*, c. II, v. 4, 7. — *Zacharie*, c. IX, v. 5.

le protectorat de Rome, en une république qui maintint quelque temps son indépendance; et, à partir de ce moment, commence pour elle une ère qui, suivant les uns, date de l'an 650, et, suivant les autres, de l'an 655 de la fondation de Rome. C'est d'après cette ère qu'il faut calculer les années qui sont marquées sur un certain nombre de monnaies frappées à Ascalon. Le docte Reland en signale plusieurs[1]. La plupart, comme je l'ai déjà dit, portent comme effigie la figure d'une femme la tête couronnée de tours, le pied sur une proue, tenant de la main droite une colombe et de la gauche une lance.

Hérode le Grand, qui naquit à Ascalon, l'embellit, en y faisant construire des bains, de magnifiques fontaines, de superbes et vastes portiques.

Ἀσκαλωνίταις δὲ βαλανεῖα καὶ κρήνας πολυτελεῖς, πρός τε περίστυλα θαυμαστὰ τήν τε ἐργασίαν καὶ τὸ μέγεθος[2].

Après la mort de ce prince, Auguste fit cadeau à Salomé, sœur de celui-ci, du château royal d'Ascalon.

Σαλώμῃ δὲ πρὸς οἷς ὁ ἀδελφὸς ἐν ταῖς διαθήκαις ἀπονέμει, Καῖσαρ δὴ χαρίζεται καὶ τὴν ἐν Ἀσκάλωνι βασίλειον οἴκησιν[3].

Pendant la guerre judaïque, cette ville fut dévastée par un violent incendie, que les Juifs révoltés y avaient allumé. Les Ascalonites exercèrent, à leur tour, de terribles représailles sur les Juifs qui habitaient au milieu d'eux et ils en égorgèrent deux mille cinq cents.

Après la défaite de Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, l'an 65 de l'ère chrétienne, les partisans de la guerre contre les Romains, exaltés par cette victoire et avides de combattre, se hâtèrent de marcher sur Ascalon, ville très-fortifiée, il est vrai, comme le remarque l'historien Josèphe[4], mais qui n'avait plus alors pour garnison qu'une cohorte d'infanterie et une aile de cavalerie. Les

[1] Reland, *Palæstina*, p. 595.

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, xxi, § 2.

[3] *Antiquités judaïques*, XVII, xi, § 5.

[4] *Guerre des Juifs*, III, ii, § 1.

Juifs étaient commandés par Niger de Pérée, Silas de Babylone et Jean l'Essénien, trois chefs à la fois pleins de courage et d'expérience. Leur attaque cependant vint échouer contre la tactique des Romains et l'habileté de leur général. Repoussés avec des pertes énormes et poursuivis avec acharnement dans la plaine, ils furent contraints de se retirer, ayant à regretter le trépas de dix mille des leurs, et, entre autres, de deux de leurs chefs, Jean et Silas. Ceux qui avaient échappé à la mort se réfugièrent, blessés pour la plupart, dans une petite ville d'Idumée, nommée par Josèphe Sallis. Un pareil désastre ne les ayant pas découragés, ils revinrent bientôt à la charge et avec des forces beaucoup plus considérables, pour tenter une nouvelle attaque contre Ascalon. Mais ils tombèrent dans une embuscade qui leur avait été dressée par le général romain, et, enveloppés par la cavalerie ennemie, avant d'avoir pu se former en bataille, ils laissèrent encore huit mille d'entre eux sur le terrain et durent chercher leur salut dans la fuite.

Les Ascalonites étaient alors considérés comme formant, depuis cent soixante et dix ans environ, une cité libre, sous la protection des Romains. Aussi Pline[1] donne-t-il à celle-ci le nom de *oppidum liberum*.

Ascalon se montra très-attaché aux superstitions païennes, et le christianisme ne put s'y établir qu'avec beaucoup de peine. Quand Julien l'Apostat chercha à relever le culte des faux dieux, la haine des Ascalonites éclata avec fureur contre les chrétiens et ils commirent à leur égard des actes d'une férocité barbare.

Nous lisons en effet dans la *Chronique Pascale*, à l'année 361 de notre ère :

Ἐν δὲ Γάζῃ καὶ Ἀσκάλωνι πρεσβυτέρους καὶ παρθένους ἀναιροῦντες καὶ μετὰ τοῦτο ἀναπλύσσοντες καὶ τὰ σώματα αὐτῶν κριθῶν πληρώσαντες, τοῖς χοίροις παρέβαλον.

« A Gaza et à Ascalon, ils mirent à mort des vieillards et des vierges, et ensuite, ouvrant leurs cadavres, ils les remplirent d'orge et les jetèrent en pâture aux pourceaux. »

[1] *Histoire naturelle*, V, XIV.

Toutefois, ces persécutions n'empêchèrent pas la religion chrétienne de prendre racine dans cette dernière ville, et l'histoire ecclésiastique nous a conservé les noms de plusieurs évêques d'Ascalon, ainsi que celui d'un évêque du *Maiumas Ascalonis* ou établissement maritime d'Ascalon. Ces évêques sont[1] :

1° Monginus ou Longinus, qui vivait au moment où l'hérésie d'Arius commençait à se former;

2° Sabinus, qui souscrivit au concile de Nicée, 325 ans après Jésus-Christ;

3° Auxentius, qui assista et souscrivit au premier concile général tenu à Constantinople, en 381;

4° Jovinus, qui assista au concile de Diospolis, en 415;

5° Leontius, dont le nom est plusieurs fois mentionné dans les actes du concile de Chalcédoine, en 451;

6° Antoninus ou Antonius, cité dans la lettre synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, à Jean, patriarche de Constantinople, pour la condamnation de Severus; il y est distingué de Stephanus, évêque du *Maiumas* d'Ascalon;

7° Enfin, Dionysius, qui assista au concile tenu à Jérusalem en 536.

Le christianisme dut probablement être étouffé dans Ascalon, lorsque cette ville tomba sous la domination des Arabes musulmans. Elle passa tour à tour entre les mains des khalifes Ommiades, puis des khalifes Abbassides, et enfin des khalifes Fatimites d'Égypte. Ces derniers en étaient les maîtres au moment où les croisés envahirent la Palestine. C'était alors l'une des places les plus fortes de cette contrée, et, après la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, en 1099, elle sut encore résister plus d'un demi-siècle à toutes les forces des chrétiens. Les Égyptiens la considéraient comme le seul boulevard qui pût les protéger, du côté de la Palestine, contre les progrès toujours croissants des Occidentaux.

[1] Le Quien, *Oriens Christianus*, t. III, p. 598 et suivantes.

Le khalife d'Égypte, El-Mostaaly-b-Illah, ayant envoyé contre Godefroi, qui venait de s'emparer de Jérusalem, son vizir El-Afdhal, celui-ci réunit sous les murs d'Ascalon une armée immense, évaluée à 200,000 combattants au moins, et que certains chroniqueurs même, notamment l'abbé d'Uraugen, l'Allemand Eckart[1], portent, en l'exagérant sans doute de beaucoup, à 100,000 chevaux et 400,000 hommes de pied.

Godefroi, au lieu d'attendre cet ennemi redoutable, résolut de marcher à sa rencontre. Toutes ses forces réunies ne dépassaient guère 20,000 hommes. Malgré l'extrême infériorité de leur nombre, les croisés s'avancèrent contre les musulmans avec une ardeur et une confiance incroyables. De leur côté, les Égyptiens affectaient le plus profond mépris pour la petite armée des chrétiens, qu'ils s'imaginaient, disaient-ils, *pouvoir submerger dans les flots seuls de leur salive* (in solis sputis submergere credebant[2]).

Le 12 août 1099, les deux armées se trouvèrent en présence dans les vastes plaines d'Ascalon. Du côté des chrétiens, Godefroi se plaça à l'aile gauche, où l'on pouvait croire qu'allait se porter le plus grand effort des Égyptiens; le comte de Toulouse occupait l'aile droite, qui s'appuyait à la mer; les deux Robert, Tancrède et les autres chefs étaient au centre. L'ordre de bataille des ennemis présentait l'apparence d'un immense croissant, dont les deux pointes, dit un chroniqueur[3], *s'avançaient à la façon des cornes d'un cerf*, pour envelopper les Francs. Après avoir fléchi le genou et invoqué le Dieu des combats, les croisés s'ébranlèrent les premiers. Le roi de Jérusalem s'établit de manière à pouvoir surveiller les portes d'Ascalon et contenir la garnison de cette place; le comte de Toulouse se jeta dans les vergers qui s'étendaient en dehors de la ville. Le duc de Normandie et le comte de Flandre engagèrent la bataille. Les Francs s'élancèrent avec une telle impétuosité contre leurs adversaires, que ceux-ci en furent tout d'abord déconcertés et étourdis.

[1] Livre d'Eckart, c. XVII. (Tome V de l'*Amplissime Collection* de Martène et Durand.)

[2] *Premier Supplément de Raymond d'Agiles*, p. 181 de la collection de Bongars.

[3] Foulcher de Chartres, c. XIX.

En vain les Égyptiens s'efforcèrent-ils d'écraser par leur nombre la faible armée des chrétiens; en vain leurs épais bataillons et les hordes sans cesse renaissantes de leurs cavaliers se succédaient continuellement, manœuvrant de manière à enfermer dans leurs lignes la poignée d'hommes qui osait les attaquer. Ces derniers, compensant par la vigueur et l'élan irrésistible de leurs mouvements leur extrême infériorité numérique, se précipitaient tête baissée au milieu de ces masses profondes et y portaient un indescriptible désordre. Les musulmans, abandonnés par leur général, qui avait pris la fuite dès le début de l'action, commencèrent bientôt à se débander; la confusion parmi eux fut alors à son comble, et ils tombèrent par milliers sous les coups de leurs redoutables vainqueurs. Ne sachant où tourner leurs pas pour échapper à la mort qui les menaçait de toutes parts, beaucoup d'entre eux se dirigèrent vers la mer, afin de chercher un refuge sur la flotte qui les avait amenés; mais celle-ci, à la vue d'un si effroyable désastre, avait gagné la haute mer. D'ailleurs, du côté de la marine, les Égyptiens rencontrèrent la division du comte de Toulouse, qui en fit un horrible carnage et les poussa dans les flots. D'autres s'efforcèrent de pénétrer dans la ville; mais l'encombrement des fuyards fut tel aux portes, que plus de 2,000 d'entre eux périrent, étouffés sous les pieds des hommes et des chevaux. Comme ils étaient poursuivis avec acharnement par les chrétiens, l'émir qui commandait à Ascalon, craignant que les Francs n'entrassent à leur suite dans l'intérieur de la place, ordonna d'en fermer les portes, et les malheureux musulmans, abattus et consternés, n'eurent plus même le courage d'opposer la moindre résistance à leurs adversaires. Le plus grand nombre s'enfuirent vers le sud, semant la plaine de morts et de mourants.

S'il faut en croire Albert d'Aix[1], les Égyptiens auraient perdu dans cette mémorable journée 35,000 hommes. L'auteur anonyme d'un petit écrit intitulé : *Brevis narratio belli sacri*, et inséré dans le

[1] Albert d'Aix, VI, L.

tome V de l'*Amplissime Collection* de Martène et Durand, va beaucoup plus loin, car il porte à plus de 100,000 le chiffre des musulmans tués. La perte des chrétiens fut, au contraire, insignifiante, et ils n'eurent à déplorer la mort d'aucun chef important. C'est cette bataille qui a inspiré à Jean-Baptiste Rousseau la belle strophe que voici :

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon[1].

Si les chrétiens avaient su profiter de leur victoire, ils auraient pu s'emparer de cette place. Mais la discorde éclata de nouveau entre Godefroi et le comte de Toulouse. Celui-ci, pour nuire à son rival, fit passer secrètement aux assiégés un message ainsi conçu : « Ne vous laissez point intimider par les menaces du duc de Lorraine et ne lui livrez point votre ville. Tous nos princes n'aspirent qu'à retourner dans leur patrie. » En même temps, il donna à ses troupes l'ordre du départ, et les autres chefs le suivirent. Godefroi, resté seul devant les remparts d'Ascalon, fut contraint de se retirer.

Baudoin Ier, successeur de ce prince sur le trône de Jérusalem en 1100, pour signaler son avénement par un fait éclatant, s'empressa de marcher contre Ascalon. Il sortit de la Ville sainte avec les plus braves de ses chevaliers, et arriva bientôt sous les murs d'Ascalon; mais la garnison restant renfermée dans l'enceinte de la place, et la saison étant trop avancée pour en entreprendre le siége en règle, il se contenta de ravager les campagnes environnantes.

En 1115, les Ascalonites attaquent en vain Joppé, qui se défend énergiquement.

En 1123, sous Baudoin II, ils menacent de nouveau Joppé, et,

[1] Livre III, ode v, *Aux princes chrétiens.*

pendant qu'une flotte égyptienne la bloque par mer, ils s'avancent pour la presser par terre; mais ils sont arrêtés par l'armée franque près d'Hibelin, l'ancienne Iamnia. Là ils sont vaincus, malgré la supériorité de leur nombre, et ils ne parviennent qu'avec peine à rentrer dans les murs d'Ascalon. Quelque temps après, ils osent faire deux incursions jusque dans les environs de Jérusalem, incursions qu'ils renouvellent, malgré les pertes et les échecs qu'ils subissent. Ce qui explique leur audace et leur force, c'est que les khalifes d'Égypte, comme nous l'apprennent les historiens du temps, regardant Ascalon comme la clef de la Palestine et comme leur principal rempart contre l'invasion chrétienne, leur envoyaient quatre fois par an des vivres, des armes et des recrues.

Pour arrêter les déprédations incessantes des Ascalonites, les chrétiens élevèrent contre eux diverses forteresses, entre autres celles d'Hibelin, de Blanche-Garde, de Bersabée, de Darum et la citadelle de Gaza.

Enfin, en 1153, Baudoin III se rendit maître d'Ascalon, après un siége de cinq mois. Il faut lire dans Guillaume de Tyr[1] la description de ce siége mémorable. Tandis que l'armée chrétienne, commandée par le roi en personne, attaquait les remparts d'Ascalon, une flotte, sous les ordres de Gérard de Sidon, et composée de quinze navires à éperons, appuyait par mer les efforts des assiégeants. Le second mois du siége, un grand nombre de pèlerins d'Occident, nouvellement débarqués à Jaffa, accoururent au secours de leurs frères sous les murs d'Ascalon, et dès lors l'attaque fut poussée avec une vigueur plus grande. On construisit de nombreuses machines, entre autres une tour roulante à plusieurs étages, avec du bois et des poutres tirés des navires. Au bout de cinq mois de siége, les forces de l'ennemi, après une suite non interrompue d'assauts sanglants, étaient sur le point de s'épuiser, lorsqu'une flotte égyptienne de soixante et dix voiles, ayant mis en fuite par sa seule approche la petite flotte de Gérard de Sidon,

[1] Willelm. Tyr. XVII, XXI, XXII, et suiv.

entra dans le port d'Ascalon et ravitailla la place, en lui apportant en outre des renforts. Toutefois, l'ardeur des chrétiens ne se ralentit point, et les attaques n'en devinrent que plus vives et plus meurtrières. La grande tour mobile, du haut de laquelle des centaines de soldats lançaient des pierres et des traits, était chaque jour approchée des remparts, et répandait l'effroi et la mort parmi les assiégés. Ceux-ci essayèrent de l'incendier; mais un fort vent d'est ayant repoussé la flamme vers la ville, un large pan de mur calciné s'écroula avec fracas. Les Templiers se précipitèrent les premiers par cette brèche, et, pour s'emparer eux seuls du butin, ils y placèrent des sentinelles qui avaient l'ordre d'empêcher les autres guerriers de les suivre. Entourés bientôt eux-mêmes par les assiégés, qui, à la vue de leur petit nombre, reprirent courage et fondirent en masse sur eux, ils furent contraints de revenir sur leurs pas.

Ce jour-là, la ville aurait infailliblement succombé, sans la cupidité des Templiers. La brèche fut aussitôt réparée par les Ascalonites, et les assiégeants commencèrent à désespérer d'emporter cette place; ils délibérèrent même un instant, dans un conseil de guerre, si l'on n'abandonnerait point le siége; mais le parti de l'honneur triompha. Le patriarche de Jérusalem et les évêques qui étaient dans la camp des croisés opinèrent énergiquement contre la retraite, en invoquant divers passages de l'Écriture dans lesquels Dieu promet son appui à ceux qui combattent pour sa cause. Il fut donc résolu que le siége serait poursuivi avec un redoublement d'ardeur, et bientôt la ville finit par capituler. Les habitants demandèrent et obtinrent la faculté de se retirer dans trois jours avec leur bagage. Le troisième jour, l'armée chrétienne entra processionnellement dans l'intérieur d'Ascalon. La principale mosquée fut consacrée à l'apôtre saint Paul. Les malheureux Ascalonites prirent le chemin de l'Égypte; mais ils périrent presque tous dans le désert, dépouillés et massacrés par les Turcs, qui leur reprochaient d'avoir livré aux chrétiens une ville musulmane.

Maîtres de cette cité, les croisés s'y établirent et y créèrent un

évêché, comme elle en avait eu un autrefois, avant de tomber au pouvoir des mahométans; mais ensuite, sur les réclamations de l'évêque de Bethléhem, cet évêché ayant été supprimé, l'Église d'Ascalon fut rattachée à celle de cette dernière ville.

En 1177, Baudoin IV, à peine monté sur le trône, remporta, dans le voisinage d'Ascalon, une éclatante victoire sur Saladin. Ce lui-ci, après avoir combattu vaillamment avec ses Mamelouks, ne put résister à l'impétuosité des Francs, et la plus grande partie de son armée périt dans cette bataille, qui rappelait aux chrétiens l'un des plus beaux triomphes obtenus jadis par Godefroi de Bouillon au milieu des mêmes plaines.

Baudoin, en mariant sa sœur Sibylle à Guillaume Longue-Épée, lui assigna Ascalon pour dot.

En 1187, Saladin prit sur les chrétiens une revanche terrible à la bataille de Hattin, qui lui livra la Palestine presque entière. Pour compléter son succès, maître d'un grand nombre de villes, qui s'empressèrent, afin de conjurer sa vengeance, de lui ouvrir leurs portes, il vint mettre le siége devant Ascalon. Quand la brèche eut été ouverte, il proposa la paix aux habitants; mais ceux-ci, n'écoutant que leur courage, renvoyèrent ses messagers sans les entendre. Le roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, que Saladin conduisait captif avec lui, les engagea alors lui-même à ne pas compromettre le sort de leurs femmes et de leurs enfants par une résistance inutile. Cédant à ses conseils, ils députèrent enfin les principaux d'entre eux à Saladin, lui déclarant qu'ils ne se rendraient que s'il prenait pitié de leurs familles et s'il promettait de briser les fers du roi de Jérusalem. Saladin accepta ces propositions; mais il ne consentit à rendre la liberté à Lusignan qu'après le délai d'une année.

A l'époque de la troisième croisade, lorsqu'en 1191 les chrétiens, sous Richard Cœur-de-Lion, s'avancèrent de nouveau contre Ascalon, Saladin, n'étant plus assez fort pour garder et défendre cette place, en ordonna la démolition. Lui-même travailla, dit-on, de ses propres mains à renverser les remparts et les mosquées, et il s'assit ensuite en pleurant sur les ruines de la « Fiancée de la Syrie, »

A'rousset ech-Cham, surnom que les musulmans donnaient alors, à cause de sa beauté, à la ville d'Ascalon.

Les croisés, en arrivant devant ses murs, en 1192, la trouvèrent déserte et démantelée. Ils s'occupèrent aussitôt d'en relever les remparts et les tours, et tous rivalisèrent d'abord d'ardeur pour la remettre en état de défense. Richard les encourageait par son exemple, par ses discours et par des distributions d'argent. A la longue néanmoins, plusieurs chefs commencèrent à s'indigner contre ce prince, disant hautement qu'ils n'étaient point venus en Palestine pour rebâtir Ascalon, mais pour conquérir Jérusalem. Le mécontentement augmenta peu à peu dans l'armée, et, l'attention de Richard ayant été appelée ailleurs, les travaux languirent.

Quelques mois après, les musulmans et les chrétiens conclurent une trêve de trois ans et huit mois, et Ascalon devint alors l'objet de violents débats, chaque parti prétendant à la possession de cette ville, dont les fortifications nouvelles n'étaient point encore entièrement terminées. Pour trancher la question, il fut décidé qu'elle serait renversée. Il paraît toutefois que son enceinte ne fut pas complétement démolie; car, en 1270, Bibars Bondokdar acheva de la détruire, dans la crainte que les chrétiens ne s'y fortifiassent de nouveau.

Depuis cette époque, Ascalon n'a plus été rebâti. Aboulféda, dans sa *Géographie*, déclare que, de son temps, cette ville était déserte et ensevelie sous ses ruines; qu'elle était située sur le rivage de la mer, et qu'un intervalle de trois parasanges s'étendait entre elle et Gaza. Les parasanges des Arabes équivalant chacune à trois milles, il y aurait eu neuf milles seulement entre ces deux villes, distance qui est trop faible de plusieurs milles.

Benjamin de Tudèle[1], qui avait vu Ascalon vers 1160, par conséquent, sept ans après la prise de cette place par Baudoin III, distingue le *nouveau* et l'*ancien Ascalon*, comme étant séparés l'un de l'autre par quatre parasanges, de telle sorte que le premier était à deux et le second à six parasanges d'Azot.

[1] Benjamini Tudelensis *Itinerarium*, p. 51.

D'abord ce voyageur est le seul qui nous révèle l'existence de deux villes de ce nom, et puis les chiffres qu'il nous donne pour l'intervalle qui séparait, suivant lui, la *nouvelle* de l'*ancienne* sont évidemment erronés. Étant venu en Palestine vers l'an 1160 de notre ère, ce qu'il appelle le *nouvel Ascalon* ne peut pas être différent des ruines que j'ai décrites et dont l'ensemble général répond parfaitement aux renseignements si nets et si précis que nous fournit Guillaume de Tyr au sujet de cette ville. Or ces ruines, au lieu d'être éloignées d'Azot de deux parasanges ou de six milles seulement, le sont, en réalité de onze milles. Quant à l'*ancien Ascalon*, il se trouverait, d'après l'assertion de Benjamin de Tudèle, à six parasanges d'Azot, c'est-à-dire à dix-huit milles, distance beaucoup trop forte et que contredit formellement la *Table de Peutinger*, qui n'indique que douze milles, ce qui est, à un mille près, l'intervalle compris entre Esdoud et les ruines d'Ascalon : celles-ci occupent donc l'emplacement de la ville antique. Ce fait est d'ailleurs démontré par l'âge des nombreux débris et des médailles qu'on trouve en cet endroit en fouillant le sol. Je n'insiste pas davantage sur ce point; car il me paraît incontestable, et l'assertion de Benjamin de Tudèle ne repose, à mes yeux, sur aucun fondement solide.

Je signalerai encore ici une autre affirmation, également fausse, qui se rencontre dans le récit d'un voyageur moderne.

Volney[1] prétend que les ruines d'Ascalon s'éloignent de jour en jour de la mer, qui, jadis, les baignait. Cette assertion n'est pas juste; car, à l'ouest, les remparts étaient assis sur une ligne de hautes falaises, qui ne sont encore séparées du rivage que par une plage de trente à trente-cinq pas de large.

En terminant ce chapitre, je rappellerai que le canton où cette ville était située était autrefois célèbre par ses vins, par ses cyprès et par une espèce particulière d'oignons.

Le vin d'Ascalon est vanté par Alexandre de Tralles.

[1] *Voyage en Égypte et en Syrie*, édition Didot, p. 278.

Οἶνον δὲ προσφερέσθωσαν τὸν Τύριον ἢ Ἀσκάλωνα, καὶ μάλιστα τὸν παλαιὸν καὶ γεροντίζοντα[1].

«Qu'on apporte du vin de Tyr ou d'Ascalon, principalement du vieux.»

Les cypres de ce district sont mis par Dioscoride et par Pline sur le même rang que ceux de Canope.

Γεννᾶται ἀρίστη [κύπρος] ἐν τῇ Ἀσκάλωνι καὶ Κανώπῃ[2].

«Le meilleur cypre croît à Ascalon et à Canope.»

Optimum [pretium] e Canopica, in ripis Nili nata, secundum Ascalone Judææ, tertium Cypro insula, odoris suavitate. Quidam hanc esse dicunt arborem quæ in Italia ligustrum vocetur[2].

«Le cypre qui a le plus de valeur est celui qui est né à Canope, sur les bords du Nil; en second lieu vient celui d'Ascalon en Judée, et en troisième lieu celui de l'île de Cypre, pour la suavité de son odeur. Quelques-uns prétendent que c'est le même arbre qui est appelé en Italie *troëne*.»

Le cypre est un arbrisseau que les Hébreux désignaient sous le nom de *kopher*, כֹּפֶר, mot d'où les Grecs ont tiré celui de *κύπρος*, qui est formé des mêmes éléments. Il est mentionné dans le Cantique des Cantiques :

Botrus cypri dilectus meus mihi in vineis Engaddi[3].

«Mon bien-aimé est comme une branche de cypre (*kopher*) dans les vignes d'Engaddi.»

Les Arabes l'appellent *el-henna;* son nom botanique est *Lawsonia alba* ou *Lawsonia inermis*.

On le rencontre très-communément en Égypte; il n'est pas rare non plus en Palestine, où ses feuilles et ses fleurs sont très-recherchées, celles-ci à cause de leur odeur, qui ressemble à celle du musc, celles-là parce qu'elles servent à teindre en jaune ou en rouge orange certaines parties du corps, telles que les ongles, les lèvres, les paupières, les cheveux des femmes, ainsi que la crinière, le sabot et la queue des chevaux.

[1] Alexandre de Tralles, VIII, III.

[2] Dioscoride, *De re medica*, I, CXXIV.

[3] *Cantique des Cantiques*, chapitre I, v. 13.

Il est question de l'espèce particulière des oignons d'Ascalon dans Théophraste[1], Pline[2] et Columelle[3]. Ces oignons étaient appelés par les Romains *Ascaloniæ cepæ;* d'où les Italiens ont fait *scalogno*, et les Français, par corruption, *escalote* et *échalote*.

La vigne, le henné et l'échalote croissent encore aujourd'hui dans les jardins d'Ascalon, mais à l'état sauvage. La vigne elle-même, en effet, y est plutôt çà et là une décoration des ruines, qu'elle entoure et enguirlande de ses pampres, qu'un véritable produit pour les habitants de Djoura.

[1] *De historia plantarum*, VII, IV. — [2] *Histoire naturelle*, XIX, VI. — [3] *De re rustica*, XII, X.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

NA'LIA. — BARBARAH. — ED-DEIR. — BEIT-DJERDJA. — DEIR ESNEID, PEUT-ÊTRE JADIS ACHNAH. — DIMREH. — BEIT-HANOUN. — DJEBALIA. — BEIT-LAHIA. — NESLEH. — ARRIVÉE À GAZA.

NA'LIA.

Le 26 mai, à quatre heures trente-cinq minutes du matin, nous prenons, au sortir de l'enceinte d'Ascalon, la direction de l'est, puis celle du sud.

A cinq heures cinq minutes, nous arrivons au village de *Na'lia*, نعليا. Il renferme trois cents habitants; une ceinture de cactus l'environne. Je remarque dans une petite mosquée quelques débris antiques, et, au puits, deux tronçons de colonnes, l'un de granit gris, l'autre de marbre gris-blanc.

BARBARAH.

Nous continuons à marcher vers le sud, en traversant des plantations d'oliviers clair-semés. Une multitude de pigeons se jouent dans les rameaux de ces arbres.

A cinq heures seize minutes, nous inclinons vers le sud-est: toute culture alors disparaît. Le terrain est très-sablonneux et recouvert seulement çà et là de touffes d'alfa.

A cinq heures quarante minutes, nous longeons des jardins plantés d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et de vigne.

A cinq heures cinquante minutes, nous atteignons le village auquel ces vergers appartiennent. Il s'appelle *Barbarah*, بربرة, et compte quatre cents habitants. Un *oualy*, consacré au *Cheikh You-*

seph, contient plusieurs tronçons de colonnes antiques de marbre gris-blanc; j'en observe également cinq ou six autour du puits.

ED-DEIR.

Notre direction devient alors celle de l'est-nord-est.

A six heures dix minutes, nous parvenons à *Ed-Deir*, الدير, village de trois cent cinquante habitants. Près du puits sont étendus plusieurs fûts de colonnes de marbre gris-blanc; j'y remarque pareillement un chapiteau corinthien, du même marbre.

Des sycomores, des pins et des acacias mimosas s'élèvent, de distance en distance, au milieu de plantations de tabac.

BEIT-DJERDJA.

Nous marchons ensuite vers le sud-sud-ouest, puis vers le sud.

A six heures cinquante minutes, nous traversons les jardins de *Beit-Djerdja*, بيت جرجا. Ce village, où nous entrons bientôt après, a une population de trois cent soixante âmes; on y voit un *oualy*, au dedans duquel sont plusieurs fûts de colonnes antiques de granit gris.

Au puits, cinq tronçons de colonnes de marbre blanc proviennent pareillement de l'antiquité.

DEIR ESNEID.

Poursuivant notre marche vers le sud, nous rencontrons, à sept heures dix minutes, quelques arasements d'anciennes constructions. Dans la vaste plaine qui se déroule devant nous paissent, sous la garde de Bédouins armés, de nombreuses troupes de chameaux. Les uns ont les formes lourdes et épaisses et ne sont propres qu'à porter de pesants fardeaux; d'autres sont plus sveltes et faits pour la course. Ils appartiennent à cette espèce particulière de chameaux qui exécutent des marches aussi rapides que pro-

longées, sans ralentir pendant des heures entières leur trot précipité.

A sept heures trente minutes, j'aperçois sur un monticule des vestiges de murs, restes d'un hameau détruit, dont je demande en vain le nom.

A sept heures trente-cinq minutes, nous longeons les jardins de *Deir Esneid*, دير اسنيد; ils sont plantés principalement de figuiers. Quant au village, il contient cent cinquante habitants au plus. Le nom qu'il porte rappelle, à part la terminaison, qui diffère, celui de *Achnah*, en hébreu אַשְׁנָה, en grec Ἀσσα, en latin *Asena* et *Esna*, donné dans la Bible à deux localités de la tribu de Juda qui étaient situées dans la Chéphélah, c'est-à-dire précisément dans la grande plaine que nous étudions en ce moment :

33. In campestribus vero : Estaol, et Sarea, et Asena . . . . .
43. Jephtha, et Esna, et Nesib[1].

DIMREH.

A sept heures quarante minutes, nous franchissons l'*Oued es-Safieh* sur un pont de deux arches. C'est le même qui va se jeter à la mer sous le nom de Nahr Eribiah ou Nahr A'skoulan. Le pont me paraît de fabrique arabe. Les arches en sont ogivales; la plus grande occupe le lit du torrent, qui peut avoir vingt pas de large, et la plus petite est assise sur l'une des berges. Au delà de l'*oued*, nous nous dirigeons vers l'est-sud-est, puis bientôt vers l'est.

A huit heures quinze minutes, nous sommes à *Dimreh*, دمرة, village situé sur un monticule rocheux. J'y remarque quelques excavations pratiquées dans le roc, qui me paraissent antiques, et de nombreux débris de poterie épars sur le sol. Une partie des maisons du village sont détruites et abandonnées, et il est réduit actuellement à une population de cent vingt habitants. Au puits se trouvent un fût de colonne de granit gris et cinq tronçons de colonnes

[1] *Josué*, c. xv, v. 33 et 43.

de marbre gris-blanc. Des cultures de concombres et de pastèques environnent ce hameau.

BEIT-HANOUN.

Notre direction change, et tourne vers le sud-ouest.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous atteignons les premiers jardins de *Beit-Hanoun*, بيت حانون; les concombres y abondent au milieu de nombreux figuiers. Une gigantesque clôture de cactus sert de rempart au village, dont le nom offre une similitude assez grande avec celui de *Beth-A'noth*, en hébreu בֵּית־עֲנוֹת, en grec Βαιθανάμ, en latin *Bethanoth*, que mentionne le livre de Josué :

Mareth, et Bethanoth, et Eltecon [1].....

Toutefois, comme la ville citée sous ce nom dans le verset précédent est indiquée parmi celles de la partie montagneuse de Juda, il est impossible de l'identifier avec le village de Beit-Hanoun, situé qu'il est dans la plaine.

La population de ce dernier est de quatre cents âmes. Un *oualy*, consacré à *Neby Hanoun*, renferme intérieurement une base de colonne de marbre blanc et plusieurs pierres de taille, également antiques. Il est ombragé par un bel acacia mimosa.

Au puits, que couvre de ses rameaux un magnifique sycomore, j'observe un fût de colonne de granit gris et une dizaine de tronçons de colonnes de marbre gris-blanc.

DJEBALIA.

A neuf heures dix minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-ouest.

A neuf heures trente minutes, nous entrons dans un bois d'oliviers; des nuées de pigeons tourbillonnent, de branche en branche, au-dessus de nos têtes.

A neuf heures quarante minutes, notre direction devient celle

[1] *Josué*, c. xv, v. 59.

de l'ouest-sud-ouest. Nous continuons à nous avancer à travers de superbes oliviers, la plupart fort âgés, mais vigoureux encore dans leur verte vieillesse. A en juger par leur tronc énorme et par les nombreux rejetons qui les entourent, ils doivent être certainement plusieurs fois séculaires.

A dix heures, nous arrivons à *Djebalia*, جباليا, village un peu mieux bâti et plus important que la plupart des précédents. Dans une mosquée surmontée d'un petit minaret je remarque plusieurs fragments antiques entre autres un chapiteau de colonne de marbre blanc.

Au puits, sept fûts de colonnes mutilés, du même marbre, attirent pareillement mon attention.

Ce village, vers l'ouest, touche aux dunes de la côte. Il est entouré, des trois autres côtés, de fertiles jardins, que séparent entre eux des haies de cactus et d'autres arbustes épineux. Cultivés avec soin, ils sont plantés de figuiers, de grenadiers, d'amandiers, d'abricotiers, de citronniers et d'orangers. On y aperçoit aussi quelques pommiers. Les habitants vont vendre leurs fruits aux divers marchés de Gaza.

BEIT-LAHIA.

Nous avions laissé derrière nous, au nord-nord-ouest, le village de *Beit-Lahia*, بيت لاهيا, situé à deux kilomètres de distance. Pour y parvenir, nous traversons des dunes sablonneuses, où nos chevaux ont beaucoup de peine à marcher. Çà et là s'élèvent quelques vieux sycomores, à moitié ensevelis sous le sable.

A dix heures quarante minutes, nous descendons dans ce village. Peuplé de deux cent cinquante habitants, il occupe une vallée oblongue, bien cultivée et entourée de hautes dunes sablonneuses, qui y concentrent une chaleur énorme. C'est comme une petite oasis, sans cesse assiégée et menacée par une sorte de circonvallation de collines mouvantes de sable, qui l'étreignent de toutes parts et qui finiraient par l'étouffer et l'engloutir, si l'homme ne luttait continuellement par son travail pour en arrêter les progrès.

NESLEH.

A onze heures dix minutes, nous sommes de retour à Djebalia, et de là, nous avançant vers l'ouest, nous atteignons bientôt *Nesleh*, نسلة, qui en est comme un faubourg.

Nesleh compte cent cinquante habitants à peine. Au puits, quelques colonnes antiques, soit de granit, soit de marbre gris, sont étendues horizontalement pour former des auges, au moyen d'une maçonnerie grossière. Un autre fût de colonne torse debout sert d'appui à un énorme acacia mimosa, qui tombe de vétusté.

ARRIVÉE À GAZA.

De Nesleh nous nous dirigeons vers Gaza, en suivant, vers le sud-sud-est, puis vers le sud, une route sablonneuse, bordée, à droite et à gauche, de riches vergers appartenant aux habitants de Nesleh et de Djebalia, et auxquels succèdent bientôt presque sans interruption ceux de Gaza.

A midi, nous faisons halte près de cette ville, vers le sud, et nous dressons nos tentes à côté de la quarantaine, au milieu d'un bouquet d'oliviers.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

DESCRIPTION DE GAZA.

Je consacre le reste de la journée du 26 mai et celle du 27 tout entière à parcourir et à étudier Gaza. Cette ville, appelée en arabe *Rhazeh*, غزة, ou *Rhazzeh*, غزّة, est environnée de bois d'oliviers, les plus remarquables peut-être de la Palestine pour l'âge et la beauté des arbres, et de vergers étendus, qui rivalisent en fertilité avec ceux de Jaffa. Défendus par des haies puissantes de cactus et de divers autres arbustes épineux, qui les entourent d'une barrière infranchissable, ces jardins étalent aux regards de riches plantations de figuiers, de grenadiers, d'orangers, de citronniers, d'abricotiers, de mûriers, d'amandiers, et même de pommiers, espèce d'arbre assez rare en Palestine. Au-dessus s'élèvent, par intervalle, des pins, des sycomores, autour desquels s'enroulent des vignes grimpantes, des acacias mimosas et surtout des palmiers, qui sont ici plus nombreux et plus élancés que dans la partie septentrionale de la contrée. Le palmier est, par excellence, l'arbre de l'Égypte; il abonde aussi à Gaza, dont le climat se rapproche singulièrement de celui du Delta égyptien. Hors de la ville, dans les vergers, et même au sein de celle-ci, dans la cour de beaucoup de maisons, il fait admirer son port gracieux et le verdoyant panache qui couronne sa tête. C'est le principal ornement de cette cité.

Gaza n'est plus enfermée dans une enceinte de murailles. On y pénètre, pour ainsi dire, sans s'en douter, en sortant des jardins qui la précèdent. Autrefois, quand ses murs étaient debout, on y entrait par sept portes. L'emplacement de quelques-unes d'entre elles est encore reconnaissable aux colonnes de granit ou de

marbre couchées à terre, qui en formaient le seuil, ainsi que cela s'observe aux portes d'un certain nombre de villes musulmanes.

On distingue quatre quartiers, séparés les uns des autres comme autant de grands villages différents, et dont l'ensemble constitue Gaza; ce sont :

1° *Haret et-Toufen*, حارة التفن, au nord;

2° *Haret es-Sedja'ieh*, حارة السجعية, à l'est;

3° *Haret ez-Zitoun*, حارة الزيتون, au sud;

4° *Haret ed-Daredj*, حارة الدرج, à l'ouest.

Ce dernier quartier est celui de la ville haute ou de la ville proprement dite; son nom lui vient des escaliers par lesquels on y monte. Il est situé sur une colline oblongue, qui domine la plaine d'environ vingt mètres, et dont la partie méridionale seule est aujourd'hui couverte de maisons; le reste est occupé par le *seraïa* ou parsemé de décombres. Les maisons, du moins pour la plupart, sont de pierre; mais, assez mal construites et plus mal entretenues, elles ont un aspect triste et délabré. Beaucoup d'entre elles sont lézardées, d'autres tombent en ruine, et les rues offrent partout l'image de la décadence et de la désolation. Toutefois, jusque dans ce délabrement, apparaissent à chaque pas des signes et des vestiges précieux d'une ancienne splendeur, depuis longtemps évanouie. Ainsi on observe dans la partie extérieure d'un certain nombre d'habitations, principalement au seuil des portes, de beaux fragments de chapiteaux antiques, des architraves brisées, des plaques de marbre mutilées, des fûts entiers ou des tronçons de colonnes, soit de marbre, soit de granit.

Le *seraïa* ou palais du *moutsellim* est aujourd'hui aux trois quarts détruit; il remonte au commencement du XIIIe siècle. Dans la cour qui le précède, on remarque la cuve en marbre blanc d'un sarcophage antique. A l'exception d'une salle qui est encore debout, et où le moutsellim se rend chaque jour pour vaquer à ses fonctions de juge et d'administrateur de la ville, les autres parties du palais sont à moitié renversées ou même complétement démolies.

A l'époque où le chevalier d'Arvieux[1] était à Gaza, c'est-à-dire vers le milieu du XVII[e] siècle, ce château était, au contraire, en bon état, orné intérieurement avec une rare magnificence et environné d'un superbe jardin, où les fleurs les plus variées étaient cultivées par un jardinier français. Il avait été construit avec des matériaux et des colonnes antiques, comme le prouvent les débris qui en subsistent. En montant sur l'une des terrasses qui le couronnent encore, j'ai pu de là embrasser la ville entière dans ses quatre quartiers, ainsi que l'immense et verdoyante ceinture de vergers qui l'entoure.

A une faible distance du seraïa, et sur les premières pentes orientales de la colline dont il occupe le point culminant, on aperçoit les restes d'une tour, consistant uniquement en un gros pan de mur bâti intérieurement en blocage. Cette tour et l'emplacement du château fort qu'elle flanquait portent actuellement le nom de *Bordj el-Atika* ou de *Seraïa el-Atika*. Quelques voyageurs ont attribué cette construction à l'époque romaine; mais, comme le ciment en est peu puissant et qu'elle accuse un travail exécuté à la hâte, je la considérerais plutôt comme étant l'œuvre des croisés, qui, pressés par les circonstances, élevèrent, en 1149, une forteresse en cet endroit, ainsi que je le rapporterai dans le chapitre suivant.

Dans le même quartier sont des bazars voûtés ou bezestans, assez bien pourvus des principales choses nécessaires à la vie; et près de là s'élève la grande mosquée ou *Djama' el-Kebir*. Cette mosquée, d'après la tradition des musulmans eux-mêmes, serait une ancienne église chrétienne; ce que confirme l'aspect du monument. Les chrétiens du pays ajoutent que cette église avait été primitivement fondée par Constantin et par sainte Hélène, et dédiée à saint Jean-Baptiste. L'âge qu'ils donnent à l'édifice actuel est évidemment trop ancien, attendu que les voûtes, les arcades et les baies des fenêtres sont de forme ogivale, et qu'il paraît avoir été construit tout d'une pièce.

[1] *Mémoires* du chevalier d'Arvieux, t. II, p. 19-59.

Le plan du monument est celui d'un rectangle mesurant environ quarante pas de long sur vingt-six de large. Il renferme trois nefs, celle du centre étant beaucoup plus haute que les nefs latérales. A ces trois nefs en est accolée, du côté du sud, une quatrième, qui a été adjointe après coup par les musulmans. Ils ont également, pour bâtir leur minaret, remanié et fait disparaître en partie les trois absides. Leur *mihrab* a été placé obliquement dans l'abside méridionale, de manière à être tourné vers la Mecque. Ils ont enfin pratiqué quelques ouvertures et fenêtres au bas du mur septentrional. A cela près, et sauf encore quelques changements qu'a subis la porte principale, cette église est restée telle que les chrétiens l'avaient construite.

La nef centrale est séparée, à droite et à gauche, des deux autres (je fais abstraction de celle que les musulmans ont ajoutée) par trois piliers carrés et deux demi-piliers, engagés, d'un côté, dans le mur occidental, et, de l'autre, dans le mur oriental. Ces piliers supportent des arcades ogivales, au-dessus desquelles règne une corniche; ils sont ornés, sur chacune de leurs faces, d'une colonne de marbre gris-blanc veiné de bleu, maintenant noircie par le temps. Sur le fût de plusieurs de ces colonnes on remarque encore la trace de croix très-effacées.

Les colonnes qui font face à la nef centrale et la décorent sont de moitié plus hautes que les autres. Une fois qu'elles ont atteint le chapiteau de ces dernières, elles se terminent par une sorte de bourrelet rond; puis un fût nouveau s'élance de ce bourrelet jusqu'à la naissance des voûtes, qui sont bien plus élevées que celles des nefs latérales. Là ce fût est couronné par un chapiteau corinthien, identique à celui des colonnes qui ornent les autres côtés des piliers et auxquelles répondent des colonnes semblables, à demi engagées dans les murs longitudinaux des nefs latérales.

Celles-ci, de même que la nef centrale, sont éclairées, à droite et à gauche, par trois baies de forme ogivale.

L'autel n'était pas tourné directement vers l'est, mais vers l'est-sud-est : l'orientation de cette église n'est donc pas parfaite.

La porte principale, celle qui autrefois ouvrait sur la façade occidentale, ou, plus exactement, sur la façade ouest-sud-ouest, était décorée extérieurement de quatre colonnettes de marbre gris-blanc, surmontées pareillement de chapiteaux corinthiens.

D'après l'avis de quelques voyageurs, cette église serait celle-là même qui fut élevée, au commencement du ve siècle, sur les ruines du *Marnion*, cité dans le passage suivant de Marcus Diaconus :

Erant autem in urbe [Gaza] simulacrorum publica templa octo, nempe Solis, et Veneris, et Apollinis, et Proserpinæ, et Hecates, et quod dicebatur Hierion (Ἱερεῖον), et Fortunæ civitatis, quod vocabant Tycheon (Τυχεῖον), et Marnion, quod dicebant esse Cretigenæ Jovis, quod existimabant esse gloriosius omnibus templis quæ sunt ubique[1].

L'évêque saint Porphyre obtint en 401, par l'influence d'Eudoxie, femme de l'empereur Arcadius, un édit qui lui permit de détruire tous ces temples, et avec leurs débris il érigea, sur l'emplacement du sanctuaire du dieu Marnas, une église surnommée *Eudoxiana*, et qui fut solennellement dédiée en 406, le jour de Pâques.

Marcus Diaconus ajoute que le temple de Marnas était rond et entouré d'un double portique; que plusieurs opinaient pour que l'on construisît, sur les ruines de ce temple détruit et incendié, une église qui eût la même forme; mais qu'Eudoxie ordonna de la bâtir en forme de croix; qu'on obtempéra à ses ordres, et que cette basilique fut ornée de trente colonnes, envoyées par cette impératrice, parmi lesquelles on en remarquait deux en marbre de Carystos, ville d'Eubée.

Saint Jérôme mentionne également la destruction du temple consacré au dieu Marnas, et dit qu'une église chrétienne fut bâtie, de son temps, à sa place :

Hoc et nostris temporibus videmus esse completum, Serapium Alexandriæ et Marnæ templum Gazæ in ecclesias Domini surrexerunt[2].

[1] Marci Diaconi *Vita S. Porphyrii, episcopi Gazensis*, c. IX. (*Act. sanctorum*, t. V, p. 655.) — [2] *Commentaire sur Isaïe*, c. XVII, v. 3.

Pour en revenir à l'église que j'ai décrite tout à l'heure, si elle est ornée intérieurement de belles colonnes de marbre, couronnées de chapiteaux corinthiens, qui peuvent être attribuées à l'époque byzantine, d'un autre côté, elle affecte la forme d'un rectangle et non celle d'une croix, comme la basilique érigée par l'impératrice Eudoxie; et, en outre, l'arc en ogive s'y montre partout. Il est donc plus vraisemblable d'en rapporter la fondation aux croisés, qui purent profiter des colonnes de la basilique d'Eudoxie.

Je visitai ensuite la paroisse actuelle de la communauté grecque schismatique qui habite Gaza, et qui compte huit cents âmes. Cette paroisse est située dans le même quartier.

Elle consiste en une petite église orientée vers l'est-sud-est et précédée d'un narthex ou vestibule qui date seulement de quelques années. Au-dessus de la porte d'entrée on lit, sur une plaque de marbre placée là en 1856, une inscription grecque dont voici la traduction :

Ce temple a été d'abord fondé sous l'empereur Arcadius et sous l'épiscopat de saint Porphyre, évêque de Gaza, l'an de Jésus-Christ 405. Quant à la restauration qu'il a subie, elle a été faite sous le patriarcat de Cyrille, évêque de Jérusalem, aux frais de la communauté grecque de Gaza, en 1856.

Ce vestibule est soutenu par des colonnes dont les chapiteaux n'ont été qu'ébauchés. On descend ensuite quelques degrés, et l'on entre dans l'église, qui n'a qu'une nef, mesurant jusqu'à l'*iconostasis* vingt-deux pas de long sur dix de large. Une tribune en bois, de date récente, est réservée aux femmes.

Quatre fenêtres légèrement ogivales éclairent la nef, deux de chaque côté. Vers le milieu de celle-ci, deux colonnes de marbre gris-blanc, couronnées de chapiteaux corinthiens et identiques à celles de la grande mosquée, sont à demi engagées, à droite et à gauche, dans l'épaisseur des murs latéraux. L'arc qui les surmonte affecte une forme ogivale peu prononcée. La devanture en bois sculpté de l'*iconostasis* est décorée de tableaux tout nouveaux et non sans mérite, envoyés, il y a peu d'années, par la Russie pour

remplacer d'autres peintures fort anciennes, que j'avais vues en 1854. Au delà de l'*iconostasis* et au-dessus de l'*hagion* ou sanctuaire, s'arrondit un autre arc dont l'ogive est plus accusée.

L'église est dédiée à saint Porphyre, dont un tableau près de l'*iconostasis* représente la mort.

Il n'y a point de paroisse catholique à Gaza, car les Latins qui y résident se réduisent à trois ou quatre familles, et Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem, n'a pu encore, malgré son désir, établir pour elles à Gaza une mission catholique.

Thévenot[1] déclare que, de son temps, c'est-à-dire vers le milieu du XVIIe siècle, il y avait dans cette ville une église d'Arméniens. Elle n'existe plus aujourd'hui, ou du moins elle a été convertie à d'autres usages.

Ce même voyageur rapporte une pieuse et ancienne tradition, d'après laquelle l'église grecque dont je viens de parler aurait été bâtie sur l'emplacement d'une des haltes de la sainte Vierge se rendant en Égypte avec l'enfant Jésus, et qui se serait arrêtée trois jours en cet endroit.

Indépendamment de la grande mosquée, jadis basilique de Saint-Jean-Baptiste, Gaza en possède encore huit autres, moins remarquables, mais qui méritent cependant d'être visitées, soit pour les beaux débris antiques qu'elles renferment, soit à cause des arabesques délicates, malheureusement très-dégradées, dont plusieurs sont ornées. Quand on examine ces détails gracieux et ces dentelures fines et capricieuses que le ciseau a su imprimer à la pierre et au marbre, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'art original et piquant que les Arabes ont déployé dans leurs constructions et surtout dans l'ornementation de leurs édifices, à l'époque où l'islamisme florissant, et encore dans le progrès de ses triomphes et dans la vigueur de sa jeunesse, a jeté dans le monde son plus vif éclat. L'architecture arabe, en effet, s'est montrée alors hardie, svelte et brillante. On voit qu'une séve puissante la

[1] *Relation d'un voyage fait au Levant*, p. 362.

vivifiait, et qu'une imagination créatrice en a secondé le premier essor; mais aussi on peut dire qu'elle pèche ordinairement par l'ensemble. Fantastique et irrégulière, elle a presque toujours fait preuve d'originalité plutôt que de goût; l'harmonie et les proportions si parfaites de l'art antique, ainsi que les grandes et sublimes conceptions de l'art chrétien, lui ont le plus souvent manqué.

Dans le même quartier appelé *Haret ed-Daredj*, s'élève une autre mosquée célèbre, nouvellement réparée; elle est consacrée à *Neby el-Hachem.* Ce saint personnage, aïeul de Mahomet, est le patron de la cité musulmane. Il y mourut, et ses cendres, dit-on, reposent dans la mosquée érigée en son honneur. La cour de cet édifice sacré est tout entière pavée avec des dalles de pierre ou de marbre, enlevées à des monuments antiques; elle est elle-même entourée de portiques dont les arcades reposent sur de belles colonnes de marbre, également antiques. D'autres colonnes analogues gisent à terre.

Non loin de la mosquée précédente, celle qu'on nomme *Djama' Bab ed-Daroum* renferme intérieurement plusieurs tronçons de colonnes et des plaques de marbre, provenant de même d'édifices antérieurs. Cette mosquée est ainsi désignée à cause de son voisinage d'une porte, maintenant détruite, dont l'emplacement est marqué par une colonne de granit étendue sur le sol, et qui s'appelait *Bab ed-Daroum*, sans doute parce qu'elle conduisait à la forteresse si souvent citée, à l'époque des croisades, sous le nom de *Darum*.

Dix minutes au sud de cette porte, à l'extrémité du *Haret ez-Zitoun*, est une ruine appelée *Khirbet Bab ed-Daroum*, خربة باب الداروم; elle occupe un terrain assez vaste, de forme quadrangulaire, qui a été fouillé en tout sens pour en extraire des matériaux de construction. On y voit encore une colonne de granit gisante à terre. Les habitants prétendent qu'il y avait là jadis une grande église chrétienne, transformée plus tard en une mosquée, qui ensuite a été complétement démolie.

Mais revenons encore au *Haret ed-Daredj* et, avant de le quitter,

signalons l'emplacement d'une seconde porte, tournée vers le sud-est et qui, d'après la tradition musulmane et chrétienne, serait celle-là même que Samson aurait transportée, avec ses battants et sa serrure, sur la montagne qui regarde Hébron, aujourd'hui le *Djebel el-Mountar*.

Dormivit autem Samson usque ad medium noctis; et inde consurgens, apprehendit ambas portæ fores cum postibus suis et sera, impositasque humeris suis portavit ad verticem montis qui respicit Hebron[1].

Près de là est un *oualy* où les musulmans prétendent que reposent les restes de cet homme extraordinaire; mais cette assertion est contredite par un passage formel du livre des Juges, où il est dit que Samson, après sa mort, fut emporté par ses frères et toute sa parenté, et enseveli entre Saraa et Esthaol, dans le sépulcre de son père Manué.

Descendentes autem fratres ejus et universa cognatio tulerunt corpus ejus, et sepelierunt inter Saraa et Esthaol in sepulcro patris sui Manue[2]...

On m'a montré aussi, comme à tous les autres voyageurs, le lieu où, d'après la tradition, se serait élevé jadis le fameux temple de Dagon que Samson fit écrouler en secouant les deux colonnes qui en soutenaient le centre, et qui, dans sa chute, en le faisant périr lui-même, écrasa en même temps trois mille Philistins.

29. Et apprehendens ambas columnas quibus innitebatur domus, alteramque earum dextera, et alteram læva tenens,

30. Ait : Moriatur anima mea cum Philisthiim. Concussisque fortiter columnis, cecidit domus super omnes principes et cæteram multitudinem quæ ibi erat; multoque plures interfecit moriens quam ante vivus occiderat[3].

L'emplacement assigné à cet édifice par les habitants est aujourd'hui couvert de broussailles et de décombres, parmi lesquels on remarque plusieurs tronçons de colonnes de granit.

J'ai dit que la plupart des maisons du *Haret ed-Daredj* étaient bâties en pierre; celles, au contraire, des trois autres quartiers,

[1] *Juges*, c. XVI, v. 3. — [2] *Ibid.* v. 31. — [3] *Ibid.* v. 29, 30.

qui peuvent être considérés comme les faubourgs du premier, sont presque toutes en briques crues. Les mosquées seules et les *oualy* sont en pierre.

Le *Haret es-Sedja'ieh* est l'un des plus populeux. Les bazars y sont bien fournis. J'y ai visité deux mosquées. L'une, appelée *Djama' Baiazeh*, est ornée d'un gracieux minaret. La seconde porte le nom de *Djama' Abou el-Othman*. La cour qui la précède est entourée de portiques à arcades ogivales et pavée avec de belles dalles antiques, soit de pierre, soit de marbre. Quant à la mosquée elle-même, elle forme intérieurement deux nefs, que séparent de puissantes arcades ogivales.

Deux autres mosquées, dans lesquelles je suis entré ensuite en parcourant le *Haret et-Toufen* et le *Haret ez-Zitoun*, m'ont offert pareillement divers débris d'antiquité employés dans leur construction.

Outre ces grands édifices religieux, Gaza possède beaucoup d'*oualy* ou sanctuaires consacrés à des santons.

Voici les noms des principales de ces chapelles :

Oualy Abou el-Hazem;
Oualy Cheikh Abd-Allah;
Oualy Cheikh Abou el-Feradj;
Oualy Cheikh Kharroubi;
Oualy Cheikh Aïad;
Oualy Cheikh Aly el-Medoursi;
Oualy Cheikh Chaban;
Oualy Cheikh Abou Bou-Selah;
Oualy Cheikh Abou Ahmed;
Oualy Cheikh el-Hadjemi;
Oualy Cheikh el-Bekri.

Ces différents *oualy* et une dixaine d'autres encore que j'ai visités contiennent tous intérieurement soit des fûts ou seulement des tronçons de colonnes de marbre et de granit, soit des plaques de marbre plus ou moins mutilées, soit des fragments de bases, de chapiteaux et d'architraves, enlevés à des monuments anciens.

Dans les vastes cimetières qui s'étendent autour de la ville, les débris antiques abondent semblablement, et la plupart des tombes musulmanes qui les remplissent sont ornées de ces restes précieux.

Il en est de même des puits qui sont disséminés dans les nombreux jardins dont Gaza est environnée, et à l'orifice desquels on distingue des vestiges analogues d'antiquité, et notamment des fûts ou des tronçons de colonnes.

Près de la quarantaine, cinq fûts de colonnes de marbre blanc, à moitié enfoncés dans le sol, marquent la place de cinq tombeaux musulmans appelés *mechahdin* (témoignages), parce qu'ils renferment les cendres de cinq guerriers morts martyrs en combattant contre les chrétiens pour la défense de l'islamisme.

La quarantaine elle-même a été bâtie en partie avec des matériaux antiques, et principalement le beau et large puits qui est au centre de la cour. Cet établissement est sous la direction d'un médecin français, M. le docteur Espéron, qui habite le pays depuis longtemps et dont l'obligeance est bien connue de tous les Européens qui passent à Gaza. Je le trouvai très-souffrant d'une ophthalmie qu'il avait contractée en soignant des malades dans une localité malsaine des environs.

Après avoir parcouru Gaza en tout sens et visité ses divers monuments, je me dirigeai, à l'est de la quarantaine, vers le *Djebel el-Mountar*, جبل المونتار.

Cette colline s'élève isolée à la distance d'un kilomètre et demi; elle domine la plaine environnante d'une hauteur de cent mètres. Son sommet est couvert de tombes musulmanes. A l'extrémité orientale de son plateau est un *oualy* vénéré sous le nom de *Cheikh Abou el-Mountar*, شيخ ابو المونتار. Du haut de ce monticule, la vue embrasse un horizon des plus étendus. Ce n'est pas cependant, comme on le voit, qu'il soit fort élevé; mais il est situé dans une plaine très-vaste et qui, sans être unie, n'est accidentée que par des collines ou des mamelons peu considérables. Aussi le regard se promène-t-il librement au loin. Au nord, on aperçoit une

grande partie de la Chéphélah; au sud se déroulent les solitudes du Daroma ou de la division méridionale de cette même plaine: à l'est apparaissent les montagnes bleuâtres de Juda; à l'ouest, enfin, on distingue toute la ville de Gaza, ses mosquées, ses cimetières, sa verdoyante ceinture de bois d'oliviers et de jardins; et, au delà de larges et mornes dunes de sable qui la séparent de la mer, les flots brillants de la Méditerranée confondent leur azur avec celui du ciel.

Les flancs occidentaux du Djebel el-Mountar sont très-découpés, par suite des profondes entailles que continuent à y pratiquer les habitants de Gaza. Ceux-ci, en effet, viennent y chercher constamment de la terre pour en façonner ces briques rectangulaires, cuites seulement au soleil, avec lesquelles une grande partie de leurs maisons sont bâties.

Une vieille tradition veut que ce soit sur cette petite montagne que Samson ait jadis transporté pendant la nuit une des portes de la ville[1]. Consignée par plusieurs anciens voyageurs, cette tradition est reproduite en ces termes par Quaresmius :

Foris extra civitatem ostenditur mons supra quem fortissimus Samson portavit portas ferreas civitatis[2].

Si quelques critiques la mettent en doute, j'y adhère, quant à moi, volontiers. Hébron est, à la vérité, assez éloignée de Gaza; mais, d'un autre côté, du sommet du Djebel el-Mountar on découvre parfaitement la chaîne de montagnes au milieu de laquelle elle est située, et l'on chercherait vainement dans le voisinage de Gaza une autre éminence qui, mieux que celle du Djebel el-Mountar, pourrait satisfaire par sa position à la donnée des Livres saints, telle qu'elle résulte de la fin du verset, cité précédemment, du livre des Juges, où il est dit que Samson transporta l'une des portes de la ville *sur le haut de la montagne qui regarde Hébron :*

. . . portavit ad verticem montis qui respicit Hebron.

Malgré l'extrême décadence dans laquelle Gaza est tombée, c'est

[1] *Juges*, c. XVI, v. 2, 3. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 926.

cependant encore l'une des cités les plus peuplées de la Palestine. Ses bazars, comme je l'ai dit, sont assez bien pourvus en denrées alimentaires et en marchandises de différentes sortes; car c'est à Gaza que les caravanes qui vont en Égypte ou qui en reviennent se ravitaillent, et sa situation intermédiaire entre l'Égypte et la Syrie a été de tout temps favorable à son commerce et à sa prospérité. Ses habitants font aussi chaque année une caravane qui va à la rencontre des pèlerins de la Mecque et leur porte le convoi ou *djerdeh* de Palestine, avec des rafraîchissements. Le lieu de jonction est Ma'an, à quatre journées au sud-est de Gaza. Enfin, ils achètent à bon compte les pillages des Bédouins.

Ces diverses raisons et cette situation importante font que Gaza est restée jusqu'à aujourd'hui l'une des principales villes de la Palestine. Le chiffre approximatif de sa population, tel qu'il m'a été donné, s'élève à quinze mille musulmans et à sept cents chrétiens, presque tous Grecs schismatiques. Ce chiffre s'accorde assez bien avec les renseignements qui avaient été fournis à Robinson : « D'après mes informations, dit ce voyageur [1], informations que j'ai recueillies parmi les musulmans et parmi les chrétiens, j'ai appris qu'il y avait quatre mille mahométans imposés et une centaine de chrétiens, ce qui indique une population de quinze à seize mille habitants, et fait Gaza plus peuplée que Jérusalem. »

Cette dernière assertion de Robinson ne me paraît pas juste, car, autant qu'il est possible d'assigner un chiffre exact à la population des villes mahométanes, celle de Jérusalem est évaluée généralement à dix-huit mille habitants.

A l'époque de Volney, en 1784, s'il faut ajouter foi en cela à ce voyageur, Gaza était beaucoup moins peuplée qu'actuellement, puisqu'elle ne renfermait, d'après lui, que deux mille habitants. Mais ce chiffre me semble évidemment erroné, car ce même écrivain nous parle de cinq cents métiers de tissus de coton comme

[1] *Biblical Researches*, t. II, p. 39.

étant en activité dans la ville, ainsi que de deux ou trois fabriques de savon. Ce grand nombre de métiers fait supposer naturellement une population dépassant deux mille âmes.

Richardson, en 1817[1], ne l'évalue également qu'à deux ou trois mille habitants.

M. Poujoulat, en 1831[2], la portait à dix ou onze mille.

Mais aujourd'hui elle doit atteindre, ou peu s'en faut, le chiffre que j'ai indiqué.

Avant de terminer ce chapitre, j'ai à dire quelques mots au sujet d'une question qui a été plusieurs fois posée.

La Gaza que j'ai décrite occupe-t-elle bien réellement la place de la Gaza antique?

Si j'ouvre l'*Onomasticon* d'Eusèbe, j'y lis, au mot Γάζα, ce qui suit :

Γάζα, πόλις τῶν Εὐαίων, ἐν ᾗ κατῴκησαν Καππάδοκες τοὺς Εὐαίους ἀνελόντες· τὸ παλαιὸν δὲ ἦν ὅριον τῶν Χαναναίων τῶν πρὸς τῇ Αἰγύπτῳ, καὶ ἀφωρίσθη μὲν τῇ φυλῇ Ἰούδα, οὐ μὴν ἐκράτησεν αὐτῆς, οὐδὲ ἠφάνισε τοὺς ἐν αὐτῇ ἀλλοφύλους· μένει δὲ εἰς ἔτι νῦν πόλις ἐπίσημος τῆς Παλαιστίνης.

« Gaza, ville des Évéens, où s'établirent les Cappadociens (Caphtorim), après avoir détruit les Évéens. Servant jadis de limite aux Kananéens, du côté de l'Égypte, elle fut assignée à la tribu de Juda; celle-ci, néanmoins, ne put s'en emparer ni en expulser les étrangers. C'est encore aujourd'hui l'une des cités les plus importantes de la Palestine. »

Eusèbe, comme on le voit, ne nous dit point que la ville de Gaza qui existait de son temps eût été construite sur un autre emplacement que la cité primitive. Mais saint Jérôme, après avoir traduit ce passage, ajoute ce qui suit, pour expliquer la prédiction d'un prophète qui avait annoncé que Gaza serait transformée en un tombeau éternel :

Quæritur autem quomodo in quodam propheta dicatur *Gaza futura in tumulum sempiternum*, quod solvitur ita : antiquæ civitatis locum vix fundamentorum præbere vestigia, hanc autem quæ nunc cernitur in alio loco pro illa quæ corruit ædificatam.

[1] *Travels along the Mediterranean and parts adjacent*, t. II, p. 199. — [2] *Correspondance d'Orient*, t. V, p. 399.

D'abord je n'ai trouvé dans aucun prophète cette expression : « Gaza futura in tumulum sempiternum. » Les plus fortes prédictions contre Gaza que l'on rencontre dans l'Écriture sainte sont les suivantes :

Et mittam ignem in murum Gazæ, et devorabit ædes ejus[1].
Quia Gaza destructa erit[2]...

Ces menaces prophétiques annoncent bien que Gaza sera détruite, mais elles n'ajoutent point qu'elle ne sera jamais rebâtie et qu'elle sera changée en un éternel sépulcre. Et lors même que la prédiction rapportée par saint Jérôme aurait été conçue dans les termes qu'il indique, faut-il la prendre à la lettre et, pour la justifier, supposer que Gaza a changé de place? Dans ce cas, il faudrait également prétendre que d'autres villes, qui subsistent encore au même endroit qu'elles occupaient jadis, et dont la ruine complète a été toutefois prédite par diverses prophéties, ont été reconstruites, ce qui n'est pas, sur un emplacement différent de celui où elles s'élevaient primitivement. Les prédictions des prophètes se sont suffisamment réalisées par suite des nombreuses calamités qui ont fondu sur ces villes, par suite de la destruction qu'elles ont subie plusieurs fois, et de leur abaissement actuel en comparaison de leur grandeur et de leur importance passées. Ainsi la Gaza d'aujourd'hui, tout en étant encore l'une des villes les plus considérables de la Palestine, n'est plus cependant que l'ombre de ce qu'elle était jadis.

Néanmoins, je dois avouer qu'un passage de Diodore de Sicile semblerait faire croire à l'existence d'une *nouvelle Gaza*, différente de l'*ancienne Gaza* :

Ἀπὸ δὲ Πηλουσίου διὰ τῆς ἐρήμου διελθὼν, κατεστρατοπέδευσε [Πτολεμαῖος] πλησίον τῶν πολεμίων περὶ τὴν παλαιὰν Γάζαν τῆς Συρίας ..... ὁμοίως δὲ καὶ Δημήτριος μεταπεμψάμενος ..... ἐς τὴν παλαιὰν Γάζαν ὑπέμενε τὴν τῶν ἐναντίων ἔφοδον[3].

« Parti de Péluse, Ptolémée franchit le désert et établit son camp près des

[1] *Amos*, c. I, v. 7. — [2] *Sophonie*, c. II, v. 4. — [3] Diodore de Sicile, XIX, LXXX.

ennemis, non loin de l'ancienne Gaza, ville de Syrie... De son côté, Démétrius... attendit à l'ancienne Gaza l'approche de ses adversaires.»

Je citerai également un second passage, emprunté à un autre écrivain de l'antiquité, compris dans le nombre des *Petits Géographes.*

Μετὰ τὰ Ῥινοκόρουρα ἡ νέα Γάζα κεῖται, πόλις οὖσα καὶ αὐτή, εἶθ' ἡ ἔρημος Γάζα, εἶτα ἡ Ἀσκάλων πόλις[1].

«Après Rhinocoroura se trouve Gaza la Nouvelle, qui elle-même est une ville, puis Gaza la Déserte, puis la ville d'Ascalon.»

Cette dernière citation semble, en apparence, concluante, et, si elle est fondée en vérité, il faut admettre que la nouvelle Gaza était située au sud de l'ancienne.

D'autre part, néanmoins, la position actuelle de Gaza répond parfaitement à la description que fait de cette ville Arrien, du temps d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire à l'époque où existait l'ancienne Gaza :

Ἀπέχει δὲ ἡ Γάζα τῆς μὲν θαλάσσης εἴκοσι μάλιστα σταδίους, καὶ ἔστι ψαμμώδης καὶ βαθεῖα ἐς αὐτὴν ἡ ἄνοδος, καὶ ἡ θάλασσα ἡ κατὰ τὴν πόλιν τεναγώδης πᾶσα. Μεγάλη δὲ πόλις ἡ Γάζα ἦν καὶ ἐπὶ χώματος ὑψηλοῦ ᾤκιστο, καὶ τεῖχος περιεβέβλητο αὐτῇ ὀχυρόν. Ἐσχάτη δὲ ᾠκεῖτο ὡς ἐπ' Αἴγυπτον ἐκ Φοινίκης ἰόντι, ἐπὶ τῇ ἀρχῇ τῆς ἐρήμου[2].

«Gaza est éloignée de la mer de vingt stades au plus et environnée de ravins sablonneux. La mer qui l'avoisine a un fond vaseux. Cité considérable, elle avait été bâtie sur un tertre élevé, et un rempart puissant l'entourait. C'était la dernière ville habitée, lorsqu'on se rendait de Phénicie en Égypte, au commencement du désert.»

Si nous examinons maintenant la Gaza d'aujourd'hui, nous voyons qu'elle est située à une petite heure de la mer, ce qui répond très-bien à la distance de vingt stades donnée par l'historien grec. Elle s'élève sur une colline (je parle ici du *Haret ed-Daredj* ou de la ville proprement dite), et l'accès en est très-sablonneux.

Il est difficile de trouver deux emplacements qui se ressemblent

[1] *Apospasm. geogr. anecd. in Geogr. Min.* t. IV, p. 39. édit. Huds. — [2] Arrien, II, XXVI, § 1.

davantage, et l'on chercherait en vain, je crois, une autre position qui pût convenir mieux à la description d'Arrien, écrivain, en général, si précis et si exact.

En outre, Marcus Diaconus[1], dans la *Vie de saint Porphyre, évêque de Gaza,* mentionne un endroit dans cette ville appelé *Irènè* (Εἰρήνη, la Paix), parce que, lors du siége de Gaza par Alexandre le Grand, ce fut là, d'après la tradition, que le combat s'arrêta. Dans ce lieu fut ensuite construite une église par l'évêque de Gaza, saint Irénion, vers l'an 363 de Jésus-Christ.

Si cette tradition est authentique, comme le remarque Reland[2], Gaza, du temps de saint Irénion, occupait le même emplacement qu'à l'époque d'Alexandre le Grand; par conséquent, l'assertion de saint Jérôme semble très-problématique.

Tout ce que l'on peut admettre, c'est que Gaza, fondée primitivement sur la colline du Haret ed-Daredj, s'étendit plus tard dans la plaine, et que là, au sud de l'ancienne ville ou παλαιὰ Γάζα, était la ville neuve, νέα Γάζα, signalée, par le géographe que j'ai cité plus haut, comme étant au midi de la première. Si, à une certaine époque, celle-ci fut en partie ou complétement désertée par ses habitants, plus tard elle redevint la ville proprement dite, à cause des avantages naturels attachés à sa position sur une colline qu'il était facile de fortifier.

[1] Marci Diaconi, *Vita S. Porphyrii*, c. II. (*Acta sanctorum*, t. V, p. 655.) — [2] Reland, *Palæstina*, p. 794.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

RÉSUMÉ SOMMAIRE DE L'HISTOIRE DE GAZA.

Gaza, en hébreu עַזָּה, *A'zzah*, en grec Γάζα, en latin *Gaza*, aujourd'hui en arabe غزة, *Rhazeh*, ou غزّة, *Rhazzeh*, est l'une des plus anciennes cités des Kananéens mentionnées par la Bible.

La première fois que l'Écriture sainte en parle, c'est dans le livre de la Genèse, au sujet des limites du pays de Kanaan :

Factique sunt termini Chanaan venientibus a Sidone Geraram usque Gazam, donec ingrediaris Sodomam, et Gomorrham, et Adamam, et Seboim usque Lesa[1].

Suivant Étienne de Byzance, cette ville, que les Syriens appelaient *Aza*, aurait été fondée par Azon, fils d'Hercule, qui lui aurait imposé son nom.

Γάζα, πόλις Φοινίκης, νῦν δὲ Παλαιστίνης, πρὸ τῆς Αἰγύπτου· ἐκλήθη καὶ Ἄζα, καὶ μέχρι νῦν Σύροι Ἄζαν αὐτὴν καλοῦσιν, ἀπὸ Ἄζονος, τοῦ παιδὸς Ἡρακλέους.

Pomponius Mela[2] donne une autre étymologie du nom de Gaza. D'après lui, ce mot signifierait *trésor* dans la langue des Perses, et la ville ainsi appelée aurait été désignée de la sorte parce que Cambyse, allant faire la guerre en Égypte, y avait déposé la caisse militaire de son armée. Mais, comme l'observe avec raison l'abbé Mignot[3] dans son sixième mémoire sur les Phéniciens, ce n'est là ni l'origine de la ville de Gaza, ni l'étymologie du nom qu'elle porte. Elle existait bien avant Azon, fils d'Hercule, dès l'époque des premiers patriarches, et, longtemps avant Cambyse, elle se

[1] *Genèse*, c. x, v. 19.

[2] Pomponius Mela, II, II.

[3] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXIV, p. 339.

nommait, selon la différente manière de prononcer l'*aïn* phénicien, *A'zzah* ou *Gazzah*, dont les Grecs et les Latins ont fait *Gaza*. Ce mot signifie *un lieu fortifié par la nature* ou *par l'art*, et si les Perses, du temps de Cambyse, ont donné le même nom à l'endroit où ils déposaient leurs trésors, c'est parce qu'ils choisissaient pour ces dépôts des lieux forts. Dans la suite, on aura transporté au trésor même le nom qui, primitivement, n'exprimait que le lieu où on le gardait.

Étienne de Byzance prétend également que Gaza était surnommée *Ionè* (Ἰώνη), d'Io, fille d'Inachus, qui, enlevée par les Phéniciens pour être conduite en Égypte, débarqua, chemin faisant, dans cette ville, et y séjourna quelque temps.

Le même écrivain ajoute que Gaza s'appelait aussi *Minoa* (Μινώα), du nom de Minos, qui lui avait donné le sien en y abordant de l'île de Crète, avec ses frères Éaque et Rhadamanthe.

« Cette tradition, dit très-justement l'abbé Mignot, appartient, comme la précédente, à l'époque où Gaza, devenue ville grecque, avait adopté la mythologie et les dieux de cette nation et adorait comme l'une de ses principales divinités le dieu Marnas ou le Jupiter de Crète. »

D'abord cité kananéenne, Gaza tomba plus tard aux mains des Philistins, qui en firent l'une de leurs cinq satrapies.

Josué étendit ses conquêtes jusqu'à cette ville[1]; mais il ne put s'en emparer, ou du moins la garder[2].

La tribu de Juda, à laquelle elle fut adjugée, ne la posséda que de nom, et les princes philistins, non contents de recouvrer les limites de leur territoire, en augmentèrent encore l'étendue et exercèrent une véritable juridiction sur les Israélites[3].

Après quarante ans d'oppression, Samson apparaît comme le vengeur de son peuple, et Gaza est le théâtre de plusieurs des actes de sa vie, de son dernier triomphe et de sa mort. C'est là qu'il périt sous les ruines du temple de Dagon, qu'il renverse, entraînant dans sa chute trois mille Philistins[4].

[1] *Josué*, c. x, v. 41.
[2] *Ibid.* c. xi, v. 22; — c. xiii, v. 3.
[3] *Juges*, c. xiii, v. 1.
[4] *Ibid.* c. xvi.

On connaît les luttes continuelles qui éclatèrent entre les Philistins et les Israélites sous les Juges, puis sous les règnes de Saül et de David. Enfin, cette nation belliqueuse fut définitivement subjuguée, et la Bible nous apprend que, sous Salomon, Gaza était l'une des frontières des États de ce prince :

Ipse enim obtinebat omnem regionem quæ erat trans flumen, a Thapsa usque ad Gazam[1].

La situation de cette ville sur la grande route des expéditions militaires qu'entreprirent les monarques de Syrie, d'Égypte et de l'Orient l'exposèrent nécessairement aux calamités de la guerre et à la nécessité de changer souvent de maîtres.

Un des pharaons, probablement Néchao II, la soumit, au temps de Jérémie.

Quod factum est verbum Domini ad Jeremiam prophetam contra Palæsthinos, antequam percuteret Pharao Gazam[2].

Cambyse, dans son expédition d'Égypte, déposa en passant ses trésors à Gaza, comme cela résulte d'un passage de Pomponius Mela, auquel j'ai déjà fait allusion.

Cette place osa s'opposer à Alexandre dans sa marche vers l'Égypte. Arrien[3] et Quinte-Curce[4] nous donnent des détails précieux sur le siége qu'elle eut alors à soutenir contre le conquérant macédonien.

Alexandre entoura la ville, principalement vers le midi, du côté où les remparts paraissaient le plus solides, d'une ligne de contrevallation formée de collines factices, élevées, suivant Arrien, de deux cent cinquante pieds et larges de deux stades, sur lesquelles il fit placer les machines qui devaient battre en brèche les murailles.

Ἐδόκει δὴ χῶμα ἐν κύκλῳ τῆς πόλεως χωννύναι, ὡς ἐξ ἴσου ἀπὸ τοῦ χωσθέντος ἐπαγέσθαι τὰς μηχανὰς τοῖς τείχεσι· καὶ ἐχώννυτο κατὰ τὸ νότιον μάλιστα τῆς πόλεως τεῖχος, ἵνα ἐπιμαχώτερα ἐφαίνετο[5].

[1] *Rois*, l. III, c. IV, v. 24.
[2] *Jérémie*, c. XLVII, v. 1.
[3] Arrien, II, XXVI, XXVII.
[4] Quinte-Curce, IV, XXIII, XXIV, XXV et XXVI.
[5] Arrien, II, XXV.

«Il jugea à propos d'élever une chaussée tout autour de la ville, afin de pouvoir, du haut de ce remblai, approcher des remparts ses machines sur un terrain qui fût de niveau avec l'enceinte; on amoncela surtout de la terre contre la partie méridionale des murs, là où la place semblait le plus formidable.»

Plus loin, au chapitre XXVI, nous lisons :

Καὶ χῶμα χωννύναι ἐν κύκλῳ πάντοθεν τῆς πόλεως ἐκέλευσεν, εὖρος μὲν ἐς δύο σῖαδίους, ὕψος δὲ ἐς πόδας πεντήκοντα καὶ διακοσίους.

«Il ordonna d'environner de tous côtés la ville d'un tertre artificiel, large de deux stades et haut de deux cent cinquante pieds.»

Je ne serais pas fort éloigné de croire que certains amas de terre que l'on observe sur plusieurs points autour de Gaza pourraient bien être les débris de la gigantesque contrevallation exécutée par Alexandre. Seulement les dimensions assignées par l'historien grec à ces terrassements me paraissent singulièrement exagérées. A quoi bon, par exemple, les élever à deux cent cinquante pieds de hauteur, pour attaquer une ville située sur un monticule qui ne domine la plaine environnante que de soixante à soixante et dix pieds au plus?

Deux fois blessé pendant ce siége, qui dura deux mois, au dire de Diodore de Sicile[1], Alexandre se montra impitoyable quand il eut triomphé de la résistance des ennemis et pris la ville d'assaut. Tous les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants furent réduits en esclavage, et Gaza fut repeuplée avec des habitants provenant des localités voisines.

S'il faut même ajouter foi au récit de Quinte-Curce, Alexandre, voulant imiter en cela Achille, dont il se prétendait issu, aurait traîné autour de la ville, attaché à son char, le corps de Bétis, qui avait défendu si héroïquement la place confiée à sa garde.

Iram deinde vertit in rabiem [Alexander], jam tum peregrinos ritus subeunte fortuna; per talos enim spirantis lora trajecta sunt, religatumque ad

[1] Diodore de Sicile, XVII, XLVIII, § 7.

currum traxere circa urbem equi, gloriante rege Achillem, a quo genus ipse deduceret, imitatum ex pœna in hostem capienda. Cecidere Persarum Arabumque circa decem millia, nec Macedonibus incruenta victoria fuit[1].

La cruauté d'Alexandre aurait ainsi surpassé celle d'Achille, car Hector était mort quand il fut traîné autour des murs de Troie par son farouche vainqueur, et Bétis vivait encore lorsqu'il subit le même sort autour de Gaza.

Ce gouverneur, appelé *Bétis* par Quinte-Curce, est désigné par Josèphe[2] sous le nom de *Babemeses;* il commandait une garnison persane, qui se défendit très-bravement, et il montra lui-même un courage digne d'une meilleure fortune (332 av. J. C.).

Strabon rapporte que Gaza fut détruite par Alexandre, et que depuis lors elle resta déserte.

Ὑπέρκειται δὲ καὶ ἡ πόλις ἐν ἑπτὰ σταδίοις, ἔνδοξός ποτε γενομένη, κατεσπασμένη δὲ ὑπὸ Ἀλεξάνδρου, καὶ μένουσα ἔρημος[3].

«La ville est située au-dessus de la mer, à la distance de sept stades; jadis célèbre, elle a été sapée par Alexandre et est demeurée déserte.»

Mais cela est contredit par le texte formel d'Arrien, qui nous dit qu'Alexandre, après s'être rendu maître de Gaza, après en avoir fait massacrer les hommes et réduit en esclavage les femmes et les enfants, y introduisit une nouvelle population, tirée des environs, et se servit de la ville comme d'une place d'armes pour la guerre :

Τὴν πόλιν δὲ ξυνοικίσας ἐκ τῶν περιοίκων, ἐχρῆτο ὅσα φρουρίῳ ἐς τὸν πόλεμον[4].

Aucun autre auteur qui mentionne ce siége ne parle d'une entière destruction de Gaza[5].

Diodore de Sicile[6], d'ailleurs, nous apprend qu'Antigone, après la mort d'Alexandre, s'empara de Gaza, lorsqu'il envahit et occupa

[1] Quinte-Curce, IV, XXVI.
[2] *Antiquités judaïques*, XI, VIII, § 3.
[3] Strabon, l. XVI, p. 522, édit. Casaubon.
[4] Arrien, II, XXVII.
[5] Quinte-Curce, IV, XXVI. — Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXV. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, XI, VIII, §§ 3 et 4.
[6] Diodore de Sicile, XIX, LIX, § 2.

la Syrie et la Palestine, l'an 314 avant Jésus-Christ. Cette ville n'était donc pas détruite et déserte. Mais bientôt Ptolémée, ayant défait, près de Gaza, Démétrius, fils d'Antigone, reprit la Palestine (312 avant J. C.), et, sur le point de retourner en Égypte, il renversa cette place avec d'autres villes.

Διὸ καὶ κρίνας ἐκλιπεῖν τὴν Συρίαν, κατέσκαψε τὰς ἀξιολογωτάτας τῶν κεκρατημένων πόλεων, Ἄκην μὲν τῆς Φοινίκης Συρίας, Ἰόπην δὲ καὶ Σαμάρειαν καὶ Γάζαν τῆς Συρίας[1].

« Aussi, ayant résolu de quitter la Syrie, il sapa les plus importantes des villes qu'il avait conquises, telles que Acé, de la Phénicie-Syrie, Joppé, Samarie et Gaza, appartenant à la Syrie. »

Gaza, par conséquent, n'avait point été détruite par Alexandre, puisque, vingt ans plus tard, elle le fut par Ptolémée.

Elle se releva presque aussitôt de ses ruines, et, sous les Machabées, elle était redevenue une cité considérable.

Jonathan brûla ses faubourgs (144 avant J. C.); mais, fléchi par les supplications de ses habitants, il se retira, après avoir reçu d'eux des otages, qu'il envoya à Jérusalem.

61. Et abiit inde Gazam, et concluserunt se qui erant Gazæ; et obsedit eam et succendit quæ erant in circuitu civitatis, et prædatus est ea.

62. Et rogaverunt Gazenses Jonathan, et dedit illis dexteram, et accepit filios eorum obsides, et misit illos in Jerusalem[2].

L'an 141 avant Jésus-Christ, Simon investit Gaza avec une armée, dressa ses machines contre les remparts et emporta une des tours. Ceux qui étaient dans une de ces machines ayant pu s'élancer dans la ville, il s'y excita aussitôt un grand tumulte, et les habitants s'empressèrent de monter sur les murailles avec leurs femmes et leurs enfants; puis, déchirant leurs tuniques et poussant de grands cris, ils conjurèrent Simon de vouloir bien les recevoir à composition. Simon, touché de compassion, leur épargna la vie et les chassa seulement hors de la ville. Il donna ordre de purifier les édifices qui avaient été souillés par la présence d'idoles, établit

[1] Diodore de Sicile, XIX, XCIII, § 8. — [2] *Machabées*, l. I, c. XI, v. 61, 62.

dans Gaza de fidèles observateurs de la loi, la fortifia et en fit sa résidence.

43. In diebus illis applicuit Simon ad Gazam, et circumdedit eam castris, et fecit machinas, et applicuit ad civitatem, et percussit turrem unam, et comprehendit eam.

44. Et eruperant qui erant intra machinam in civitatem : et factus est commotus magnus in civitate.

45. Et ascenderunt qui erant in civitate, cum uxoribus et filiis, supra murum, scissis tunicis suis, et clamaverunt voce magna, postulantes a Simone dextras sibi dari,

46. Et dixerunt : Non nobis reddas secundum malitias nostras, sed secundum misericordias tuas.

47. Et flexus Simon non debellavit eos; ejecit tamen eos ex civitate, et mundavit ædes in quibus fuerant simulacra, et tunc intravit in eam cum hymnis benedicens Dominum.

48. Et, ejecta ab ea omni immunditia, collocavit in ea viros, qui legem facerent; et munivit eam, et fecit sibi habitationem[1].

L'an 96 avant Jésus-Christ, Gaza fut de nouveau détruite par Alexandre Jannée, après un siége d'une année et un massacre affreux.

Τῶν δὲ βουλευτῶν ἦσαν οἱ πάντες πενταχόσιοι, συμφυγόντες εἰς τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερόν... Ὁ δὲ Ἀλέξανδρος τούτους τε ἀναιρεῖ, καὶ τὴν πόλιν αὐτοῖς ἐπικατασκάψας ὑπέστρεψεν εἰς Ἱεροσόλυμα, ἐνιαυτῷ πολιορκήσας[2].

« Les cinq cents sénateurs s'étaient tous réfugiés dans le temple d'Apollon... Alexandre les fait mettre à mort, renverse ensuite la ville et s'en retourne à Jérusalem, après avoir assiégé Gaza pendant un an. »

Ce passage nous montre qu'il y avait alors à Gaza un sénat composé de cinq cents membres, ce qui prouve combien la ville était considérable. Une nouvelle marque de son importance et de sa force, c'est que le siége qu'elle soutint dans cette circonstance dura un an. Les divinités grecques, comme l'indique ce temple d'Apollon, dans lequel les sénateurs avaient cherché un refuge et furent massacrés, avaient remplacé les anciennes divinités philistaïques.

[1] *Machabées*, l. I, c. XIII, v. 43-48. — [2] *Antiquités judaïques*, XIII, XIII, § 3.

Gaza fut enlevée aux Juifs par Pompée[1] et, plus tard, réparée par Gabinius, avec d'autres villes[2].

Auguste la donna à Hérode[3], et, à la mort de ce dernier, elle fut assignée à la Syrie.

La ville est appelée *grecque* par l'historien Josèphe; en effet, les mœurs et la religion grecques y régnaient à cette époque presque exclusivement.

Γάζα γὰρ καὶ Γάδαρα καὶ Ἵππος ἑλληνίδες εἰσὶ πόλεις, ἃς ἀποῤῥήξας αὐτοῦ τῆς διοικήσεως, Συρίας προσθήκην ποιεῖται[4].

« Gaza, Gadara et Hippos sont des villes grecques; l'empereur, les enlevant à ses États (ceux d'Archélaüs), les réunit à la Syrie. »

Strabon, ainsi que je l'ai déjà dit, a donc tort de prétendre que Gaza était déserte de son temps, et que cette dévastation et cet abandon dataient d'Alexandre, attendu qu'elle fut depuis prise et reprise, et, en dernier lieu, rebâtie par le général romain Gabinius.

Toutefois, dans les Actes des apôtres, nous lisons ce qui suit :

Angelus autem Domini locutus est ad Philippum, dicens : Surge et vade contra meridianum, ad viam quæ descendit ab Jerusalem in Gazam; hæc est deserta[5].

« L'ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit : Levez-vous et allez vers le midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza; elle est déserte. »

Cette dernière épithète se rapporte-t-elle à Gaza ou à la route qui y conduisait de Jérusalem?

Reland s'exprime ainsi à ce sujet :

Alii ultima verba de urbe Gaza, quæ deserta fuerit eo tempore, utpote ab Alexandro eversa, nec postea inhabitata, teste Strabone, lib. XVI, accipiunt; alii de ipsa via. De via ipsa non video cur *ἔρημος* diceretur magis quam aliæ viæ in terra Israelitica; adeoque ad Gazam ipsam hæc retulerim potius. Cellarius jam notavit eam a temporibus Alexandri desertam non fuisse, quum ab An-

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIV, IV, § 4.

[2] *Id. ibid.* XIV, V, § 3.

[3] Josèphe, *Antiq. jud.* XV, VII, § 3.

[4] *Id. ibid.* XVII, XI, § 4.

[5] *Actes des apôtres*, c. VIII, v. 26.

tiocho eversa sit, teste Polybio in excerptis Valesianis, et a Chasmonæis erepta aliquoties Syris, deinde expugnata ab Alexandro Jannæo; et ex hoc tempore videtur ei fuisse *ἔρημος*, deserta, usquedum, uti ex nummis Titi, Hadriani et sequentium imperatorum ibi cusis liquet, ex hac quoque clade surrexit. Certe sub Gabinio jam ex clade sua surrexit, quum instaurata fuit, teste Josepho, et nummos cudit; adeoque tempore Philippi non videtur *ἔρημος* dici potuisse, ac si incolis omnino omnibus destituta fuisset [1].

Pour se tirer d'embarras et résoudre cette difficulté, Reland propose l'explication de son ami Antoine Galland, professeur de langues orientales à l'Académie de Paris, qui prend le mot *ἔρημος* dans le sens de *ἀφύλακτος* (non gardé, non protégé par des remparts).

Gaza, quod non solum a Strabone, verum etiam in Actis apostolorum *ἔρημος* dicatur, non est mirum, si attenderimus ad id quod ait Hesychius his verbis : *ἔρημα*, *ἀφύλακτα*, ea nimirum esse loca quæ non munita præsidio carent, nec opus habent. Itaque putemus eam urbem, ab Alexandro Magno expugnatam, et Persis, qui eam munierant, ereptam, iisdem aut deletis aut fugatis, indigenis relictam esse ea conditione, ut ab ipsis denuo non muniretur [2]. . . . .

Cette explication est loin, à mon avis, d'être satisfaisante, et elle est d'ailleurs contredite par les faits, Gaza ayant subi plusieurs siéges depuis Alexandre et, par conséquent, étant alors entourée de remparts. Autrement, si elle eût été ouverte, elle serait tombée immédiatement au pouvoir de l'ennemi : l'épithète *ἔρημος*, prise dans le sens de *ἀφύλακτος*, ne lui convient donc nullement. Aussi j'incline de préférence vers le sentiment de ceux qui, dans le passage précédent des Actes des apôtres, rapportent à la route conduisant de Jérusalem à Gaza, et non à cette dernière ville, l'épithète de *deserta* ou *ἔρημος* (déserte).

Indépendamment, en effet, des considérations empruntées à l'histoire et qui empêchent d'attribuer alors à Gaza une semblable qualification, on ne voit pas trop pourquoi l'ange aurait ici donné à cette ville, où Philippe n'avait point à aller, une épithète quelconque. Il s'agissait de fournir à ce disciple, qui se trouvait en ce

[1] Reland, *Palæstina*, p. 787. — [2] *Id. ibid.* p. 788.

moment en Samarie, des indications précises pour qu'il rencontrât l'eunuque de la reine d'Éthiopie. L'ange donc lui dit : « Levez-vous et allez vers le midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza et qui est déserte. »

J'ai déjà fait observer, dans le premier tome de cet ouvrage, à propos de l'*A'în el-Hanîeh*, regardée à tort comme étant la fontaine Saint-Philippe, que plusieurs routes conduisaient de Jérusalem à Gaza, et que la plus méridionale, celle d'Hébron, était probablement moins fréquentée que les deux autres, mais plus commode pour aller en char : voilà pourquoi l'eunuque l'avait prise. On pouvait donc l'appeler, jusqu'à un certain point, *déserte*.

Mais revenons à l'histoire de Gaza.

L'an 65 de l'ère chrétienne, durant le gouvernement de Gessius Florus, cette ville fut de nouveau ruinée par les Juifs révoltés [1].

Cette destruction ne fut encore que temporaire ou partielle; car il existe des médailles de Gaza frappées en l'honneur de Titus, d'Hadrien et des empereurs suivants.

Une église chrétienne paraît avoir été de bonne heure établie à Gaza. Voici les noms des principaux de ses évêques [2] :

Philémon passe pour avoir été le premier. Ce serait le même auquel saint Paul aurait adressé une épître.

Silvanus est mentionné par Eusèbe [3] comme ayant souffert le martyre à Césarée, dans la persécution de Dioclétien. D'abord condamné aux mines, il fut ensuite décapité en 310.

Asclépas ou Asclépius assista au concile de Nicée, en 325, puis au concile de Sardes, en 347.

Irénion souscrivit au concile d'Antioche, en 363.

Porphyrius obtint, en 401, un édit d'Arcadius et d'Eudoxie qui lui permit de détruire à Gaza les temples des faux dieux. J'ai déjà dit plus haut qu'avec leurs débris il construisit, sur l'emplacement du temple consacré au dieu Marnas, une basilique dont les colonnes

[1] *Guerre des Juifs*, II, XVIII, § 1.

[2] Le Quien, *Oriens Christianus*, t. III, p. 604 et suivantes.

[3] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VIII, XIII, *De martyribus Palæstinæ*.

servirent probablement, plus tard, à orner la grande église de Saint-Jean-Baptiste, qui lui succéda et qui est depuis longtemps transformée en mosquée.

Je renvoie à Le Quien pour les noms des autres évêques qui se sont assis successivement sur le siége épiscopal de Gaza.

Eusèbe et saint Jérôme parlent de cette ville comme d'une cité encore importante de leur temps :

Μένει δὲ εἰς ἔτι νῦν πόλις ἐπίσημος τῆς Παλαιστίνης.

Saint Jérôme prétend que la nouvelle Gaza n'occupait pas le même emplacement que l'ancienne : opinion très-contestable, ainsi que je l'ai montré.

Vers la fin du VIe siècle ou au commencement du VIIe, Gaza fut visitée par Antonin le Martyr, qui la décrit comme une ville splendide et délicieuse, dont les habitants sont très-honnêtes, cultivent les arts libéraux et aiment les étrangers.

Gaza autem civitas splendida, deliciosa; homines honestissimi, omni liberalitate decori, amatores peregrinorum [1].

L'an 634 de notre ère, elle tomba dans les mains des généraux d'Abou-Bekr, le premier khalife mahométan, après une décisive bataille livrée par eux aux armées romaines.

Depuis cette époque, il est peu question de Gaza jusqu'aux croisades. Nous savons seulement qu'elle souffrit beaucoup pendant les nombreuses guerres qui surgirent entre les gouverneurs mahométans d'Égypte et ceux de Syrie.

Les croisés la trouvèrent déserte.

En 1149, Baudoin III, roi de Jérusalem, afin de réprimer vers le sud les incursions des Ascalonites, releva les fortifications d'une partie de la ville de Gaza :

Gazam, urbem antiquissimam, ab Ascalona decem distantem in parte australi milliaribus, dirutam et habitatoribus carentem, reformare proponunt .....

[1] Antonini Martyris *Itinerarium*, p. 33.

Fuerat autem eadem Gaza civitas antiquissima, ædificiis præclara, cujus antiquæ nobilitatis in ecclesiis et amplis domibus licet dirutis, in marmore et magnis lapidibus, in multitudine cisternarum, puteorum, aquarum quoque viventium, multa et grandia extabant argumenta. Fuerat autem sita in colle aliquantulum edito, magnum satis et diffusum intra muros continens ambitum. Videntes autem nostri, quod non satis expediret ut tota reformaretur, partem prædicti collis occupant et opus muro insigne et turribus ædificant[1].

La défense de la place fut confiée aux Templiers.

En 1170, Saladin prit et saccagea la ville qui s'était formée à côté de la citadelle, et qui n'était protégée que par un mur faible et peu élevé; mais il ne put forcer la citadelle, que défendait Milon de Plansy. Tous les habitants qui n'avaient pu s'y réfugier furent massacrés par les musulmans.

Après la funeste bataille de Hattin, en 1187, et la reddition d'Ascalon à Saladin, Gaza se soumit également à ses armes.

Elle ouvrit ensuite ses portes à Richard Cœur de Lion, mais pour retomber bientôt sous la domination des musulmans.

En 1239, l'armée de Thibaut fut complétement battue près de Gaza.

En 1244, les mêmes plaines furent encore le théâtre d'une grande défaite, que les chrétiens, alors alliés des musulmans, essuyèrent de la part des Kharizmiens. L'armée chrétienne était divisée en trois corps. L'aile gauche, où se trouvaient les chevaliers de Saint-Jean, marchait sous les ordres de Gautier de Brienne, comte de Jaffa. L'aile droite se composait des troupes musulmanes, que commandait le prince d'Émèse. Au centre on remarquait le patriarche de Jérusalem avec tout son clergé, les Templiers et les barons de la Palestine avec leurs vassaux. La bataille fut acharnée et meurtrière de part et d'autre. Engagée dès le point du jour, elle se prolongea jusqu'à la nuit. Le lendemain le combat recommença avec la même fureur; enfin, le prince d'Émèse, ayant pris la fuite avec le reste de ses troupes, décida la victoire en faveur des Kharizmiens. Les chrétiens, abandonnés à leurs seules forces, furent écrasés par le

[1] Willelm. Tyr. XVII, XII.

nombre de leurs adversaires; presque tous furent tués ou faits prisonniers. Les débris de l'armée chrétienne avec le patriarche de Jérusalem se retirèrent à Saint-Jean-d'Acre, leur dernier refuge.

Burchard, qui visita la Palestine vers 1280, nous dit que, de son temps, Gaza était communément appelée Gazara :

De Ascalona v leucis contra austrum est Gaza civitas, sita in littore maris. Nunc communiter dicitur Gazara[1].

Cette confusion de Gaza avec Gazara vient de la ressemblance des noms de ces deux villes, dont la seconde, appelée aussi Gazer, est signalée par Eusèbe comme étant à quatre milles au nord de Nicopolis, par conséquent bien loin de la première.

A partir de la fin des croisades, l'histoire de Gaza ne présente, jusqu aux temps modernes, aucun fait saillant.

Dans les derniers jours de février de l'année 1799, Bonaparte défit Abd-Allah, général de Djezzar, pacha d'Acre, près de Gaza; les cheikhs et les ulémas de la ville s'empressèrent d'apporter au vainqueur les clefs de la cité, et le fort se rendit bientôt. Bonaparte le fit sauter avant de poursuivre sa route, et campa pour la nuit sur le Djebel el-Mountar.

En terminant ce chapitre, il me reste à discuter une question qui se rapporte à Gaza et qui a été souvent débattue. Cette question roule sur le passage d'Hérodote que voici :

Καὶ Συρίοισι πεζῇ ὁ Νεκῶς συμβαλὼν ἐν Μαγδόλῳ ἐνίκησε, μετὰ δὲ τὴν μάχην Κάδυτιν πόλιν τῆς Συρίας ἐοῦσαν μεγάλην εἷλε[2].

«Néchao, ayant attaqué par terre les Syriens, les vainquit à Magdol, et, après le combat, il s'empara de Cadytis, grande ville de Syrie.»

Et sur cet autre :

Ἀπὸ γὰρ Φοινίκης μέχρι οὔρων τῶν Καδύτιος πόλιος γῆ ἐστι Σύρων τῶν Παλαιστινῶν καλουμένων· ἀπὸ δὲ Καδύτιος, ἐούσης πόλιος, ὡς ἐμοὶ δοκέει, Σαρδίων οὐ πολλῷ ἐλάσσονος, ἀπὸ ταύτης τὰ ἐμπόρια τὰ ἐπὶ θαλάσσης μέχρι Ἰηνύσου πόλιός ἐστι τοῦ Ἀραβίου· ἀπὸ δὲ Ἰηνύσου αὖτις Σύρων μέχρι Σερ-

[1] Burchardi de monte Sion *Itinerarium*, c. x, p. 85, édition Laurent. — [2] Hérodote, II, CLIX.

δωνίδος λίμνης, παρ' ἣν δὴ τὸ Κάσιον οὖρος τείνει ἐς θάλασσαν· ἀπὸ δὲ Σερβωνίδος λίμνης, ἐν τῇ δὴ λόγος τὸν Τυφῶ κεκρύφθαι, ἀπὸ ταύτης ἤδη Αἴγυπτος· τὸ δὲ μεταξὺ Ἰηνύσου πόλιος καὶ Κασίου τε οὔρεος καὶ τῆς Σερβωνίδος λίμνης, ἐὸν τοῦτο οὐκ ὀλίγον χώριον, ἀλλ' ὅσον τε ἐπὶ τρεῖς ἡμέρας ὁδὸν, ἄνυδρόν ἐστι δεινῶς[1].

«Dans la Phénicie jusqu'aux confins de la ville de Cadytis, le pays appartient aux Syriens appelés Palestiniens. A partir de Cadytis, ville, à ce qu'il me semble, peu inférieure à Sardes, les comptoirs maritimes jusqu'à Ienysus sont sous la domination arabe. D'Ienysus jusqu'au lac Serbonis, près duquel le mont Casius se dirige vers la mer, la côte appartient de nouveau aux Syriens. Du lac Serbonis, où l'on dit que Typhon reste caché, commence l'Égypte. Quant à l'espace intermédiaire compris entre la ville d'Ienysus, d'un côté, le mont Casius et le lac Serbonis, de l'autre, espace assez considérable et qu'on peut évaluer à trois journées de marche, il est affreusement aride et sans eau.»

Généralement les savants ont cru que, dans ces deux passages, il s'agissait de Jérusalem sous le nom de *Cadytis*, et qu'il y avait identité pour le fond entre ce mot et celui d'*El-Kods* (la Sainte), nom que porte encore aujourd'hui Jérusalem et que les géographes arabes du moyen âge lui donnent souvent. Ce nom de *Cadytis* ne serait ainsi qu'une altération du mot araméen *Kadischtha* (la Sainte), et il faudrait supposer que déjà dans l'antiquité Jérusalem était désignée de la sorte.

Ce rapprochement est sans doute assez frappant, et j'inclinerais moi-même volontiers à admettre une pareille conjecture, qui a pour elle de la vraisemblance et de graves autorités, n'était une autorité plus grave encore qui m'empêche d'y souscrire, à savoir le texte même d'Hérodote, qui semble placer Cadytis sur le bord de la mer et qui assigne à l'Arabie tout le pays qui s'étend depuis Cadytis jusqu'à Ienysos.

Ἀπὸ δὲ Καδύτιος..... τὰ ἐμπόρια τὰ ἐπὶ θαλάσσης μέχρι Ἰηνύσου πόλιός ἐστι τοῦ Ἀραβίου.

Ce passage ne peut évidemment pas s'appliquer à Jérusalem,

[1] Hérodote, III, v.

qui est à quinze lieues de la mer. Comment, en outre, considérer comme faisant partie de l'Arabie, à l'époque d'Hérodote, la contrée immédiatement située au sud de cette ville? La Palestine, en effet, s'étendait bien au delà de Jérusalem vers le midi.

Aussi le savant Reland rejette-t-il cette opinion et en propose-t-il une autre : pour lui, Cadytis est probablement la ville de Gath[1].

Cette hypothèse de Reland a quelque chose de spécieux; toutefois on peut soulever contre elle plusieurs objections.

D'abord Gath est pareillement assez éloignée de la mer, et, ensuite, à aucune époque, surtout à celle d'Hérodote, elle n'a pu être appelée *grande ville de Syrie*, *μεγάλη πόλις Συρίας*, et *peu inférieure en étendue à Sardes*, *Σαρδίων οὐ πολλῷ ἐλάσσων*.

Pour mon compte, je préfère de beaucoup le sentiment de ceux qui identifient Cadytis avec Gaza, opinion qui a été très-bien développée par le docteur Stark[2].

Cet écrivain prouve, en premier lieu, qu'il y a identité entre les deux noms Γάζα et Κάδυτις, par un simple changement de lettres, le γ étant remplacé par un κ, et le ζ (ou δς) par un δ; quant à la terminaison τις, c'est celle du féminin, comme α.

En second lieu, Gaza termine réellement la Syrie Palestine, vers le sud, et ensuite l'Arabie commence.

De plus, l'épithète de *grande ville*, *μεγάλη πόλις*, lui convient parfaitement. C'était la véritable capitale du pays des Philistins, et elle a pu être comparée, pour son étendue, à la ville de Sardes, *Σαρδίων οὐ πολλῷ ἐλάσσων*.

Enfin, elle avoisine la mer, dont elle n'est séparée que par une heure de marche, et sur les bords de laquelle elle avait un port et un comptoir.

Hérodote, dans ce même passage, nous fournit une précieuse indication pour chercher Ienysus. Dans la carte de la Palestine dressée par Jacotin, cette ville est placée à l'endroit appelé aujourd'hui *Khan Younès*, situé à cinq heures environ au sud de Gaza, et

[1] Reland, *Palæstina*, p. 669. — [2] Stark, *Gaza und die philistäische Küste*, p. 218 et suiv.

cette position lui est également assignée dans la carte de Kiepert et dans celle de Van de Velde. Le docteur Stark, au contraire, prétend qu'il faut la reculer jusqu'à Rhinocoloura et l'identifier probablement avec cette dernière ville. De cette manière, ajoute-t-il, le texte d'Hérodote devient très-clair, et les ἐμπόρια ou comptoirs maritimes dont parle cet historien seront compris entre Gaza et Rhinocoloura, aujourd'hui El-A'rich, dans l'intervalle des cinquante-neuf milles qui séparent ces deux localités. Tout l'espace signalé entre Ienysus et le mont Casius, évalué par Hérodote à trois journées de marche et décrit comme affreusement aride, est le petit désert qui s'étend entre El-A'rich et l'oasis de Katieh, et où l'on ne rencontre, chemin faisant, que trois puits, qui marquent les différentes stations. Cet écrivain[1] estime les journées de marche à cent cinquante stades par jour. Trois journées de marche, d'après cette évaluation, font quatre cent cinquante stades ou quatre-vingt-quatre kilomètres, ce qui est à peu près la distance qui sépare El-A'rich du Ras el-Kasroun, l'ancien mont Casius. Si les données d'Hérodote sont exactes, il est donc à présumer qu'Ienysus était à Rhinocoloura, tandis que, si l'on fait remonter cette ville jusqu'à Khan Younès, l'intervalle qu'il indique entre elle et le mont Casius serait beaucoup trop faible. Toutefois, quand je décrirai Khan Younès, je montrerai qu'il y a aussi des raisons qui militent en faveur de ce dernier emplacement, relativement à la position d'Ienysus.

Sans entrer pour le moment dans une plus longue discussion à ce sujet, je me borne à conclure que Gaza me paraît être la Cadytis d'Hérodote, ville qui est appelée pareillement *Calytis* et *Canytis* par Étienne de Byzance :

Κάλυτις, πόλις Συρίας. Ἡρόδοτος.
Κάνυτις, πόλις Συρίων μεγάλη, ὡς Ἑκαταῖος Ἀσίᾳ.

Cette grande ville de Syrie prise par Néchao, où peut-on mieux la reconnaître que dans Gaza, qui sut résister, plus tard, pendant

[1] Hérodote, V, LIII.

deux mois, à tous les efforts d'Alexandre, et qui, d'ailleurs, comme nous le savons par un passage de Jérémie, tomba effectivement sous les coups du roi d'Égypte Néchao?

Quod factum est verbum Domini ad Jeremiam prophetam contra Palæsthinos, antequam percuteret Pharao Gazam [1].

Comme dans le chapitre précédent il est question de Néchao, le doute n'est pas possible sur ce pharaon, et il s'agit bien ici de la conquête, par ce monarque, de la même ville que nous voyons mentionnée par Hérodote sous le nom de *Cadytis*.

Cette dernière raison est, ce me semble, l'une des plus fortes en faveur de l'identité de ces deux localités, qui, sous une dénomination légèrement différente en apparence, ne sont au fond qu'une seule et même ville.

[1] *Jérémie*, c. XLVII, v. 1.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

EXCURSION DE GAZA À TELL EL-A'DJOUL. — EMBOUCHURE DE L'OUED RHAZZEH, PROBABLEMENT LE BESOR DE L'ANTIQUITÉ. — OUALY CHEIKH ECHLIN. — KHIRBET ES-SOUR, JADIS ANTHÉDON. — KHIRBET CHEIKH HASSAN, L'ANCIEN MAIUMAS GAZÆ. — OUALY CHEIKH RADHOUAN. — RETOUR À GAZA.

TELL EL-A'DJOUL.

Le 28 mai, à six heures trente minutes du matin, je m'achemine vers *Tell el-A'djoul*, تل العجول, où quelques voyageurs placent l'antique Anthédon.

Ma direction est celle du sud-ouest.

A six heures cinquante-sept minutes, laissant à gauche le chemin de Khan Younès et obliquant à l'ouest-sud-ouest, je prends celui de Deir el-Belahh.

A sept heures trente minutes, je parviens à la colline connue sous le nom de *Tell el-A'djoul;* elle domine au nord l'Oued Rhazzeh. L'ayant gravie, je n'y trouve que de petits fragments de poterie, épars çà et là, mais aucune ruine de quelque importance. J'examine ensuite plusieurs autres collines qui font suite à celle-ci; aucun débris antique qui vaille la peine d'être signalé n'attire mon attention. Si donc une ville a existé jadis en cet endroit, elle a été complétement effacée du sol; ce qui est peu vraisemblable. Aussi je crois que l'assertion de ceux qui placent là Anthédon ne repose sur aucun fondement sérieux.

Tell el-A'djoul est plusieurs fois mentionné dans les auteurs arabes. C'est sur cette colline, comme nous l'apprend Boha Eddîn[1],

[1] *Vita Saladini*, p. 115.

que Saladin convoqua l'une des réunions de ses troupes. Malek-Adel, frère de ce prince, y établit ensuite son camp[1]. Malek-Kamel, dans sa marche vers Damas, l'an 625 de l'hégire, s'y arrêta également et envoya de là des corps de troupes vers Jérusalem et d'autres villes[2]. Lorsqu'il retourna en Égypte, il campa de même à Tell el-A'djoul.

Dans quelques cartes, notamment dans celle de Van de Velde, cette colline est placée par erreur au sud de l'Oued Rhazzeh et marquée sous le nom de *Tell A'jour*. La véritable prononciation est *Tell el-A'djoul*, comme le prouvent les écrivains arabes auxquels j'ai emprunté les renseignements qui précèdent. Du reste, dans le dialecte vulgaire, le *lam* et le *ra* sont des lettres qui se mettent souvent l'une pour l'autre, et il n'est pas étonnant que des voyageurs aient entendu prononcer par leur guide *A'djour* ou *A'jour*, au lieu de *A'djoul*.

EMBOUCHURE DE L'OUED RHAZZEH.

Longeant ensuite l'Oued Rhazzeh sur sa rive droite, dans la direction de l'ouest, j'atteins son embouchure à huit heures trente minutes. Cet *oued* est très-large sur ce point. Pendant l'hiver, à l'époque des grandes pluies, il arrête quelquefois les caravanes. C'est très-probablement le *Besor* de l'antiquité, dans le texte hébreu נַחַל הַבְּשׂוֹר, *Nahal hab-Besor*, chez les Septante *χείμαῤῥος τοῦ Βοσόρ*, dans la vulgate *torrens Besor*.

Il en est question dans le livre I des Rois.

Abiit ergo David ipse et sexcenti viri qui erant cum eo, et venerunt usque ad torrentem Besor, et lassi quidem substiterunt[3].

C'est le même torrent que Josèphe désigne sous le nom de *Βάσελος* :

Παραγενόμενος δ' ἐπί τινα χείμαῤῥον, Βάσελον λεγόμενον[4].

[1] Abulfedæ *Annales*, t. IV, p. 164.

[2] Makrisi, *Solouk*, t. I, p. 145.

[3] *Rois*, l. I, c. XXX, v. 9.

[4] *Antiquités judaïques*, VI, XV, § 6.

Il résulte du récit de la Bible et de l'historien juif que ce torrent était au sud de Siklag et dans la partie la plus méridionale de la Judée. David, après l'avoir franchi, surprit les Amalécites qui avaient incendié et pillé Siklag, et reconquit sur eux tout le butin qu'ils avaient fait.

La carte de Kiepert place la ville d'Anthédon à l'embouchure de l'Oued Rhazzeh, opinion qui me paraît également erronée, car je n'ai découvert en cet endroit aucune trace de ville, dans un rayon de plus d'un kilomètre. Il faudrait admettre, dans ce cas, que les débris en sont entièrement ensevelis sous le sable.

OUALY CHEIKH ECHLIN.

A partir de l'embouchure de l'Oued Rhazzeh, que je quitte vers neuf heures, après avoir vainement cherché les vestiges de la ville que j'espérais y rencontrer, je suis de près le rivage, dans la direction du nord-nord-est.

A neuf heures trente minutes, sur un monticule sablonneux qui domine la plage d'environ vingt mètres, je remarque un *oualy*, consacré au *Cheikh Echlin*. En pénétrant dans cette *koubbeh*, j'y trouve quelques débris de marbres antiques. Quatre ou cinq maisons très-misérables avoisinent ce sanctuaire; elles sont habitées par un vieillard, qui le dessert, et par plusieurs membres de sa famille. Des jardins peu étendus constituent en cet endroit une sorte de petite oasis.

Cinq minutes plus loin, deux puits, l'un ancien, l'autre de date plus récente, me sont indiqués sous le nom de *Biar Cheikh Echlin*. Le premier est devenu saumâtre, de doux qu'il était, par suite de l'infiltration de l'eau de la mer. La base perforée d'une colonne antique de marbre blanc sert de margelle à ce puits, et un beau chapiteau du même marbre, et creusé intérieurement, est placé auprès, en guise d'auge. A côté de l'autre puits, la cuve d'un sarcophage antique est destinée actuellement à abreuver les animaux.

KHIRBET ES-SOUR.

En continuant à m'avancer le long de la côte, j'aperçois une dizaine d'Arabes occupés à dépecer, planche par planche, un bâtiment grec naufragé, qui faisait voile vers l'Égypte et qu'une tempête a fait échouer sur cette côte inhospitalière.

A dix heures, je passe près d'un troisième puits, appelé *Bir Zaoualan;* il paraît antique. L'eau en est douce, bien qu'il avoisine le rivage.

A dix heures quinze minutes, je remarque que, sur plusieurs points, on a maçonné les falaises de la côte, afin de les soutenir et de les rendre plus verticales. Montant alors sur le plateau sablonneux qu'elles bordent, j'observe, sur une étendue d'un kilomètre en longueur, une multitude de fragments de poterie concassée et, çà et là, des tas de pierres, restes de constructions détruites ou dont les assises inférieures sont peut-être ensevelies sous le sable. Deux vieux pans de murs, près du rivage, semblent indiquer, par l'intervalle qui les sépare, le diamètre du port qu'ils délimitaient.

L'emplacement et les débris de cette petite ville anéantie sont appelés, par les Arabes, *Khirbet es-Sour*, خربة السور, sans doute à cause des pans de murs dont je viens de parler. Une *koubbeh* y recouvre la tombe d'un santon nommé *Cheikh Batchan.*

A dix heures trente minutes, les ruines cessent de se montrer.

A mon avis, c'est là qu'il faut placer la ville d'Anthédon, dont le site est fixé par d'autres soit à Tell el-A'djoul, soit à l'embouchure de l'Oued Rhazzeh. J'ai déjà dit que, dans ces deux derniers endroits, les ruines manquent, tandis qu'au Khirbet es-Sour, sans être très-importantes, elles recouvrent un espace assez considérable. En outre, la position de ce *khirbet* par rapport à Gaza satisfait très-bien aux données que nous fournissent les anciens au sujet de celle d'Anthédon relativement à cette ville.

A la vérité, Ptolémée [1] marque la place d'Anthédon un peu

[1] Ptolémée, V, XVI, *tabula IV Asiæ.*

au nord du port de Gaza, sur le bord de la mer; mais c'est là une erreur, comme le prouve un passage de l'historien Josèphe. Celui-ci, en effet, énumérant les villes que les Juifs, à l'époque des rois Asmonéens, occupaient le long de la côte, après les avoir enlevées aux Gentils, les nomme dans l'ordre que voici, en s'avançant du nord au sud :

Πόλεις εἶχον οἱ Ἰουδαῖοι πρὸς θαλάσσῃ μὲν Στράτωνος Πύργον, Ἀπολλωνίαν, Ἰόππην, Ἰάμνειαν, Ἄζωτον, Γάζαν, Ἀνθηδόνα, Ῥαφίαν, Ῥινοκόρουραν [1].

« Les Juifs possédaient près de la mer la Tour de Straton, Apollonia, Joppé, Iamnia, Azot, Gaza, Anthédon, Raphia, Rhinocoroura. »

Dans d'autres passages, et en particulier dans le suivant, Josèphe mentionne également Anthédon comme ville maritime :

Ἀνακτίσας δὲ [Ἡρώδης] καὶ Ἀνθηδόνα τὴν παράλιον, καταρριφθεῖσαν ἐν πολέμοις, Ἀγρίππειον προσηγόρευσεν [2].

« Hérode, ayant rebâti la ville maritime d'Anthédon, qui avait éte renversée pendant la guerre, la surnomma Agrippæum. »

Cette position près du rivage et dans la proximité de Gaza et de la cité d'Anthédon est de même attestée par Étienne de Byzance :

Ἀνθηδών, πόλις πλησίον Γάζης, πρὸς τῷ παραλίῳ μέρει.

Je dois cependant signaler ici une assertion de Pline, qui la met, non plus sur le bord de la mer, mais dans l'intérieur des terres :

Gaza et intus Anthedon [3] . . . . .

Mais cette assertion est contredite par les passages précédents; elle l'est aussi par un autre témoignage plus convaincant, que j'emprunte encore à Josèphe :

Ἀγρίππας εἰς Ἀνθηδόνα παραγενόμενος καὶ λαβὼν ναῦν ἐν ἀναγωγαῖς ἦν [4].

« Agrippa, étant arrivé à Anthédon et y ayant pris un navire, était sur le point de mettre à la voile. »

Enfin le texte qui sert le mieux à déterminer la situation de

[1] *Antiquités judaïques*, XIII, xv, § 4.
[2] *Guerre des Juifs*, I, xxi, § 8.
[3] Pline, *Histoire naturelle*, V, xiv.
[4] *Antiquités judaïques*, XVIII, vi, § 3.

cette ville et sa distance par rapport à Gaza est un passage de Sozomène qui nous apprend qu'Anthédon était sur le bord de la mer, à vingt stades environ de Gaza.

Καιρὸν εὑρὼν ἔφυγεν εἰς Ἀνθηδόνα, πόλιν ἐπὶ θάλασσαν, ἀφεστῶσαν Γάζης ὡς εἰς σταδίους εἴκοσι[1].

« Ayant trouvé une occasion favorable, il s'enfuit à Anthédon, ville maritime et à vingt stades environ de Gaza. »

Le même écrivain nous dit ailleurs que Constantia ou, en d'autres termes, le *Maiumas* de Gaza, était approximativement à vingt stades de cette ville.

Ἐπεὶ δὲ εἰς τὴν βασίλειαν παρῆλθεν Ἰουλιανὸς, δίκην ἔλαχον οἱ Γαζαῖοι τοῖς Κωνσταντιεῦσι, καὶ δικαστὴς καθίσας αὐτὸς προσένειμε Γάζῃ τὴν Κωνσταντίαν ἀμφὶ τοὺς εἴκοσι σταδίους διεστῶσαν[2].

« Lorsque Julien fut parvenu à l'empire, les habitants de Gaza intentèrent un procès à ceux de Constantia. Ce prince, s'étant constitué leur arbitre, adjugea à Gaza la ville de Constantia, qui en est distante d'environ vingt stades. »

Constantia et Anthédon étaient cependant deux villes différentes, et Sozomène lui-même les distingue. Seulement, comme il les place toutes deux à la même distance de Gaza, sur le bord de la mer, il faut en conclure qu'elles étaient très-voisines l'une de l'autre. Effectivement, j'ai rencontré au nord du Khirbet es-Sour, à huit minutes à peine d'intervalle, d'autres ruines, dont je vais parler tout à l'heure, et qui me paraissent être celles du *Maiumas* de Gaza ou, ce qui est la même chose, de Constantia.

Pour en revenir à Anthédon, cette ville n'a joué qu'un rôle peu important et peu connu. Elle n'est pas mentionnée dans les Livres saints. Son nom étant grec, il est probable qu'elle fut fondée par l'un des princes Séleucides qui régnèrent en Syrie; mais il est impossible, faute de documents fournis par l'histoire, de préciser la date de ce fait.

Nous savons par le scholiaste de Lycophron, Jean Tzetzès, qu'il

[1] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, V, IX. — [2] *Id. ibid.* V, III.

y avait en Béotie une autre ville du même nom, ayant eu autrefois une population thrace.

Ἡ δὲ Ἀνθηδὼν, πόλις Βοιωτίας, ἣν ᾤκησαν Θρᾶκες· ὁ δὲ Ἰώσηπος καὶ τὴν νῦν λεγομένην Ἀγριππιάδα Ἀνθηδόνα φησὶ πρότερον καλεῖσθαι[1].

« Anthédon, ville de Béotie, qu'ont habitée les Thraces. D'après Josèphe, celle qui s'appelle aujourd'hui Agrippias se nommait auparavant Anthédon. »

L'historien juif parle pour la première fois de l'Anthédon de Palestine, pour nous apprendre qu'elle tomba au pouvoir d'Alexandre Jannée[2].

Elle fut plus tard au nombre des villes qui furent rebâties par le général romain Gabinius.

Auguste la donna à Hérode le Grand. Ce prince en devint comme le second fondateur et changea son nom en celui d'*Agrippias*, du nom de son ami et protecteur Agrippa[3].

Au commencement de la guerre judaïque, elle fut renversée de fond en comble par les Juifs[4].

Elle se releva ensuite de ses ruines, ainsi que le rapporte Sozomène[5].

Cette ville, de fondation grecque, resta, longtemps après l'avénement de la religion chrétienne, attachée aux superstitions de l'idolâtrie.

Le christianisme cependant finit par s'y établir, et elle eut un évêché particulier. Les noms de trois de ses évêques nous ont été transmis par les histoires ecclésiastiques, et nous voyons qu'alors elle avait repris la dénomination d'Anthédon.

A partir de la domination des Arabes, il n'est plus question de cette ville, et elle n'est citée, que je sache, par aucun historien de l'époque des croisades : il est à croire qu'elle était déjà détruite et complétement abandonnée.

[1] Tzetzès, à propos du vers 754 de la *Cassandre* de Lycophron.

[2] *Antiquités judaïques*, XIII, XIII, § 3. — *Guerre des Juifs*, I, IV, § 2.

[3] *Guerre des Juifs*, I, XXI, § 8.

[4] *Ibid.* II, XVIII, § 1.

[5] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, V, IX.

KHIRBET CHEIKH HASSAN.

A dix heures trente minutes, je poursuis ma route le long du rivage, dans la direction du nord-nord-est, et, à dix heures trente-huit minutes, je traverse d'autres ruines, qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Cheikh Hassan*, خربة سيخ حسن, parce qu'elles s'étendent près d'un *oualy* ainsi appelé, qui s'élève sur un monticule sablonneux. Ces ruines sont d'ailleurs fort peu distinctes; des pierres et de nombreux fragments de poterie antique sont épars sur le sol et percent à peine la surface du sable. Sur une petite éminence est une maison habitée par un garde-côte, et sur le rivage deux barques sont tirées à sec.

Est-ce là l'ancien établissement maritime des Gazéens? J'incline fortement à le croire, car la côte décrit en cet endroit une petite courbe, et cette anse, quoique peu prononcée, voit encore aborder aujourd'hui quelques barques, comme le prouvent celles que j'y ai observées moi-même, ainsi que la maison de ce douanier, dont le poste a été placé là comme sur le point de la côte le plus naturellement abordable près de Gaza. Cet ancien port était, du reste, plutôt une rade qu'un port proprement dit; je n'y ai remarqué aucune apparence de digue; et encore cette rade devait-elle être fort peu sûre, étant ouverte à tous les vents, excepté à ceux de l'est et du nord-est.

Le *Maiumas* de Gaza occupait les collines sablonneuses qui la dominent, et, sauf de faibles débris, cette ville a comme disparu du sol, soit qu'elle ait été détruite de fond en comble, soit que les restes en gisent ensevelis sous des dunes sans cesse envahissantes. Elle servait de comptoir maritime à Gaza, qui, bien qu'éloignée de la mer d'environ vingt stades, comme cela résulte d'un passage d'Arrien que j'ai déjà cité, avait cependant un port dont l'existence nous est attestée, dans l'antiquité, par des historiens et des géographes.

Il en est question pour la première fois dans Diodore de Sicile,

qui rapporte que, l'an 312 avant Jésus-Christ, Démétrius fit voile de Gaza, vers le milieu de la nuit :

Οἱ δὲ περὶ τὸν Δημήτριον ἐκ τῆς Γάζης ἐκπλεύσαντες περὶ μέσας νύκτος[1].

Gaza avait donc un port assez considérable, puisqu'il pouvait contenir la flotte de ce prince.

Ptolémée en fait mention :

Ἀσκάλων,
Ἀνθηδών,
Γαζαίων λιμήν[2].

Seulement ce géographe le place par erreur au sud d'Anthédon.

Strabon le signale également :

Εἶτ' Ἄζωτὸς καὶ Ἀσκάλων ..... εἶθ' ὁ τῶν Γαζαίων λιμὴν πλησίον[3].

Ce port s'appelait *Maiumas*, comme ceux d'Iamnia, d'Azot et d'Ascalon.

Sozomène[4], qui parle de cet établissement maritime, nous apprend que, sous Constantin, les habitants de ce *Maiumas* s'étant convertis au christianisme, l'empereur l'appela *Constantia*, du nom de l'un de ses fils, et l'érigea en ville, avec une administration particulière. Mais ensuite, lorsque Julien fut monté sur le trône, les Gazéens intentèrent un procès à ceux de Constantia, et ce prince adjugea aux premiers cette dernière ville, qui, à partir de ce moment, perdit son nom de Constantia et fut appelée *Quartier maritime de Gaza :*

Καὶ τὸ ἐξ ἐκείνου τῆς προτέρας ἀφαιρεθεῖσα προσηγορίας, παραθαλάττιον μέρος τῆς Γαζαίων πόλεως ὀνομάζεται.

Ailleurs, le même historien désigne ce *Maiumas* sous la dénomination de *Gaza maritime :*

Ἐν Γάζῃ πρὸς θάλασσαν, ὅπερ καὶ Μαϊουμᾶν ὀνομάζουσιν[5].

[1] Diodore de Sicile, XX, LXXXIV, § 1.

[2] Ptolémée, V, XVI, *tabula IV Asiæ.*

[3] Strabon, l. XVI, p. 522, éd. Casaubon.

[4] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, V, III.

[5] *Id. ibid.* VII, XXI.

Saint Jérôme, dans sa *Vie de saint Hilarion*, cite plusieurs fois cette petite ville, à l'occasion des miracles accomplis par ce saint. On sait, en effet, qu'Hilarion était originaire de Thabatha, bourg situé à cinq milles environ au sud de Gaza.

Le *Maiumas* de Gaza avait un évêché distinct de celui de la ville dont il était le port, et les historiens ecclésiastiques nous ont transmis les noms de cinq de ses évêques : de Zénon, qui mourut dans une extrême vieillesse, au commencement du ve siècle; de Paulianus et de Paulus, qui vivaient dans la première moitié de ce même siècle; de Procope, qui assista, avec Cyrille, évêque de Gaza, au concile tenu à Constantinople en 518; de Cosmas, enfin, qui occupait le siége épiscopal dans le courant du VIIIe siècle.

Nous apprenons dans la vie de Zénon racontée par Sozomène, qui l'avait vu âgé de près de cent ans, que cet évêque fut un jour obligé de s'enfuir à Anthédon, ville située, ajoute l'historien, sur le bord de la mer et à vingt stades environ de Gaza[1].

Ce passage, dont je me suis déjà autorisé plus haut pour fixer l'emplacement d'Anthédon au Khirbet es-Sour, la distingue, en outre, nettement du *Maiumas Gazæ*, puisque l'évêque de ce *Maiumas* alla y chercher un asile.

A quelle époque le comptoir maritime des Gazéens fut-il détruit? C'est ce qu'il est difficile de dire. Toujours est-il que, du temps des croisades, il n'est mentionné nulle part, et aujourd'hui la position que je lui assigne n'est plus occupée que par la cabane d'un douanier et l'*oualy* solitaire d'un santon.

OUALY CHEIKH RADHOUAN.

A dix heures quarante minutes, quittant le Khirbet Cheikh Hassan, je me dirige vers Gaza, en traversant de hautes dunes de sable : ma direction est celle de l'est-sud-est, puis de l'est.

A dix heures cinquante-deux minutes, je rencontre de nombreux fragments de poterie sur un plateau où surgissent, du milieu des

[1] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, V, IX.

sables, quelques vieux oliviers, des sycomores et des caroubiers. Près de ce bouquet d'arbres s'élève un *oualy*, consacré au *Cheikh Radhouan*. La *koubbeh* qui recouvre le tombeau de ce santon a été bâtie en partie avec des pierres provenant d'anciennes constructions, et le tombeau lui-même est orné de plaques de marbre qui sont pareillement antiques.

Nous savons par Évagrius[1] que, entre Gaza et le *Maiumas* qui en dépendait, florissait un monastère dans lequel vécut Sévérus, qui devint évêque d'Antioche.

L'*oualy* du *Cheikh Radhouan* a succédé probablement au monastère renversé, et je serais disposé à voir, dans les arbres tombant de vétusté qui l'entourent, les restes du jardin de ce couvent.

RETOUR À GAZA.

Je continue ensuite ma marche vers l'est-sud-est et, à onze heures cinq minutes, j'atteins les premiers vergers de Gaza.

A onze heures trente minutes, je suis de retour au lieu de mon campement.

[1] *Histoire ecclésiastique*, III, xxxiii.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

DEIR EL-BELAHH, LE DARUM DE L'ÉPOQUE DES CROISADES. — KHAN YOUNÈS. EST-CE L'IENYSUS DE L'ANTIQUITÉ? RAISONS POUR ET CONTRE. — KHIRBET MA'AN YOUNÈS, JADIS MINOÏS, TRÈS-PROBABLEMENT.

DEIR EL-BELAHH.

Le 29 mai, à huit heures vingt minutes du matin, j'abandonne Gaza pour prendre la route de Khan Younès. Ma direction est celle du sud-sud-ouest.

A neuf heures vingt-cinq minutes, je passe au pied de Tell el-A'djoul, colline dont j'ai déjà parlé.

A neuf heures trente minutes, je franchis le lit, extrêmement large en cet endroit, de l'Oued Rhazzeh.

A dix heures trente-cinq minutes, les jardins de Deir el-Belahh commencent à border la route.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte sous un bouquet de palmiers.

Le village de *Deir el-Belahh*, دير البلحة (le Couvent de la Datte), est situé sur une petite hauteur; il renferme trois cent cinquante habitants. Un certain nombre de maisons sont abandonnées et renversées. En 1862, cette localité a subi une grande mortalité, due à des eaux stagnantes, que M. le docteur Espéron, médecin de la quarantaine de Gaza, a fait recouvrir de terre, ne pouvant leur donner d'issue.

D'après la tradition du pays, une mosquée remplace la chapelle d'un ancien couvent démoli. En pénétrant dans ce sanctuaire musulman, j'y remarque deux colonnes antiques de marbre gris-blanc.

Les plantations de dattiers qui, concurremment avec le souvenir de ce couvent chrétien détruit, ont fait donner au village le nom qu'il porte, sont très-soignées. Chaque arbre est entouré d'un petit fossé, destiné à recueillir l'eau qui doit en arroser le pied. De distance en distance sont creusés des puits, appelés, ici comme en Égypte, *sakia*. A l'orifice de plusieurs d'entre eux, j'observe des fûts ou des tronçons mutilés de colonnes de marbre gris-blanc.

Deir el-Belahh paraît être le *Darum* de l'époque des croisades, comme l'ont déjà supposé quelques critiques.

Les détails les plus circonstanciés que nous possédions sur cette citadelle se trouvent dans le passage suivant de Guillaume de Tyr :

Est autem, ut credimus, prædictum castrum [Darum] in Idumæa situm, trans torrentem illum qui dicitur Ægypti, qui etiam terminus est Palæstinæ et prædictæ regionis. Hoc ipsum idem rex Amalricus, paucis ante annis, in loco aliquantulum eminente fundaverat, occasione vetustorum ædificiorum, quorum aliqua adhuc ibi supererant vestigia. Traditur autem a senioribus illarum partium incolis, quod priscis temporibus ibi fuerit monasterium Græcorum, unde adhuc et nomen tenet *Darum*, quod interpretatur *domus Græcorum*. Fundaverat autem, ut prædiximus, dominus rex ibi castrum modicæ quantitatis, vix tantum spatium intra se continens quantum est jactus lapidis, formæ quadræ, quatuor turres habens angulares, quarum una grossior et munitior erat aliis, sed tamen absque vallo erat et sine antemurali. Distat autem a mari quasi stadiis quinque, a Gaza vero milliaribus quatuor. Convenerunt autem aliqui ex locis finitimis agrorum cultores, et negotiationibus quidam operam dantes; ædificaverunt ibi suburbium et ecclesiam non longe a præsidio facti loci illius habitatores. Erat enim locus commodus[1].

« Comme nous le pensons, la citadelle dont il a été question plus haut est située dans l'Idumée, au delà du torrent appelé *torrent d'Égypte*, qui sert de limite à la Palestine et à la région susdite. Cette citadelle avait été fondée peu d'années auparavant, sur une faible éminence, par le même roi Amaury, qui avait profité des matériaux de vieux édifices dont il subsistait là quelques vestiges. Les vieillards de l'endroit racontent qu'il y avait là autrefois un monastère appartenant aux Grecs, d'où vient que cette localité a gardé le nom de *Darum*, ce qui signifie *maison des Grecs*. Or le roi, comme nous l'avons dit,

[1] Willelm. Tyr. XX, XIX.

y avait bâti une citadelle d'une étendue peu considérable, qu'on pouvait évaluer à peine intérieurement à un jet de pierre. De forme carrée, elle était flanquée, à chaque angle, d'une tour; une de ces tours était plus grosse et plus fortifiée que les autres. Du reste, aucune palissade et aucun avant mur ne protégeait ce château. Il est éloigné de la mer d'environ cinq stades, et de Gaza de quatre milles. Quelques cultivateurs des lieux circonvoisins et aussi quelques marchands, s'étant réunis en cet endroit, y bâtirent un faubourg et une église, et en devinrent les habitants. Il offrait, en effet, certains avantages.»

Jacques de Vitry, de son côté, s'exprime ainsi au sujet de cette même forteresse :

Est autem Darum præsidium quoddam seu oppidum, in confinio Idumææ et Palæstinæ situm, quinque stadiis distans a mare. Hanc autem munitionem rex Hierosolymorum Amalricus in aliquantum eminenti loco fundavit, forma rotunda, quatuor turres angulares habentem, ubi quondam fuerat monasterium Græcorum, unde adhuc priscum nomen retinet, id est *Darum*, quod interpretatur *domus Græcorum*. Post hanc sequitur Gaza, civitas antiquissima, a prædicta munitione quatuor stadiis distans[1].

«Darum est une citadelle ou place forte, sur les confins de l'Idumée et de la Palestine, à cinq stades de la mer. Elle a été fondée par le roi de Jérusalem Amaury, sur un lieu un peu élevé, de forme ronde : quatre tours en défendent les angles. Là s'élevait jadis un monastère appartenant aux Grecs; de là vient que cet endroit a retenu son premier nom, je veux dire celui de *Darum*, ce qui signifie *maison des Grecs*. Après cette forteresse suit Gaza, ville très-ancienne, qui en est distante de quatre stades.»

Guillaume de Tyr, comme on le voit, affirme que la citadelle de Darum était à quatre milles au sud de Gaza; Jacques de Vitry, au contraire, réduit cette distance à quatre stades.

Cette dernière assertion est évidemment fausse, et il faut lire peut-être ici quatre *milles*, au lieu de quatre *stades*, comme dans le premier de ces historiens. Cet intervalle même est beaucoup trop faible, car, pour venir de Gaza à Deir el-Belahh, j'ai mis deux heures vingt-cinq minutes, et j'estime que j'ai parcouru au moins onze kilomètres, ce qui fait près de huit milles romains, c'est-à-dire presque le double de la distance indiquée par Guillaume de Tyr.

[1] Jacobus de Vitriaco, XL.

D'un autre côté, cet historien, de même que Jacques de Vitry, fixe à cinq stades l'intervalle qui séparait Darum de la mer. Cinq stades, à cent quatre-vingt-cinq mètres le stade, égalent neuf cent vingt-cinq mètres; tandis que, de Deir el-Belahh à la mer, il y a, en réalité, dix-sept cents mètres, c'est-à-dire près de neuf stades. Si donc, comme c'est mon avis, on place Darum à Deir el-Belahh, il faut admettre que les distances marquées par Guillaume de Tyr et par Jacques de Vitry sont inexactes.

Tous deux s'accordent pour interpréter de la même manière le mot *Darum*, en le traduisant par *domus Græcorum* (maison des Grecs). M. Quatremère combat cette étymologie.

« Si elle était vraie, dit-il[1], on aurait écrit *Dar ar-Roum*, دار الروم, et il vaut mieux, avec Schultens, reconnaître dans ce mot le terme hébreu דָּרוֹם, *darôm* (le midi). »

Ce même savant fait observer que, dans la *Vie de Saladin* par Boha Eddîn, on lit *Daroun*, دارون, mais qu'Aboulféda, Makrisi et d'autres écrivent, plus correctement, *Daroum*, داروم.

Cette forteresse, construite par Amaury, fut assiégée sans succès par Saladin en 1170; mais, après la prise d'Ascalon, elle tomba entre ses mains.

En 1192, Richard Cœur-de-Lion s'en empara et la fit raser.

KHAN YOUNÈS.

A une heure trente-huit minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud-sud-ouest.

A deux heures, nous franchissons l'Oued Selga: il est peu considérable et sans eau.

La contrée que nous parcourons est inculte et sablonneuse; sauf quelques vieux sycomores qui s'élèvent çà et là, le sol est seulement recouvert d'une herbe qui abonde dans le désert, et que l'on me désigne sous le nom de *hader*.

[1] Quatremère, *Histoire des sultans Mamelouks*, t. I, *appendice*, p. 238.

A trois heures quinze minutes, la culture reparaît, et nous touchons aux premiers jardins de Khan Younès. Ils sont plantés d'un assez grand nombre d'arbres fruitiers, et principalement d'abricotiers. Bientôt après, nous faisons halte dans ce bourg. Il renferme un millier d'habitants; jadis il était beaucoup plus peuplé, comme le prouvent une centaine de maisons actuellement détruites. Il doit son nom de *Khan Younès*, خان يونس, à un château ou khan fortifié, construit, dit-on, sous le sultan Barkouk, par un émir appelé Younès, l'an 790 de l'hégire. D'autres prétendent qu'il faut voir dans ce nom celui du prophète Jonas, que les Arabes appellent *Neby Younès*. Dans tous les cas, à part la façade occidentale et quelques parties du mur d'enceinte, ce château est aujourd'hui très-dégradé et tombe complétement en ruine. Il formait un grand carré, flanqué, à ses quatre angles, d'une demi-tour ronde. Une mosquée, encore assez bien conservée, y porte le nom de *Djama' Soulthan Barkouk;* elle est décorée à l'intérieur, et notamment la chaire à prêcher ou *member*, placée près du *mihrab*, d'assez beaux morceaux de marbre gris-blanc, provenant, selon toute apparence, d'anciens édifices. Les autres matériaux qui ont servi à bâtir cette mosquée ainsi que tout le reste du château doivent être également en partie antiques; mais ils ont été retaillés.

Le dedans de la forteresse est actuellement envahi par des habitations particulières très-délabrées. Elle était autrefois précédée d'une autre enceinte plus vaste, flanquée également de tours, qui est aux trois quarts démolie.

En parcourant les autres parties du bourg, je remarque çà et là des tronçons de colonnes antiques, soit de marbre, soit de granit, quelques bases et chapiteaux mutilés et de superbes plaques de marbre gris-blanc, attestant que Khan Younès a succédé à une ancienne cité, dont les débris auront été utilisés pour la construire.

Cette ville, comme on le suppose généralement, est Ienysus, qui n'est mentionnée que par un seul écrivain de l'antiquité, dans le passage suivant d'Hérodote[1], dont j'ai déjà rapporté plus haut le

[1] Hérodote, III, v.

texte original et dont je me contente, par conséquent, de reproduire ici la traduction :

«Depuis Cadytis..... les comptoirs de la côte jusqu'à la ville d'Ienysus appartiennent aux Arabes. Depuis Ienysus, la domination syrienne recommence, jusqu'au lac Serbonis, près duquel le mont Casius se prolonge vers la mer. ..... Or l'intervalle compris entre la ville d'Ienysus, d'une part, le mont Casius et le lac Serbonis, de l'autre, intervalle qui est assez considérable, puisqu'il est de trois jours de marche, est affreusement aride et dépourvu d'eau.»

J'ai déjà dit, en parlant de Gaza, que je partage complétement l'avis de ceux qui identifient Cadytis avec cette dernière ville. C'est donc à partir de Gaza que, à l'époque d'Hérodote, les comptoirs de la côte appartenaient aux Arabes jusqu'à Ienysus, et, d'Ienysus jusqu'au mont Casius, il y avait trois jours de marche.

Si l'on fixe Ienysus à Khan Younès, la distance qui séparait cette ville de Cadytis n'était que de vingt kilomètres au plus, et, par conséquent, il y avait peu de place le long de la côte pour les divers comptoirs maritimes que signale Hérodote. En outre, de Khan Younès au Ras el-Kasroun, l'ancien mont Casius, il y a environ cent trente-trois kilomètres, intervalle que les caravanes ne peuvent guère parcourir qu'en quatre journées et non en trois. Enfin, au delà de l'emplacement de Khan Younès, supposé être celui d'Ienysus, on rencontrait, dans la direction de l'Égypte, et avant d'atteindre le désert proprement dit, la ville de Raphia et celle de Rhinocoloura; c'est pourquoi, bien que la contrée où s'élevaient ces deux villes fût, comme maintenant, extraordinairement aride, le désert véritable ne commençait réellement qu'à partir de la dernière.

Aussi le docteur Stark[1] incline-t-il à identifier Ienysus avec Rhinocoloura, aujourd'hui El-A'rich. De cette manière, il y a une place suffisante le long de la côte pour les comptoirs maritimes signalés par Hérodote; en second lieu, il n'y a plus que trois petites journées de marche jusqu'au mont Casius; en outre, on chemine,

[1] *Gaza und die philistäische Küste*, p. 223.

jusqu'à cette dernière station, en plein désert, ne trouvant sur la route que trois puits, qui marquent autant d'étapes.

Ces raisons, invoquées par Stark en faveur de son opinion, sont assez plausibles. Toutefois, je suis loin de les regarder comme convaincantes.

En effet, bien que de Gaza jusqu'à Khan Younès il n'y ait guère que vingt kilomètres, plusieurs comptoirs maritimes, néanmoins, pouvaient jadis exister entre ces deux points, comme le prouvent les ruines qui sont dispersées sur la côte en trois endroits différents, et qui sont actuellement désignées sous les noms de *Khirbet es-Sour, Khirbet Choubaneh* et *Khirbet Djinan*. Les premières, ainsi que je l'ai dit, me paraissent représenter l'ancienne Anthédon. Mais, indépendamment de ces trois établissements maritimes, dont quelques débris sont encore visibles, il pouvait, dans cet intervalle, y en avoir d'autres, dont les vestiges, depuis tant de siècles, ont complétement disparu, détruits par les hommes ou ensevelis sous les énormes dunes de sable qui forment, le long du rivage, une bande si large et si épaisse.

Quant à l'intervalle qui s'étendait entre Ienysus et le mont Casius, Hérodote le décrit comme affreusement aride, *ἄνυδρόν ἐστι δεινῶς*, mais il n'ajoute pas qu'il fût inhabité et sans aucune ville. Or, au delà de Khan Younès, la culture, faute d'eau, sauf en quelques points, est presque nulle, et jusqu'à El-A'rich on ne rencontre qu'un seul puits, celui de Refah, l'antique Raphia. La contrée présente donc l'aspect de la plus grande sécheresse.

En ce qui concerne cette même distance d'Ienysus au mont Casius, l'historien grec l'estime à trois jours de marche, et comme il évalue quelque part[1] chaque journée de marche à cent cinquante stades, il en résulte que trois journées équivalent à quatre cent cinquante stades, c'est-à-dire à quatre-vingt-trois kilomètres un quart, chiffre qui diffère beaucoup, j'en conviens, des cent trente-trois kilomètres qui séparent Khan Younès du Ras el-Kasroun.

[1] Hérodote, V, LIII.

D'un autre côté, la distance donnée par Hérodote est-elle ici parfaitement exacte, et faut-il, avec le docteur Stark, renoncer définitivement à l'identification de Khan Younès avec Ienysus, en cherchant cette place soit à El-A'rich, soit ailleurs? Mais El-A'rich me paraît, d'une manière incontestable, être l'ancienne Rhinocoloura; le Khirbet el-Bordj répond pour moi à Beth-Taphou, et le Khirbet Refah est, de l'aveu de tous les critiques, la ville de Raphia. Reste donc Khan Younès, qui a dû être très-certainement une localité importante, et dont le nom arabe, au lieu d'être celui d'un émir ainsi appelé, ou, suivant d'autres, du prophète Jonas, pourrait bien être tout simplement une altération du nom antique Ienysus.

KHIRBET MA'AN YOUNÈS.

Le gouverneur de Khan Younès m'avait signalé quelques ruines, à vingt minutes de ce bourg, vers l'est, et appelées *Khirbet Ma'an Younès*, خربة معان يونس. Je m'y transporte avec son fils, qui m'y conduit en me faisant suivre une route bordée de jardins fertiles. Ces ruines sont fort indistinctes, étant dispersées dans des champs depuis longtemps livrés à la culture; mais le nom qui y est demeuré attaché est indubitablement antique. Le mot arabe معان, *Ma'an*, et le mot hébreu מָעוֹן, *Ma'on*, sauf une très-légère différence, sont identiques.

Il ne faut pas, du reste, confondre cette Ma'an avec la ville de Ma'on mentionnée par la Bible au sud d'Hébron, dans la montagne de Juda. J'en parlerai en son lieu. La ville sur l'emplacement de laquelle nous sommes en ce moment est probablement la *Minoïs*, Μηνοείς, dont il est question dans Eusèbe, au mot Μηδεβηνά :

Μηδεβηνὰ, φυλῆς Ἰούδα· καὶ ἔστι νῦν κώμη Μηνοεὶς πλησίον Γάζης, πολίχνη.

Minoïs est, à la vérité, citée par cet écrivain comme étant près de Gaza, πλησίον Γάζης. Or le Khirbet Ma'an Younès est à quatre heures de marche au sud de cette ville; mais Eusèbe, dans plusieurs

passages de l'*Onomasticon*, emploie cette même expression de *πλησίον* (près de), pour indiquer des distances à peu près analogues à celle-ci. Ce n'est donc pas là un argument péremptoire contre l'identification proposée.

Dans la *Notice des dignités de l'empire romain* il est fait mention des *equites promoti Illyriciani Menoidæ*, établis dans la Palestine première.

Cellarius [1] rapproche avec raison ce nom de *Minoïs* ou *Menoïs* du *Menænum castrum*, cité dans le code Théodosien [2] avec le *castrum Versabini* ou de Bersabée.

L'histoire, du reste, garde un complet silence sur cette petite ville. Nous savons seulement qu'elle eut un évêché à l'époque chrétienne, et nous connaissons les noms de trois des évêques qui occupèrent ce siége : de Zozime, vers 449; de Jean, vers 518, et d'Étienne, en 536, qui apposèrent leur signature aux actes de divers conciles.

[1] Cellarius, *Notitia orbis antiqui*, III, XIII.

[2] *Cod. Theod.* l. XXX, *De erog. milit. annon.*

CHAPITRE QUARANTIÈME.

DÉPART POUR EL-A'RICH. — KHIRBET BIR REFAH, JADIS RAPHIA. — OUALY CHEIKH ZOUÏEDD. — KHIRBET EL-BORDJ (BETH-TAPHOU). — OUED EL-A'RICH, LE CHIHOR DE LA BIBLE. — EL-A'RICH (RHINOCOLOURA). — HISTOIRE DE RHINOCOLOURA. — RETOUR À KHAN YOUNÈS.

DÉPART POUR EL-A'RICH.

Le 30 mai, la chaleur étant très-forte et la route que nous avions à parcourir jusqu'à El-A'rich offrant de grandes fatigues, à cause de la réverbération du soleil sur un sable fin et profond, nous ne nous mettons en marche qu'à deux heures quinze minutes de l'après-midi, au moment où une légère brise commence à souffler et à tempérer l'ardeur de l'atmosphère. Mon thermomètre, à l'ombre, marque encore néanmoins trente-neuf degrés centigrades. J'avais confié ma tente et mon bagage au gouverneur de Khan Younès, supprimant ainsi tout ce qui pouvait ralentir mes mouvements et tenter la cupidité des maraudeurs du désert : on m'avait appris, en effet, que deux Anglais avaient été, quinze jours auparavant, dévalisés, au delà de Raphia, par une bande de Bédouins.

Nous commençons par traverser, dans la direction du sud-ouest, les verdoyants jardins de Khan Younès; mais bientôt toute culture s'arrête, et nos chevaux cheminent péniblement sur un terrain onduleux, recouvert d'une épaisse couche de sable, que percent çà et là des touffes de cette espèce d'herbe que les Arabes appellent *hader*. A notre droite s'élèvent de vastes dunes, qui nous dérobent la vue de la mer, que nous apercevons seulement par intervalle; à notre gauche s'étend le désert.

KHIRBET BIR REFAH.

A trois heures trente-deux minutes, nous atteignons le puits appelé *Bir Refah*, بير رفح. Il est assez profond et bien construit, avec des pierres très-régulières, de moyenne dimension. Je remarque à l'orifice trois colonnes de granit gris, placées horizontalement, et deux autres un peu au-dessous des premières. L'eau de ce puits est bonne et abondante. C'est là que viennent s'approvisionner, quelquefois de fort loin, les Bédouins dont les douars sont disséminés dans la solitude; c'est là aussi que font halte, dans le même but, toutes les caravanes qui se rendent à El-A'rich ou qui en reviennent.

Près du puits, un chapiteau de marbre blanc gît à terre. Un peu plus au sud, un fût de colonne de marbre gris est à moitié enseveli et couché dans le sable. En continuant à m'avancer dans la même direction, j'aperçois, sur un plateau parsemé de petits fragments de poterie, deux colonnes de granit, debout et intactes; elles sont ombragées par un acacia mimosa. Les Arabes les appellent *Bab el-Medinet* (la Porte de la Ville), parce qu'elles semblent, par leur écartement l'une de l'autre, indiquer la largeur d'une des anciennes portes de la ville.

Plus loin encore, je rencontre deux autres fûts de colonnes de granit, renversés sur le sol.

Tels sont les seuls restes qui aient survécu à l'antique ville de Raphia. Les autres vestiges de cette cité ont été enlevés, ou sont enfouis sous des monticules de sable. Vers l'ouest, en effet, elle était adossée à des dunes mobiles, qui la séparaient de la mer et qui ont dû s'étendre sur l'emplacement qu'elle occupait. Au delà de ces dunes, elle avait un comptoir maritime près du rivage, autour d'une anse maintenant ensablée.

Le nom de *Raphia*, qui s'est conservé dans celui de *Refah*, attaché au puits dont j'ai parlé et au *khirbet* qui lui est attenant, se trouve écrit de deux manières dans les historiens et les géographes anciens : Ῥάφεια et Ῥαφία en grec, *Raphia* et *Raphea* en latin.

Strabon mentionne cette ville comme étant au sud de Gaza :

Μετά τε Γάζαν Ῥαφία, ἐν ᾗ μάχη συνέβη Πτολεμαίῳ τε τῷ τετάρτῳ καὶ Ἀντιόχῳ τῷ μεγάλῳ[1].

«Après Gaza vient Raphia, où eut lieu un combat entre Ptolémée IV et Antiochus le Grand.»

Cette bataille célèbre est racontée avec de longs et intéressants détails dans Polybe[2]. Elle se livra l'an 217 avant Jésus-Christ, à cinquante stades environ au sud de Raphia. Antiochus, vaincu, se retira dans cette ville; mais, à l'approche de Ptolémée, il s'enfuit à Gaza.

Le même historien nous dit que «Raphia était située au delà de Rhinocoroura [vers le nord], et que c'était la première ville de la Cœlésyrie, du côté de l'Égypte :»

Ἡ [Ῥαφία] κεῖται μετὰ Ῥινοκόρουρα, πρώτη τῶν κατὰ Κοίλην Συρίαν πολέων ὡς πρὸς τὴν Αἴγυπτον.

Par Cœlésyrie, Polybe entend ici non-seulement ce que signifie le plus ordinairement ce mot, c'est-à-dire la région comprise entre le Liban et l'Anti-Liban, mais encore tout le pays qui s'étend depuis la Séleucide jusqu'à l'Égypte.

Josèphe, précisant davantage la position de Raphia, la place entre Anthédon et Rhinocoloura.

Πόλεις εἶχον οἱ Ἰουδαῖοι πρὸς θαλάσσῃ μὲν Στράτωνος Πύργον, Ἀπολλωνίαν, Ἰόππην, Ἰάμνειαν, Ἄζωτον, Γάζαν, Ἀνθηδόνα, Ῥαφίαν, Ῥινοκούρουραν[3].

Prise par Alexandre Jannée, elle fut ensuite restaurée par Gabinius.

Plus tard, elle eut une église chrétienne et un évêché spécial. Les noms de trois de ses évêques nous ont été conservés dans les actes des conciles : de Romanus, qui assista au concile d'Éphèse, en 431 ; d'Épiphanius, qui souscrivit au concile de Constantinople,

[1] Strabon, l. XVI, p. 522.

[2] Polybe, V, c. LXXXII et suivants.

[3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIII, XV, § 4.

en 536, et de Stéphanus, qui prit part aux délibérations d'un autre concile tenu également à Constantinople, en 553.

Raphia est citée, dans l'Itinéraire d'Antonin, comme étant à vingt-deux milles de Gaza. Je ne la crois qu'à vingt et un milles, au plus, d'après le temps que j'ai mis à me rendre de l'une à l'autre.

Suivant Pline, cette ville, qu'il nomme *Raphea*, était dans l'intérieur des terres.

Oppida Rhinocolura et intus Raphea [1].

Cet écrivain veut sans doute dire par là qu'elle n'était pas tout à fait sur le bord de la mer, car elle n'en était pas fort éloignée, et j'estime seulement à une demi-heure la distance qui la séparait du rivage, où elle avait un établissement maritime et un port d'un difficile accès, comme cela résulte d'un passage de Diodore de Sicile, dans lequel il est raconté que la flotte de Démétrius, fils d'Antigone, fut battue de la tempête près de cette ville, dont la rade, ajoute l'historien, est vaseuse et difficilement abordable.

..... *ἐπὶ πόλιν Ῥαφίαν οὖσαν δυσπροσόρμιστον καὶ τεναγώδη* [2].

A l'époque des croisades, il n'est question de Raphia dans aucun des historiens du temps; il est donc à présumer qu'elle était détruite et inhabitée.

En terminant, je ferai remarquer le rapport qui existe entre le nom de *Raphia* et celui de *Rephaïm* ou *Raphaïm*, qui est donné, dans l'Écriture, à une race particulière de géants.

Et Hethæos et Pherezæos, Raphaim quoque [3].

Raphia n'aurait-elle pas tiré son origine et son nom de ce peuple célèbre, qui avait communiqué le sien également à une vallée voisine de Jérusalem?

Ascenditque [terminus] per convallem filii Ennom ex latere Jebusæi ad meridiem, hæc est Jerusalem; et inde se erigens ad verticem montis, qui est contra Geennom ad occidentem, in summitate vallis Raphaim contra aquilonem [4].

[1] Pline. *Histoire naturelle*, V, xiv.
[2] Diodore de Sicile, XX, lxxiv, § 1.
[3] *Genèse*, c. xv, v. 20.
[4] *Josué*, c. xv, v. 8. — *Rois*, II, c. v, v. 18.

OUALY CHEIKH ZOUÏEDD.

A trois heures cinquante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche dans la direction du sud-ouest.

A six heures dix minutes, nous faisons halte pour la nuit près d'un *oualy* dédié au *Cheikh Zouïedd*, شيخ زويد. Une quinzaine de palmiers s'élèvent alentour, et il est environné de tombes musulmanes, renfermant les morts des douars des Arabes nomades qui campent dans le voisinage. Cet endroit est, du reste, complétement inhabité. Nous y trouvons de l'eau dans un trou creusé dans le sable au milieu des dunes, et que découvre fort heureusement l'un de mes bachibouzouks.

Une fois la nuit arrivée, nuit transparente et constellée d'étoiles, chacun de nous fait la garde à tour de rôle, les autres dorment sur le sable. L'atmosphère, qu'ont embrasée les feux du jour, est encore tiède; mais ensuite la température baisse sensiblement, et, quand nous nous réveillons, nous sommes tout trempés de rosée.

KHIRBET EL-BORDJ.

Le 31 mai, à trois heures trente-cinq minutes du matin, nous remontons à cheval. Notre direction, de sud-ouest qu'elle était, incline vers l'ouest-sud-ouest. Nous continuons à longer les dunes, à notre droite, et le rivage est à une distance qui varie entre trois et quatre kilomètres.

A notre gauche, nous apercevons la fumée de quelques campements de Bédouins, et nous entendons les aboiements lointains de leurs chiens. Le terrain est très-mamelonné et presque entièrement inculte; dans quelques rares endroits seulement, il a été labouré pour produire un peu d'orge ou de blé.

A six heures vingt minutes, nous parvenons à une ruine appelée *Khirbet el-Bordj*, خربة البرج. Elle est peu considérable, et paraît être celle d'un *bordj* ou poste de défense, destiné à protéger la route.

Près de ce petit fort détruit est un puits, aujourd'hui à moitié comblé. Des vestiges de constructions presque entièrement rasées l'avoisinent.

Eusèbe mentionne dans l'*Onomasticon* une localité appelée Βηθτάφου, *Bethtaphou*, à quatorze milles au delà de Raphia, et qui formait la frontière de la Palestine du côté de l'Égypte.

Βηθτάφου, φυλῆς Ἰούδα· κώμη ἐπέκεινα Ῥουφίας σημείοις ιδ' εἰσιόντων εἰς Αἴγυπτον, ἥ καὶ ὅριόν ἐστι Παλαιστίνης.

Saint Jérôme traduit ainsi ce passage :

Bethaphu, in tribu Juda, vicus trans Raphaim millibus quatuordecim euntibus Ægyptum, qui est terminus Palæstinæ.

Remarquons la manière dont ce Père de l'Église rend le mot Ῥουφίας, qui sans doute est pour Ῥαφίας : nouvelle preuve à l'appui de la conjecture qui attribue aux Raphaïm la fondation de Raphia.

Eusèbe et saint Jérôme placent tous deux ce village à quatorze milles de Raphia, sur la route conduisant en Égypte. Cette indication nous mène droit au Khirbet el-Bordj, qui est bien à quatorze milles du Khirbet Bir Refah, et que, pour cette raison, j'identifie avec Bethtaphou ou, mieux, Beth-Taphou, en hébreu sans doute *Beth-Tappouah*, בֵּית־תַּפּוּחַ, comme la localité de ce nom signalée dans le livre de Josué [1], et qui se trouvait dans les montagnes de Juda. J'en parlerai ailleurs.

OUED EL-A'RICH.

A six heures trente-cinq minutes, nous poursuivons notre itinéraire, en marchant toujours dans la même direction de l'ouest-sud-ouest.

A huit heures, nous avançons presque directement vers l'ouest. Nous rencontrons alors deux caravanes, chacune d'une trentaine de chameaux, se rendant à Gaza.

[1] *Josué*, c. xv, v. 53.

A neuf heures, nous parvenons enfin, sous les rayons d'un soleil dévorant, aux premiers palmiers d'El-A'rich. Ils forment en ce lieu une verdoyante oasis et un bois qui s'étend jusqu'à la mer. Sur un monticule qui domine le rivage, s'élève un *oualy*, consacré au *Cheikh Liezek*.

Nous franchissons ensuite l'*Oued el-A'rich*, واد العريش. Le lit de ce torrent est extrêmement large; il ne renferme pas une seule goutte d'eau en ce moment; mais en hiver, à l'époque des pluies, il est quelquefois très-difficile de le traverser, et il faut, dans certaines circonstances, attendre deux ou trois jours pour pouvoir le passer impunément. Il roule, en effet, alors des eaux rapides et jaunâtres, qui rongent ses rives et entraînent souvent dans leur cours des arbres déracinés, témoin plusieurs troncs de palmiers renversés, que j'observe le long de ses bords.

L'Oued el-A'rich est la frontière naturelle entre la Palestine et l'Égypte. On l'identifie généralement, d'une manière qui me semble incontestable, avec le *Chihor* de la Bible, en hébreu שִׁחֹר, שִׁחוֹר ou שִׁיחוֹר, mot qui signifie « noir, trouble, » et qui convient très-bien comme dénomination au torrent dont il s'agit ici, lorsqu'il recueille dans son lit, lors des grandes pluies, les eaux de divers affluents, et qu'il se précipite vers la mer, agité et d'un aspect sale et limoneux.

Dans le livre de Josué, les limites du pays des Philistins sont ainsi définies :

A fluvio turbido qui irrigat Ægyptum, usque ad terminos Accaron, contra aquilonem : terra Chanaan, quæ in quinque regulos Philistiim dividitur, Gazæos et Azotios, Ascalonitas, Gethæos et Accaronitas[1].

Ce *fluvius turbidus qui irrigat Ægyptum* est pris pour le Nil par quelques commentateurs.

Mais, d'abord, jamais la domination des Philistins ne s'est étendue jusqu'au Nil, et ensuite, ainsi que l'observe Reland, la

[1] *Josué,* c. XIII, v. 3.

traduction littérale du commencement de ce verset est la suivante :

A Chihor, qui est ante faciem Ægypti . . . . .

« Depuis le Chihor, qui coule devant la face de l'Égypte . . . . . »

Il ne s'agit donc pas ici du grand fleuve qui sillonne et fertilise cette contrée, mais d'un autre cours d'eau, beaucoup moins important, qui formait la limite entre elle et la Palestine.

Le livre de Josué mentionne ailleurs ce même torrent, à propos des frontières méridionales de la tribu de Juda.

Atque inde pertransiens [sors] in Asemona, et perveniens ad torrentem Ægypti; eruntque termini ejus mare magnum; hic erit finis meridianæ plagæ[1].

Il est évident également que, dans ce passage, il ne faut pas entendre le Nil par le mot *torrentem Ægypti*, en hébreu נַחַל מִצְרַיִם, *Nahal Mitsraïm* (le fleuve de l'Égypte), mais bien le même torrent dont nous nous occupons en ce moment; le Nil, en effet, n'a jamais borné vers le sud la tribu de Juda.

Ailleurs, dans le livre I des Paralipomènes, il est dit que David rassembla tout Israël, depuis le Chihor de l'Égypte jusqu'auprès de Hamath.

Congregavit ergo David cunctum Israel, a Sihor Ægypti usque dum ingrediaris Emath, ut adduceret arcam Dei de Cariathiarim[2].

Ce *Sihor Ægypti* est bien certainement identique avec le *torrens Ægypti* du verset précédent, et, par conséquent, ne peut pas être davantage confondu avec le Nil : il faut le reconnaître de toute nécessité dans l'Oued el-A'rich, qui, autrefois comme maintenant, séparait la Palestine de l'Égypte et formait, vers le sud, la frontière du royaume d'Israël.

Dans Isaïe nous lisons :

Et erit : in die illa percutiet Dominus ab alveo fluminis usque ad torrentem Ægypti, et vos congregabimini, unus et unus, filii Israel[3].

Dans le texte hébreu, ce que la Vulgate rend par *ad torrentem*

[1] *Josué*, c. xv, v. 4. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. xiii, v. 5. — [3] *Isaïe*, c. xxvii, v. 12.

Ægypti est exprimé par les mots עַד־נַחַל מִצְרָיִם, *ad Nahal Mitsraïm* (jusqu'au fleuve d'Égypte), comme dans le verset 4 du chapitre XV du livre de Josué.

J'ai déjà prouvé, en reproduisant ce dernier verset, qu'il fallait entendre par là, non pas le Nil, mais l'Oued el-A'rich actuel.

Ce qui achève de le démontrer, c'est la manière dont les Septante traduisent le passage précédent d'Isaïe :

Καὶ ἔσ7αι ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ, συμφράξει ὁ Θεὸς ἀπὸ τῆς διώρυγος τοῦ ποταμοῦ ἕως Ῥινοκορούρων.....

Les Septante, comme on le voit, ont rendu les mots *Nahal Mitsraïm* (fleuve de Mitsraïm ou de l'Égypte) par celui de Ῥινοκόρουρα, ce qui prouve qu'ils sont analogues. Effectivement, l'antique ville de Rhinocoroura ou Rhinocoloura occupait l'emplacement du village actuel d'El-A'rich, et, par conséquent, dire que Dieu étendra sa main, pour frapper, *depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'au fleuve de l'Égypte*, ou bien, *depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'à Rhinocoroura*, c'est indiquer précisément les mêmes limites entre lesquelles doit s'exercer la vengeance du Seigneur; et, selon la remarque de saint Jérôme, dans son Commentaire sur ce verset d'Isaïe, si les Septante, au lieu des mots *torrent d'Égypte*, ont mis celui de *Rhinocoroura*, c'est que cette ville se trouvait sur les confins de l'Égypte et de la Palestine. Par là ils ont rendu, sinon la lettre, du moins le sens de la sainte Écriture.

Pro *torrente Ægypti* Septuaginta *Rhinocoruram* transtulerunt, quod est oppidum in Ægypti Palæstinæque confinio, non tam verba Scripturarum quam sensum exprimentes.

Ces diverses raisons ne laissent plus, à mon avis, aucun doute sur l'identité de l'Oued el-A'rich avec le *Chihor* de la Bible, autrement dit le *fleuve* ou le *torrent d'Égypte* mentionné dans les versets qui précèdent.

EL-A'RICH.

A neuf heures vingt minutes, nous atteignons la quarantaine

d'El-A'rich. Après avoir subi les formalités ordinaires, nous obtenons la libre pratique. Le directeur du service sanitaire insiste avec beaucoup de bienveillance pour que j'accepte l'hospitalité dans sa maison. C'est un Italien de Livourne, appelé Antonio Bianchi. Il habite le *kala'h.*

Ce fort date, dit-on, du sultan Sélim, et il aurait trois cent cinquante ans d'existence depuis l'époque de sa fondation. De forme rectangulaire, il est flanqué, à ses quatre angles, d'un bastion percé de six embrasures. La grande porte est, en outre, défendue par deux tours rondes. Le fossé qui environnait cette enceinte est maintenant presque entièrement comblé par le sable.

Elle renferme intérieurement un certain nombre de petites maisons, la plupart ruinées, et dont les moins délabrées sont habitées par le gouverneur, le chef de l'office sanitaire et quelques-uns des principaux employés d'El-A'rich.

Presque tous les canons qui sont rangés sur les remparts sont en très-mauvais état et paraissent avoir été encloués, car la lumière en est beaucoup trop grande.

Près du puits qui alimente d'eau le fort, quelques débris antiques, entre autres plusieurs tronçons de colonnes, gisent à terre; mais ce qui attire surtout mon attention, c'est un petit *naos* monolithe égyptien en granit, placé là pour servir d'auge. En partie recouvert de décombres, il est revêtu d'hiéroglyphes sur deux de ses faces. Comme j'avais laissé mon bagage à Khan Younès et mon papier d'estampage dans mes cantines, je ne pus malheureusement relever ces inscriptions, que je ne m'attendais pas à trouver, et qui, je crois, n'ont été signalées par personne. Elles pourraient, sans doute, révéler des faits nouveaux sur l'antique Rhinocoloura, dont cet édicule sacré est le plus précieux reste, édicule qui, à lui seul, suffirait pour prouver que cette ville appartenait autrefois, comme maintenant, à l'Égypte et non à la Palestine. Dans tous les cas, je recommande aux égyptologues qui auront l'occasion de se rendre de Palestine en Égypte, ou réciproquement, en passant par le petit désert, de s'arrêter un instant à El-A'rich, afin d'étudier ce

monument intéressant. Dans la même enceinte, et en continuant à la parcourir, j'observe plusieurs autres colonnes antiques, encastrées dans des constructions modernes, ou renversées sur le sol, ainsi que des fragments de plaques de marbre épars çà et là.

Autour du *kala'h* s'étend le village, amas informe d'humbles habitations grossièrement bâties, soit en pierre, soit surtout en briques crues. Le toit consiste en une épaisse couche de terre et de paille mêlées, reposant sur des poutres et des broussailles. La population ne dépasse guère quatre cents âmes.

Ce village est divisé en deux quartiers, souvent hostiles : l'un appelé *Fôkerieh*, vers l'ouest; l'autre, *La'richîeh*, vers l'est. Le premier a été fondé, dit-on, par un Syrien, et le second par un Égyptien. Aussi, quand un habitant de la Syrie passe par El-A'rich, il va loger à Fôkerieh, et, quand c'est un Égyptien, il demande un asile à La'richîeh. Ces deux quartiers ont chacun un cheikh différent, et des querelles intestines surgissent souvent entre eux; mais ils sont d'accord momentanément, toutes les fois qu'il s'agit de renverser le gouverneur et l'autorité instituée. M. Bianchi me donne à ce sujet des détails curieux, qui montrent combien les passions, les jalousies et les rivalités humaines sont parfois vivaces et démesurément développées dans les localités même les plus mesquines.

Dans plusieurs endroits j'aperçois des tronçons de colonnes mutilées. Devant une maison, entre autres, quatre colonnes de marbre gris-blanc sont encore debout et enfoncées dans le sol. Sur l'une d'entre elles est gravée une croix à branches égales; d'où l'on peut conclure que, à l'époque byzantine, elle appartenait probablement à une église chrétienne, actuellement rasée.

En dehors du village s'étendait jadis, sur un emplacement beaucoup moins restreint, la ville à laquelle il a succédé. Mais il est onze heures, et les rayons de plus en plus dévorants du soleil me forcent d'interrompre mes recherches et de rentrer au *kala'h*. Mon thermomètre, placé à l'ombre dans la chambre où M. Bianchi m'offre l'hospitalité, et où un courant d'air est établi, marque quarante degrés centigrades.

Vers les cinq heures du soir, je vais rendre ma visite au gouverneur. Il me propose une promenade jusqu'au bois de palmiers qui borde, près de son embouchure, les rives de l'Oued el-A'rich. Tous les bachibouzouks qui forment la petite garnison du fort doivent l'accompagner. J'accepte volontiers son invitation, et bientôt tout le monde est à cheval : le gouverneur seul est monté sur un dromadaire coureur, dont les formes sveltes et gracieuses accusent une grande agilité. Effectivement rien n'égale la rapidité de son allure. Il semble glisser légèrement plutôt qu'il ne marche sur le sable, défiant les coursiers les plus ardents, lesquels, sur ce terrain mobile, qui n'offre pas une surface ferme à leurs pieds, ont beaucoup de peine à le suivre.

Une fois parvenus dans le lit desséché de l'*oued*, qui peut avoir cinq cents pas de large en cet endroit, tous les cavaliers s'arment de branches flexibles, enlevées aux palmiers qui s'élèvent le long du torrent, et ils se livrent, avec un entraînement qui devient peu à peu une sorte d'ivresse, au jeu du *djerid*. Ce jeu consiste à se poursuivre les uns les autres de toute la vitesse des chevaux, en se lançant réciproquement ces traits inoffensifs, que l'on tâche d'éviter; et comme en arabe le mot جريد, *djerid*, signifie une *palme*, une *baguette de palmier*, on a donné au jeu en question le nom qu'il porte.

Au bout de trois quarts d'heure de courses et d'évolutions effrénées, hommes et chevaux ruissellent de sueur; ceux-ci sont tout haletants et blancs d'écume; seul le dromadaire du gouverneur pourrait fournir encore des courses nouvelles.

Nous reprenons alors la direction d'El-A'rich, mais par une route différente et en côtoyant d'abord le bord de la mer, ce qui me permet d'étudier l'emplacement de l'ancienne marine de Rhinocoloura. A proprement parler, aucune baie naturelle et aucune digue artificielle ne dessinent sur cette côte l'enceinte d'un véritable port; il n'y avait là qu'une rade, ouverte à presque tous les vents.

Non loin du rivage, au milieu d'un bois de palmiers, on re-

marque des magasins, aujourd'hui en ruine, qui avaient été construits par Ibrahim-Pacha pour l'approvisionnement de son armée.

A huit heures du soir, nous sommes de retour au *kala'h*.

Le lendemain, 1[er] juin, à six heures du matin, je parcours de nouveau le village d'El-A'rich, et je vais examiner ensuite les ruines, ou, pour mieux dire, l'emplacement de l'antique cité de Rhinocoloura. Celle-ci était beaucoup plus considérable que le village actuel, qui, avec le *kala'h*, paraît occuper le centre de la ville primitive. Toutes les anciennes constructions ont disparu, les arasements mêmes n'en sont plus reconnaissables : le sable a tout envahi et tout recouvert. On rencontre seulement en quantité innombrable de petits fragments de poterie épars de tous côtés, et, là où le sol est plus compacte et résiste davantage aux pieds, il est à croire que l'on marche sur des amas de décombres, qui ont exhaussé et affermi le terrain.

Au sud-ouest du village actuel, la ville antique se rapprochait de la mer, qui, autrefois, sans doute, battait presque ses remparts, ou, du moins, en était très-rapprochée.

Les cinq puits qui alimentent d'eau les habitants sont saumâtres, à l'exception d'un seul; un sixième puits, aujourd'hui comblé par le sable, est entouré à son orifice de quatre colonnes de marbre, et un bouquet de palmiers l'avoisine.

A neuf heures, je rentre au *kala'h*. M. Bianchi m'apprend que la quarantaine doit être prochainement transportée à El-Kantarah, sur les bords du canal de Suez. Lorsque ce changement aura été accompli et qu'El-A'rich aura perdu la quarantaine, ce poste perdra alors le peu de vie et d'importance qu'il garde encore, et le canal de Suez deviendra la véritable frontière politique et commerciale de l'Égypte, du côté de la Palestine.

HISTOIRE DE RHINOCOLOURA.

S'il faut en croire Diodore de Sicile[1], Rhinocoloura aurait été

[1] Diodore de Sicile, I, LX.

fondée par Actisanes, roi d'Éthiopie, qui s'empara de l'Égypte sur le roi Amasis. Il y envoya tous les criminels de ses États, auxquels il avait fait couper le nez, et de là serait venu le nom de cette ville :

Ἀποτεμὼν δ' αὐτῶν τοὺς μυκτῆρας, κατῴκισεν ἐν τοῖς ἐσχάτοις τῆς ἐρήμου χώρας, κτίσας πόλιν τὴν ἀπὸ τοῦ συμπλώματος τῶν οἰκητόρων Ῥινοκόλουρα προσαγορευθεῖσαν (ῥῖνες κόλουροι)· αὕτη δὲ κειμένη πρὸς τοῖς μεθορίοις τῆς Αἰγύπτου καὶ Συρίας, οὐ μακρὰν τοῦ παρήκοντος αἰγιαλοῦ, πάντων σχέδον τῶν πρὸς ἀνθρωπίνην δίαιταν ἀνηκόντων ἐστέρηται· περιέχει γὰρ αὐτὴν χώρα πλήρης ἁλμυρίδος, ἐντὸς δὲ τοῦ τείχους ὀλίγον ἐστὶν ὕδωρ ἐν φρέασι, καὶ τοῦτο διεφθαρμένον, καὶ παντελῶς τῇ γεύσει πικρόν.

« Leur ayant fait couper le nez, il les transplanta aux confins extrêmes du désert, et fonda une ville qui, en raison de ce qui était arrivé à ses habitants, fut surnommée *Rhinocoloura* (nez mutilés). Or cette ville, située sur les limites de l'Égypte et de la Syrie et non loin du rivage, est privée de presque toutes les choses qui concernent l'entretien de la vie humaine; car autour d'elle tout le terrain imprégné est de sel, et, au dedans de ses murs, le peu d'eau que fournissent les puits est détestable et d'une grande amertume au goût. »

L'historien ajoute que les malheureux habitants de Rhinocoloura, manquant de tout dans ce pays stérile, vivaient de cailles, qui s'abattaient en bandes nombreuses sur le rivage et qu'ils prenaient au moyen d'immenses filets tendus le long de la plage.

Strabon reproduit le même fait et adopte la même étymologie.

Μετά τε Γάζαν Ῥαφία ..... Εἶτα Ῥινοκόλουρα ἀπὸ τῶν εἰσῳκισμένων τὰς ῥῖνας ..... [1] *οὕτω καλουμένη· τῶν γὰρ Αἰθιόπων τις ἐπελθὼν ἐπὶ τὴν Αἴγυπτον, ἀντὶ τοῦ ἀναιρεῖν τοὺς κακούργους, ἀποτέμνων τὰς ῥῖνας, ἐνταῦθα κατῴκισεν, ὡς οὐκ ἂν ἔτι τολμήσοντας ἀνελθεῖν διὰ τὴν αἰσχύνην τῆς ὄψεως· καὶ αὕτη μὲν οὖν ἡ ἀπὸ Γάζης λυπρὰ καὶ ἀμμώδης· ἔτι δὲ μᾶλλον ἐφεξῆς* [2].

« Après Gaza on rencontre Raphia ..... Puis vient Rhinocoloura, ainsi nommée à cause de ceux qui y furent transportés pour l'habiter, et dont les nez étaient coupés. Un conquérant éthiopien, ayant envahi l'Égypte, au lieu d'y mettre à mort les malfaiteurs, leur fit couper le nez et les établit en cet endroit, dans la pensée qu'ils n'oseraient plus en revenir, par honte de l'aspect hideux

[1] Il y a ici une lacune d'un mot qu'on peut suppléer par celui de *ἠκρωτηριασμένων*, qui se trouve dans un passage d'Étienne de Byzance que je citerai tout à l'heure.

[2] Strabon, l. XVI, p. 522.

qu'ils présentaient. Toute la contrée, à partir de Gaza, est triste et sablonneuse; mais celle qui suit l'est encore davantage.»

De même, dans Étienne de Byzance nous lisons :

Ῥινοκούρουρα, πόλις Αἰγύπτου, ἀπὸ τῶν εἰσῳκισμένων ἐκεῖ τὸ παλαιὸν ἀνθρώπων, τὰς ῥῖνας ἠκρωτηριασμένων οὕτω καλουμένη [1].

«Rhinocouroura, ville d'Égypte, ainsi appelée à cause des habitants qui y furent établis autrefois et dont le nez avait été mutilé.»

Sénèque attribue cet acte à un roi de Perse et place en Syrie la ville en question :

Sicut rex Persarum totius populi nares recidit in Syria : inde Rhinocolura loci nomen est [2].

«C'est ainsi qu'un roi de Perse a fait couper le nez à tout un peuple en Syrie : de là le nom de la ville de Rhinocoloura.»

Le nom de cette ville est écrit dans les auteurs anciens de différentes manières, tantôt c'est Ῥινοκόλουρα, tantôt Ῥινοκόρουρα, tantôt enfin Ῥινοκούρουρα. Dans ces deux derniers cas, l'étymologie, au lieu d'être ῥῖνες κόλουροι (nez coupés), est ῥῖνας κείρειν, pris dans le sens de τέμνειν (retrancher les nez). Il est impossible de croire cependant que la ville ait porté dès le commencement une dénomination grecque, ayant été fondée par un roi éthiopien et peuplée d'Égyptiens et d'Arabes. Seulement les Grecs, à une époque postérieure, auront remarqué dans le nom par lequel on la désignait les racines de deux mots qui se retrouvent dans leur propre langue, et ils auront alors probablement forgé l'histoire racontée par Diodore, comme explication de l'étymologie prétendue de ce nom.

La ville étant égyptienne, il est présumable que la désignation qu'elle portait l'était également, et, dès lors, il faut trouver une autre étymologie, dont je laisse la recherche aux égyptologues.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ῥινοκούρουρα, Eusèbe s'exprime comme il suit :

Ῥινοκούρουρα, Ἡσαΐας, πόλις Αἰγύπτου.

[1] Étienne de Byzance, ἐν ἐθνικοῖς. — [2] Sénèque, *De ira*, III, xx.

Passage que saint Jérôme traduit et commente ainsi :

Rhinocorura, civitas Ægypti cujus meminit Isaias. Sciendum autem quod hoc vocabulum in libris hebraicis non habetur, sed a Septuaginta Interpretibus propter notitiam loci additum est.

Plus loin, au mot Σιώρ, Eusèbe ajoute :

Σιὼρ, ἡ κατὰ πρόσωπον Αἰγύπτου.

Cette *Siôr qui regarde l'Égypte* ne serait-elle pas, par hasard, la ville qui s'élevait près du torrent *Sihor* ou *Chihor,* mentionné plusieurs fois dans la Bible, aujourd'hui l'*Oued el-A'rich;* et de même que, actuellement, le village d'El-A'rich porte le nom de l'*oued* au sud duquel il est situé, la ville antique qui occupait le même emplacement a pu également être désignée par la même dénomination que le torrent qu'elle avoisinait.

Dans ce cas, Rhinocoloura et Siôr, en hébreu *Chihor,* seraient deux noms différents d'une seule et même ville, l'un égyptien, l'autre hébraïque.

Josèphe mentionne plusieurs fois cette place, qu'il appelle *Ῥινοκούρουρα* :

Πόλεις εἶχον οἱ Ἰουδαῖοι πρὸς θαλάσσῃ μὲν Στράτωνος Πύργον, Ἀπολλωνίαν, Ἰόππην, Ἰάμνειαν, Ἄζωτον, Γάζαν, Ἀνθηδόνα, Ῥαφίαν, Ῥινοκούρουραν [1].

Dans l'Itinéraire d'Antonin, elle est marquée à vingt-deux milles de Raphia, distance trop faible de dix milles.

A l'avénement du christianisme, Rhinocoloura eut un siége épiscopal, qui dépendait de l'archevêché de Péluse. Sozomène [2] parle d'un certain nombre d'hommes pieux qui y vécurent.

A l'époque des croisades, elle était détruite et inhabitée, et elle est, à diverses reprises, citée, dans les auteurs du temps [3], sous le nom de *Laris*, corruption évidente du nom arabe *El-A'rich*.

Baudoin I[er], roi de Jérusalem, y mourut en 1118, au retour

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIII, xv, § 4; XIV, xiv, § 2. — *Guerre des Juifs*, I, xiv, § 2; IV, xi, § 5.

[2] *Histoire ecclésiastique*, VI, xxxi.

[3] Willelm. Tyr. XI, xxxi; XII, xxiii; XIX, xiv; XXI, xx.

d'une expédition en Égypte. Ses entrailles furent enterrées près de la ville. Un tas de pierres amoncelées sur un tertre porte encore le nom de *Hadjeret Berdaouîl*, حجرة برداويل (la Pierre de Baudoin), les musulmans, en passant devant ce tombeau, ayant l'habitude d'y jeter une pierre, comme pour insulter la sépulture d'un ancien ennemi, jadis si redoutable, de la religion de Mahomet. Quant au corps de ce prince, il fut embaumé et rapporté à Jérusalem, pour y être déposé dans un sarcophage, au pied du Golgotha, au milieu de l'église du Saint-Sépulcre.

El-A'rich se releva ensuite un peu de ses ruines et reprit une certaine importance, à cause de sa position à l'entrée du désert.

A la fin du dernier siècle, le 9 février 1799, le général Regnier, formant l'avant-garde de l'armée de Bonaparte, qui d'Égypte allait envahir la Syrie, s'empara du village d'El-A'rich, après avoir éprouvé une assez vive résistance de la part des habitants et d'un détachement considérable des troupes de Djezzar-Pacha et d'Ibrahim-Bey.

Maître du village, il essaya de pratiquer une brèche dans une des faces du fort avec des boulets de huit; mais comme le parc d'artillerie n'était pas arrivé, manquant bientôt de munitions et de projectiles, il dut se borner à bloquer étroitement la place.

Cependant Ibrahim-Bey en personne accourait au secours de la garnison, et, le 14 du même mois, il vint établir son camp sur un plateau qui domine au nord l'Oued el-A'rich. Le même jour, heureusement, Kleber, avec le gros de sa division, rejoignait Regnier, et, le lendemain, l'armée d'Ibrahim essuya une déroute complète sur les bords et dans le lit de ce torrent, qui fut jonché de cadavres.

Profitant de cette victoire, les deux généraux français firent de nouveau battre en brèche, le 16, les murailles du fort, et commencèrent quelques travaux d'approche.

Le 17, Bonaparte arriva devant El-A'rich, et, le 18, toute l'armée expéditionnaire était réunie autour de la citadelle. Une partie de l'artillerie de position fut aussitôt mise en batterie pour en fou-

droyer les murs, et, dès que la brèche fut praticable, Bonaparte fit sommer le commandant de se rendre. La garnison, qui se montait à quinze cents hommes, capitula, et, le 19, il fut convenu qu'ils pourraient tous sortir avec leurs armes, mais en laissant leurs chevaux, leurs approvisionnements et l'artillerie. Ils devaient se diriger vers Bagdad, par le désert, et s'engageaient à ne point servir dans l'armée de Djezzar avant une année révolue.

L'armée française, après la reddition d'El-A'rich, resta deux jours campée en cet endroit, pour se remettre un peu de ses fatigues, et Bonaparte, ayant donné l'ordre de réparer les ouvrages défensifs du fort, y laissa une garnison avant de poursuivre sa marche vers Gaza, Jaffa et Saint-Jean-d'Acre.

Le funeste échec qu'il subit devant cette dernière place et les graves événements qui surgirent en Europe le forcèrent, malgré la brillante victoire du mont Thabor, de quitter la Syrie et de repasser en Égypte. Ce fut le 2 juin qu'il traversa de nouveau El-A'rich, et, convaincu plus que jamais de l'importance de ce point des frontières égyptiennes, il ordonna d'en augmenter les fortifications et de l'approvisionner amplement de munitions et de vivres.

Six mois plus tard, comme on le sait, la garnison française qui défendait ce fort, travaillée par le découragement et par la trahison, fut presque entièrement massacrée par les Turcs, et ce fut là que, le 24 janvier 1800, fut signée, après de longs pourparlers, la triste et déplorable convention si connue sous le nom de convention d'El-A'rich, par laquelle les Français s'engageaient à évacuer l'Égypte.

RETOUR À KHAN YOUNÈS.

A quatre heures de l'après-midi, je me remets en marche dans la direction de Gaza.

A sept heures, le soleil se couche et descend lentement dans la mer avec une grande majesté; à l'orient se lève en même temps la lune, qui est alors dans son plein. Ce double spectacle simultané

est partout admirable; mais, dans le désert, il emprunte à la solitude qui vous environne de toutes parts une solennité nouvelle. Nous saluons avec joie l'apparition de l'astre des nuits, dont le doux éclat, en argentant l'immense surface des sables qui se déroulent au loin devant nous, illumine la route que nous avons à parcourir, sans l'embraser, comme le soleil, de rayons étincelants.

A dix heures trente minutes du soir, nous atteignons l'*oualy* du *Cheikh Zouïedd*, où nous faisons halte pour laisser reposer nos chevaux et goûter nous-mêmes quelques heures de sommeil. La source que nous avions découverte en venant est malheureusement tarie, à la suite probablement du passage d'une caravane, et nous cherchons vainement un autre filet d'eau au milieu des dunes qui ondulent à notre gauche. Nos pauvres bêtes, après une marche si pénible, gémissent de ce contre-temps inattendu; mais il faut bien à la fin qu'elles se résignent, comme nous le faisons nous-mêmes. La nuit, d'ailleurs, est incomparable de sérénité et de fraîcheur, et le silence le plus absolu règne autour de nous.

Le 2 juin, à trois heures du matin, nous poursuivons notre route, et, à cinq heures, nous désaltérons nos chevaux au puits de Raphia. Plusieurs Bédouins y puisent en même temps que nous, et ils chargent de cette eau précieuse, recueillie dans de grandes jarres noires, une dizaine de chameaux, qui doivent la transporter à une dizaine de kilomètres de là, vers l'est, dans leurs douars respectifs.

A cinq heures trente minutes, nous nous remettons en marche; à six heures quarante-cinq minutes, nous sommes de retour à Khan Younès.

CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME.

NOUVEL EXAMEN DE KHAN YOUNÈS. — BENI-SELEH. — KHIRBET DMETI. — KHIRBET CHOUBANEH. — OUED RHAZZEH. — QUELQUES RUINES SANS NOM. — RETOUR À GAZA.

NOUVEL EXAMEN DE KHAN YOUNÈS.

Nos chevaux étaient trop fatigués pour ne pas obtenir un jour entier de repos. Je consacre cette journée à revoir en détail l'intérieur du château et le bourg de Khan Younès. Plus j'examine cette localité, plus je me convaincs, vu le nombre considérable de débris antiques que j'aperçois partout employés dans des constructions modernes ou même gisants sur le sol, que la bourgade actuelle, de création musulmane, sans doute, s'est élevée sur l'emplacement et avec les restes d'une ancienne ville. Or, malgré les arguments invoqués par Stark, si cette ville n'est point celle d'Ienysus, j'ignore complétement quelle elle a pu être.

BENI-SELEH.

Le 3 juin, à quatre heures cinquante minutes du matin, nous prenons, au sortir de Khan Younès, la direction du nord-est.

A cinq heures quinze minutes, nous arrivons à *Beni-Seleh*, بنى صلة. Situé sur une faible éminence, ce village est divisé en plusieurs hameaux, peu éloignés les uns des autres, dont l'ensemble forme une population de treize cents habitants. Les maisons sont construites en briques crues ou en menus matériaux de toutes dimensions. Dans la cour de deux d'entre elles, j'observe plusieurs fûts de colonnes antiques mutilées. Des plantations de tabac environnent le village.

KHIRBET DMETI.

Notre direction devient ensuite celle du nord.

A six heures trente minutes, nous franchissons le lit desséché de l'*oued* qui se jette dans la mer, un peu au sud de Deir el-Belahh, sous le nom de *Selga*.

A six heures cinquante-cinq minutes, à dix-huit cents mètres environ vers l'est de Deir el-Belahh, nous traversons le *Khirbet Dmeti*, خربة دمتى, restes d'un village complétement détruit, au milieu de champs cultivés ou de touffes de broussailles. Un vieil acacia mimosa y ombrage la tombe d'un santon, vénéré sous le nom de *Cheikh Merazin*. Près de cet *oualy*, je remarque un fût brisé de colonne antique de marbre gris-blanc.

KHIRBET CHOUBANEH.

A sept heures dix minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-ouest.

A huit heures, nous parvenons au *Khirbet Choubaneh*, خربة شوبانة. A huit cents mètres à l'est de la mer, sur un monticule sablonneux, dont le sommet est couronné par un bosquet de sycomores et d'acacias mimosas, j'observe de nombreux débris de poterie et de menus matériaux provenant d'une construction presque entièrement démolie. Au bas et autour de ce tertre, il y avait peut-être un village antique, dont les traces auront disparu sous le sable.

Dix minutes plus au nord s'élève un *oualy*, consacré au *Cheikh Abd-Allah*.

OUED RHAZZEH.

A huit heures quinze minutes, nous franchissons l'Oued Rhazzeh, à l'endroit où il se jette dans la mer. Cet *oued*, à son embouchure, est dominé, vers le sud, par des collines qui forment sur ce point

une sorte de promontoire haut d'environ vingt-cinq mètres. Une barre de sable, que le torrent ne parvient à rompre qu'à l'époque des pluies, refoule ses eaux du côté de la terre dans un assez vaste bassin elliptique, qui constitue un petit lac poissonneux, profond de trois ou quatre mètres dans sa partie centrale.

QUELQUES RUINES SANS NOM.

A huit heures vingt-cinq minutes, à douze cents mètres au nord-est de l'embouchure de l'*oued,* je remarque, sur les dunes qui bordent le rivage, de nombreux fragments de poterie épars sur le sable et mêlés à de menus matériaux. Ce *khirbet,* qui avait échappé à mes recherches lors de ma première exploration de cette côte, atteste qu'il y a eu là également un établissement antique, dont ces débris peu importants sont les seuls restes. Mon guide ignore le nom de ces ruines, qui sont d'ailleurs peu étendues et ne semblent avoir appartenu qu'à un simple village. Je persiste donc toujours à placer la ville d'Anthédon au Khirbet es-Sour, dont il a été question précédemment et qui est situé un peu plus au nord.

RETOUR À GAZA.

Traversant ensuite obliquement les dunes dans la direction du nord-est, nous faisons halte à Gaza à neuf heures trente-cinq minutes.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

KHIRBET OUMM EL-HADJAR OU KHIRBET NASRA. — KHIRBET EL-BRIDJE (THABATHA?). — KHIRBET ATRHAOUÏ. — OUALY ECH-CHEIKH NEBAN. — KHIRBET OUMM EL-DJERAR (GÉRAR). — KHIRBET EZ-ZETTAOUÏEH. — HISTOIRE DE GÉRAR. — KHIRBET EL-KHARSA. — KHIRBET DJEDEIDEH. — ADJOUAR.

KHIRBET OUMM EL-HADJAR.

Avant de me rendre à Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, j'avais formé le projet, malgré les chaleurs toujours croissantes de la saison, d'explorer le désert de Djerar, d'El-Khalasah et de Bir es-Seba', où les Bédouins m'avaient signalé l'existence de ruines nombreuses. Ne voulant pas laisser derrière moi ces ruines peu connues ou même complétement ignorées des voyageurs, sans les avoir visitées, je traitai devant le *moutsellim* de Gaza, Mustapha-Bey, avec l'un des principaux cheikhs de la tribu des Hanadjereh, l'une des cinq tribus nomades qui errent dans ce désert. Il m'était impossible, en effet, de m'aventurer, avec les deux bachibouzouks qui me servaient habituellement d'escorte, dans ces vastes solitudes, où l'autorité des pachas est à peine reconnue.

J'employai la journée du 4 juin à cette petite négociation et à divers préparatifs.

Le lendemain, 5 juin, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, Salem Abou-Hadjadj (tel est le nom du cheikh en question de la tribu des Hanadjereh) arrive avec l'un de ses neveux, autre cheikh de la même tribu et appelé Neban. Ils sont montés l'un et l'autre, principalement le cheikh Salem, sur d'admirables juments, qu'ils manient avec une rare dextérité, et ils portent chacun, outre un sabre et des pistolets, une de ces lances qui, par leur extrême

longueur, sont l'emblème du commandement et demandent, pour être brandies sûrement, une main ferme et exercée. D'après leurs conseils, je simplifie le plus possible mon bagage, afin de moins embarrasser ma marche, et surtout afin de moins tenter la convoitise de leurs compatriotes.

Nous partons bientôt dans la direction du sud-sud-ouest, puis du sud, en laissant à notre gauche le Djebel el-Mountar.

A six heures vingt minutes, nous passons devant des ruines appelées *Khirbet Oumm el-Hadjar*, خربة امّ الحجار ; elles sont connues aussi sous le nom de *Nasra*, نسرا, qui est regardé par les Bédouins comme celui que cette localité portait autrefois. Il y avait là un village, aujourd'hui entièrement détruit, et sur l'emplacement duquel on remarque de nombreuses excavations, pratiquées pour extraire les pierres des fondations; ce qui explique la dénomination d'*Oumm el-Hadjar* (Mère des Pierres), donnée communément aujourd'hui à cet endroit.

KHIRBET EL-BRIDJE.

A sept heures, nous franchissons l'Oued Rhazzeh.

A sept heures cinq minutes, un amas de menus matériaux sur un plateau peu élevé m'est désigné sous le nom de *Khirbet el-Bridje*, خربة البرج.

KHIRBET ATRHAOUÏ.

Nous inclinons alors vers le sud-sud-est, et bientôt nous rencontrons d'autres ruines sur les bords de l'Oued Rhazzeh; on les appelle *Khirbet Atrhaouï*, خربة اتغاوى. Quelques pierres éparses sont les seuls vestiges d'un village presque entièrement effacé du sol. Un ancien puits, creusé dans le lit de l'*oued*, porte le nom de *Bir Atrhaouï*.

Sozomène mentionne au midi de Gaza, près d'un torrent qui se jette à la mer, et à la distance du rivage d'environ vingt stades, un village appelé *Thabatha*, Θαβαθά, qui était la patrie de saint Hilarion.

Τούτῳ δὲ πατρὶς μὲν ἦν Θαβαθὰ κώμη, πρὸς νότον δὲ Γάζης κειμένη παρὰ τὸν χειμάῤῥουν, ὃς ἐπὶ θάλασσαν τὰς ἐμβολὰς ἔχων ἐπιχωρίως ἀπ' αὐτῆς τῆς κώμης τὴν ἐπωνυμίαν ἔλαβε, ἐν ἐρήμῳ τόπῳ παρὰ θάλασσαν, ἀμφὶ τὰ εἴκοσι στάδια τῆς αὐτοῦ κώμης διεστῶτι[1].

Saint Jérôme, au commencement de la *Vie* de ce saint, cite ce même village, qu'il place à cinq milles au sud de Gaza.

Hilarion, ortus vico Thabatha[2], qui circiter quinque millia a Gaza, urbe Palæstinæ, ad austrum situs est, cum haberet parentes idolis deditos, rosa, ut dicitur, de spinis floruit.

En combinant ces deux données de Sozomène et de saint Jérôme, on arrive, pour l'emplacement de Thabatha ou Tabatha, soit au Khirbet el-Bridje, soit au Khirbet Atrhaouï. Tous deux sont à cinq milles, approximativement, au sud de Gaza, à vingt stades à peu près de la mer et sur les bords de l'Oued Rhazzeh, qui est évidemment le torrent dont il est question dans le passage précédent de Sozomène.

D'un autre côté, je l'avoue, il n'y a pas le moindre rapport entre le nom actuel de l'une ou l'autre de ces ruines et celui de Thabatha : mais ce dernier a pu disparaître, depuis tant de siècles, pour faire place à une désignation d'origine purement arabe.

OUALY ECH-CHEIKH NEBAN.

Nous poursuivons notre marche dans la direction du sud-sud-est et, à sept heures trente minutes, nous parvenons à l'*oualy* du *Cheikh Neban*, شيخ نبان. Situé sur un monticule peu élevé, il est couronné de deux petites coupoles et a succédé probablement à des constructions antérieures, peut-être à un ancien couvent chrétien. Autour de l'enclos qui le renferme s'étend un cimetière musulman, où les Arabes des douars les plus rapprochés viennent enterrer leurs morts.

[1] *Histoire ecclésiastique*, III, XIV. — [2] D'autres manuscrits portent *Tabatha*.

KHIRBET OUMM EL-DJERAR.

Inclinant ensuite vers l'est-sud-est, nous franchissons de nouveau l'Oued Rhazzeh, qui serpente en de nombreux replis.

A sept heures quarante-sept minutes, nous atteignons le *Khirbet Oumm el-Djerar*, خربة امّ الجرار. Les ruines de l'antique cité de Gérar, dont le nom presque seul a survécu dans la dénomination actuelle de *Djerar*, prononcé vulgairement *Gerar* ou *Guerar*, sont aujourd'hui à peine distinctes, et consistent uniquement en quelques citernes et divers tas de pierres éparses au milieu de champs de blé. Cette ville était bordée, à l'ouest et au sud, par l'Oued Rhazzeh, qui ici prend le nom d'*Oued Djerar*. Les rives de ce torrent sont ici presque verticales; assez profondément encaissé, il est actuellement à sec. Plusieurs puits ont été jadis creusés dans son lit. On en compte en cet endroit cinq principaux; le plus voisin d'Oumm el-Djerar s'appelle *Bir Zaouïeh*, بير زاوية. Construit avec des pierres très-régulières, il passe pour fort ancien.

KHIRBET EZ-ZETTAOUÏEH.

Près de là, à l'ouest d'Oumm el-Djerar, quelques arasements de constructions presque entièrement démolies me sont désignés sous le nom de *Khirbet ez-Zettaouïeh*, خربة الزتّاوية.

HISTOIRE DE GÉRAR.

Gérar, en hébreu *Guérar*, גְּרָר, en grec Γεραρά, en latin *Gerar*, aujourd'hui en arabe *Djerar*, جرار, est célèbre comme le premier siége de la puissance philistine dans le pays de Kanaan. Les Philistins, qui, ainsi que nous avons essayé de le montrer, étaient sortis de l'Égypte, occupèrent naturellement tout d'abord la partie la plus méridionale de la contrée dont les Hébreux devaient plus tard s'emparer, et Gérar semble avoir été leur capitale primitive. Elle

avait pour roi, à l'époque où Abraham vint s'y établir, après la destruction de la Pentapole, un prince nommé Abimélech[1]. Celui-ci, ayant fait enlever Sara, qu'il croyait la sœur de ce patriarche, pour l'introduire dans son harem, fut averti en songe de sa méprise, et il s'empressa de rendre Sara à Abraham, qu'il combla de richesses, en lui permettant d'habiter où il voudrait sur le territoire de ses États.

C'est dans cette région, la *Geraritica regio*, que Sara mit au monde Isaac. C'est de là aussi ou de Bersabée que, plus tard, Abraham partit, sur l'ordre du Seigneur, avec son fils Isaac, devenu grand, pour aller l'immoler sur le mont Moriah, qu'ils atteignirent au bout de trois jours de marche. Effectivement, de l'un et l'autre de ces deux points on peut, dans ce laps de temps, se rendre à Jérusalem. Néanmoins, la distance étant plus grande à partir de Gérar, j'inclinerais plutôt pour Bersabée, comme étant le lieu où Abraham entendit pendant la nuit la voix céleste qui lui enjoignait d'aller sur le Moriah offrir en holocauste son fils unique, et d'où il se mit en route avec Isaac et deux de ses serviteurs, pour se diriger vers la montagne qui lui avait été indiquée.

Après la mort d'Abraham, Isaac continua d'abord à demeurer dans les environs de Bersabée. Une famine ayant ensuite affligé le pays, il résolut de s'acheminer vers l'Égypte; mais Dieu l'avertit dans une vision de ne pas abandonner une contrée qui devait un jour appartenir à sa postérité, et il alla à Gérar[2].

A l'exemple d'Abraham, il fait passer sa femme pour sa sœur, dans la crainte d'être mis à mort par les habitants du pays, à cause de la beauté de Rébecca, s'il avouait qu'elle était son épouse. Mais le roi Abimélech, ayant appris la vérité, reproche à Isaac d'avoir, par ce mensonge, exposé ses sujets à se rendre coupables envers lui et envers sa femme; en même temps, il commande à son peuple, sous peine de mort, de respecter l'honneur de Rébecca. Isaac, délivré de toute crainte, se fixe sur le territoire de Gérar et s'y livre

[1] *Genèse*, c. XX. — [2] *Ibid.* c. XXVI.

aux soins de l'agriculture. Grâce à la bénédiction du ciel, tout lui réussit; ses biens deviennent bientôt si considérables, qu'il excite contre lui la jalousie des habitants, et ceux-ci, par envie, comblent tous les puits qu'Abraham avait creusés. Abimélech lui-même ordonne à Isaac de se retirer, comme étant devenu trop riche et trop puissant. Isaac s'éloigne et débouche, dans le lit du torrent de Gérar, d'autres puits, que les serviteurs de son père avaient pratiqués et que les Philistins, après sa mort, avaient remplis de terre; mais ses bergers se voient repousser par ceux de Gérar, qui prétendent que l'eau est à eux. Il va alors à Bersabée.

J'ai déjà dit plus haut que le lit de l'*Oued Djerar*, le *Nahal Guérar*, נַחַל־גְּרָר, de la Bible, renferme encore aujourd'hui plusieurs puits qui, d'après les Arabes, dateraient de l'antiquité la plus reculée.

Abimélech, se repentant d'avoir chassé un homme qui semblait l'ami et le privilégié du Seigneur, se rend avec son général Phichol à Bersabée, pour se réconcilier avec Isaac et contracter une nouvelle alliance avec lui.

« Tout ce récit, dit M. Munk [1], offre tant d'analogie avec ce que la Genèse raconte de l'alliance conclue entre Abraham et Abimélech, qu'on est disposé à croire que ces deux documents différents, dont l'un attribuait à Isaac ce que l'autre faisait remonter jusqu'à Abraham, ont une même source. Dans les deux récits, nous voyons paraître Abimélech, accompagné du général Phichol, et cependant, si l'on admettait la vérité historique des deux récits, il y aurait entre les deux événements un espace de cent ans environ. Il faudrait alors supposer que l'Abimélech d'Isaac n'est pas le même que celui d'Abraham. Nous avons déjà dit dans un autre endroit que *Abimélech* (père roi) était le titre des rois de ces contrées. Quant au nom de *Phichol* (bouche de tous), on pourrait le considérer aussi comme un titre donné au grand vizir. »

Pour moi, je ne rejette ni l'un ni l'autre des deux récits, et j'aime mieux ne pas confondre en un seul ces deux événements, malgré

[1] *Palestine*, p. 109 a.

la ressemblance frappante qui les unit. Seulement, bien que la Bible offre de nombreux exemples d'une très-grande longévité dans ces temps reculés, je ne vois aucune difficulté à admettre que, dans cette dernière circonstance, je veux dire lors des démêlés qui survinrent entre Isaac et le roi de Gérar, démêlés qui se terminèrent par une alliance réciproque, il s'agit d'un roi du même nom, il est vrai, mais autre que celui qui traita avec Abraham, la dénomination d'*Abimélech*, comme l'observe M. Munk, paraissant être le titre héréditaire des rois de ces contrées.

Les Livres saints ne font plus ensuite mention de Gérar avant l'époque d'Asa, roi de Juda. Sous ce prince, une armée innombrable, composée d'Éthiopiens et de Libyens, envahit la Palestine, et s'avança jusqu'à Marésa, sous la conduite de l'Éthiopien Zérach. Asa marcha au-devant de l'ennemi et lui livra bataille dans la vallée de Séphata, près de Marésa. Les hordes immenses de Zérach furent battues et poursuivies jusqu'à Gérar par les troupes de Juda, qui s'emparèrent de cette ville et de toutes les villes voisines, les pillèrent et rapportèrent à Jérusalem un butin considérable.

9. Egressus est autem contra eos Zara Æthiops cum exercitu suo, decies centena millia et curribus trecentis, et venit usque Maresa.

10. Porro Asa perrexit obviam ei et instruxit aciem ad bellum in valle Sephata, quæ est juxta Maresa. . . . .

12. Exterruit itaque Dominus Æthiopes coram Asa et Juda; fugeruntque Æthiopes.

13. Et persecutus est eos Asa et populus qui cum eo erat usque Gerara. . . . .

14. Et percusserunt civitates omnes per circuitum Geraræ[1]. . . . .

Josèphe, en racontant le même fait, nous apprend, ce que la Bible ne dit pas d'une manière formelle, que non-seulement les villes situées autour de Gérar tombèrent au pouvoir d'Asa, mais encore qu'il s'empara de cette dernière ville elle-même :

Ἀφέμενοι δὲ τῆς ἀναιρέσεως, ἐπὶ τὴν διαρπαγὴν τῶν πόλεων ἐχώρησαν· (ἥλω γὰρ ἡ Γεράρων)[2].

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XIV, v. 9, 10, 12 à 14. — [2] *Antiquités judaïques*, VIII, XII, § 2.

« Les Juifs, cessant le carnage, se mirent à piller les villes, car Gérar était prise. »

Eusèbe place Gérar à vingt-cinq milles au midi d'Éleuthéropolis, au delà du Daroma, et nous dit qu'elle donnait son nom à la région Géraritique; il ajoute qu'elle formait jadis, vers le midi, la limite du pays occupé par les Kananéens, et que c'était une ville royale des Philistins.

Γέραρα, ἀφ' ἧς νῦν καλεῖται ἡ Γεραριτικὴ ὑπὲρ τὸν Δαρωμὰν κειμένη, ἀπέχουσα Ἐλευθεροπόλεως σημείοις κε' πρὸς νότον. Ἦν δὲ τὸ παλαιὸν τῶν Χαναναίων ὅριον πρὸς μεσημβρίαν, καὶ πόλις βασιλικὴ τῶν Φιλισταίων.

Était-ce Gérar ou la contrée Géraritique qui se trouvait, par son extrémité septentrionale, à vingt-cinq milles au sud d'Éleuthéropolis? Le texte grec aussi bien que la traduction latine de saint Jérôme ne me paraissent pas très-nets sur ce point; mais, comme la distance qui sépare Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, du Khirbet Oumm el-Djerar, jadis Gérar, est au moins de trente milles, je pense plutôt qu'il s'agit ici de la région à laquelle cette dernière ville avait donné son nom, et qui pouvait fort bien, dans sa partie septentrionale, se rapprocher davantage d'Éleuthéropolis.

Convertie au christianisme, Gérar eut un évêché, qui dépendait de la Palestine première, dont la métropole était Césarée. Le nom de Marcianus comme évêque de cette ville se trouve parmi les signatures du concile tenu à Chalcédoine en 451.

Sozomène nous parle d'un monastère florissant de son temps dans le torrent de Gérar, ou plutôt, sans doute, sur les bords de ce torrent :

Τὴν ἐν Γεράροις ἐν τῷ χειμάρρῳ μεγίστην τε καὶ ἐπισημοτάτην πλείστων ἀγαθῶν ἀνδρῶν συνοικίαν συνεστήσατο[1].

« Il fonda à Gérar, dans le torrent, un grand et célèbre monastère, qui renfermait une réunion nombreuse d'hommes vertueux. »

Je serais disposé à reconnaître l'emplacement de ce couvent, soit

[1] *Histoire ecclésiastique*, VI, XXXII.

au Khirbet ez-Zettaouïeh, soit à l'*oualy* du *Cheikh Neban*, dont il a été question plus haut, et qui sont l'un et l'autre sur les bords de l'Oued Djerar. Cet *oualy*, comme je l'ai dit, semble avoir succédé à une plus ancienne construction; quant au Khirbet ez-Zettaouïeh, dénomination qui me paraît un diminutif du terme *zaouïeh* (chapelle, école et couvent), il indique assez par lui-même le caractère religieux de l'établissement qui s'élevait sans doute en cet endroit.

KHIRBET EL-KHARSA.

A huit heures quinze minutes, nous quittons le Khirbet Oumm el-Djerar, et, repassant l'*oued* du même nom, nous nous dirigeons vers le sud, à travers quelques plantations de concombres, de pastèques et de tabac.

A huit heures cinquante minutes, nous traversons un petit *oued*, appelé *Oued el-Kharsa*, واد الخرسا. Près de ses rives, sur un plateau, s'étendent les ruines d'un village dont il ne subsiste plus qu'un amas de menus matériaux épars, et connues sous le nom de *Khirbet el-Kharsa*, خربة الخرسا.

KHIRBET DJEDEIDEH.

Notre direction est alors celle du sud-est; mais bientôt nous continuons à marcher droit vers le sud.

A neuf heures dix minutes, nous rencontrons les ruines d'un autre village; on les appelle *Khirbet Djedeideh*, خربة جديدة. Elles consistent seulement en des débris de poterie dispersés sur le sol.

ADJOUAR.

Tournant ensuite vers l'ouest-nord-ouest, nous franchissons de nouveau, à neuf heures vingt minutes, l'Oued Kharsa, et, à neuf heures trente minutes, nous faisons halte dans une vallée où sont rangées en cercle une trentaine de tentes appartenant à la tribu des

Hanadjereh. C'est le douar qu'habite le cheikh Salem Abou-Hadjadj. Cette vallée est dominée par un plateau appelé *Adjouar*, اجوار.

A notre gauche, vers l'ouest, est le village de Deir el-Belahh.

J'aurais désiré pousser ce jour-là plus avant; mais, à peine arrivé dans son douar, le cheikh, afin de me faire honneur, avait donné l'ordre à l'un de ses gens de tuer un mouton, et il m'avait invité à un festin patriarcal, auquel devaient prendre part les principaux cavaliers du douar. J'avais trop l'habitude des mœurs arabes pour refuser cette invitation, ce qui aurait pu, dès le début, indisposer le cheikh contre moi, et je profitai de ce repos forcé pour tirer de mes hôtes tous les renseignements qu'ils purent me fournir sur la contrée que j'allais explorer.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

KHIRBET SEMBEA'. — TELL DJEMMA. — KHIRBET DJEMMA. — KHIRBET ES-SLAYEB. — KHIRBET ARMILTA. — KHIRBET CHELLAL. — KHIRBET DJELLAL. — TELL EL-FARAH. — KHIRBET KOUYEFIREH. — KHIRBET RHALALET RACHED. — KHIRBET ASNY. — KHIRBET EL-KHALASAH, JADIS ÉLUSA. — HISTOIRE D'ÉLUSA. HALTE DANS UN DOUAR DES A'ZASMEH.

KHIRBET SEMBEA'.

Le 6 juin, à cinq heures vingt minutes du matin, nous nous mettons en marche dans la direction du sud-est.

A six heures, nous arrivons au *Khirbet Sembea'*, خربة سمبع, village complétement renversé, au milieu d'un champ de blé.

TELL DJEMMA.

Notre direction s'incline alors vers l'est-sud-est.

A six heures vingt minutes, une colline qui se dresse devant nous m'est désignée sous le nom de *Tell Djemma*, تل جما. Cette colline, dont le sommet forme un plateau oblong, jadis peut-être fortifié, est couverte de débris de poterie et de menus matériaux épars. Elle domine de quatre-vingts mètres environ le fond de l'Oued Rhazzeh, qui serpente au pied de son flanc septentrional et la sépare du Khirbet Oumm el-Djerar, situé à quatre kilomètres plus au nord.

La tribu des Hanadjereh promène ses tentes à l'est et à l'ouest du Tell Djemma, jusqu'auprès des vergers de Gaza; au sud de ce même *tell*, campent les Térabin. Ces deux tribus réunies comptent deux mille fantassins et quinze cents cavaliers.

KHIRBET DJEMMA.

Notre direction continue à être celle de l'est-sud-est.

A six heures vingt-six minutes, nous rencontrons sur un plateau les vestiges d'un village entièrement rasé. On les appelle *Khirbet Djemma*, خربة جمّا.

KHIRBET ES-SLAYEB.

Nous marchons ensuite vers le sud; puis, à sept heures, nous inclinons vers le sud-est.

A sept heures vingt minutes, quelques ruines peu importantes, qui recouvrent un monticule, au midi de l'Oued Rhazzeh, me sont signalées sous le nom de *Khirbet es-Slayeb*, خربة الصلايب.

KHIRBET ARMILTA.

Tournant alors vers l'est, nous franchissons l'Oued Rhazzeh. Les rives en sont, sur ce point comme en beaucoup d'autres, profondément ravinées par les pluies d'hiver.

A sept heures trente minutes, j'aperçois, sur deux petites collines séparées par une faible dépression du sol, les traces d'un village détruit. Ces ruines s'appellent *Khirbet Armilta*, خربة ارميلتا.

KHIRBET CHELLAL.

Après avoir cheminé jusque-là, depuis Gaza, à travers une contrée accidentée, où la culture, sans être riche ni abondante, n'a pas néanmoins manqué, nous voyons maintenant s'étendre au loin devant nous un vaste plateau, généralement uni, où les semences ont été complétement dévorées, cette année, par une quantité innombrable de mulots. Le sol est partout perforé par ces myriades de petits rongeurs, dont les ravages ont réduit à la misère plusieurs tribus; et nos chevaux trébuchent, à chaque pas, sur un terrain

miné de toutes parts. Des troupeaux de brebis et de moutons, conduits par des jeunes pâtres à demi nus, errent çà et là, cherchant une maigre et rare nourriture sur ce plateau dévasté.

Notre direction est celle du sud-sud-est.

A huit heures vingt minutes, nous faisons halte sur les bords de l'Oued Rhazzeh. Le lit en est sillonné, en cet endroit, par plusieurs ruisseaux, qu'alimentent trois sources qui tombent en cascade; ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *Chellal*, شلّال (Chutes d'eau). Une foule considérable de Bédouins, avec leurs bestiaux, leurs chameaux, leurs ânes et leurs chevaux, encombrent ce point de l'*oued* et assiégent tumultueusement ces sources précieuses. Nous avons beaucoup de peine à nous ouvrir un chemin à travers cette masse compacte et bruyante, pour aller abreuver nos chevaux, qui se précipitent avec une sorte de fureur vers cette eau si désirée. Elle est toute trouble, polluée et piétinée qu'elle est par tant d'hommes et d'animaux. Mais, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, les Bédouins sont peu difficiles; et leurs animaux, encore moins. Après s'être bien désaltérés eux-mêmes, ils emplissent à l'envi de cette eau noirâtre de grandes jarres, pour les reporter, à dos d'ânes ou de chameaux, dans leurs douars respectifs. La chaleur d'ailleurs est si intense et l'eau est si rare dans le désert, que je ne puis résister, à mon tour, à la tentation d'en humecter mes lèvres desséchées.

Je vais ensuite examiner les débris de deux villages qui couronnent deux monticules, à droite et à gauche de l'*oued*, et qui s'appellent pareillement *Khirbet Chellal*, خربة شلّال.

Près de l'un de ces monticules, un petit ravin qui débouche dans l'Oued Rhazzeh, non loin des chutes d'eau, porte de même le nom d'Oued Chellal.

Au moment où nous allions nous remettre en route, nous sommes rejoints par le principal cheikh des Térabin, personnage riche et considérable, propriétaire de nombreux troupeaux, mais dont la physionomie est loin de respirer la franchise et la loyauté qui brillent sur le visage du cheikh des Hanadjereh; son nom est Sak-

kar Abou-Setteh. Il est accompagné de plusieurs cavaliers armés, et vient savoir quel est l'étranger qui parcourt le territoire de sa tribu.

KHIRBET DJELLAL.

A midi dix minutes, nous remontons tous à cheval, et, franchissant l'Oued Rhazzeh, dans la direction du sud-ouest, nous parvenons bientôt à une ruine appelée *Khirbet Djellal*, خربة جلال. C'est celle d'un simple hameau, qui s'élevait sur les bords du torrent.

TELL EL-FARAH.

A midi vingt minutes, notre direction devient celle du sud, puis du sud-est.

A midi quarante-cinq minutes, nous arrivons au pied d'un *tell* appelé *Tell el-Farah*, تلّ الفارة. Il domine, vers le nord, le lit de l'Oued Rhazzeh d'une hauteur de cent mètres. Son sommet était jadis occupé par des constructions, comme l'indiquent de nombreux fragments de poterie et quelques grosses pierres éparses sur le sol. Peut-être y avait-il là un poste d'observation; car, du point culminant de cette colline, le regard plonge au loin dans le désert et suit les nombreux détours du torrent, qui se replie sans cesse sur lui-même. Or, il était d'autant plus nécessaire de surveiller cet *oued*, que beaucoup de puits y étaient creusés et que ses rives étaient bordées, pour ce motif, d'un certain nombre de villes, de villages et de hameaux, comme l'attestent les ruines que l'on y voit encore.

Aujourd'hui une partie du Tell el-Farah est transformée en cimetière, et c'est là que les douars environnants des Térabin enterrent d'ordinaire leurs morts. Tous les tombeaux sont construits avec des pierres antiques, trouvées sur place.

Nous poursuivons notre marche vers le sud-est, et, à une heure trente minutes, nous allons demander l'hospitalité à un douar des Térabin, qui a dressé ses tentes à une faible distance des rives de l'Oued Rhazzeh.

Ces Arabes se plaignent tous de l'invasion des mulots, qui ont ruiné leurs espérances de récolte, en rongeant les semences qu'ils avaient confiées à la terre, dans les parties du sol qu'ils avaient cultivées.

KHIRBET KOUYEFIREH.

Le 7 juin, à cinq heures vingt-deux minutes du matin, nous prenons la direction de l'est.

A cinq heures trente-cinq minutes, après être repassés sur la rive droite de l'Oued Rhazzeh, nous cheminons vers le sud-est, puis vers le sud.

A six heures, nous rencontrons une ruine peu considérable, qui couvre un monticule au nord de l'*oued;* elle est connue sous le nom de *Khirbet Kouyefireh*, خربة كويفيرة.

Une autre ruine, voisine de celle-ci et sans importance également, m'est désignée sous la même dénomination.

KHIRBET RHALALET RACHED.

Nous longeons alors, vers l'est, sur notre droite, l'Oued Rhazzeh.

A six heures quarante-cinq minutes, notre direction incline vers le sud-sud-est.

Le cheikh des Hanadjereh me signale, chemin faisant, deux plantes qui servent, quand elles sont réduites en cendre, à la fabrication du savon; les Bédouins appellent l'une *adjerem*, et l'autre *serr*.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous recommençons à marcher droit vers l'est.

A sept heures, nous rencontrons, au pied et au sommet d'un monticule arrondi, quelques tas de décombres auxquels est attaché le nom de *Khirbet Rhalalet Rached*, خربة غلالة راشد.

Nous sommes sur le territoire de la tribu des A'zasmeh.

A sept heures dix minutes, nous faisons halte, beaucoup plus longtemps que je ne l'aurais voulu, dans un douar appartenant à

cette tribu; mais les A'zasmeh, pour fraterniser avec les Hanadjereh et les Térabin qui m'accompagnent, s'empressent d'amener un mouton; et l'un d'eux, aiguisant son yataghan, égorge sous nos yeux la pauvre bête, qui se débat un instant dans les convulsions de la mort; puis elle est cuite à petit feu, à la grande joie de mon escorte, qui s'en repaît avidement les yeux, en attendant qu'elle puisse s'en partager les morceaux.

KHIRBET ASNY.

A midi quinze minutes seulement, nous nous remettons en marche, dans la direction du sud-sud-est.

A midi quarante minutes, nous franchissons l'un des affluents de l'Oued Rhazzeh; il est peu considérable. Les rives en sont tuffeuses et blanchâtres.

A midi quarante-huit minutes, nous retrouvons l'Oued Rhazzeh. Je remarque quelques ruines sur les collines composées de tuf et de craie qui bordent le torrent en cet endroit; on les nomme *Khirbet Asny*, خربة اصنى.

Autour de cinq à six trous peu profonds, creusés dans le lit de l'*oued* et où l'eau affleure, se pressent de nombreux Bédouins, appartenant à différentes tribus, et notamment à celle des A'zasmeh. Une multitude de chameaux attendent impatiemment leur tour d'être abreuvés.

Nous franchissons le lit de l'*oued* et, quelques centaines de pas plus loin, nous parvenons à l'*Oued Khalasah*, واد خلاصة, près de son confluent avec l'Oued Rhazzeh.

KHIRBET EL-KHALASAH.

L'Oued Khalasah peut avoir en cet endroit soixante mètres de large. Nous descendons dans son lit, qui est rempli de gros cailloux et de pierres à feu, et nous y marchons quelque temps dans la direction du sud-est; puis, remontant sur sa rive droite, nous le cô-

toyons un instant. Mais bientôt il s'éloigne de la route que nous suivons, qui est alors celle de l'est-sud-est.

A trois heures, nous inclinons davantage vers le sud.

A trois heures vingt minutes, nous rejoignons la rive droite de l'Oued Khalasah, et, à trois heures trente minutes, nous atteignons des ruines très-étendues, appelées *Khirbet el-Khalasah*, خربة الخلاصة.

Ces ruines occupent, sur la rive droite et au nord de l'*oued* du même nom, un espace dont le pourtour dépasse trois kilomètres. Près de l'*oued* est un beau puits, bâti avec des pierres de moyenne dimension, très-régulièrement agencées entre elles. Celles de l'orifice sont usées et profondément entaillées par toutes les cordes au moyen desquelles, depuis tant de siècles, on y a puisé de l'eau.

La ville était environnée de murs, que flanquaient des tours de distance en distance, et dont on peut suivre encore presque partout le périmètre. On avait profité, pour les asseoir, de plusieurs éminences naturelles, qu'on n'avait plus eu qu'à fortifier, afin de mettre la place à l'abri d'un coup de main de la part des tribus nomades qui jadis, sans doute, l'entouraient, et qui devaient être aussi pillardes qu'elles le sont aujourd'hui. Dans l'intérieur de cette enceinte, maintenant aux trois quarts démolie, on remarque une multitude de compartiments qui marquent la place et les dimensions d'autant de maisons, dont les arasements seuls sont visibles. Quelques compartiments plus considérables indiquent d'anciens édifices publics, qui sont eux-mêmes non-seulement renversés, mais encore comme arrachés du sol, la plupart des pierres avec lesquelles ils avaient été construits ayant été transportées ailleurs. D'innombrables excavations pratiquées de toutes parts, et dont quelques-unes paraissent très-récentes, montrent que toute cette ville a été et est encore fouillée, soit dans l'espérance d'y déterrer des trésors enfouis, soit dans l'intention d'en extraire des matériaux tout taillés, afin d'aller les vendre aux habitants des villes, les Bédouins n'en ayant pas besoin eux-mêmes, puisqu'ils vivent sous la tente. Mais cette vaste carrière est loin d'être épuisée, et une quantité énorme de pierres de toutes dimensions attendent encore qu'on les emporte et gisent

pêle-mêle, réunies en gros tas ou dispersées. Ces pierres, qui consistent en un calcaire tuffeux et crayeux, sont extrêmement rongées par le temps; elles proviennent des rives de l'Oued Khalasah.

Quant au nom que portait cette antique cité, Robinson[1] a déjà prouvé que c'était celui d'Élusa, identification qui me semble incontestable.

HISTOIRE D'ÉLUSA.

Élusa, située au sud de Bersabée, était par conséquent en dehors des limites de la Terre promise. La Bible ne la mentionne pas. Saint Jérôme, il est vrai, dans son Commentaire sur Isaïe, remarque, à l'occasion du verset 4 du chapitre xv de ce prophète, que, au lieu d'entendre le mot hébreu חֲלֻצֵי dans le sens du mot latin *expediti*, interprétation que la version de la Vulgate a reproduite, on peut aussi y voir un nom de ville :

Quidam putant non viros, sed nomen urbis intelligi, quæ hodie appellatur Elusa et in Moabitidis partibus sita.

Il ne s'agit pas dans ce passage, comme on le voit, de notre ville d'Élusa, puisque celle-ci, par sa position à l'ouest de la mer Morte et loin de la Moabitide, n'a jamais dû appartenir à cette contrée, tandis que celle-là en faisait partie. Seulement, il ressort de cette observation que la forme araméenne du nom latin *Elusa* était חֲלוּצָה ou חֲלֻצָה, forme dont il est impossible de ne pas reconnaître l'analogie avec celle de خلاصة.

Quoi qu'il en soit, l'Élusa qui nous occupe en ce moment est marquée très-nettement par le géographe Ptolémée parmi les cités de l'Idumée, à l'ouest de la mer Morte, et la Table de Peutinger la place à soixante et onze milles romains au sud de Jérusalem, sur la route conduisant de cette ville à Memphis. J'estime à vingt-trois heures de marche environ ou de soixante-neuf milles la distance directe qui sépare le Khirbet el-Khalasah de la Ville sainte, ce qui s'accorde assez bien avec le chiffre de la Table de Peutinger.

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. I, p. 201.

Dans un passage de la *Vie de saint Hilarion* composée par saint Jérôme, il est question de l'arrivée du vénérable anachorète dans la ville d'Élusa, un jour où une solennité anniversaire avait rassemblé tout le peuple dans le temple de Vénus.

Voici ce passage intéressant, que je crois devoir donner en entier, parce qu'il nous fournit de précieux détails sur Élusa.

Vadens in desertum Cades [Hilarion] ad unum de discipulis suis visendum, cum infinito agmine monachorum, pervenit Elusam, eo forte die quo anniversaria solemnitas omnem oppidi populum in templum Veneris congregaverat. Colunt autem illam ob Luciferum, cujus cultui Saracenorum natio dedita est. Sed et ipsum oppidum ex magna parte semibarbarum est propter loci situm. Igitur audito quod sanctus Hilarion præteriret (multos enim Saracenorum arreptos a dæmone frequenter curaverat), gregatim ei cum uxoribus et liberis obviam processere, submittentes colla et voce syra *barech*, id est, *benedic*, inclamantes. Quos ille blande humiliterque suscipiens, obsecrabat ut Deum magis quam lapides colerent; simulque ubertim flebat, cœlum spectans et pollicens, si Christo crederent, ad eos se crebro esse venturum. Mira Domini gratia, non prius abire passi sunt, quam futuræ ecclesiæ lineam mitteret, et sacerdos eorum ut erat coronatus Christi signo denotaretur[1].

« Hilarion, se rendant au désert de Cadès pour visiter l'un de ses disciples, accompagné d'une troupe innombrable de moines, parvint à Élusa, le jour où une solennité anniversaire avait réuni tout le peuple de la ville dans le temple de Vénus. Or cette déesse y est adorée à cause de Lucifer, au culte duquel toute la nation des Sarrasins est adonnée. Quant à la ville elle-même, elle est à demi barbare, par suite du site du lieu. Les habitants, ayant donc appris que saint Hilarion passait (car il avait souvent guéri un grand nombre de Sarrasins saisis par le démon), s'avancèrent en foule à sa rencontre avec leurs femmes et leurs enfants, en s'inclinant devant lui et s'écriant en syriaque : *barech*, c'est-à-dire, *bénis*. Hilarion les accueillit avec autant de douceur que d'humilité et les conjura d'adorer plutôt Dieu que des pierres; en même temps il pleurait abondamment, les yeux élevés vers le ciel, et il leur promit, s'ils croyaient au Christ, de venir souvent les voir. Par une grâce merveilleuse du Seigneur, ils ne le laissèrent partir que lorsqu'il eut tracé le plan d'une église future et marqué du sceau du Christ leur prêtre, encore ceint de la couronne qu'il portait. »

Convertie au christianisme, Élusa eut un évêché, qui dépendait

[1] *S. Hieronymi opera*, t. II, p. 41. éd. Migne.

de la Palestine troisième, ou Palestine Salutaire. Les noms de quatre de ses évêques nous ont été conservés dans les signatures apposées aux actes de divers conciles.

Ce sont ceux : de Théodule, autrement dit, en arabe, *Abdallah*, qui assista, en 431, au synode d'Éphèse; d'Arétas, qui, en 451, prit part aux actes du concile de Chalcédoine; de Pierre, qui florissait vers l'année 518, et de Zénobius, qui, en 536, assista au concile de Constantinople.

Antonin de Plaisance ou le Martyr[1], dans sa route de Jérusalem au mont Sinaï, signale, à la limite du désert, un endroit, qu'il appelle *Eulatia*, où se trouvaient un castrum et une hôtellerie destinée à recevoir les étrangers et les moines, et dédiée à saint Georges. De là il atteignit, en huit jours de marche, le mont Sinaï.

Robinson pense avec raison, selon moi, qu'Eulatia doit être la ville d'Élusa, qui, effectivement, est séparée du Sinaï par huit jours de marche, en suivant, à travers le désert, la voie la plus directe.

A cinq heures du soir, nous franchissons l'Oued Khalasah, et, quelques centaines de pas au sud de ce torrent, j'observe, au sommet d'une colline tuffeuse, de nombreux tombeaux musulmans, renfermant les morts des douars voisins. Sur ce même monticule était jadis l'un des cimetières d'Élusa, car dernièrement, en y pratiquant une excavation pour enterrer un cadavre, on a découvert l'ouverture de plusieurs chambres sépulcrales creusées dans le tuf, et évidemment antiques.

A cinq heures trente minutes, au sud de la colline précédente, j'examine, sur un autre tertre de forme ronde, des débris épars, qu'on me désigne pareillement sous le nom de *Khirbet el-Khalasah*. Il y avait peut-être là un poste d'observation, destiné à défendre, vers le sud, au delà de l'*oued*, les approches d'Élusa.

Un peu plus loin, un douar de la tribu des A'zasmeh a établi ses tentes; nous lui demandons l'hospitalité pour la nuit.

[1] Antonini Placentini *Itinerarium*, xxxv.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

KHIRBET MARTABAH. — KHIRBET EL-MEFARRADA. — KHIRBET BRADJ ES-SEBA'. — KHIRBET ACHKIB (AKZIB?). — KHIRBET BIR ES-SEBA', JADIS BĔER CHEBA' OU BERSABÉE. — HISTOIRE DE CETTE VILLE.

KHIRBET MARTABAH.

Le 8 juin, à cinq heures du matin, nous partons dans la direction du nord-est-nord.

A cinq heures trente minutes, nous repassons l'Oued Khalasah, et, laissant à notre gauche les ruines étendues d'El-Khalasah, nous nous avançons sur un plateau sablonneux, à travers des champs semés de dourah, mais dont la semence n'a pas levé, tant à cause de l'insuffisance des pluies durant le dernier hiver dans cette partie de la Palestine, que par suite des ravages causés par les mulots.

A notre droite apparaissent dans le lointain quelques chaînes de montagnes.

A six heures vingt-cinq minutes, nous commençons à gravir successivement plusieurs collines pierreuses, appelées *Martabah*, مرتبة. Sur trois de ces monticules gisent des débris antiques, très-peu importants d'ailleurs, restes d'anciennes habitations complétement détruites et qui me sont toutes désignées sous le même nom de *Khirbet Martabah*, خربة مرتبة.

A sept heures, nous franchissons l'Oued Martabah; il peut avoir quarante pas de large à l'endroit où nous le traversons. C'est l'un des affluents de l'Oued Rhazzeh. Des collines crayeuses en suivent et en dessinent les contours. Nous trouvons cinq ou six trous pratiqués dans son lit desséché et où l'eau affleure; nous en profitons pour abreuver nos chevaux.

Après une halte de vingt minutes, nous nous remettons en marche, en nous dirigeant constamment vers l'est-nord-est.

A sept heures cinquante minutes, des vestiges antiques sur une colline me sont encore indiqués sous la même désignation de *Khirbet Martabah*, dénomination commune à toutes les ruines qui avoisinent sur ce point l'*oued* ainsi appelé.

A huit heures quinze minutes, nous traversons une vallée nommée *Abou-Cha'r*, ابو شعر; elle court de l'est à l'ouest et est ordinairement assez fertile. Cette année, l'orge qu'on y a semée n'a pas germé.

A huit heures vingt minutes, nous faisons halte dans un douar de la tribu des A'zasmeh.

KHIRBET EL-MEFARRADA.

A midi quinze minutes, nous poursuivons notre route vers le nord-est, en cheminant sur un plateau de plus en plus élevé, et entrecoupé de plusieurs vallons dont le fond seul est cultivable; les rebords, en effet, en sont très-pierreux, et il n'y pousse que du thym et diverses plantes, que les Bédouins me désignent sous les noms de *adjerem*, *serr*, *hader* et *retem*. Cette dernière, qui s'écrit en arabe رتم, est une sorte de genêt, dont les chameaux sont très-friands. C'est évidemment l'arbuste que la Bible appelle en hébreu רֹתֶם, *rothem*, mot que la Vulgate traduit à tort, ainsi que l'observe Robinson[1], par celui de *juniperus* (genévrier), et qui est identique avec l'arabe *retem*. Dans le livre III des Rois nous lisons qu'Élie, fuyant la colère de Jézabel, s'enfuit dans le désert de Bersabée, celui précisément que nous parcourons en ce moment, et que, après y avoir marché l'espace d'un jour, il s'assit à l'ombre d'un de ces arbustes.

3. Timuit ergo Elias, et surgens abiit quocumque eum ferebat voluntas; venitque in Bersabee Juda, et dimisit ibi puerum suum;

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. I, p. 203.

4. Et perrexit in desertum viam unius diei. Cumque venisset, et sederet subter unam juniperum, petivit animæ suæ ut moreretur, et ait : Sufficit mihi. Domine, tolle animam meam; neque enim melior sum quam patres mei.

5. Projecitque se, et obdormivit in umbra juniperi; et ecce angelus Domini tetigit eum et dixit illi : Surge et comede[1].

« Élie eut donc peur et, se levant, il s'en alla comme son cœur le lui disait, et vint à Bersabée de Juda; là il congédia son serviteur,

« Et il s'avança vers le désert l'espace d'une journée de marche. Y étant arrivé, il s'assit sous un genévrier (ou plutôt, d'après le texte original, *sous un genêt*, en hébreu *rothem*), et, implorant la mort, il s'écria : C'est assez, Seigneur, prenez maintenant mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères.

« Puis il se coucha et s'endormit à l'ombre du genêt; et voici qu'un ange du Seigneur le toucha et lui dit : Lève-toi et mange. »

Dans la version des Septante cet arbuste est exprimé par le mot *ῥαθμέν*, qui est le terme hébreu légèrement altéré.

A midi quarante-deux minutes, j'aperçois sur une colline, le long de la route que nous suivons, les débris d'un petit village; on les appelle *Khirbet el-Mefarrada*, خربة المفرّدا.

Quelques centaines de pas plus loin, d'autres ruines analogues me sont signalées sous le même nom.

KHIRBET BRADJ ES-SEBA'.

A une heure cinq minutes, je rencontre des arasements antiques, assez indistincts, appelés *Khirbet Bradj es-Seba'*, خربة براج السبع.

A une heure cinq minutes, nous franchissons l'*Oued es-Seba'*, واد السبع; c'est le nom que porte en cet endroit l'Oued Rhazzeh. Il est bordé de collines tuffeuses et blanchâtres, dont il ronge les flancs inférieurs, à l'époque des grandes pluies.

A une heure vingt minutes, nous foulons aux pieds d'autres ruines, qui s'appellent pareillement *Bradj es-Seba'*. Cinq minutes plus avant, sur un plateau, un troisième *khirbet*, semblable aux deux précédents, m'est indiqué avec la même dénomination. Y avait-il

[1] *Rois*, l. III, c. XIX, v. 3-5.

là des tours de défense pour surveiller les deux rives de l'*oued*, ou bien étaient-ce simplement des villages établis le long du torrent? Car le mot *bradj* ou *abradj*, pluriel de *bordj* (tour, fort), est souvent pris également dans le sens de *maisons de campagne*.

A une heure trente minutes, nous traversons de nouveau l'Oued es-Seba', dont les replis sur lui-même sont très-multipliés dans la plus grande étendue de son cours, et notamment en ce point.

Au delà de l'*oued* s'étend un vaste cimetière où la tribu des *Teia'a* enterre ses morts. Il couvre une sorte d'étroite péninsule, comprise entre l'Oued es-Seba', au sud, et, au nord, l'Oued Achkib, torrent qui se jette dans le premier.

KHIRBET ACHKIB.

A une heure quarante-cinq minutes, après avoir franchi l'Oued Achkib, je jette un coup d'œil sur des ruines assez étendues, consistant en des amas de menus matériaux, qui jonchent confusément le sol. On les appelle *Khirbet Achkib*, خربة اشكيب. Ne pourrait-on pas rapprocher ce nom de celui d'*Akzib*, en hébreu אַכְזִיב, en grec Κεζίβ et Ἀχζίβ, en latin *Achzib*, ville mentionnée dans le livre de Josué parmi les cités de la plaine de Juda?

Et Ceila, et Achzib, et Maresa[1]...

Néanmoins, comme elle est citée, dans ce verset, entre Ceila et Marésa, qui étaient situées beaucoup plus au nord, je ne propose cette identification qu'avec une extrême réserve.

KHIRBET BIR ES-SEBA'.

A deux heures, nous avons encore à franchir l'Oued es-Seba', dont les sinuosités et les méandres sont infinis. L'*oued*, en cet endroit, mesure trois cents pas de large; son lit est rempli de gros cailloux et même de blocs considérables, que l'impétuosité du courant roule et entraîne, lors des pluies d'hiver.

[1] *Josué*, c. xv, v. 44.

Sur sa rive septentrionale, deux puits, renommés tant pour l'abondance que pour la bonne qualité de leur eau, ont été construits avec des pierres très-régulières, de moyenne dimension. L'un de ces puits a douze mètres de circonférence et une dizaine de mètres de profondeur jusqu'au niveau de l'eau; le second est moins large, mais à peu près aussi profond. Ils sont entourés d'auges en pierre, destinées à abreuver les animaux, et offrent le caractère d'une haute antiquité; car leur orifice est profondément sillonné par le frôlement des cordes avec lesquelles on tire de l'eau à la main. Nous les trouvons tous les deux assiégés par plusieurs centaines de Bédouins, appartenant à diverses tribus, et principalement à celle des Teia'a, dont les douars sont dispersés dans un rayon de sept à huit kilomètres autour de ces puits. Nos chevaux trépignent d'impatience et de joie, à la vue de l'eau claire et limpide qui ruisselle incessamment à flots dans les auges, tirée par une dizaine de bras à la fois, et dont ils ne peuvent s'approcher qu'avec peine, tant sont nombreux et pressés les troupeaux de chameaux, de brebis et de moutons qui s'y abreuvent.

Après avoir examiné ces puits célèbres, que la tradition des indigènes fait remonter jusqu'à Abraham, je vais étudier les restes de la ville à laquelle ils appartenaient, et que les Arabes désignent encore aujourd'hui sous le nom de *Bir es-Seba'*, بير السبع (Puits du Lion ou Puits des Sept, le mot سبع ayant la double signification de *lion* et de *sept*).

La ville occupait sur les bords de l'*oued* une plate-forme inclinée, dont le pourtour est d'environ trois kilomètres. Dans toute l'étendue de cet emplacement le sol est jonché de matériaux provenant d'anciennes constructions démolies. On distingue les arasements de nombreuses maisons, la direction de plusieurs rues et les vestiges de quelques édifices publics, dont les fondations seules subsistent en partie. Mais, sauf les deux beaux puits en question, qui sont intacts, rien n'est demeuré debout, et la ville est renversée de fond en comble. D'autres puits avaient été creusés dans le lit de l'*oued*, mais ils sont actuellement comblés.

HISTOIRE DE BEER CHEBA'.

Cette antique cité est mentionnée dans la Bible sous le nom de *Beer Chaba'*, בְּאֵר שָׁבַע (Puits du Serment) ou de *Beer Cheba'*, בְּאֵר שֶׁבַע (Puits des Sept), parce qu'Abraham et Abimélech y conclurent une alliance ensemble par un serment réciproque, serment qui fut accompagné du don de sept brebis, que le patriarche fit au roi de Gérar, et qui garantit au premier la possession du puits qu'il avait creusé. En souvenir de ce serment ou de ce don, le puits fut dès lors appelé *puits du Serment* ou *puits des Sept*, attendu qu'en hébreu le même mot, avec le seul changement d'un des points-voyelles, signifie à la fois les deux choses. En arabe, le mot سبع, qui, pour la prononciation, est identique avec l'hébreu שבע, a le sens de *lion* ou de *sept*, comme je l'ai dit plus haut, deux significations très-différentes l'une de l'autre; en hébreu, au contraire, le sens de *serment* peut se ramener peut-être à celui de *sept*, vu que le nombre *sept* jouait un grand rôle dans l'antiquité et, en particulier, sans doute, lors de la prestation de serments réciproques. Dans tous les cas, voici le passage de la Genèse où il est, pour la première fois, question de la localité dont nous traitons maintenant et de l'origine du nom qui lui avait été donné.

28. Et statuit Abraham septem agnas gregis seorsum.

29. Cui dixit Abimelech : Quid sibi volunt septem agnæ istæ, quas stare fecisti seorsum?

30. At ille : Septem, inquit, agnas accipies de manu mea, ut sint mihi in testimonium quoniam ego fodi puteum istum.

31. Idcirco vocatus est locus ille Bersabee, quia ibi uterque juravit.

32. Et inierunt fœdus pro puteo juramenti[1].

«Et Abraham mit à part sept jeunes brebis de son troupeau.

«Abimélech lui dit : Que signifient ces sept brebis que tu as tirées à part?

«Et il répondit : Tu prendras ces sept brebis de ma main, afin qu'elles me servent de témoignage que j'ai creusé ce puits.

[1] *Genèse*, c. XXI, v. 28-32.

« C'est pourquoi on appela ce lieu-là Bersabée (en hébreu *Beer Chaba'*, בְּאֵר שְׁבַע), car tous deux y jurèrent.

« Et ils conclurent une alliance près du puits du serment. »

La Bible ajoute qu'Abraham planta en cet endroit un bois qu'il consacra, en quelque sorte, par l'invocation de Jéhovah, le Dieu éternel.

Ce patriarche continua à y habiter jusqu'au sacrifice de son fils Isaac; puis, de retour avec celui-ci du mont Moriah, il séjourna encore plusieurs années à Bersabée [1].

Plus tard Isaac vint également s'y fixer [2]. A peine y fut-il arrivé, que Dieu lui apparut pendant la nuit, et lui promit de bénir et de multiplier sa race, à cause d'Abraham, son serviteur. Isaac s'empressa alors d'élever un autel au Seigneur et ordonna à ses gens de creuser un puits. Était-ce le même que celui qui avait été pratiqué par son père et qui pouvait alors être comblé, ou bien était-ce un autre puits? La Bible ne nous le dit pas.

Pendant que les serviteurs d'Isaac étaient occupés à ce travail, le roi de Gérar, Abimélech, survint avec le général de son armée et l'un de ses confidents, pour renouveler avec lui l'alliance que son père probablement ou son grand-père avait contractée avec Abraham et scellée d'un serment. Bientôt on accourut annoncer à Isaac que l'eau était trouvée.

Il appela alors le puits *Chiba'h*, שִׁבְעָה, d'où vient le nom de *Beer Cheba'*, בְּאֵר שֶׁבַע, donné à la ville située en ce lieu, nom qu'elle porte jusqu'à ce jour [3].

Il n'y a ici qu'une apparente contradiction dans l'Écriture sainte; car, si l'auteur sacré attribue dans ce passage à Isaac, avec une légère modification du nom de la ville, ce qui, dans un autre chapitre, est rapporté d'Abraham, il ne faut pas en conclure nécessairement que l'un de ces deux passages soit apocryphe. Pourquoi, en effet, le même fait ne se serait-il pas reproduit deux fois, dans

[1] *Genèse*, c. XXII, v. 19. — [2] *Ibid.* c. XXVI, v. 23 et suiv. — [3] *Ibid.* c. XXVI, v. 33.

des circonstances analogues, à une centaine d'années d'intervalle, sans que pour cela on soit suffisamment autorisé à révoquer en doute l'un ou l'autre?

C'est de Bersabée que Jacob[1] partit pour se rendre en Mésopotamie, afin d'y chercher une femme parmi les filles de Laban, son oncle.

Longtemps après, dans sa vieillesse, Jacob, avant de descendre en Égypte avec toute sa famille, s'arrêta en passant à Bersabée. Là il immola des victimes au Dieu de son père Isaac, et le Seigneur, lui apparaissant également en songe, lui apprit qu'il deviendrait, en Égypte, père d'un grand peuple, et que son fils Joseph lui fermerait les yeux[2].

Lors de la conquête du pays de Kanaan par les Hébreux, Bersabée fut d'abord assignée à la tribu de Juda[3], mais ensuite elle fut cédée par celle-ci à la tribu de Siméon[4]. Elle devint, vers le sud, la limite de la Palestine.

C'est pourquoi on trouve assez souvent dans la Bible l'expression : *de Dan à Bersabée*, pour indiquer tout le pays du nord au midi.

Ainsi, par exemple, nous lisons dans le livre I des Rois :

Congregetur ad te universus Israel a Dan usque Bersabee[5].

Ensuite, quand le royaume fut divisé en deux États, les frontières de Juda s'étendirent depuis Bersabée jusqu'aux montagnes d'Éphraïm[6].

Avant l'établissement de la royauté, Samuel, devenu vieux, institua ses fils juges d'Israël. Joël, l'aîné, et Abia, le cadet, jugeaient à Bersabée; ils provoquèrent par leurs arrêts iniques les plaintes du peuple, qui se mit alors à demander un roi à Samuel.

2. Fuitque nomen filii ejus primogeniti Joel et nomen secundi Abia, judicum in Bersabee.

[1] *Genèse*, c. XXVIII, v. 10.
[2] *Ibid.* c. XLVI.
[3] *Josué*, c. XV, v. 28.
[4] *Josué*, c. XIX, v. 2.
[5] *Rois*, l. I, c. XVII, v. 11.
[6] *Paralipomènes*, l. II, c. XIX, v. 4.

3. Et non ambulaverunt filii illius in viis ejus; sed declinaverunt post avaritiam, acceperuntque munera et perverterunt judicium [1].

La mère de Joas, roi de Juda, était une femme de Bersabée, nommée Sebia [2].

On peut inférer d'un passage du prophète Amos que, de son temps, un culte idolâtrique régnait à Bersabée.

4. Quia hæc dicit Dominus domui Israel : Quærite me et vivetis.

5. Et nolite quærere Bethel, et in Galgalam nolite intrare, et in Bersabee non transibitis [3].

« Voici donc ce que le Seigneur dit à la maison d'Israël : Cherchez-moi et vous vivrez.

« Et ne cherchez point Bethel, et n'entrez pas à Galgala, et ne passez point à Bersabée. »

Un autre passage du même prophète conduit également à la conclusion précédente.

Qui jurant in delicto Samariæ, et dicunt : Vivit Deus tuus, Dan; et vivit via Bersabee, et cadent et non resurgent ultra [4].

« Ils jurent par le péché de Samarie, et disent : ô Dan, vive ton Dieu! et vive la voie de Bersabée! Mais ils tomberont et ne se relèveront plus. »

Nous savons, par le livre II d'Esdras, que, au retour de la captivité, Bersabée fut réhabitée par les Juifs [5].

Postérieurement à cette époque, il n'est plus question de cette ville dans l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament ne la mentionne nulle part.

A l'époque d'Eusèbe, c'était encore un bourg important, où était établie une garnison romaine.

Βηρσαβεὲ, Φυλῆς Ἰούδα καὶ Συμεὼν, ἔτι καὶ νῦν ἐσῖι κώμη μεγίσῖη, ἀπέχουσα Κεβρὼν σημείοις εἴκοσι πρὸς νότον, ἐν ᾗ καὶ Φρούριον σῖρατιωτῶν ἐγκάθηται· ὅθεν ἀρχὰς εἶχεν τὰ ὅρια τῆς Ἰουδαίας, παρατείνοντα ἐπὶ τὴν Δὰν τὴν πλησίον Πανεάδος. Ἑρμηνεύεται δὲ Βηρσαβεὲ ἀπὸ τῆς Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ πρὸς τὸν Ἀβιμέλεχ ὁρκομοσίας.

[1] *Rois*, l. I, c. VIII.
[2] *Ibid.* l. IV, c. XII, v. 1.
[3] *Amos*, c. V, v. 4 et 5.
[4] *Amos*, c. VIII, v. 14.
[5] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 30.

« Bersabée, de la tribu de Juda ou de Siméon. C'est encore aujourd'hui un très-grand bourg, éloigné de vingt milles d'Hébron, vers le sud; un poste de soldats y a été placé. C'est de là que commençaient les limites de la Judée, qui s'étendaient jusqu'à Dan, auprès de Panéas. Le nom de Bersabée vient de l'alliance accompagnée de serments qu'Abraham et Isaac conclurent en ce lieu avec Abimélech. »

Je ferai remarquer ici que la distance de vingt milles indiquée par Eusèbe et reproduite ensuite par saint Jérôme, comme séparant Hébron de Bersabée, est trop faible d'au moins sept milles.

Dans la *Notice des dignités de l'empire romain*, nous voyons que le *dux Palæstinæ* avait à sa disposition et sous ses ordres les *equites Dalmatæ Illyriciani Berosabæ*.

Les *Notices ecclésiastiques* mentionnent l'évêché de cette ville parmi ceux qui appartenaient à la Palestine troisième ou Salutaire et qui dépendaient de Pétra comme siége métropolitain.

A l'époque des croisades, on la confondait, par erreur, avec Beit-Djibrin. Je réfuterai bientôt cette méprise, relevée déjà par Reland et par Robinson.

Actuellement, ce n'est plus qu'un amas de décombres, qui offriraient peu d'intérêt si les souvenirs des trois premiers patriarches de l'ancienne loi ne s'y rattachaient d'une manière intime. Car c'est là qu'Abraham, Isaac et Jacob ont dressé leurs tentes, près de l'un des puits, sans doute, qu'on y voit aujourd'hui, et qui, depuis plus de trois mille sept cents ans, a constamment gardé le nom qu'Abraham lui avait jadis donné. Est-ce à dire pour cela que l'un ou l'autre des deux puits remonte à l'époque de ce patriarche, qui l'aurait creusé et bâti tel qu'il existe encore maintenant? Bien que la chose ne soit point impossible, je ne la regarde pas néanmoins comme vraisemblable, et je les attribue plutôt, dans l'état où ils sont de nos jours, à l'époque où une ville véritable s'éleva en cet endroit, époque fort ancienne elle-même et dont je ne puis préciser la date. Seulement rien n'empêche de penser et tout porte à croire, au contraire, à cause de la persistance singulière des traditions en Palestine, que l'un des deux n'a été que réparé et reconstruit sur l'emplace-

ment qu'occupait le fameux « puits du Serment » (*Beer Chaba'*) ou « puits des Sept » (*Beer Cheba'*), à propos et près duquel Abraham et Isaac scellèrent par des serments réciproques une alliance avec le roi de Gérar.

Nous campons nous-mêmes en cet endroit, non loin d'un douar appartenant à la tribu des Teia'a. J'errai jusqu'au soir, la Bible à la main, dans cette antique localité, dont le nom et les souvenirs toujours vivants me reportaient aux premiers âges de l'histoire, et j'éprouvai un charme indescriptible à les évoquer dans mon esprit. Les Bédouins que j'avais sous les yeux contribuaient, en outre, par leur vie pastorale, par la simplicité de leurs mœurs, par leur costume même, à faciliter pour moi cette réapparition d'un passé depuis si longtemps évanoui, et auquel tant de siècles écoulés ajoutent un prestige indéfinissable. Ici, me disais-je, Abraham, Isaac et Jacob ont planté leurs tentes et fait paître leurs troupeaux. Ici l'Éternel s'est manifesté à ces patriarches et leur a annoncé qu'un grand peuple devait sortir de leur race. C'est d'ici également qu'Ismaël a été chassé avec la pauvre Agar et a erré, mourant de soif, dans le désert qui s'étend vers le sud. Il devait, lui aussi, devenir le chef d'une nombreuse postérité, et ses descendants, dont quelques-uns sont devant moi, ont dépossédé, à leur tour, de leur patrimoine, les petits-fils d'Isaac.

La nuit me força de rentrer sous ma tente, et bientôt le silence profond de cette solitude ne fut plus interrompu, à certains moments, que par les cris lugubres des hyènes et des chacals, auxquels répondaient les chiens du douar par des aboiements répétés.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

KHIRBET OUMM EL-BARRHOUT. — KHIRBET BOU-ARKEIK. — DJIR ET-TERRAKAT. — KHIRBET OUED EL-FTIS. — TELL ECH-CHERIAH. — KHIRBET EL-E'URK. — KHIRBET EL-BAHA. — KHIRBET SAHAN. — KHIRBET KOUFÎEH. — RETOUR À GAZA.

KHIRBET OUMM EL-BARRHOUT.

Le 9 juin, à cinq heures trente-cinq minutes du matin, nous quittons le Khirbet Bir es-Seba', en nous dirigeant d'abord vers le nord-ouest, à travers un vaste plateau couvert d'une herbe flétrie et desséchée, que l'ardeur du soleil a déjà comme rissolée.

A six heures, nous parvenons à d'anciennes carrières, où les habitants de l'antique Bersabée ont dû puiser une partie de leurs matériaux de construction. Elles sont pratiquées dans un calcaire tuffeux et blanchâtre, qui se taille avec la plus grande facilité, mais dont la surface extérieure durcit à l'air.

De là, marchant droit à l'est, nous arrivons, à six heures quinze minutes, aux ruines d'un village, connues sous le nom de *Khirbet Oumm el-Barrhout*, خربة امّ البرغوت (la ruine Mère des Puces). Ce nom, comme on le voit, ne peut nous mettre sur la trace de celui que portait le village ou le bourg antique qui s'élevait en cet endroit, et dont il ne subsiste plus que des arasements d'habitations renversées et un certain nombre de citernes et de silos aux trois quarts comblés.

Au nord de ces ruines serpente un *oued*, appelé pareillement *Oued Oumm el-Barrhout*, واد امّ البرغوت. Le long de ses rives, des carrières ont été jadis creusées dans un roc tuffeux.

KHIRBET BOU-ARKEIK.

A sept heures vingt minutes, nous franchissons cet *oued*, que nous longeons quelque temps sur notre gauche.

Notre direction est celle de l'ouest-nord-ouest.

A sept heures trente minutes, nous franchissons un autre *oued* moins considérable, nommé *Oued el-Mouyeleh*, واد المويلة, à cause de la nature de son lit, qui communique aux eaux qui y coulent un goût saumâtre.

Puis, laissant ce torrent à notre gauche, nous marchons presque directement vers le nord, en inclinant néanmoins toujours un peu vers l'ouest.

A huit heures, nous faisons halte près d'un puits antique, creusé dans le lit de l'*Oued Bou-Arkeik*, واد بو اركيك.

Sur la rive septentrionale de cet *oued*, quelques ruines, qui sont celles d'un village détruit, portent le nom de *Khirbet Bou-Arkeik*, خربة بو اركيك. Des ruines analogues et désignées de la même manière existent sur la rive méridionale.

DJIR ET-TERRÂKAT.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest-nord-ouest, et nous commençons à descendre graduellement du plateau élevé sur lequel nous cheminions. La culture reparaît peu à peu.

A dix heures, après avoir franchi l'*Oued Ftis*, واد فتيس, nous faisons halte sur sa rive droite.

A une heure trente minutes, nous nous remettons en route, en inclinant vers le sud-ouest et en laissant sur notre gauche une colline appelée *Tell es-Siefer*, تلّ السيفر.

A une heure quarante-cinq minutes, nous rencontrons une carrière antique, servant aujourd'hui de refuge aux Bédouins du voisinage, tant pour eux que pour leurs bestiaux. Cette carrière, dans laquelle on pénètre par une grande porte carrée, a été pratiquée

dans les flancs d'une colline excavée presque tout entière intérieurement, et forme une salle, longue de soixante-trois pas sur trente-cinq de large. De gros piliers carrés y ont été ménagés à dessein, pour en soutenir le plafond. On l'appelle *Djir et-Terrakat*, جير التراكات.

KHIRBET OUED EL-FTIS.

De là, nous traversons d'abord, vers l'est, une vallée fertile, semée de dourah; puis nous suivons, quelques instants, le lit d'un petit torrent, appelé *Oued el-Melah*, واد الملح, dans lequel nous trouvons un puits antique, dont l'eau est saumâtre, ce que faisait supposer d'ailleurs le nom de l'*oued*.

Après ce détour, nous prenons la direction de l'ouest-nord-ouest, et, à trois heures, nous dressons nos tentes pour la nuit près d'un douar de la tribu des Hanadjereh.

A vingt minutes au nord-est de l'endroit où nous campons, un Bédouin me signale des ruines assez considérables, qu'il me désigne sous le nom de *Khirbet Oued el-Ftis*, خربة واد الفتيس, parce qu'elles avoisinent l'*oued* ainsi appelé. Guidé par lui, je vais les examiner. Elles occupent un plateau accidenté, sur la rive méridionale de ce torrent. Des amas de matériaux jonchent partout le sol sur une étendue de dix-huit cents mètres environ de pourtour. Tout y est renversé de fond en comble, à l'exception d'une dizaine de constructions rondes, surmontées d'une petite coupole pointue et bâties avec des pierres bien cimentées, qui ont pu servir à emmagasiner du blé ou de l'orge. Dans le lit de l'*oued* est un puits antique dont l'eau est abondante et de bonne qualité.

A cinq heures quarante minutes du soir, je suis de retour au lieu de notre campement.

TELL ECH-CHERIAH.

Le 10 juin, à cinq heures quinze minutes du matin, nous commençons à traverser, vers le nord, une belle plaine unie et semée de dourah.

A cinq heures cinquante minutes, nous franchissons l'Oued el-Ftis, en laissant sur notre droite, à la distance d'un kilomètre et demi, le *khirbet* que j'avais visité la veille au soir.

Nous inclinons alors vers le nord-ouest.

A six heures trente minutes, nous rencontrons un autre *oued*, appelé *Oued ech-Cheriah*, واد الشرية. On sait que le Jourdain est également désigné de la même manière; seulement les Arabes ajoutent à cette dénomination l'épithète d'*El-Kebir*, الكبير (le grand).

Plusieurs trous où l'eau affleure sont creusés, de distance en distance, dans l'*oued*, à l'endroit où nous le passons.

A sept heures, nous gravissons, au delà de l'*oued*, vers le nord-ouest, une colline appelée *Tell ech-Cheriah*, تل الشرية. Elle forme à son sommet un plateau, que couronne une *koubbeh* consacrée au *Cheikh Abou-Ghrara*. De nombreuses tombes avoisinent cette chapelle funéraire et appartiennent à la tribu des Hanadjereh. Mais, avant de devenir un cimetière musulman, ce plateau avait été jadis habité; car on remarque sur le sol de nombreux débris de poterie qui paraissent antiques.

KHIRBET EL-E'URK.

De là un Bédouin me montre dans le lointain, au sud-ouest de l'*oued*, l'emplacement d'un assez grand village ruiné, appelé *Khirbet el-E'urk*, خربة العرق, et situé à sept kilomètres environ du point où nous sommes.

KHIRBET EL-BAHA.

Poursuivant notre marche vers le nord-ouest, nous traversons, à huit heures cinq minutes, l'*Oued el-Baha*, واد البها; il est peu large et se jette, après avoir décrit de nombreuses sinuosités, dans l'Oued ech-Cheriah.

A huit heures vingt minutes, les ruines d'un autre village me sont indiquées sous le nom de *Khirbet el-Baha*, خربة البها. Le site qu'il occupait est aujourd'hui livré à la culture; aussi a-t-il été complétement rasé, à l'exception de quelques magasins ou réser-

voirs souterrains, bâtis avec de petites pierres que joint entre elles un excellent ciment, et qui ont pu être soit des silos, soit des citernes.

KHIRBET SAHAN.

Notre direction devient celle de l'ouest-nord-ouest.

A neuf heures, j'aperçois, sur une faible éminence, à droite de la route que nous suivons, des fragments de poterie et des matériaux divers, restes d'anciennes constructions. Là existait autrefois un village, dont l'emplacement seul est reconnaissable. Cette ruine se nomme *Khirbet Sahan*, خربة صاحن. Plusieurs silos, qui ont échappé à la destruction générale, rappellent par leur forme les bâtisses analogues du Khirbet el-Ftis.

KHIRBET KOUFÎEH.

A neuf heures vingt minutes, nous faisons halte sur un monticule situé à l'est-sud-est de Gaza. Le fils de l'un des effendis de cette ville y a dressé sa tente, surveillant de là les nombreux fellahs qui moissonnent alentour les champs de son père. Il m'apprend qu'une bonne partie des terres appartiennent au gouvernement, qui les afferme, en exigeant le cinquième des revenus. Les habitants des montagnes, au contraire, sont, pour la plupart, propriétaires du sol qu'ils cultivent.

A dix heures trente-cinq minutes, nous nous remettons en marche; mais, au lieu de prendre la route de Gaza, nous nous dirigeons d'abord vers le nord-est, pour aller visiter le *Khirbet Koufîeh*, خربة كوفية, que nous atteignons à onze heures. Ce sont les restes d'un grand village, qui couvrait une colline peu élevée et ses pentes. Il n'en subsiste plus que des citernes et des silos. De nombreuses excavations ont été pratiquées de tous côtés, afin d'extraire les pierres même des fondations, pour les transporter à Gaza.

RETOUR À GAZA.

Marchant alors vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-ouest, nous parvenons enfin à Gaza, à midi quinze minutes, après avoir heureusement accompli notre exploration du désert jusqu'aux limites extrêmes de la Palestine vers le sud. Ce désert, comme on l'a vu, renfermait jadis des villes importantes, telles que Gérar, Élusa et Bersabée, ainsi qu'une multitude de villages épars le long des principaux *oued*, où il était facile d'avoir de l'eau, en creusant des puits dans le lit de ces torrents. Aujourd'hui, villes et villages n'offrent plus que des amas confus de décombres; mais à quelques-unes de ces ruines s'attachent des noms et des souvenirs que la Bible a rendus immortels, et qui reportent la pensée vers les premières origines du peuple hébreu.

Les descendants d'Ésaü, mêlés à ceux d'Ismaël, sont les seuls habitants de ces solitudes, où ils promènent leur vie errante et leurs troupeaux, tels actuellement qu'ils étaient il y a plus de trois mille ans, et divisés en plusieurs tribus, qui révèrent toutes Abraham comme leur père commun.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME.

KHIRBET BEIT-DIRDIS. — TELL DAHAB. — HOUDJ. — NEDJED. — KHIRBET OUMM THABOUN. — SIMSIM. — BRIR. — KHIRBET DJELAMEH. — TABAKA OU TAKABA, JADIS TAGABA. — KHIRBET DJEMMAMA. — KHIRBET EL-HAMMAM. — KHIRBET KOUFEIR. — KHIRBET TELL-NEDJILEH. — KHIRBET TELL EL-HESY. — KHIRBET A'DJLAN, JADIS E'GLON. — KHIRBET OUMM EL-LAKIS, L'ANCIENNE LAKHICH. — FALOUDJA. — A'RAK EL-MENCHÎEH. — SOUKKARIEH. — KHIRBET TENNAR OU KONITHREH. — A'RAK EL-KHARAB. — KHIRBET MANSOURA. — ZITA. — ARRIVÉE À BEIT-DJIBRIN.

KHIRBET BEIT-DIRDIS.

Le 11 juin, à une heure quinze minutes de l'après-midi, je quitte définitivement Gaza, pour prendre la route de Beit-Djibrin.

Laissant à notre droite, vers le sud, le Djebel Mountar, nous parvenons, à une heure quarante-cinq minutes, en suivant la direction de l'est-nord-est, à l'embranchement de deux chemins, conduisant, l'un, à Beit-Hanoun, l'autre, au Khirbet Beit-Dirdis. Là deux tronçons de colonnes de granit enfoncés dans le sol ressemblent à d'anciennes bornes milliaires. Sur la partie visible de ces fûts mutilés, je ne distingue aucune trace d'inscription.

A deux heures trente minutes, nous arrivons au *Khirbet Beit-Dirdis*, خربة بيت دردس. L'emplacement de ce village détruit, qui couvrait une petite colline, est aujourd'hui livré à la culture, et la plupart des matériaux en ont été enlevés pour être transportés à Gaza.

TELL DAHAB.

Notre direction devient alors celle du nord-est. A deux heures

quarante-cinq minutes, nous atteignons *Tell Dahab*, تل ذهب (la colline d'Or), que d'autres appellent *Tell Ahmar*, تل احمر (la colline Rouge), à cause de la couleur rougeâtre du sol. J'ignore quelle est l'origine de la première dénomination. Cette colline est oblongue et peu élevée. Les pentes et le sommet sont parsemés de nombreux débris de poterie, les uns antiques, les autres d'apparence moderne. Dans les champs qui l'entourent, on observe plusieurs citernes et silos antiques, creusés en forme d'entonnoirs.

HOUDJ.

Nous nous remettons bientôt en marche vers l'est.

A quatre heures, après avoir traversé un petit *oued*, nous inclinons vers l'est-sud-est.

A quatre heures quinze minutes, nous parvenons à *Houdj*, هوج, village de trois cents habitants au plus. Les maisons sont grossièrement bâties avec des briques crues. Près du puits, qui est très-profond, quelques fragments de colonnes antiques de marbre gris-blanc gisent à terre.

NEDJED.

A quatre heures vingt minutes, nous franchissons l'un des petits affluents de l'*Oued el-Hesy*, واد الحسى.

Le plateau onduleux que nous parcourons a pour principales cultures du blé, de l'orge, du sésame, du dourah et des concombres.

Notre direction est celle du nord-nord-ouest.

A cinq heures dix minutes, nous sommes à *Nedjed*, نجد, village situé sur une faible éminence, et qui compte trois cents habitants. Les maisons sont bâties en briques crues.

KHIRBET OUMM THABOUN.

A cinq heures vingt minutes, quelques ruines sur une colline

voisine de Nedjed, vers le nord, me sont indiquées sous le nom de *Khirbet Oumm Thaboun*, خربة امّ طبون. Elles couvrent les pentes et le sommet de ce monticule, et sont fort indistinctes, à l'exception de plusieurs citernes ou silos dont il subsiste des restes apparents. Une carrière antique a été pratiquée, vers l'ouest, dans les flancs rocheux de la colline.

SIMSIM.

A cinq heures quarante-cinq minutes, en poursuivant notre marche vers le nord, nous traversons l'Oued el-Hesy.

A six heures cinq minutes, je remarque, au puits de *Simsim*, سمسم, des fûts mutilés de colonnes antiques de marbre gris-blanc. Quant au village ainsi appelé, il renferme cinq cents habitants. Quelques bouquets d'oliviers l'environnent, dispersés au milieu de plantations de tabac et de sésame. Une vingtaine de maisons sont détruites. Un *oualy*, consacré à *Neby Danyal*, est orné intérieurement de deux colonnettes antiques.

BRIR.

Au delà de Simsim, nous nous dirigeons vers l'est-nord-est, puis bientôt vers l'est. Des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, et principalement de chameaux, sont épars dans la plaine.

A six heures quarante minutes, nous dressons nos tentes pour la nuit à *Brir*, برير, grand et florissant village d'un millier d'habitants. Les maisons cependant sont toutes construites en pisé, à part celle du cheikh, qui est bâtie en pierre. Autour du puits, qui est large et profond, une dizaine de tronçons de colonnes antiques de marbre gris-blanc sont encastrés dans de la maçonnerie, et servent à former les auges qui l'environnent. De belles plantations de tabac croissent dans des jardins, que délimitent et protégent des haies de gigantesques nopals.

KHIRBET DJELAMEH.

Le 12 juin, à six heures vingt-cinq minutes du matin, nous prenons la direction du sud-sud-ouest.

A six heures vingt-neuf minutes, nous passons un petit ruisseau nommé *Oued Chakafat*, واد شقفات.

A sept heures, nous franchissons l'Oued el-Hesy, dont il a été déjà question plus haut, et, presque immédiatement après, nous foulons les vestiges d'un village renversé de fond en comble, qu'on me désigne sous le nom de *Khirbet Djelameh*, خربة جلامة. Il était situé sur un monticule peu élevé; deux citernes antiques sont seules assez bien conservées.

Nous traversons de nouveau l'Oued el-Hesy, que nous côtoyons quelque temps vers l'est.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous franchissons un autre bras du même *oued*, qui se replie souvent sur lui-même. Un douar de Bédouins appartenant à la tribu des *Kalazieh* a dressé ses tentes en cet endroit.

KHIRBET TABAKA.

Notre direction incline alors vers le nord-est.

A huit heures cinquante minutes, nous parvenons à un *khirbet* vulgairement connu parmi les fellahs sous le nom de *Khirbet Tabaka*, خربة تبكا; mais les Bédouins lui donnent celui de *Khirbet Takaba*, خربة تكبا, qui, prononcé à la manière égyptienne, est précisément le nom antique *Tagaba*, que portait cette localité.

Dans les *Actes des saints*[1], il est fait mention d'un bourg des Tagabéens, situé à douze milles de Gaza. Reland[2] incline à l'identifier avec Beit-Djibrin; mais Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, est beaucoup plus éloignée de Gaza, tandis que le Khirbet Takaba ou Tagaba est, en ligne directe, à quatre heures de marche de Gaza, ce qui répond exactement à la distance de douze milles. Aujourd'hui, l'emplacement de ce bourg est en partie livré à la culture et en partie hérissé d'énormes chardons. Sauf quelques citernes et silos assez bien conservés, il ne présente qu'un amas confus de matériaux.

[1] Bollandus, *Acta sanctorum*, t. II, p. 326. — [2] *Palæstina*, p. 628.

KHIRBET DJEMMAMA.

A neuf heures, nous marchons vers l'est, puis vers le sud-est, laissant derrière nous, à la distance de quatre kilomètres au moins, à l'ouest, des ruines peu considérables, appelées *Khirbet Djemmama*, خربة جمّاما.

KHIRBET EL-HAMMAM.

Plus près de nous, vers le sud-est, on me signale un autre *khirbet*, d'une très-faible importance également, qui se nomme *Khirbet el-Hammam*, خربة الحمّام.

KHIRBET KOUFEIR.

Changeant encore de direction sur le plateau extrêmement accidenté que nous explorons, nous inclinons vers le sud-sud-ouest.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous arrivons au *Khirbet Koufeir*, خربة كوفير, village presque entièrement détruit. Trois maisons seules y sont encore habitées et uniquement à l'époque des semailles et de la moisson ; les autres sont abandonnées et tombent en ruine. De nombreux silos les environnent.

KHIRBET TELL NEDJILEH.

A dix heures, nous franchissons, vers l'est, l'*Oued es-Sid*, واد السيد, l'un des affluents de l'Oued el-Hesy, et, bientôt après, nous gravissons un *tell* appelé *Tell Nedjileh*. Cette colline, qui peut avoir trente mètres de hauteur et neuf cents mètres de circonférence à sa base, domine, à l'est, le cours de l'Oued el-Hesy. Ses pentes et son sommet sont parsemés de ruines peu distinctes, nommées *Khirbet Tell Nedjileh*, خربة تلّ نجيلة. Elle est transformée actuellement en un vaste cimetière musulman, où les Arabes des douars voisins viennent enterrer leurs morts.

KHIRBET TELL EL-HESY.

Une fois descendus du Tell Nedjileh, nous prenons la direction du nord-nord-ouest, et nous traversons l'Oued el-Hesy. Il est bordé en cet endroit de rochers crayeux, et rempli de roseaux, au milieu desquels coule un peu d'eau légèrement saumâtre, où nos chevaux s'empressent néanmoins d'étancher leur soif; ils avalent en même temps plusieurs sangsues, qui leur mettent la bouche toute en sang, et dont nous avons beaucoup de peine à les débarrasser.

En continuant à nous avancer dans la même direction, nous rencontrons et franchissons encore trois fois l'*oued* précédent, tant sont multipliés les zigzags qu'il décrit. Ses rives sont couvertes de bœufs, de moutons, de chèvres et de chameaux, appartenant à la tribu des *Djebarat*. Ces divers troupeaux paissent le long de son lit, ou sont groupés par masses confuses autour d'une vingtaine de trous circulaires, creusés çà et là dans l'*oued*, et où l'eau affleure. Les moutons ont tous une large queue, extrêmement grasse; les chèvres sont noires.

A onze heures trente minutes, nous faisons halte un instant au *Tell el-Hesy*, تل الحسى.

Cette colline est très-escarpée vers l'est. De ce côté, elle commande d'une hauteur de cinquante mètres, et presque verticalement, l'Oued el-Hesy, qui l'environne également vers le nord et le nord-ouest. Là où elle était plus facilement accessible, on observe les arasements d'un mur d'enceinte, presque entièrement démoli. Quelques traces d'anciennes constructions se remarquent pareillement, mais d'une manière peu distincte, sur plusieurs points du sommet. Au bas du *tell*, ces vestiges sont plus nombreux dans l'espace qui le sépare, au nord-ouest, de l'*oued*.

KHIRBET A'DJLAN.

A onze heures cinquante minutes, nous nous remettons en marche vers le nord.

A midi quinze minutes, nous parvenons au *Khirbet A'djlan*, خربة عجلان. C'est l'ancienne ville d'E'glon, mentionnée par la Bible parmi les villes de la Chéphélah. En hébreu, elle s'écrivait עֶגְלוֹן, en grec Ἐγλώμ, en latin *Eglon*.

Après la prise de Gabaon, qui suivit la prise d'Aï, dans les commencements de la conquête du pays par les Hébreux, Adonisédek, roi de Jébus ou de Jérusalem, fit un appel aux rois d'Hébron, d'Iarmouth, de Lakhich et d'E'glon, pour marcher tous ensemble contre les Gabaonites et les punir de leur trahison. Le roi d'E'glon se nommait Dabir. Vainqueur de ces cinq rois, Josué les prit dans la caverne de Makkédah, où ils s'étaient réfugiés, et les fit mettre à mort. Ils s'empara alors successivement de plusieurs villes, entre autres d'E'glon, dont il extermina la population, comme il venait de faire à Lakhich.

34. Transivitque [Josue] de Lachis in Eglon, et circumdedit
35. Atque expugnavit eam eodem die, percussitque in ore gladii omnes animas quæ erant in ea, juxta omnia quæ fecerat Lachis [1].

Cette ville échut plus tard, dans le partage, à la tribu de Juda.

Lachis, et Bascath, et Eglon [2].

Dans les versets correspondants des Septante, à la place du nom d'*E'glon*, nous lisons celui d'*Odollam*, Ὀδολλάμ.

De là vient sans doute qu'Eusèbe et son traducteur, saint Jérôme, ne font qu'une seule et même ville, dans l'*Onomasticon*, d'E'glon et d'Odollam.

Ἐγλὼν, ἡ καὶ Ὀδολλὰμ, ἧς τὸν βασιλέα Δαβεὶρ ἐπάταξεν Ἰησοῦς, φυλῆς Ἰούδα· καὶ νῦν ἔστι κώμη μεγίστη πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως, ἀπὸ σημείων ι'.

« E'glon, nommée aussi Odollam, dont Josué tua le roi Dabir; elle appartenait à la tribu de Juda. C'est maintenant encore un très-grand bourg, à dix milles à l'est d'Éleuthéropolis. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, semble admettre éga-

[1] *Josué*, c. x, v. 34, 35. — [2] *Ibid.* c. xv, v. 39.

lement l'identité de ces deux villes; il ne modifie, en effet, le texte d'Eusèbe que pour dire qu'Odollam était à douze et non à dix milles d'Éleuthéropolis; du reste, il le reproduit fidèlement, sans le corriger.

A ces deux autorités néanmoins, quelque graves qu'elles soient, on peut en opposer une troisième, beaucoup plus grave encore, c'est celle de la Bible elle-même, qui distingue très-nettement Odollam d'E'glon, et qui, en plaçant celle-ci dans la plaine de Juda, et la mentionnant avec Lakhich, dont je vais parler tout à l'heure, empêche de la chercher à dix milles, encore moins à douze milles d'Éleuthéropolis; car, à cette distance-là et dans cette direction, on se trouve au milieu des montagnes de Juda et nullement dans la Chéphélah.

Quant au Khirbet A'djlan, il est situé à quatre heures de marche à l'ouest de Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, c'est-à-dire précisément à douze milles de cette localité. Aussi peut-être, dans le texte d'Eusèbe, au lieu de *πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως*, faut-il lire : *πρὸς δυσμὰς Ἐλευθεροπόλεως*; correction qu'il faudrait également faire subir à la traduction de saint Jérôme, en remplaçant les mots *contra orientem* par *contra occidentem*. De cette manière, la position d'E'glon serait parfaitement déterminée, surtout par saint Jérôme, et l'assertion de cet écrivain serait pleinement confirmée par l'existence du Khirbet A'djlan à douze milles à l'ouest d'Éleuthéropolis.

Les ruines de cette ancienne cité, antérieure à l'arrivée des Hébreux en Palestine, s'étendent sur un plateau actuellement livré à la culture; elles sont fort indistinctes et consistent uniquement en des amas confus de pierres, disséminés dans des champs de blé, ou formant divers enclos autour de plantations de tabac. Tout a été détruit et rasé; le nom seul de la ville, sauf de légères différences, s'est fidèlement conservé dans la dénomination arabe d'*A'djlan*, عجلان, où il est impossible de ne pas reconnaître celle d'*E'glon*, עֶגְלוֹן, le ג ayant été seulement changé en ج, ce qui est très-fréquent dans le passage de la langue hébraïque à la langue

arabe, et la terminaison ayant été un peu modifiée. Du reste, les autres lettres formatives des deux mots sont identiques.

KHIRBET OUMM EL-LAKIS.

A midi trente minutes, nous prenons la direction de l'ouest-nord-ouest, puis bientôt de l'ouest.

A une heure quinze minutes, nous traversons un ruisseau appelé *Oued Oumm el-Lakis*, واد امّ الآكيس, qui se jette dans l'Oued el-Hesy.

A une heure vingt minutes, nous sommes en présence d'autres ruines, appelées *Khirbet Oumm el-Lakis*, خربة امّ الآكيس ; elles couvrent un espace qui peut avoir un kilomètre et demi de circonférence, et sont situées partie sur un monticule, partie au milieu de champs cultivés ou hérissés de ronces et de chardons. Une multitude d'excavations indiquent qu'on a extrait des pierres de cet endroit, restes d'anciennes constructions. Il subsiste néanmoins encore un assez grand nombre de matériaux, qui sont épars sur le sol. Dans un de ces trous, je remarque un chapiteau corinthien de marbre gris-blanc, qui attend encore qu'on l'enlève. Une quinzaine de silos antiques continuent à servir aux Arabes des environs.

Tels sont les uniques débris de la ville de Lachis, en hébreu *Lakhich*, לָכִישׁ, en grec Λαχίς, en latin *Lachis*, dont le roi se joignit à celui d'E'glon, sur la demande d'Adonisédek, roi de Jérusalem, pour aller châtier les Gabaonites.

3. Misit ergo Adonisedec, rex Jerusalem, ad Oham, regem Hebron, et ad Pharam, regem Jerimoth, ad Japhia quoque, regem Lachis, et ad Dabir, regem Eglon, dicens :

4. Ad me ascendite, et ferte præsidium, ut expugnemus Gabaon, quare transfugerit ad Josue et ad filios Israel [1].

Vainqueur de cette coalition, Josué, après s'être emparé de Libnah, marcha contre Lakhich, qu'il assiégea pendant deux jours, et

[1] *Josué*, c. x, v. 3, 4.

qu'il prit de force, malgré la diversion de Horam, roi de Gazer. Tous les habitants furent passés au fil de l'épée.

31. De Lebna transivit in Lachis cum omni Israel, et exercitu per gyrum disposito oppugnabat eam.

32. Tradiditque Dominus Lachis in manus Israel, et cepit eam die altero, atque percussit eam in ore gladii omnemque animam quæ erat in ea, sicut fecerat Lebna.

33. Eo tempore ascendit Horam, rex Gazer, ut auxiliaretur Lachis; quem percussit Josue cum omni populo ejus usque ad internecionem.

Immédiatement après, l'écrivain sacré ajoute :

34. Transivitque de Lachis in Eglon[1]...

Ce dernier verset semble prouver la proximité des deux villes qui y sont mentionnées l'une à côté de l'autre, ce qui est confirmé par le rapprochement du Khirbet A'djlan et du Khirbet Oumm el-Lakis, que sépare un intervalle de quatre kilomètres au plus.

Lakhich échut à la tribu de Juda, et elle était comprise parmi les villes de la Chéphélah.

Lachis, et Bascath, et Eglon[2].

Or Oumm el-Lakis se trouve précisément dans l'ancienne Chéphélah.

Plus tard, Lakhich fut fortifiée par Roboam[3].

Dans la suite, Amasias, roi de Juda, pour se dérober à une conjuration qui avait éclaté contre lui à Jérusalem, se réfugia à Lakhich; mais là il fut atteint par des émissaires envoyés par les conspirateurs, et qui lui ôtèrent la vie, l'an 810 avant Jésus-Christ.

Factaque est contra eum [Amasiam] conjuratio in Jerusalem; at ille fugit in Lachis. Miseruntque post eum in Lachis, et interfecerunt eum ibi[4].

Sous le règne d'Ézéchias (710 avant J. C.), cette ville fut assiégée par Sennachérib, roi des Assyriens. La Bible ne nous dit pas qu'elle tomba au pouvoir de ce conquérant. On pourrait même induire le contraire d'un verset du livre IV des Rois :

[1] *Josué*, c. x, v. 31-34.
[2] *Josué*, c. xv, v. 39.
[3] *Paralipomènes*, l. II, c. xi, v. 9.
[4] *Paralipomènes*, l. II, c. xxv, v. 27.

Reversus est ergo Rabsaces, et invenit regem Assyriorum expugnantem Lobnam. Audierat enim quod recessisset de Lachis [1].

De même, au livre II des Paralipomènes, il est seulement question du siége et non de la prise de cette place par le roi d'Assyrie.

Quæ postquam gesta sunt, misit Sennacherib, rex Assyriorum, servos suos in Jerusalem (ipse enim cum universo exercitu obsidebat Lachis) ad Ezechiam, regem Juda, et ad omnem populum qui erat in urbe [2]...

Néanmoins, parmi les monuments rapportés par M. Layard des ruines de Ninive et qui ornent le Musée Britannique, on trouve deux bas-reliefs dont l'un, si l'inscription qui l'accompagne a été bien interprétée, représente la ville de Lakhich résistant à l'attaque de Sennachérib, grâce à sa puissante enceinte flanquée de nombreuses tours; et l'autre semble figurer cette même cité, après sa prise par les Assyriens.

Quoi qu'il en soit, un passage de Jérémie nous apprend que, sous Sédécias, l'an 590 avant Jésus-Christ, Lakhich fut de nouveau assiégée par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Et exercitus regis Babylonis pugnabat contra Jerusalem et contra omnes civitates Juda quæ reliquæ erant, contra Lachis et contra Azecha; hæ enim supererant de civitatibus Juda, urbes munitæ [3].

Au retour de la captivité, Lakhich fut réhabitée par les Juifs.

Zanoa, Odollam et in villis earum, Lachis et regionibus ejus, Azeca et filiabus ejus [4].

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, cette ville est mentionnée sous le nom de *Λόχεις* et marquée à sept milles au sud d'Éleuthéropolis, en se dirigeant vers le Daroma.

Λόχεις· καὶ ταύτην εἷλεν Ἰησοῦς, τὸν βασιλέα αὐτῆς ἀνελών. Μέμνηται αὐτῆς καὶ Ἡσαΐας· καὶ εἰς ἔτι νῦν κώμη Ἐλευθεροπόλεως ἀπέχουσα σημείοις ζ' πρὸς νότον ἀπιόντων εἰς τὸ Δαρωμά· κεῖται καὶ ἐν Ἱερεμίᾳ, φυλῆς Ἰούδα.

[1] *Rois*, l. IV, c. XIX, v. 8.

[2] *Paralipomènes*, l. II, c. XXXII, v. 9.

[3] *Jérémie*, c. XXXIV, v. 7.

[4] *Néhémie*, c. XI, v. 30.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, place également cette ville à sept milles d'Éleuthéropolis, distance beaucoup plus faible que celle qui sépare Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, du Khirbet Oumm el-Lakis; en outre, ce dernier *khirbet* n'est point au sud, mais à l'ouest-sud-ouest de Beit-Djibrin.

Aussi Robinson, se fondant sur cette raison et sur d'autres encore, qui sont loin, à mon avis, d'être péremptoires, ne veut-il pas reconnaître dans Oumm el-Lakis la ville de Lakhich.

« Les restes qu'on observe en cet endroit, dit-il[1], ne sont certainement pas ceux d'une ancienne place forte qui fut capable de résister, pour un temps du moins, aux assauts d'une armée assyrienne. »

Mais, depuis tant de siècles, et dans un pays qui a subi tant de fois les ravages de l'ennemi, est-il étonnant qu'une cité, même jadis puissante et fortifiée, n'ait laissé d'elle que de faibles vestiges? Beaucoup d'autres villes plus considérables encore que Lakhich sont maintenant rasées presque entièrement et comme effacées du sol. D'autres, comme Azot, par exemple, qui résista pendant vingt-neuf ans, au dire d'Hérodote, à tous les efforts de Psammétichus, roi d'Égypte, ne sont plus que de misérables bourgades, où l'on cherche en vain les traces des redoutables enceintes qui les entouraient autrefois.

Cette objection opposée par Robinson me paraît donc facile à renverser; autrement, si elle devait nous arrêter, il faudrait douter pareillement des identifications les plus certaines et les moins contestables, l'état actuel d'une foule de localités détruites, en Palestine, ne répondant plus en aucune manière aux données que nous fournissent sur leur primitive importance les écrivains sacrés ou profanes.

Quant au désaccord qui existe entre la distance et la situation indiquées par Eusèbe et par saint Jérôme et celles du Khirbet Oumm el-Lakis, il ne doit pas nous surprendre, ces deux savants

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 47.

écrivains n'étant pas toujours très-exacts en ce qui concerne les renseignements de cette nature. Ainsi la ville d'E'glon, que Robinson reconnaît dans le Khirbet A'djlan, est placée à tort, par Eusèbe, à dix, et, par saint Jérôme, à douze milles à l'est d'Éleuthéropolis.

Elle se trouvait, au contraire, à l'ouest de cette cité, puisque la Bible la mentionne parmi les villes de la Chéphélah. Sans se laisser égarer par la méprise qui avait échappé à l'auteur de l'*Onomasticon* et à son traducteur, sans se laisser non plus déconcerter par le peu d'importance qu'offrent, de nos jours, les restes d'une ville jadis considérable, Robinson, en se basant sur la similitude ou plutôt sur l'identité des noms *E'glon* et *A'djlan*, ainsi que sur la position qu'assigne à la ville ainsi appelée le livre de Josué, n'hésite pas un seul instant à proposer cette identification. Or l'admettre, c'est admettre en même temps, et pour les mêmes raisons, l'identité du Khirbet Oumm el-Lakis avec la ville de Lakhich, dont le nom est associé plusieurs fois, dans la Bible, à celui d'E'glon, et qui, par conséquent, devait être très-voisine de cette dernière ville. Le rapprochement de ces deux *khirbet* et les noms sous lesquels on les désigne encore portent à placer avec une égale certitude *E'glon* à *A'djlan* et *Lakhich* à *Oumm el-Lakis*. Ces deux identifications se corroborent, en effet, réciproquement, et se prêtent un mutuel appui. De là la nécessité, soit de les adopter toutes les deux, soit de les rejeter toutes les deux.

FALOUDJA.

A une heure quarante-cinq minutes, nous nous dirigeons vers le nord-est, en traversant des champs onduleux, et couverts de riches moissons de blé, que de nombreux fellahs sont en train de couper. Pour ranimer leurs forces sous le soleil qui les dévore, ils accompagnent leur travail d'un chant monotone et cadencé.

A trois heures, nous passons en vue du village de *Faloudja*, فالوجا, que nous laissons à notre gauche.

A'RAK EL-MENCHÎEH.

Notre direction devient ensuite celle de l'est, puis de l'est-sud-est, et, après avoir franchi plusieurs ravins, nous atteignons, à trois heures cinquante minutes, *A'rak el-Menchîeh*, عرق المنشية, village que j'ai déjà décrit, et où nous passons la nuit.

SOUKKARIEH.

Le 13 juin, à cinq heures quinze minutes du matin, nous marchons d'abord droit vers le sud.

A six heures, nous arrivons à *Soukkarieh*, سكّارية, grand village musulman, abandonné depuis une vingtaine d'années seulement et qui avait succédé à une localité antique, comme le prouvent de nombreux blocs provenant d'anciennes constructions et employés dans des bâtisses modernes.

On y trouve deux puits, qui doivent également dater de l'antiquité.

L'emplacement de ce village solitaire est actuellement occupé par de magnifiques plantations de tabac, qui s'élèvent dans toutes les rues. En le parcourant dans diverses directions, je remarque, gisant sur le sol, un tronçon de colonne de marbre gris-blanc.

A quelques centaines de pas de Soukkarieh, un douar d'Arabes nomades a établi ses tentes.

KHIRBET TENNAR OU KONITHREH.

A six heures quinze minutes, nous tournons nos pas vers le nord-nord-est, laissant derrière nous, au sud-sud-ouest, à la distance de quelques kilomètres, un *tell* que couronnent des ruines peu importantes, désignées par les fellahs sous le nom de *Khirbet Tennar*, خربة تنّار, et par les Bédouins sous celui de *Khirbet Konithreh*, خربة قنيطرة.

A'RAK EL-KHARAB.

A sept heures, nous parvenons à de vastes excavations, appelées *A'rak el-Kharab*, عرق الخراب. Pratiquées dans un calcaire blanc et tuffeux, elles formaient autrefois, autour d'une sorte d'immense cour, une suite de salles taillées en forme de coupoles et éclairées à leur sommet central par une ouverture circulaire ou soupirail. Quelques-unes de ces salles sont encore intactes; mais la plupart sont détruites, soit en totalité, soit en partie. Faut-il voir là d'anciennes carrières? Faut-il y reconnaître, au contraire, des habitations souterraines, creusées jadis par une population troglodyte? Je me suis déjà posé cette question, à propos des excavations analogues qui avoisinent Tell es-Safieh. A mon sentiment, elles ont pu servir à ces deux usages : après avoir été exploitées primitivement comme carrières, elles auront été probablement habitées par les Horim, qui, saint Jérôme nous l'apprend [1], ont vécu dans des cavernes.

Quoi qu'il en soit, leur circonférence totale dépasse un kilomètre. Au fond de plusieurs galeries, j'observe des silos creusés dans le tuf et où les Arabes des environs mettent encore en réserve leur paille et leurs grains. D'autres silos analogues et un certain nombre de citernes existent çà et là au milieu de la cour, que couvrent de hautes herbes, maintenant desséchées.

KHIRBET MANSOURA.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-nord-est, puis bientôt vers l'est.

A huit heures vingt minutes, nous rencontrons, sur une colline hérissée de broussailles, des amas de pierres, la plupart non équarries et de différentes dimensions, provenant de maisons renversées, dont on distingue encore les assises inférieures. Ces ruines portent le nom de *Khirbet Mansoura*, خربة منصورا.

[1] *Commentaire sur le prophète Abdias*, c. 1.

ZITA.

Notre direction devient alors celle du nord.

A huit heures quarante minutes, nous passons à *Zita*, زيتا, simple hameau, dont les maisons sont étagées sur les pentes d'une colline. Au sommet du monticule, s'élève une tour à moitié détruite. Les habitations elles-mêmes tombent aussi en ruine pour la plupart. Quelques-unes renferment des débris antiques encastrés parmi d'autres matériaux : dans l'une, entre autres, je remarque une colonne de marbre blanc.

Au bas du village est un puits, large mais peu profond, consistant en un simple trou circulaire mesurant trois mètres de diamètre, et qu'entoure une ceinture de grosses pierres, mal équarries et non cimentées.

ARRIVÉE À BEIT-DJIBRIN.

Nous marchons ensuite vers le sud-sud-est et, bientôt après, vers l'est. Des collines rocheuses, couvertes néanmoins de lentisques et de caroubiers nains, succèdent aux immenses plaines accidentées que nous venons de traverser.

A neuf heures huit minutes, nous parvenons sur un plateau ensemencé de dourah; puis nous franchissons une vallée bordée de collines en partie incultes et en partie fertilisées par le travail de l'homme.

A neuf heures cinquante-deux minutes, nous faisons halte à *Beit-Djibrin*, بيت جبرين, où nous dressons nos tentes sous un bouquet d'oliviers.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

DESCRIPTION DE BEIT-DJIBRIN, JADIS BETOGABRA OU ÉLEUTHÉROPOLIS. SES IMMENSES CAVERNES ARTIFICIELLES.

DESCRIPTION DE BEIT-DJIBRIN.

La ville antique qu'a remplacée le village de Beit-Djibrin était entourée d'un rempart construit en belles pierres de taille, de dimensions considérables, et bien agencées entre elles sans ciment. Il est impossible de suivre maintenant partout le périmètre de cette enceinte, soit parce qu'elle est détruite sur beaucoup de points, soit parce qu'elle est ensevelie sous des amoncellements de décombres. Néanmoins il subsiste encore de la section septentrionale des restes importants, sur une longueur de trois cents pas environ. L'épaisseur du mur dépassait un mètre; il était lui-même défendu par un fossé. A l'est et à l'ouest, cette face de l'enceinte aboutissait à deux châteaux forts, là où la place était le plus facilement attaquable. Celui de l'est est aujourd'hui en grande partie démoli et occupé par un cimetière; plusieurs fûts de colonnes antiques y ornent une dizaine de tombeaux musulmans. On y remarque aussi une large et belle porte, dont l'arcade cintrée est intacte, et qui ressemble à un petit arc de triomphe. Près de là est un bassin de forme oblongue, qui recevait autrefois les eaux d'une source assez éloignée, appelée *A'în Ferah*, عين فرح.

La seconde forteresse, située au nord-ouest de la ville, avait des dimensions plus étendues et s'élevait sur une faible éminence. Plus vaste dans le commencement qu'elle ne le fut dans la suite, elle avait été bâtie primitivement avec de belles pierres de taille, dont quelques-unes étaient relevées en bossage. Plus tard, à

l'époque des croisades, elle fut reconstruite, mais dans des proportions plus restreintes, par les chrétiens. Peut-être même, avant eux, avait-elle déjà subi des remaniements de la part des musulmans, quand ils se furent rendus maîtres du pays. Dans tous les cas, depuis la fin des croisades, les musulmans la réparèrent encore, comme le prouve une inscription arabe gravée sur la porte principale, et qui date de l'année 958 de l'hégire, ce qui répond à l'an 1551 de l'ère chrétienne. Actuellement, elle tombe en ruine de toutes parts, et l'on y pénètre par plusieurs brèches. Dans les proportions où elle a été réduite, elle mesure approximativement soixante et dix pas sur chaque face. Elle était défendue, à chacun de ses quatre angles, par une tour carrée; de plus, deux autres tours la protégeaient vers l'est. De ce côté, on distingue deux portes, aujourd'hui obstruées, qui permettaient de communiquer avec un grand puits, construit en magnifiques pierres de taille et appelé encore maintenant *Bir el-Kala'h*, بير القلعه (le puits du Château).

Dans l'intérieur de cette forteresse, vers le sud, est une galerie, dirigée de l'est à l'ouest, et qui semble avoir été jadis l'une des ailes latérales d'une église détruite. Elle est flanquée, à droite et à gauche, de cinq piliers, auxquels étaient adossées autant de colonnes de marbre blanc. Six de ces colonnes sont encore à leur place, couronnées de leurs chapiteaux corinthiens; les quatre autres ont été enlevées. Datant elles-mêmes, soit de l'époque romaine, soit de l'époque byzantine, elles sont surmontées d'arcades légèrement ogivales, qui accusent une époque postérieure. Près de cette galerie, mais en dehors du château, sur une plate-forme attenante à la face sud et maintenant plantée de tabac, on aperçoit deux autres colonnes de marbre, identiques avec celles que je viens de signaler, et qui sont encore enfoncées dans le sol; elles appartenaient, sans doute, à la même église. Cet édifice occupait ainsi une partie de la plate-forme, et il est depuis longtemps complétement rasé, à l'exception de la nef dont j'ai parlé.

En parcourant les autres parties de l'intérieur du château, on heurte à chaque pas des amas de décombres, résultant de voûtes

et de murs écroulés. Quelques magasins souterrains cependant sont assez bien conservés. Les uns sont à voûtes cintrées et bâtis en pierres de taille d'un appareil très-régulier; je les considère comme étant d'origine romaine. Les autres sont à voûtes ogivales et construits à la fois avec moins de soin et avec des matériaux plus petits; ils sont évidemment moins anciens.

Si l'on sort de l'enceinte actuelle du château, on trouve d'autres magasins souterrains construits de même en belles pierres de taille et à voûtes cintrées; ils sont maintenant, soit obstrués par des éboulements, soit divisés en un certain nombre de petits compartiments, parce qu'ils servent de refuge à plusieurs familles, qui s'y sont installées.

Quant au village, il n'occupe qu'un tiers tout au plus de l'emplacement de l'ancienne ville. Dans presque toutes les maisons, notamment dans celle du cheikh, qui est la mieux construite et la plus grande, les autres étant grossièrement bâties et fort petites, on remarque des débris antiques, plus ou moins mutilés. Les deux autres tiers de l'enceinte primitive sont, de nos jours, remplis par un cimetière, des vergers, des plantations de tabac, des amas de décombres et des monticules de cendres et de fumier, qui s'exhaussent progressivement de siècle en siècle.

Située sur les pentes et sur le plateau mamelonné d'une colline peu élevée, qu'environnent des hauteurs peu considérables, cette cité était alimentée d'eau par plusieurs puits profonds et bien construits en pierres de taille; voici les noms des quatre principaux qui existent encore :

1° *Bir el-Kala'h*, بير القلعة, déjà mentionné plus haut;
2° *Bir Cheikh el-Hadjemy*, بير سيخ الحجمى;
3° *Bir el-Hamam*, بير الحمام;
4° *Bir Oumm-Ioudeia'*, بير ام يوديع.

EXCAVATIONS DE BEIT-DJIBRIN.

Les excavations qui entourent Beit-Djibrin sont les plus remar-

quables de toute la Palestine. A quinze minutes à peine au nord-est de ce village, se trouvent celles qui sont vulgairement connues sous le nom d'*A'rak el-Mouïeh*, عرق المويه. Creusées dans des collines d'un calcaire crayeux, elles sont divisées en deux parties et précédées d'assez vastes emplacements, aujourd'hui plantés de tabac, mais occupés autrefois par une série de salles, qu'on a, depuis longtemps sans doute, détruites, pour en extraire des matériaux de construction, et dont quelques-unes ont pu aussi s'écrouler d'elles-mêmes, par suite de la démolition des autres salles auxquelles elles étaient attenantes.

Après avoir traversé l'une de ces cours, on pénètre, vers la gauche, par une porte colossale, dans de belles et magnifiques salles, qui se succèdent les unes aux autres et qui, comme celles que j'ai déjà signalées, affectent l'apparence d'immenses entonnoirs renversés ou, si l'on veut, de cloches gigantesques. Elles sont éclairées à leur sommet par un ou plusieurs soupiraux, soit ronds, soit carrés, qui laissent pénétrer dans l'intérieur une lumière douce et suffisante. Quelques-unes de ces salles sont très-dégradées. Le sol en est inégal, à cause des éboulements qui sont survenus, ou des amas de matériaux qui ont pu être jetés par les orifices supérieurs. Il en est qui sont percées intérieurement d'un grand nombre de niches étroites et peu profondes, disposées par rangées parallèles, et qui sont trop exiguës pour avoir servi jadis de *columbaria*. J'incline donc à regarder cette suite régulière de trous comme une simple ornementation, à moins, par hasard, que, à certains jours solennels, on n'y ait placé de petites lampes pour illuminer ces galeries souterraines. Sur les parois de l'une de ces salles, j'ai remarqué une croix très-nettement gravée. Ailleurs une inscription en caractères coufiques paraît avoir été tracée à la hâte; les caractères en sont peu marqués.

Après avoir examiné cette série de salles et traversé de nouveau la cour qui les précède, j'entrai par une seconde cour, en tournant vers la droite, dans une deuxième série de salles analogues, dont l'ensemble, en y comprenant celles dont je viens de parler, se

compose d'une trentaine de superbes rotondes successives, encore debout, qui remontent probablement à la plus haute antiquité, et attestent dans leur exécution une rare habileté dans la manière d'excaver le roc. A la vérité, les collines dans lesquelles elles ont été pratiquées consistent en un tuf calcaire et crayeux, très-facile à tailler. Néanmoins la forme de chacune de ces salles accuse par son élégance un art véritable.

J'ai revu les deux inscriptions coufiques mentionnées et reproduites par Robinson, d'après une copie prise par son compagnon de voyage, Éli Smith. La traduction qu'en a donnée le savant professeur Rödiger de Halle est la suivante :

I. Ô Dieu! Ibn-Souleïman témoigne qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu.

II. Ô Dieu! pardonne à Yézid, fils d'Omar, fils de Kandy.

Ces deux inscriptions, qui semblent dater, par la forme de leurs caractères, des premiers temps de l'islamisme, n'éclairent en rien, comme on le voit, le mystère de ces remarquables excavations, qui leur sont antérieures de bien des siècles, puisqu'il faut attribuer celles-ci, très-vraisemblablement, à une population très-ancienne. désignée dans la Bible sous le nom de *Horim*.

J'oubliais de dire que l'une de ces salles renferme une source, aujourd'hui obstruée par un éboulement; de là vient la dénomination d'*A'rak el-Mouïeh* (la Colline rocheuse de l'Eau), donnée par les Arabes à la série tout entière de ces excavations.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME.

ENVIRONS DE BEIT-DJIBRIN. — A'RAK CHERAF. — KHIRBET EL-KATT. — KHIRBET EL-HATER. — KHIRBET EL-HASAMÎEH. — TELL BOURNAT. — KHIRBET A'RAK HALA. — A'RAK EL-FENECH. — KHIRBET EL-BASSAL. — KHIRBET DJEDEIDEH. — KENAÏET A'ÏN LEHI ES-SAFER. — KHIRBET BEDD ES-SAOUMEH. — KHIRBET MÂR HANNA, JADIS PEUT-ÊTRE MORECHETH-GATH. — A'RAK MÂR HANNA. — TELL MÂR HANNA. — KHIRBET MERACH, L'ANCIENNE MARECHAH OU MARÉSA. — A'RAK TELL MÂR HANNA.

A'RAK CHERAF.

Avant de résumer ce que l'histoire nous apprend sur Betogabra ou Éleuthéropolis, qu'a remplacée le village moderne de *Beit-Djibrin*, parcourons-en les environs les plus rapprochés.

Le 14 juin, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, je me dirige d'abord vers l'ouest, sous la conduite d'un habitant du pays. Au bout de cinq minutes de marche, nous arrivons à des excavations, appelées *A'rak Cheraf*, عرق شرف. Elles se composent de trois vastes salles, creusées en forme d'entonnoirs renversés, et qui sont aujourd'hui très-dégradées. Pendant la mauvaise saison, elles servent de refuge aux bestiaux.

KHIRBET EL-KATT OU EL-KATTH.

De là, nous avançant vers le nord-ouest, nous atteignons bientôt une colline oblongue, en partie cultivée et en partie couverte de broussailles, principalement de touffes de lentisques. Des pierres dispersées par petits tas, plusieurs citernes pratiquées dans le roc et trois ou quatre cavernes artificielles sont les restes d'un village

antique, qui existait en cet endroit et qui est sans doute depuis longtemps renversé. Ces ruines portent le nom de *Khirbet el-Katt*, خربة الكتّ, que j'ai cru entendre prononcer également *Khirbet el-Katth*, خربة القثّ, et encore *Khirbet el-Gatt* ou *el-Gatth*, par l'adoucissement du ك ou du ق.

Ce nom rappelle singulièrement celui de *Gath* ou *Geth*, en hébreu גַּת, en grec Γέθ ou Γίττα, en latin *Geth*, que portait l'une des cinq métropoles des Philistins, et dont j'ai cru devoir fixer l'emplacement au Khirbet Dikrin; mais cette ressemblance prouve seulement qu'il y avait plusieurs villes ou villages de ce nom dans la Palestine, le mot hébreu signifiant « pressoir » et ayant pu être appliqué à plusieurs localités où la vigne abondait. Quant à la ruine qui nous occupe en ce moment, elle s'étend sur un espace trop peu considérable, délimitée qu'elle est par le plateau supérieur de la colline, pour être celle d'une ville de quelque importance : on ne peut y voir que les débris d'un simple village.

KHIRBET EL-HATER.

A cinq heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-ouest, et, à cinq heures quarante-huit minutes, j'examine d'autres ruines, nommées *Khirbet el-Hater*, خربة الحتر. Elles couvrent une colline dont une partie seulement est cultivée; le reste est hérissé de broussailles. Là s'élevait jadis un petit village, dont il ne subsiste plus que certains arasements de murs et des vestiges confusément épars.

KHIRBET EL-HASAMÎEH.

Notre direction devient ensuite celle du nord; puis elle incline de nouveau vers le nord-ouest.

A six heures cinq minutes, nous rencontrons les débris d'un autre village, qui sont dispersés sur les pentes d'une colline, au milieu de touffes de broussailles; ils me sont désignés sous le nom de *Khirbet el-Hasamieh*, خربة الحسامية. Un puits creusé dans

le roc y fournit encore de l'eau aux pâtres qui mènent paître leurs troupeaux en cet endroit.

TELL BOURNAT.

Nous poursuivons notre route vers le nord-nord-est, et, à six heures trente minutes, nous gravissons la hauteur du *Tell Bournat*, تل برنات. Les flancs de cette colline sont jonchés de matériaux, provenant d'anciennes constructions démolies. Quant au plateau supérieur, on y remarque les traces d'un mur d'enceinte en grosses pierres, à peine équarries et placées sans ciment les unes sur les autres. Ce mur mesurait quatre-vingts pas sur chaque face; peut-être enfermait-il un poste militaire.

Au bas du *tell* serpente l'*Oued Mesidjed*, واد مسجد. Ce torrent est à sec les trois quarts de l'année; mais si l'on y pratique des trous même peu profonds, l'eau affleure presque aussitôt.

KHIRBET A'RAK HALA.

A sept heures, nous marchons droit vers l'est.

Chemin faisant, j'observe deux anciennes bornes milliaires, couchées horizontalement et presque entièrement enfouies dans le sol.

A sept heures dix minutes, nous inclinons vers le sud-est. A sept heures quinze minutes, nous faisons halte au *Khirbet A'rak Hala*, خربة عرق حالا. Je visite d'abord de vastes excavations, analogues à celles de Beit-Djibrin. Une de ces galeries se compose d'une série de sept grandes salles à coupoles, dont quatre contiennent des enfoncements voûtés, creusés dans leurs parois. Elles servent, pendant l'hiver, de refuge aux bergers et à leurs troupeaux; aussi le sol est-il recouvert d'une couche énorme d'engrais. D'autres excavations semblables ont été pratiquées dans les flancs de la même colline, sur une étendue assez considérable; mais l'entrée en étant obstruée, je n'ai pu y pénétrer.

Sur le plateau au-dessous duquel règnent ces galeries souterraines gisent de nombreuses pierres, soit éparses, soit amoncelées

par tas, et provenant d'anciennes constructions renversées. Quelques-unes sont parfaitement taillées et d'un grand appareil; mais la plupart ont été à peine équarries et sont extrêmement rongées et brunies par le temps. Si la surface extérieure en est très-dure et d'une couleur foncée, on reconnaît, en les brisant, que l'intérieur est d'une grande blancheur et fort tendre, en un mot qu'elles proviennent certainement du même roc dans lequel les cavernes précédentes ont été creusées. Ceci contredit formellement l'opinion de Robinson, qui pense que les pierres tirées des excavations de Beit-Djibrin, exécutées dans le même calcaire crayeux que celles d'A'rak Hala, ne sont pas assez dures pour bâtir, et qu'on ne voit dans le voisinage de ces cavernes artificielles aucun reste de constructions faites avec de pareils matériaux.

What then could have been the object ob these caverns? Cisterns they were not; and quarries they could hardly have been; as the stone is not hard enough for building, and there is no place in the vicinity erected with such stone[1].

Cette assertion est évidemment erronée; car, sans sortir de Beit-Djibrin même, on n'a qu'à ramasser la première pierre venue tirée des débris de l'ancienne ville, pour se convaincre sur-le-champ que ces immenses souterrains, creusés pour servir d'habitations et de magasins à un peuple troglodyte, ont été en même temps des carrières, d'où l'on a dû extraire une prodigieuse quantité de matériaux de construction. Ces matériaux, il est vrai, peuvent paraître, au premier abord, trop tendres et trop friables; mais, comme je l'ai déjà dit, ils ont la propriété de durcir à l'air et à la pluie.

En continuant mon examen du même plateau, qui mesure environ quatorze cents mètres de circonférence, je rencontre plusieurs citernes pratiquées dans le roc; j'y aperçois aussi deux *oualy* musulmans, consacrés, l'un au *Cheikh Sidi Salem*, l'autre au *Cheikh Sidi Mohammed*. Entre ces deux sanctuaires, deux tronçons de colonnes antiques sont placés au centre d'une petite enceinte de grosses pierres confusément entassées.

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 23.

Quelle était la ville qui s'élevait jadis en cet endroit? Sur cette question le nom qu'on donne actuellement à ce *khirbet* ne jette aucune lumière. Détruite et inhabitée sans doute depuis de longs siècles, elle a été rasée de fond en comble, sauf les galeries souterraines dont j'ai parlé, et l'emplacement qu'elle occupait est maintenant en partie hérissé de broussailles et en partie livré à la culture, ou parsemé de vieux oliviers.

A'RAK EL-FENECH.

A huit heures dix minutes, nous repartons, dans la direction de l'est-nord-est.

A huit heures quinze minutes, je distingue les traces d'un long mur, qui semble avoir servi jadis d'enclos à une vaste propriété, connue parmi les indigènes sous la désignation de *Kerm el-Fenech*, كرم الفنش. Ce *Fenech* est, suivant eux, un prince qui aurait autrefois régné dans ces contrées; du moins, ainsi le prétendait mon guide, qui, du reste, n'en savait pas davantage à ce sujet.

A huit heures vingt minutes, nous arrivons à des excavations appelées *A'rak el-Fenech*, عرق الفنش. A l'entrée de ces cavernes artificielles, est une salle voûtée, servant en quelque sorte de vestibule; puis on suit un corridor taillé dans le roc et long d'une cinquantaine de pas; le toit qui le surmonte affecte une forme presque triangulaire. Ce corridor conduit à trois vastes salles, pareilles à toutes celles que j'ai déjà décrites, et dont le sol disparaît sous une énorme couche d'engrais, parce que, depuis bien des siècles, sans doute, elles servent d'asile, durant l'époque des pluies, à des troupeaux de chèvres et de brebis.

Non loin de là s'élève, sur un monticule, une *koubbeh* en l'honneur du *Cheikh Mahmoud*.

KHIRBET EL-BASSAL.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous prenons la direction du nord-nord-est, et, à neuf heures, nous traversons quelques

ruines, appelées *Khirbet el-Bassal*, خربة الباسل. Elles se réduisent à divers amas de pierres rongées par le temps, restes d'anciennes constructions renversées, qui jonchent une colline aujourd'hui hérissée de broussailles et surtout de touffes de lentisques.

KHIRBET DJEDEIDEH.

Nous avançant alors directement vers le nord, nous atteignons, à neuf heures quinze minutes, les ruines d'un autre village antique, qui me sont indiquées sous le nom de *Khirbet Djedeideh*, خربة جديدة. Les arasements de petites maisons, trois citernes creusées dans le roc, plusieurs cavernes artificielles, tels sont les principaux débris qui en subsistent sur un monticule.

Cette colline est elle-même dominée, au nord-est, par un *tell* oblong et plus élevé, jadis habité très-probablement, bien qu'on n'y découvre les traces distinctes d'aucune construction; mais, comme il est depuis longtemps livré à la culture, il n'est pas étonnant que ces vestiges aient presque entièrement disparu.

KENAÏET A'ÏN LEHI ES-SAFER.

Descendus des hauteurs de ce *tell*, nous rencontrons, dans la direction de l'est-nord-est, les restes d'un petit canal antique, qui amenait autrefois jusqu'aux portes d'Éleuthéropolis les eaux d'une source aujourd'hui tarie ou, du moins, perdue. Ce canal, construit en pierres de taille bien équarries, est encore en partie conservé dans une certaine étendue. Je l'ai longé pendant dix minutes; il porte le nom de *Kenaïet A'ïn Lehi es-Safer*, قناية عين لي السفر, nom qui rappelle à l'esprit la fontaine *E'n hak-Kore Ramath Lehi*, dont il est question dans l'histoire de Samson, et qui, d'après la Bible[1], jaillit soudain d'une manière miraculeuse pour désaltérer ce héros mourant de soif, lorsque, avec une mâchoire d'âne, en hébreu *lehi-hamor*, il eut tué mille Philistins. Une tradition, qui paraît s'être

[1] *Juges*, c. XV, v. 19.

longtemps maintenue, place cet événement et, par conséquent, cette fontaine près d'Éleuthéropolis.

Dans l'Épitaphe de sainte Paule, saint Jérôme s'exprime ainsi :

Transibo ad Ægyptum, et in Sochoth atque apud fontem Samson, quem de molari maxillæ dente produxit, subsistam parumper; et arentia ora colluam, ut refocillatus videam Morasthim, sepulcrum quondam Michææ prophetæ, nunc ecclesiam. Et ex latere derelinquam Chorræos et Getthæos, Maresam, Idumæam et Lachis[1].

Ce passage n'est pas, à la vérité, très-précis. Nous apprenons seulement que sainte Paule, se rendant de Jérusalem ou de Bethléhem en Égypte, passa par Sochoth, et ensuite s'arrêta à la fontaine de Samson, avant d'arriver à Morasthi, où avait été enterré le prophète Michée. Or cette ville de Morasthi, comme nous le savons par ce même Père de l'Église, était, de son temps, un petit village, voisin d'Éleuthéropolis :

Ad Michæam de Morasthi, qui usque hodie juxta Eleutheropolim, urbem Palæstinæ, haud grandis est viculus[2].

Dans l'*Onomasticon*, ce village est indiqué comme étant à l'est d'Éleuthéropolis :

Μωρασθεὶ, ὅθεν ἦν Μιχαίας ὁ προφήτης, πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως.

Ce serait donc au nord de Morasthi, sur la route de Sochoth, aujourd'hui Khirbet Choueikeh, dont je parlerai ailleurs, qu'il faudrait chercher la fontaine de Samson. Dans ce cas, notre A'ïn Lehi es-Safer répondrait à la fois, par une partie de son nom, à la fontaine E'n hak-Kore Ramath Lehi de la Bible, et, par sa position, aux données d'Eusèbe et de saint Jérôme. Car le canal dont j'ai signalé les débris sous la désignation de *Kenaïet A'ïn Lehi es-Safer* est à trente-cinq minutes environ au nord de l'emplacement assigné à Morasthi, et la source dont il apportait les eaux à Éleuthéropolis coulait plus au nord encore, en se rapprochant de Sochoth.

Antonin le Martyr mentionne plus tard cette même fontaine en

[1] *Hieronymi opera*, édit. Migne, t. I, p. 889. — [2] *Comment. sur le prophète Michée.*

parlant d'Éleuthéropolis, qui dans son *Itinéraire* est nommée par corruption *Éliotropolis* :

Venimus in civitatem quæ dicitur Eliotropolis, in loco ubi Sampson ille fortissimus maxilla asini mille occidit viros, ex qua maxilla, illo orante, aqua profluxit, qui fons loca illa usque in hodiernum diem irrigat, nam in loco ubi surgit fuimus [1].

Au XIIe siècle, l'historien grec Glycas rapporte que, de son temps, on montrait encore, dans les faubourgs d'Éleuthéropolis, une fontaine qui s'appelait la *source de la Mâchoire* :

Ἡ τοιαύτη πηγὴ μέχρι καὶ σήμερον ἐν τοῖς προαστείοις Ἐλευθεροπόλεως φαίνεται Σιαγόνος ἐπονομαζομένη πηγή [2].

Il est hors de doute, à mon avis, que la fontaine citée dans ces deux passages, et qui est probablement la même que celle à laquelle fait allusion saint Jérôme dans son Épitaphe de sainte Paule, doive être identifiée avec l'A'ïn Lehi es-Safer dont j'ai retrouvé le canal; mais est-ce bien réellement celle dont il est question dans le chapitre XV du livre des Juges, et sa situation aux portes d'Éleuthéropolis est-elle en parfait accord avec les indications de la Bible? C'est là un point qui me semble contestable. En effet, qu'apprenons-nous aux versets 8 et 9 de ce chapitre? C'est que, après avoir incendié les moissons des Philistins, Samson se retira dans la caverne du rocher d'Étam. A cette nouvelle, les Philistins, montant dans le pays de Juda, campèrent dans un endroit qui fut ensuite appelé *Lehi* ou *Lechi* (Mâchoire), et où leur armée fut dispersée.

8. Percussitque eos [Samson] ingenti plaga, ita ut stupentes suram femori imponerent. Et descendens habitavit in spelunca petræ Etam.

9. Igitur ascendentes Philisthiim in terram Juda castrametati sunt in loco qui postea vocatus est Lechi, id est Maxilla, ubi eorum effusus est exercitus.

De ces deux versets, comme de ceux qui suivent, il me paraît résulter clairement qu'il faut chercher le lieu du campement et de la défaite des Philistins par Samson non loin de la roche d'Étam. Cette roche devait, très-probablement, être voisine elle-même

[1] Antonini Martyris *Itinerarium*, p. 30. — [2] Glycas, *Annales*, 2e partie, p. 164.

de la ville d'Étam, qui confinait aux fameuses Vasques de Salomon. Or, à une heure et demie de marche tout au plus au nord-nord-ouest de ces vasques, j'ai trouvé une source considérable, désignée encore aujourd'hui par les Arabes sous le nom d'*A'ïn Lehi*, au milieu d'une ruine appelée *Khirbet A'ïn Lehi*, et que je décrirai en son lieu. Nous sommes là dans un voisinage, sinon immédiat, du moins assez rapproché de la roche Étam, et, par conséquent, les Philistins, en poursuivant Samson, n'étaient plus séparés de l'endroit de sa retraite, en campant à Lehi, que par un intervalle de six à sept kilomètres; tandis que si, conformément à la tradition que j'ai rapportée plus haut, nous identifions l'A'ïn Lehi es-Safer des environs de Beit-Djibrin avec l'A'ïn Lehi qui désaltéra miraculeusement Samson dans cette circonstance, nous sommes au moins à vingt et un kilomètres de l'emplacement d'Étam, et, dès lors, il est difficile de comprendre pourquoi les Philistins auraient été fixer leur camp à une si grande distance de l'asile choisi par l'ennemi qu'ils poursuivaient.

KHIRBET BEDD ES-SAOUMEH.

A dix heures, nous nous dirigeons presque en droite ligne vers le sud, pour retourner à Beit-Djibrin, en longeant le lit de l'Oued Lehi es-Safer; la vallée qu'il traverse est semée de dourah.

A dix heures vingt minutes, nous laissons à notre gauche des ruines appelées *Khirbet Bedd es-Saoumeh*, خربة بدّ الصاومة. Elles consistent en un amas de pierres, dont quelques-unes assez grosses, provenant de constructions renversées, sur un monticule aujourd'hui planté d'oliviers. Une auge, destinée à recevoir de l'eau, paraît avoir été primitivement la cuve d'un sarcophage.

KHIRBET MÂR HANNA.

A dix heures trente-cinq minutes, nous sommes de retour à Beit-Djibrin.

A quatre heures trente minutes de l'après-midi, je me remets en route, avec un autre guide, dans la direction du sud-est, en suivant une vallée plantée de vieux oliviers.

A quatre heures cinquante minutes, j'atteins les belles ruines d'une ancienne église chrétienne, que les indigènes désignent encore sous le nom de *Mâr Hanna*, مار حنا (Sainte-Anne). Elle formait un rectangle long de soixante-deux pas sur cinquante-trois de large, orienté de l'ouest à l'est et terminé de ce côté par une abside formant saillie au dehors. Cette abside, presque intacte, est construite, comme tout le reste de l'édifice primitif, en magnifiques pierres de taille, parfaitement agencées entre elles, et elle est percée de trois fenêtres cintrées. La voûte qui la couronne est également en plein cintre, et existe en partie. L'église était divisée en trois nefs. Celle du sud a été rasée complétement, sauf une chapelle affectant la forme d'une demi-rotonde, qui est encore à moitié debout et qui touchait au mur méridional de la basilique, vers le bas de la nef. Une chapelle semblable et correspondante touche de même, par l'un de ses côtés, au mur de la nef septentrionale. Sous cette dernière nef, règne, dans la partie nord-ouest, une double crypte voûtée en plein cintre et formant deux chambres souterraines contiguës. Quant à la grande nef ou nef centrale, elle est actuellement recouverte de monceaux de décombres.

Pour en revenir à l'abside dont j'ai déjà parlé, elle se reliait, à droite et à gauche, à un mur droit, percé de fenêtres cintrées et à deux étages, qui est encore en partie debout.

Au nord du chœur, deux compartiments carrés, dont les voûtes sont tombées, semblent avoir servi de sacristie.

Cette remarquable basilique, qui date peut-être des premiers siècles du christianisme, a dû subir des remaniements considérables à l'époque de l'occupation des croisés; car, au devant du chœur, on observe encore les débris d'une voûte légèrement ogivale, bâtie avec des pierres d'un moindre appareil que le reste de l'édifice, et reposant sur quatre piliers beaucoup mieux construits, qui paraissent appartenir au plan primitif.

Telle est, en peu de mots, la description de ce monument, qui, après la grande basilique de Bethléhem, bien entendu, est l'un des spécimens les plus précieux de l'architecture religieuse des Byzantins en Palestine. Il offre une ressemblance frappante avec la basilique d'A'mouas, dont il a été question dans le premier tome de cet ouvrage.

Non loin de Mâr Hanna est un puits antique, moitié construit en belles pierres de taille et moitié creusé dans le roc. Plus bas, sur les pentes de la vallée et dans la vallée elle-même, sont éparses les ruines d'un ancien bourg, appelées *Khirbet Mâr Hanna*, خربة مارحنّا. De nombreux amas de pierres, les unes taillées, les autres à peine dégrossies, constituent beaucoup de compartiments distincts, la plupart de forme circulaire, et disposés ainsi par les Arabes: ce sont les débris d'autant d'habitations détruites. Ces ruines s'étendent vers le sud jusqu'au pied d'un *tell* oblong, qui domine tous les environs et est nommé *Tell Mâr Hanna*, تلّ مارحنّا.

A'RAK MÂR HANNA.

Avant d'atteindre cette colline, je visite plusieurs vastes excavations, pratiquées dans des collines tuffeuses et connues sous le nom d'*A'rak Mâr Hanna*, عرق مارحنّا. L'une d'entre elles renferme une série de plusieurs salles successives et identiques pour la forme avec celles que j'ai déjà décrites. Les parois sont toutes noircies, parce que les bergers s'y retirent pendant l'hiver avec leurs troupeaux et y allument des feux de broussailles.

Je remarque aussi des silos, des citernes et des tombeaux pratiqués dans le roc, en assez grand nombre. Quelques-uns de ceux-ci sont considérables et renferment plusieurs chambres sépulcrales percées de fours à cercueils. On y descend par des degrés.

TELL MÂR HANNA.

Parvenu au *tell*, je distingue sur ses pentes, en les gravissant,

quelques arasements de murs antiques. Des vestiges analogues, mais beaucoup moins importants qu'on ne s'y attendrait, s'observent de même sur le plateau supérieur. Ce plateau, en effet, qui semble avoir été nivelé par la main de l'homme, passe pour avoir été jadis fortifié et pour avoir servi d'acropole à une ville, actuellement détruite. De là le regard embrasse au loin tous les environs, et une position aussi avantageuse n'a certainement pas dû être négligée dans l'antiquité.

A six heures quarante-cinq minutes, je reprends la route de Beit-Djibrin, où je suis de retour à sept heures cinq minutes.

KHIRBET MERACH.

Le 15 juin, à cinq heures du matin, je me rends aux ruines de Merach, situées à vingt minutes au sud de Beit-Djibrin, en suivant une vallée plantée d'oliviers et comme divisée en plusieurs étages successifs par de petits murs de soutenement.

Le *Khirbet Merach*, خربة مراش, s'étend sur une colline oblongue et peu élevée, aujourd'hui hérissée de broussailles et notamment de lentisques. La ville dont ce *khirbet* présente les restes débordait, en dehors de cette colline, dans la plaine adjacente. Des amas confus de pierres, des silos, des citernes et des excavations en forme d'entonnoirs renversés, voilà tout ce qui subsiste de l'antique Marésa, en hébreu *Marechah*, מָרֵאשָׁה ou מָרֵשָׁה, appartenant à la tribu de Juda, dans le district de la Chéphélah, et dont le nom s'est conservé fidèlement dans celui de *Merach*.

Il est pour la première fois question de cette ville dans le livre de Josué, où elle est mentionnée avec les villes de Ceila et d'Achzib.

> Ceila, et Achzib, et Maresa[1].

Plus tard, elle fut fortifiée par Roboam, qui l'entoura de murs[2]. Sous le règne d'Asa, une armée formidable d'Éthiopiens, com-

[1] *Josué*, c. xv, v. 44. — [2] *Paralipomènes*, l. II, c. xi, v. 8.

mandée par Zara (en hébreu *Zérach*), envahit la tribu de Juda, et s'avança jusqu'à Marésa. Asa marcha au-devant de ces hordes innombrables, et rangea ses troupes en bataille dans une vallée voisine de cette ville, appelée Séphata. Les Éthiopiens, vaincus, furent poursuivis avec acharnement jusqu'à Gérar. (941 avant J. C.)

9. Egressus est autem contra eos Zara Æthiops cum exercitu suo, decies centena millia et curribus trecentis, et venit usque Maresa.

10. Porro Asa perrexit obviam ei, et instruxit aciem ad bellum in valle Sephata, quæ est juxta Maresa[1].

Le lieu où se livra cette bataille célèbre est désigné dans le texte hébreu par les mots suivants : בְּגֵיא צְפָתָה לְמָרֵשָׁה, *be-gué Tsephathah le-Maréchah*, que la Vulgate traduit ainsi : *in valle Sephata, quæ est juxta Maresa*, « dans la vallée de Séphata, qui est près de Marésa; » mais les Septante les rendent par : *ἐν τῇ Φάραγγι κατὰ βοῤῥᾶν* Μαρησά, « dans la vallée qui est au nord de Marésa; » d'où l'on peut conclure qu'ils ont eu sous les yeux un autre texte que celui que nous avons maintenant, et que, au lieu du mot צְפָתָה, *Tsephathah*, ils ont lu, selon toute vraisemblance, צָפוֹנָה, *tsaphonah*, « vers le nord. »

Josèphe appelle cette même vallée Σαφθά, sans marquer sa position par rapport à Marésa, qu'il écrit Μαρίσσα, et se contente de dire, comme dans le texte hébreu, qu'elle était voisine de cette ville :

Καὶ *μέχρι πόλεως* Μαρίσσης (*ἔστι δ' αὔτη τῆς* Ἰούδα *Φυλῆς*) *ἐλάσαντος αὐτοῦ μετὰ τῆς οἰκείας δυνάμεως, ἀπήντησεν* Ἄσανος. *καὶ ἀντιπαρατάξας αὐτῷ τὴν στρατιὰν ἔν τινι Φάραγγι* Σαφθὰ *λεγομένῃ, τῆς πόλεως οὐκ ἄποθεν*[2]...

« [Zara] s'étant avancé avec son armée jusqu'à Marissa (c'est une ville de la tribu de Juda), Asa marcha à sa rencontre, et rangea son armée en bataille contre ce prince, dans une vallée appelée Saphtha, non loin de la ville... »

Robinson[3] incline à voir quelque ressemblance entre le nom de

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XIV, v. 9, 10.

[2] *Antiquités judaïques*, VIII, XII, § 1.

[3] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 31.

Tell es-Safieh et celui de la vallée de *Tsephathah*, théâtre de cette grande victoire. A la vérité, la colline dite *Tell es-Safieh* et la vallée qu'elle domine sont à deux heures trois quarts au nord-nord-ouest de *Merach*, l'ancienne *Marésa*, distance qui paraît bien grande, si l'on songe que la Bible et l'historien Josèphe s'accordent également à placer la vallée en question dans le voisinage de Marésa. D'un autre côté, cette vallée de Tsephathah, comme le remarque Robinson, est peut-être celle qui de Beit-Djibrin court vers Tell es-Safieh. Dans ce cas, elle a pu porter le nom de cette dernière localité, même bien longtemps avant de l'atteindre.

Dans les Paralipomènes, Marésa est citée comme étant la patrie du prophète Éliézer, sous le règne de Josaphat.

Prophetavit autem Eliezer, filius Dodau, de Maresa, ad Josaphat, dicens : Quia habuisti fœdus cum Ochozia, percussit Dominus opera tua, contritæque sunt naves, nec potuerunt ire in Tharsis[1].

Judas Machabée, dans une campagne contre les Iduméens, incendia et pilla Marésa, en se rendant d'Hébron à Azot. (163 avant J. C.)

Ὁ δὲ Ἰούδας καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ πολεμοῦντες τοῖς Ἰδουμαίοις οὐκ ἀνίεσαν, ἀλλ' ἐνέκειντο πανταχόθεν αὐτοῖς, τήν τε Χεβρῶνα πόλιν καταλαβόμενοι, ὅσον ἦν ὀχυρὸν αὐτῆς καθεῖλον, καὶ τοὺς πύργους ἐμπρήσαντες ἐδῄουν τὴν ἀλλοφύλων χώραν καὶ Μάρισσαν πόλιν, εἴς τε Ἄζωτον ἐλθόντες καὶ λαβόντες αὐτὴν διήρπασαν[2].

« Judas et ses frères ne cessèrent point de combattre les Iduméens; mais ils les pressaient de toutes parts. Après s'être emparés d'Hébron et avoir renversé ses fortifications, ils brûlèrent les tours et ravagèrent le pays des *étrangers* (Philistins), ainsi que la ville de Marissa; puis ils marchèrent vers Azot, et, l'ayant prise, ils la livrèrent au pillage. »

L'an 110 avant Jésus-Christ, elle tomba au pouvoir de Jean Hyrcan, qui la conquit sur les Iduméens[3].

Pompée la rendit à ses anciens habitants[4]. (63 avant J. C.)

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. xx, v. 37.
[2] *Antiquités judaïques*, XII, viii, § 6.
[3] *Antiquités judaïques*, XIII, ix, § 1.
[4] *Ibidem*, XIV, iv, § 4.

Restaurée par Gabinius, elle fut bientôt après, l'an 39 avant Jésus-Christ, renversée par les Parthes, et Josèphe, dans cette occasion, lui donne l'épithète de *ville puissante :*

Τὰ μὲν οὖν κατὰ τὴν πόλιν οὐκ ἀπέχρησε τοῖς Πάρθοις, ἀλλὰ καὶ τὴν χώραν αὐτῶν ἐξιόντες ἐκάκουν, Μάρισσάν τε, πόλιν δυνατὴν, ἀνέστησαν [1].

« Ce qui était renfermé dans la ville [de Jérusalem] ne suffit point aux Parthes ; mais, sortant de ses murs, ils saccagèrent la contrée des Juifs et détruisirent Marissa, ville puissante. »

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, mentionne Marésa, au IVe siècle de notre ère, comme étant déserte de son temps, et située à deux milles d'Éleuthéropolis.

Μαρησὰ, φυλῆς Ἰούδα· ἔρημός ἐστι νῦν ὡς ἀπὸ σημείων β' Ἐλευθεροπόλεως.

Cet écrivain ne nous indique pas d'ailleurs quelle était la position de Marésa par rapport à Éleuthéropolis. Mais, attendu que. vingt minutes au sud de Beit-Djibrin, qui est incontestablement l'ancienne Éleuthéropolis, nous trouvons les ruines d'une cité détruite, appelées *Khirbet Merach*, nom dans lequel on reconnaît facilement celui de *Marechah*, en latin et en grec *Maresa*, nous ne pouvons douter que nous ne soyons sur l'emplacement de l'antique ville ainsi désignée, bien que la distance de vingt minutes de marche qui sépare ces ruines de Beit-Djibrin soit inférieure à la distance de deux milles, marquée par Eusèbe et reproduite sans modification par saint Jérôme, son traducteur.

Le prophète Michée[2] cite une ville du nom de *Morecheth-Gath*, מוֹרֶשֶׁת־גַּת, et comme, immédiatement après, il fait mention de celle de *Marechah*, il est à présumer qu'elles étaient voisines l'une de l'autre.

La version des Septante, il est vrai, et celle de la Vulgate traduisent les mots hébreux *Morecheth-Gath*, la première par *κληρονομία Γέθ*, la seconde par *hæreditas Geth*, « héritage de Geth ; » mais

[1] *Antiquités judaïques*, XIV, XIII, § 9. — [2] *Michée*, c. I, v. 14.

la plupart des hébraïsants s'accordent actuellement à voir un nom propre de ville dans le mot *Morecheth*. Quant à celui de *Gath* ou de *Geth*, il paraît avoir été ajouté au précédent, soit parce que Morecheth était dans la dépendance de Gath, l'une des cinq métropoles des Philistins, dont j'ai fixé la position à Dikrin, à cinq milles environ au nord de Beit-Djibrin, soit parce que son territoire était planté de vignes et renfermait, par conséquent, des pressoirs, ce que signifie le mot *gath*, גַּת.

Un passage du prophète Michée confirme l'opinion de ceux qui reconnaissent un nom propre de ville dans le mot *Morecheth;* nous lisons en effet dans ce prophète :

Verbum Domini, quod factum est ad Michæam Morasthiten, in diebus Joathan, Achaz et Ezechiæ, regum Juda : quod vidit super Samariam et Jerusalem [1].

Dans le texte hébreu, ce prophète est appelé *ham-Morachthi*, הַמֹּרַשְׁתִּי, ce qui veut dire « originaire de Morecheth » ou « de Morasthi, » d'après la Vulgate et les Septante.

Cette ville de Morecheth ou de Morasthi n'est pas, du reste, mentionnée ailleurs dans les Livres saints.

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, la signale comme étant à l'orient d'Éleuthéropolis, sans indiquer autrement l'intervalle qui la séparait de cette ville :

Μωρασθεὶ, ὅθεν ἦν Μιχαίας ὁ προφήτης, πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, ne marque pas davantage l'éloignement de cette localité par rapport à Éleuthéropolis.

Morasthi, unde fuit Michæas propheta. Est autem vicus contra orientem Eleutheropoleos.

Les mots *est autem vicus* prouvent que cette ville existait encore à l'état de bourg, ou plutôt seulement de village, du temps de saint Jérôme; car, dans son Commentaire sur Michée, ce même Père de

[1] *Michée*, c. 1, v. 1.

l'Église, en parlant de Morasthi comme de la patrie de ce prophète, ajoute :

Usque hodie juxta Eleutheropolim, urbem Palæstinæ, haud grandis est viculus.

Dans l'Épitaphe de sainte Paule, un passage que j'ai déjà cité plus haut nous apprend que, à l'époque de cette noble patricienne, et, par conséquent, du temps de saint Jérôme, l'endroit où se trouvait à Morasthi le tombeau du prophète Michée avait été transformé en église :

Ut refocillatus videam Morasthim, sepulcrum quondam Michææ, nunc ecclesiam.

Il en résulte aussi que Morasthi ou Morecheth-Gath était différente de Marésa, en hébreu *Marechah*, malgré la ressemblance des deux noms, puisqu'il est spécifié que sainte Paule visita la première et laissa de côté la seconde :

Et ex latere derelinquam Chorræos et Getthæos, Maresam...

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, et saint Jérôme, son traducteur, plaçant tous deux Morasthi à l'orient d'Éleuthéropolis, et le même saint Jérôme, dans son Commentaire sur le prophète Michée, disant en outre qu'elle touchait à cette dernière ville, je suis porté à l'identifier avec le Khirbet Mâr Hanna, situé à vingt minutes au sud-est de Beit-Djibrin, et à voir dans l'église Sainte-Anne celle que signale ce Père de l'Église, et qui avait été construite sur le tombeau du prophète Michée. Peut-être même l'une des deux cryptes qui s'étendent sous la nef septentrionale de cette basilique aura-t-elle contenu les précieuses reliques de ce prophète.

Dans Sozomène[1] il est rapporté que, vers la fin du règne de Théodose le Grand, sous l'épiscopat de Zebennus, évêque d'Éleuthéropolis, les corps des prophètes Abacuc et Michée furent retrouvés, le premier à Ceila, et le second à Berathsatia, à dix stades

[1] *Histoire ecclésiastique*, VII, XXIX.

environ d'Éleuthéropolis, dans un monument que les indigènes, sans trop comprendre ce qu'ils disaient, appelaient, dans leur idiome maternel, *Nephsameeamana*, c'est-à-dire « monument des fidèles. »

Ce chiffre de dix stades ou de dix-huit cent cinquante mètres nous mène droit au Khirbet Mâr Hanna, qui est précisément à cette distance-là de Beit-Djibrin. De ce passage il résulte également que Morecheth-Gath ou Morasthi s'appelait aussi, à l'époque byzantine, *Berathsatia*, par corruption probablement de la dénomination grecque Μωρασθεί.

A'RAK TELL MÂR HANNA.

En quittant le Khirbet Merach, qui m'a amené à faire cette digression, et qui paraît représenter d'une manière indubitable, je le répète, l'antique Marechah ou Marésa, j'allai visiter des excavations très-remarquables, pratiquées sur le flanc méridional du Tell Mâr Hanna, qui sépare les ruines de Merach de celles de Mâr Hanna, situées à l'est-nord-est des précédentes, à la distance d'environ vingt minutes de marche. Chemin faisant, je descendis dans plusieurs anciens souterrains, très-intéressants eux-mêmes et divisés en un certain nombre de compartiments par des espèces de corridors. Les parois de quelques chambres sont percées de niches, qui peuvent être regardées soit comme des *columbaria*, soit comme de petites armoires, destinées à renfermer des objets divers. Dans le premier cas, il faudrait voir des tombeaux dans ces excavations; mais j'incline plutôt à y reconnaître des habitations souterraines d'une haute antiquité.

Non loin de là, en me dirigeant vers l'est, je pénétrai dans les excavations qu'on m'avait signalées au sud du *tell*. Pour y entrer, il faut se glisser par une ouverture étroite et difficile, et, pour les parcourir, il est nécessaire de se munir de lumières; car les orifices supérieurs, qui jadis sans doute les éclairaient, sont actuellement bouchés, par suite d'éboulements. Je m'avançai ainsi, à la

lueur de deux bougies, à travers ce souterrain ténébreux, partagé en plusieurs salles. L'une d'entre elles est soutenue par des piliers carrés, ménagés dans l'épaisseur du roc. Elle est en grande partie obstruée par des amas de terre et des blocs entassés, qui en ont exhaussé singulièrement le sol, et qui ne permettent pas d'en reconnaître toute l'étendue. De là un corridor me conduisit au sommet d'une autre salle, taillée en forme d'entonnoir, et au fond de laquelle je descendis par un escalier tournant très-dégradé. Afin de rendre les montées et les descentes moins dangereuses, il était protégé par un petit garde-fou, aujourd'hui à moitié détruit. Un second corridor me mena à une deuxième salle, analogue à la précédente. M. le docteur Tobler[1] les considère, à cause des petites niches qui sont creusées en grand nombre le long de leurs parois, comme d'anciennes citernes, transformées plus tard, à l'époque romaine, en *columbaria;* mais j'hésite à adopter l'avis de ce savant voyageur : ces niches me paraissent trop petites pour avoir jamais contenu des urnes cinéraires.

Outre ces salles, j'en visitai d'autres d'un moindre développement et qui font partie du même souterrain. La voûte tuffeuse de deux d'entre elles s'était écroulée probablement dès l'antiquité; car elle présente les traces de réparations qui semblent attester l'époque romaine, et qui ont été exécutées au moyen de pierres disposées en plein cintre.

En sortant de ces mystérieuses excavations, je repris la route de Beit-Djibrin, où j'étais de retour à dix heures du matin.

[1] *Dritte Wanderung nach Palästina*, p. 131 et 132.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME.

IDENTITÉ DE BEIT-DJIBRIN AVEC L'ANCIENNE BETOGABRA DE PTOLÉMÉE, LA BETOGABRI DE LA TABLE DE PEUTINGER. — BETOGABRA EST ELLE-MÊME IDENTIQUE AVEC ÉLEUTHÉROPOLIS. — HISTOIRE DE CETTE VILLE.

IDENTITÉ DE BEIT-DJIBRIN AVEC BETOGABRA.

Il est temps maintenant, avant de nous éloigner définitivement de Beit-Djibrin, de résumer en peu de mots les principaux faits historiques qui s'y rapportent.

Robinson[1] a prouvé depuis longtemps, par des arguments qui me semblent irrécusables, l'identité de *Beit-Djibrin* avec l'ancienne *Betogabra*, en hébreu probablement *Beth-Gabra* ou *Beth-Gebara*.

Il est d'abord hors de doute que la dénomination arabe *Beit-Djibrin* et la dénomination hébraïque *Beth-Gabra* ou *Beth-Gebara* (Βαιτογαβρά chez Ptolémée, *Betogabri* dans la Table de Peutinger) renferment absolument les mêmes racines, *Beit* et *Beth* étant identiques, et *Djibrin* ainsi que *Gabra* ou *Gebara* provenant pareillement d'un radical tout à fait semblable, جبر en arabe, « il a consolidé, il a été fort, puissant, » et גָּבַר en hébreu, dont le sens est absolument le même.

Beit-Djibrin, qui est pour *Beit-Djibril*, بيت جبريل, par suite de la permutation, si fréquente en arabe dans le dialecte vulgaire, du *lam* en *noun*, signifie « maison de Gabriel, » c'est-à-dire « maison du fort de Dieu : » et *Betogabra*, en hébreu *Beth-Gabra* ou *Beth-Gebara*, peut se traduire par « maison de la force, des hommes forts, des géants, » sans doute parce que le territoire où cette ville était située

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 58 et suiv.

fut primitivement habité par des populations d'une taille gigantesque, comme étaient les Horim, qui, d'après saint Jérôme, s'étaient établis dans le district d'Éleuthéropolis.

La première fois néanmoins que la ville de ce nom apparaît dans l'histoire, c'est seulement dans un passage de Josèphe où cet historien raconte que Vespasien, après s'être emparé de Lydda, d'Iamnia et d'Emmaüs, prit, au milieu de l'Idumée, deux bourgs appelés *Betaris* et *Caphartoba*.

Καταλαβόμενος δὲ δύο κώμας τὰς μεσαιτάτας τῆς Ἰδουμαίας, Βήταριν καὶ Καφαρτόβαν, κτείνει μὲν ὑπὲρ μυρίους, αἰχμαλωτίζεται δὲ ὑπὲρ χιλίους [1].

« S'étant rendu maître de deux bourgs, au cœur même de l'Idumée, à savoir Betaris et Caphartoba, il tue au delà de dix mille hommes et en fait prisonniers plus de mille. »

Reland soupçonne, avec quelque raison peut-être, que, au lieu de *Βήταρις*, il faut lire avec Rufin *Βήγαβρις*, et il ajoute que cette *Βήγαβρις* lui paraît être Bethagabra.

Βήταρις in media Idumæa; sed Rufinum credo rectius legisse *Βήγαβρις*: videtur esse Bethagabra [2].

On sait que l'Idumée proprement dite était située à l'est de la grande vallée d'Arabah, dans la péninsule Arabique; mais, à l'époque dont il est question dans Josèphe, par suite des invasions des Iduméens dans le sud de la Palestine, ce même nom s'appliquait aussi à toute la partie méridionale de la tribu de Juda, et notamment à tout le district d'Éleuthéropolis. Hébron même était comptée parmi les villes de l'Idumée [3].

C'est ce qui explique pourquoi cet historien, en parlant de l'expédition de Vespasien dans le sud de la Judée, nous dit que ce général s'avança au milieu de l'Idumée.

Si, au contraire, dans le passage précédent, le mot *Βήταρις* ne doit point être changé en *Βήγαβρις* et est, par conséquent, différent de Beth-Gabra, la plus ancienne mention que nous connaissions

[1] *Guerre des Juifs*, IV, VIII, § 1.

[2] Reland, *Palæstina*, p. 626.

[3] *Antiquités judaïques*, XII, VIII, § 6. — *Guerre des Juifs*, IV, IX, § 7.

de cette localité se trouve dans Ptolémée, au commencement du IIe siècle de notre ère; ce géographe l'appelle Βαιτογαβρά [1]. Elle est également citée plus tard dans la Table de Peutinger sous le nom de *Betogabri*, et marquée comme étant à seize milles d'Ascalon, sur la route de cette ville à Jérusalem, distance qui est trop faible de plusieurs milles.

IDENTITÉ DE BETOGABRA AVEC ÉLEUTHÉROPOLIS.

Que si l'identité du bourg actuel de Beit-Djibrin avec la Betogabra de Ptolémée et la Betogabri de la Table de Peutinger n'est plus contestée par personne, celle de Betogabra ou Betogabri elle-même, par conséquent de Beit-Djibrin, avec Éleuthéropolis n'est pas moins certaine, et les preuves apportées par Robinson à l'appui de cette dernière opinion me semblent également irrécusables. Éleuthéropolis, en effet, est très-souvent mentionnée dans l'*Onomasticon* comme un point central, à partir duquel sont indiquées un assez grand nombre de distances et vers lequel convergent plusieurs routes. Or, comme Robinson l'a très-bien montré, Beit-Djibrin est précisément le point auquel ces distances et ces routes se rapportent le mieux. On est donc pleinement autorisé, après avoir reconnu à Beit-Djibrin l'ancienne Betogabra, à y reconnaître pareillement Éleuthéropolis, dont le nom grec a disparu, comme cela est arrivé à une foule d'autres localités en Palestine, pour être remplacé, lors de l'occupation arabe, par la désignation primitive qu'elle portait, et qui, selon toute probabilité, s'était maintenue constamment parmi le peuple, concurremment avec la dénomination grecque et officielle que la conquête avait imposée.

D'ailleurs, dans deux anciennes listes des siéges épiscopaux de la Palestine, l'une grecque et l'autre latine, qui sont reproduites par Reland, on trouve mentionné, dans la première [2], le siége d'Éleuthéropolis, et, dans la seconde [3], à la place de ce nom, celui

[1] Ptolémée, c. XV : *Tabula quarta Asiæ.*

[2] Reland, *Palæstina*, p. 215.

[3] *Ibid.* p. 227.

de *Beitt-Gerbein*, ce qui prouve que ces deux villes étaient identiques et que, par conséquent, Éleuthéropolis se confondait elle-même avec Betogabra, dont Beitt-Gerbein, notre Beit-Djibrin, a gardé fidèlement le site et le nom.

Un autre document très-concluant, c'est celui qu'a découvert en 1842 le professeur Rödiger de Halle dans les *Acta sanctorum martyrum* publiés par Assemani, en syriaque, en grec et en latin. Dans cet ouvrage il est question du martyr Pierre Abselama comme étant né à Anea, localité qui, d'après le texte syriaque, est située dans « le district de Beth-Gabrin, » tandis que les textes grec et latin portent « dans le district d'Éleuthéropolis. »

A quelle époque le nom de *Betogabra* se changea-t-il en celui d'*Éleuthéropolis?* C'est ce qu'il est difficile de dire. Toujours est-il que, si dans Ptolémée nous lisons Βαιτογαβρά et non Ἐλευθερόπολις, d'où l'on pourrait conclure que, à l'époque où vivait ce géographe, cette localité était encore connue sous son appellation primitive, dès l'année 202 de notre ère, le nom d'*Éleuthéropolis* est empreint sur des médailles frappées en l'honneur de Julia Domna, femme de Septime Sévère, prince qui, lors de son voyage en Palestine, avait conféré des immunités et des priviléges à plusieurs villes de cette contrée. Nous possédons également une autre médaille d'Éleuthéropolis, frappée au nom de Caracalla, successeur de Septime Sévère.

Est-ce aux immunités accordées par Septime Sévère à Betogabra qu'elle dut de porter le nom d'*Éleuthéropolis* (ville libre)? C'est une opinion qui semble assez vraisemblable. Toutefois, saint Jérôme prétend que cette ville était ainsi appelée, parce qu'elle fut, dans le principe, habitée par les Horréens (en hébreu *Horim*), peuple dont le nom signifie « hommes libres. »

Unus ergo atque idem tribus nominibus appellatur Esau, Edom, Seir, posseditque eam regionem quæ nunc Gebalena dicitur, et in finibus est Ἐλευθεροπόλεως, ubi ante habitaverant Horræi, qui interpretantur *liberi*, unde ipsa urbs postea sortita vocabulum est [1].

[1] *Commentaire sur Abdias*, c. 1.

Ce Père de l'Église, comme le pense Reland [1], reproduisait apparemment en cela l'opinion du professeur juif qui lui avait enseigné l'hébreu; car elle est consignée dans d'anciens ouvrages hébraïques, ainsi que le témoigne le passage suivant, tiré du *Bereschith Rabba* [2] et cité par l'auteur du *livre d'Aruch :*

> La ville des Horim, c'est Éleuthéropolis. Mais pourquoi s'appelle-t-elle Éleuthéropolis? C'est que, au moment du partage, les Horim choisirent cette place, et s'y retirèrent pour y vivre en liberté; car, en grec, *ἐλεύθερος* signifie *libre*, et *πόλις*, *ville*.

Cette étymologie paraît peu satisfaisante à Reland, qui croit que l'on doit plutôt chercher la véritable origine de cette dénomination dans l'indépendance accordée à l'ancienne Betogabra par Septime Sévère, d'où serait résulté le nom d'Éleuthéropolis, comme témoignage authentique du don de la liberté.

Le docteur Sepp propose de son côté de voir, dans la dénomination grecque d'*Éleuthéropolis*, une simple traduction de l'hébreu *Beth-Gebara*, « la ville des forts, des puissants, » d'où les Grecs auraient fait « la ville des libres. »

En parlant des Horim dans un précédent chapitre, j'ai déjà dit que, si quelques hébraïsants, à l'exemple de saint Jérôme, dérivaient ce nom du mot hébreu חָרַר, « liber, nobilis fuit, » d'autres le tiraient de חוֹר, « caverna, foramen, » ce peuple, comme nous l'atteste saint Jérôme lui-même, étant troglodyte et habitant dans des excavations souterraines; car, après avoir dit :

> In finibus est Ἐλευθεροπόλεως, ubi ante habitaverant Horræi, qui interpretantur *liberi*...

il ajoute :

> Omnis australis regio Idumæorum, de Eleutheropoli usque ad Petram et Ailam (hæc est possessio Esau), in specubus habitatiunculas habet, et propter nimios calores solis, quia meridiana provincia est, subterraneis tuguriis utitur [3].

Ailleurs, dans son livre *De nominibus hebraicis*, il donne au mot

[1] Reland, *Palæstina*, p. 750. — [2] *Bereschith Rabba*, section XLII. — [3] *Commentaire sur Abdias*, c. 1.

Chorræi ou *Horræi* une étymologie différente de celle qu'il avait lui-même proposée, et identique avec celle que nous venons d'indiquer.

Chorræi de foraminibus, quos vocant *troglodytas.*

Ce serait donc aux Horim (en latin *Chorræi* ou *Horræi*), primitifs habitants du district d'Éleuthéropolis, qu'il faudrait attribuer les magnifiques excavations souterraines que j'ai décrites, et qui abondent, comme on l'a vu, dans cette partie si curieuse de la Palestine.

HISTOIRE D'ÉLEUTHÉROPOLIS.

Les documents relatifs à l'histoire d'Éleuthéropolis se réduisent à fort peu de chose. Eusèbe, il est vrai, dans son *Onomasticon*, fait souvent mention de cette ville; mais il se contente de la citer comme point central ou point de départ auquel il rapporte les distances d'une vingtaine de localités, et qui était elle-même le chef-lieu d'un district qui portait le même nom à cette époque; elle était déjà depuis longtemps le siége d'un évêché.

Si nous devons en croire Dorothée, évêque de Tyr, qui souffrit le martyre sous le règne de l'empereur Licinius, Simon, surnommé Judas, l'un des douze apôtres, aurait le premier prêché l'Évangile à Éleuthéropolis :

Σιμὼν δὲ, ὁ ἐπικληθεὶς Ἰούδας, ἐν Ἐλευθεροπόλει καὶ ἀπὸ Γάζης ἕως Αἰγύπτου κηρύξας τὸν Χριστὸν, θάπτεται ἐν τῇ Ὀστρακίνῃ, πόλει τῆς Αἰγύπτου[1].

« Simon, surnommé Judas, après avoir annoncé le Christ à Éleuthéropolis et depuis Gaza jusqu'en Égypte, fut enseveli à Ostracine, ville d'Égypte. »

Nous lisons également dans le Martyrologe romain, à la date du 25 janvier et à propos d'Ananias, qui baptisa saint Paul :

Hic cum Damasci et Eleutheropoli alibique Evangelium prædicasset ..... Damasci martyrium consummavit.

Le même évêque de Tyr, Dorothée, nous dit que Jésus, sur-

[1] Reland, *Palæstina*, p. 751.

nommé le Juste, l'un des soixante et dix disciples, devint évêque d'Éleuthéropolis.

Ἰησοῦς, ὁ λεγόμενος Ἰοῦστος, οὗ καὶ αὐτοῦ μέμνηται ὁ ἀπόστολος ἐν ταῖς Πράξεσιν τῶν ἀποστόλων, ὃς καὶ ἐπίσκοπος γέγονεν ἐν Ἐλευθεροπόλει.

«Jésus, surnommé le Juste, dont l'apôtre fait mention dans les Actes des apôtres, et qui devint évêque d'Éleuthéropolis.»

Mais Reland, en citant ce passage, fait observer que l'écrit qui nous est parvenu sous le nom de Dorothée n'a qu'une authenticité très-problématique, et que, par conséquent, les renseignements qu'il nous fournit n'ont que fort peu de valeur.

En effet si, dès le premier siècle de l'Église, Éleuthéropolis avait été connue comme ville et avait joui d'une assez grande importance pour posséder un siége épiscopal, il est probable que l'historien Josèphe en aurait parlé quelque part dans l'un de ses ouvrages.

Sans donc pouvoir marquer d'une manière précise l'époque à laquelle Éleuthéropolis commença à posséder un évêché, je vais me borner ici à énumérer les évêques de cette ville dont l'existence est hors de doute[1] :

1° Macrinus, qui assista au premier concile de Nicée, en 325;

2° Aetius, qui souscrivit aux actes du concile de Sardes, en 347;

3° Theophilus;

4° Eutychius, qui prit part, en 359, au concile de Séleucie, et fonda un monastère à Éleuthéropolis;

5° Turbo;

6° Zebennus ou, suivant d'autres, Bezenus, dont le nom est apposé aux actes du concile de Diospolis, tenu en 415; ce fut sous son épiscopat que furent découverts les corps des prophètes Abacuc et Michée, le premier à Ceila, et le second à Berathsatia, que j'ai identifiée plus haut avec Morecheth-Gath; cette découverte précieuse eut lieu, au rapport de Sozomène[2], à la suite d'une vision qu'eut en songe l'évêque que nous venons de nommer;

[1] Le Quien, *Oriens Christianus*, III, 633 et suiv. — [2] *Histoire ecclés.* VII, XXIX.

7° Gregorius, dont le nom se trouve dans une lettre synodale envoyée en 518 par Jean, patriarche de Jérusalem, à Jean, patriarche de Constantinople, relativement à l'hérétique Severus;

8° Anastasius, qui assista en 536 au concile tenu à Jérusalem, sous le patriarche Pierre, contre Anthimus et d'autres hérétiques.

Un passage d'Ammien Marcellin a fait croire à quelques critiques qu'Éleuthéropolis avait été seulement fondée dans le courant du IIIe siècle. Voici le passage de cet écrivain, qui vivait lui-même vers la fin du IVe siècle :

> Cæsaream . . . Eleutheropolim et Neapolim, itidemque Ascalonem, Gazam, ævo superiore exstructas [1].

Il ne faut pas prendre, évidemment, à la lettre ces trois derniers mots. Ces villes, ainsi que le montre très-bien Robinson [2], ont pu être reconstruites, mais non bâties pour la première fois dans le siècle qui a précédé celui où vivait Ammien Marcellin. En effet, qui ne sait que Césarée, Néapolis et surtout Ascalon et Gaza avaient été fondées à une époque bien antérieure au IIIe siècle de notre ère? Par conséquent, comme l'auteur a employé pour ces villes la même expression que pour Éleuthéropolis, il ne faut pas lui appliquer un sens trop rigoureux par rapport à celle-ci, puisqu'il est impossible de l'interpréter dans un pareil sens en ce qui concerne celles-là.

Déjà, en parlant d'une tradition relative à la fontaine miraculeuse de Samson, j'ai cité une phrase d'Antonin le Martyr, qui, vers la fin du VIe siècle ou vers le commencement du VIIe, visita cette ville, qu'il appelle par erreur *Eliotropolis;* d'autres éditions portent *Heliopolis.* Mais il faut évidemment corriger ces deux mots par celui d'*Eleutheropolis*, ainsi que cela résulte du reste de la phrase.

Un fait qui est raconté dans le grammairien Suidas [3] nous fournit quelques détails sur un certain Thrace, nommé Eutocius, qui, bien que simple soldat et après s'être enfui en Palestine avec une

[1] Ammien Marcellin, XIV, VIII, § 2. — [2] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 61. — [3] Au mot Εὐτόκιος.

somme d'argent considérable, qu'il avait dérobée à sa cohorte, voulut, à force de largesses, devenir citoyen et ensuite sénateur de la ville d'Éleuthéropolis; mais les habitants de cette ville ne l'ayant pas reçu, il se retira à Ascalon, où il obtint le droit de cité.

Le même Suidas[1] rapporte ailleurs que Marianus, poëte romain de la décadence, ayant émigré avec son père à Éleuthéropolis pour y habiter, devint patricien de cette ville sous le règne de l'empereur Anastase.

L'an 636 de notre ère, Éleuthéropolis tomba avec toute la Palestine au pouvoir des musulmans.

En 796 ou 797, elle fut ravagée cruellement, ainsi que Gaza, Ascalon et Sariphæa, par les Sarrasins, qui la transformèrent en un désert[2].

A partir de l'invasion musulmane, le nom grec *Eleutheropolis* dut disparaître pour faire place au nom indigène *Betogabra* (Beth-Gabra), que les Arabes changèrent en *Beit-Djibrin* ou *Beit-Djibril*, par suite d'une légère modification dans la terminaison du mot; et comme l'archange Gabriel joue un grand rôle dans le Koran, ils furent naturellement portés à voir dans le mot *Gabra* une allusion à cet archange plutôt qu'un souvenir, qui pour eux n'existait pas, des *forts* ou des *géants* qui avaient jadis habité en cet endroit.

Quand les croisés s'emparèrent de la Palestine, ils trouvèrent cette ville abandonnée et attestant seulement par ses ruines son ancienne importance. Comme elle était située à la limite orientale de la plaine et au pied du massif montagneux de Juda, ils s'imaginèrent à tort que c'était l'ancienne Bersabée. « Les indigènes l'appelaient *Bethgebrim*, dit Guillaume de Tyr[3], c'est-à-dire Maison de Gabriel. »

Sous le roi Foulques d'Anjou, en 1134, une citadelle y fut construite sur d'anciennes fondations, avec un mur très-fort, flanqué de tours et entouré de fossés profonds. La défense en fut confiée aux Hospitaliers de Saint-Jean. Elle avait été élevée pour servir de bar-

[1] Au mot Μαριανός. — [2] *Acta sanctorum martyrum*, t. III, p. 167. — [3] XIV, XXII.

rière, de ce côté, aux incursions des Ascalonites, dont la ville n'était, selon Guillaume de Tyr, éloignée de Bethgebrim que d'un intervalle de douze milles: distance beaucoup trop faible, s'il faut donner à ces milles la même longueur seulement qu'aux milles romains; car la distance de seize milles marquée dans la Table de Peutinger entre ces deux points est déjà inférieure de plusieurs milles à la véritable.

Les croisés corrompirent le nom arabe, dont ils firent *Gibelin*. Benjamin de Tudèle, qui visita la Palestine pendant l'occupation latine, et qui mentionne avec soin toutes les communautés juives qu'il y a rencontrées, ne trouva que trois juifs à Beth-Gebarin, qu'il identifie à tort avec l'antique Marésa, située vingt minutes plus au sud [1].

Le nom de *Beth-Gebarin*, en chaldéen בית־גברים, en hébreu בֵּית־גְּבָרִים (la ville des Forts), pourrait être considéré comme le nom primitif, dont la forme Βαιτογάβρα de Ptolémée et la forme *Betogabri* de la Table de Peutinger ne seraient que la reproduction sans la désinence véritable.

En 1187, la bataille de Hattin ayant livré à Saladin la plus grande partie de la Palestine, la forteresse de *Gibelin* (Beit-Djibrin) tomba entre ses mains.

Réoccupée ensuite par les Latins, elle fut de nouveau prise par Bibars en 1244.

Sous la domination turque, elle subit une réparation, comme le prouve l'inscription gravée sur la porte, et qui date de 1551. Actuellement, comme je l'ai dit, elle est en ruine et l'on y pénètre par de nombreuses brèches.

Quant au village ou bourg attenant, il compte neuf cents habitants et est administré par un cheikh, qui appartient à une très-ancienne famille, dont l'autorité s'étend de père en fils sur tout le district dont Beit-Djibrin est comme le chef-lieu.

[1] Benjamini Tudelensis *Itinerarium*, p. 46.

CHAPITRE CINQUANTIÈME.

DÉPART DE BEIT-DJIBRIN. — DOUAÏMEH. — KHIRBET BEIT-BAHER. — KHIRBET EL-KOUM. — KHIRBET SIMIA. — KHIRBET EL-MERAK. — KHIRBET DEIR SAMIT. — KHIRBET TOUACH. — KHIRBET MEDJED. — KHIRBET HAMRA. — KHIRBET DEIR EL-A'SAL. — KHIRBET BEIT-RHOUCH. — KHIRBET EN-NASSRANY. — KHIRBET BEIT-MIRSIM. — KHIRBET BOUDRHOUCH. — KHIRBET MOURRAN.

DÉPART DE BEIT-DJIBRIN.

Le même jour, à deux heures et demie de l'après-midi, nous quittons Beit-Djibrin, dont j'avais achevé l'étude, pour nous rendre à Douaïmeh.

Nous suivons d'abord, vers le sud-sud-est, une vallée plantée d'oliviers.

A deux heures quarante-sept minutes, je salue pour la dernière fois les belles ruines de l'église Sainte-Anne, que nous laissons à notre gauche.

A notre droite s'élève le Tell Mâr Hanna.

Les oliviers cessent bientôt de se montrer, et la vallée dans laquelle nous continuons à cheminer est couverte de moissons de blé, que l'on est en train de couper. Elle est bordée de hautes collines hérissées de broussailles, telles que lentisques, houx et caroubiers nains, au-dessous desquels croissent d'énormes touffes de thym odorant.

La plupart de ces collines étaient autrefois cultivées jusqu'à leur sommet, comme le prouvent les restes de nombreux petits murs de soutenement, qui maintenaient les terres sur les pentes.

DOUAÏMEH.

A trois heures quinze minutes, notre direction devient celle du sud-est, puis de nouveau celle du sud-sud-est.

Quatre grandes pierres rondes, assez larges à leur base et placées les unes à côté des autres sur le bord de la route, attirent mon attention. Elles me paraissent d'anciennes bornes milliaires. Comme elles sont très-rongées par le temps, si elles portaient jadis quelque inscription, aucun caractère n'est plus visible maintenant.

A trois heures quarante-cinq minutes, je rencontre, chemin faisant, d'autres bornes semblables.

A quatre heures dix minutes, nous franchissons l'*Oued Douaïmeh*, واد دوايمة; puis nous escaladons, vers l'est, les pentes escarpées et rocheuses de la montagne dont le village de Douaïmeh occupe le plateau et les pentes supérieures.

Ce village renferme neuf cents âmes. Les maisons en sont très-grossièrement construites. Dans quelques-unes d'entre elles, des pierres de taille encastrées au milieu de menus matériaux proviennent certainement de l'antiquité. Ce qui prouve également que cette montagne était jadis habitée, c'est un grand nombre de citernes et de silos creusés dans le roc, et dont plusieurs servent encore aujourd'hui aux besoins des habitants; ce sont aussi quelques grandes excavations affectant la forme d'entonnoirs renversés, et dont les parois intérieures sont percées d'une foule de petites niches, soit carrées, soit triangulaires, régulièrement espacées et disposées sur différentes lignes parallèles, comme des trous de pigeonniers.

Nous dressons nos tentes pour la nuit dans une plantation d'oliviers. Quand les ténèbres sont le plus épaisses, un voleur essaye de couper la corde qui retient l'un de nos chevaux et d'enlever la cantine de mon drogman. Heureusement, l'un de mes bachibouzouks, qui n'était qu'à moitié endormi, ayant entendu un léger bruit, donne aussitôt l'alarme. En un instant nous sommes tous sur pied:

mais le voleur était déjà loin, après avoir renoncé à son butin, pour fuir plus vite, et, grâce à l'obscurité de la nuit ainsi qu'aux nombreux accidents de terrain du lieu où nous étions campés, il échappa à notre poursuite.

KHIRBET BEIT-BAHER.

Le 16 juin, à sept heures du matin, nous descendons des hauteurs de Douaïmeh dans la direction du sud-sud-est.

Les pentes de la montagne sont, de ce côté, parsemées de figuiers et d'oliviers.

A sept heures dix minutes, nous parvenons à une vallée, que nous suivons vers l'est. Elle est couverte de beaux blés, au milieu desquels une grande partie de la population de Douaïmeh est dispersée. Hommes, femmes et enfants moissonnent en chantant et répètent incessamment le même refrain.

A sept heures quinze minutes, nous arrivons au *Khirbet Beit-Baher*, خربة بيت باهر ; ce sont les ruines d'un village sur les pentes d'une colline, aujourd'hui hérissée de broussailles, de ronces et de hautes herbes. J'y observe une trentaine de petites enceintes en grosses pierres, la plupart non équarries, qui sont les restes d'autant de maisons renversées, des citernes et des silos pratiqués dans le roc, et une dizaine de cavernes artificielles. L'entrée de quelques-unes paraît avoir été jadis fermée par une porte; d'autres, sans être fermées, étaient comprises comme étage inférieur dans des habitations élevées au-dessus et construites en pierre, et servaient soit de celliers, soit de magasins, soit même de demeures souterraines.

KHIRBET EL-KOUM.

A sept heures cinquante-cinq minutes, nous nous remettons en marche dans la direction de l'est-sud-est, puis, bientôt, de l'est.

A huit heures quinze minutes, d'autres ruines me sont signalées sous le nom de *Khirbet el-Koum*, خربة الكوم. Elles occupent le sommet d'une colline, haute d'environ cent cinquante mètres, dont

les flancs sont en partie cultivés et en partie embarrassés de gros quartiers de roche, au milieu desquels croissent diverses plantes épineuses. On y remarque aussi, de même que sur le plateau supérieur, des cavernes, des citernes et des silos pratiqués dans le roc. Le point culminant de la colline est couronné par une assez grande enceinte rectangulaire en blocs non équarris, qui semble avoir eu une destination militaire. Parmi les cavernes que j'y ai visitées, il en est plusieurs qui offrent l'apparence de boursouflures naturelles dans l'intérieur du sol calcaire et crayeux qui compose le massif principal de cette hauteur, boursouflures que l'homme n'a eu qu'à agrandir et à régulariser, pour leur donner la forme de coupoles et d'entonnoirs renversés.

KHIRBET SIMIA.

A neuf heures, nous poursuivons notre route vers l'est.

A notre gauche serpente un *oued* peu large et peu profond, qui, en quelques endroits, paraît avoir été canalisé. On l'appelle *Oued Simia*, واد سيميا.

A neuf heures dix minutes, nous atteignons le *Khirbet Simia*, خربة سيميا. Il consiste en un grand nombre de petites enceintes, vestiges d'anciennes habitations, qui avaient été construites généralement avec de grosses pierres, les unes bien équarries, les autres presque brutes.

KHIRBET EL-MERAK.

Du haut de la colline que recouvrent ces ruines, on me montre, dans la direction du nord-est, sur une montagne éloignée de trois kilomètres environ, l'emplacement d'une autre localité antique, appelé *Khirbet el-Merak*, خربة المرق.

KHIRBET DEIR SAMIT.

A neuf heures trente minutes, nous abandonnons le Khirbet

Simia, et, marchant vers le sud-est, nous faisons halte un instant, à neuf heures trente-huit minutes, au milieu des débris d'une petite ville détruite, qui me sont indiqués sous le nom de *Khirbet Deir Samit*, خربة دير سميت, ou peut-être *Samith*, سميط.

La place que cette ville occupait sur les pentes et sur le sommet d'une colline est maintenant couverte de nombreux amas de grosses pierres, soit taillées avec soin, soit presque brutes. Les citernes et les silos y abondent. Plusieurs excavations, qui paraissent être d'anciennes carrières, servent aujourd'hui de refuge aux bergers et à leurs troupeaux, pendant la mauvaise saison.

KHIRBET TOUACH.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous continuons notre itinéraire vers le sud-est, puis vers le sud. Le chemin devient de plus en plus accidenté.

A dix heures trente-cinq minutes, nous prenons la direction de l'est.

A dix heures cinquante-cinq minutes, j'aperçois, dans une belle vallée et sur les pentes d'un monticule, les assises inférieures de beaucoup de petites enceintes en pierres assez régulièrement taillées, et qui déterminent le périmètre d'autant de maisons démolies. Une de ces enceintes, plus considérable que les précédentes, mais rasée presque jusqu'au sol, renferme intérieurement cinq colonnes de pierre, dont trois renversées et deux encore debout. Les chapiteaux sont à peine ébauchés. Cet édifice a conservé, parmi les Arabes, le nom d'*El-Kniseh* (l'Église). A l'époque chrétienne, en effet, il a pu, avant l'arrivée des musulmans, avoir cette destination. Quant à l'ensemble de ces ruines, on l'appelle *Khirbet Touach*, خربة تواش.

KHIRBET MEDJED.

A onze heures quinze minutes, nous repartons dans la même direction.

A onze heures vingt-cinq minutes, d'autres ruines, très-étendues, sur les pentes et sur le sommet d'une haute colline, sollicitent mon examen : elles se nomment *Khirbet Medjed*, خربة مجد, mot qui est à la fois arabe et hébreu, et qui signifie «gloire, honneur, excellence.» Cette localité porte donc probablement encore aujourd'hui la dénomination qu'elle avait autrefois, bien que ni la Bible, ni l'historien Josèphe, ne fassent mention d'une ville ainsi appelée dans la tribu de Juda. Quoi qu'il en soit, on observe en cet endroit des vestiges considérables de nombreuses constructions en pierres bien équarries, les unes d'un grand appareil, les autres de dimension moyenne. Des silos, des citernes, des souterrains, qui ne sont plus connus maintenant que des bergers, auxquels ils offrent un asile, ont été pratiqués sur beaucoup de points.

KHIRBET HAMRA.

A midi deux minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud.

A midi cinq minutes, je remarque, à droite et à gauche de la route, des ruines éparses sur un plateau et nommées *Khirbet Hamra*, خربة حمرا. On y distingue surtout les restes d'un ancien *bordj*, bâti avec de puissantes pierres de taille; alentour étaient groupées des habitations particulières, actuellement renversées.

KHIRBET DEIR EL-A'SAL.

A midi vingt-cinq minutes, notre direction est celle du sud-sud-est, et nous franchissons, bientôt après, un *oued* peu large et peu profond, appelé *Oued el-Kis*, واد الكيس.

A midi trente-cinq minutes, nous avons à notre droite des ruines considérables, dont le nom est *Khirbet Deir el-A'sal*, خربة دير العسل. Elles sont disséminées sur les flancs et sur le plateau d'une petite montagne rocheuse. En les explorant, je heurte à chaque pas, au milieu de broussailles plus ou moins épaisses, des vestiges d'habita-

tions détruites. Des citernes, des silos et des magasins souterrains, creusés dans le roc, remontent vraisemblablement à une haute antiquité.

KHIRBET BEIT-RHOUCH.

A une heure, nous repartons vers le sud.

A une heure vingt minutes, je jette un coup d'œil, à gauche de la route, sur d'autres ruines, appelées *Khirbet Beit-Rhouch*, خربة بيت غوش. Elles consistent en une foule d'amas distincts de matériaux irréguliers; chacun de ces tas entoure une sorte de cave creusée dans le roc, où l'on descend soit par des degrés, soit par une petite rampe inclinée. Ces demeures souterraines formaient ainsi le sous-sol des maisons à un seul étage qui les recouvraient, et qui ont pu être plusieurs fois relevées et démolies, tandis que les caveaux dont je parle sont tels, selon toute apparence, qu'ils ont été taillés par les habitants primitifs du pays, étant de leur nature beaucoup plus indestructibles. Quelques-uns servent aujourd'hui de refuge aux bergers et à leurs troupeaux, comme l'atteste la quantité énorme d'engrais qui s'y trouve accumulée; d'autres sont habités temporairement, à l'époque de la moisson, par des laboureurs des environs. J'ai trouvé une cinquantaine de ces fellahs occupés en cet endroit à faire tourner sur plusieurs aires antiques trois ou quatre bœufs attelés ensemble de front, et qui foulaient sous leurs pieds, dans ces évolutions circulaires, des gerbes de blé amoncelées.

Nous savons par la Bible que les aires, en Palestine, étaient une place ronde et aplanie, non couverte, située soit au milieu des champs, soit près des villes et des villages. Quant au battage du blé, il se pratiquait de trois manières différentes :

1° On employait le bâton ou le fléau, surtout pour les petites quantités de blé ou d'orge. Ainsi, nous lisons dans le livre de Ruth :

Collegit ergo in agro usque ad vesperam : at quæ collegerat virga cædens et excutiens, invenit hordei quasi ephi mensuram, id est tres modios[1].

[1] *Ruth*, c. II, v. 17.

«Ruth glana donc dans le champ jusqu'au soir, et elle frappa et battit avec un bâton ce qu'elle avait recueilli, et elle trouva environ un épha d'orge, c'est-à-dire trois mesures.»

2° On faisait passer sur les gerbes, disposées en cercle, des bœufs ou des chevaux, qui foulaient les épis avec les pieds.

C'est ce que prouve un précepte du Deutéronome :

Non ligabis os bovis terentis in area fruges tuas[1].

«Tu ne lieras pas la bouche de ton bœuf lorsqu'il foulera tes moissons sur l'aire.»

Cette seconde méthode est la plus généralement pratiquée encore aujourd'hui en Palestine et dans la plus grande partie de l'Orient et de l'Afrique. Néanmoins, j'y ai vu également employer un troisième système, consistant à se servir d'une machine de bois chargée de pierres et dont le dessous est armé de caillous aigus ou de pointes de fer. Cette machine est mue circulairement par des bœufs, des chevaux, des chameaux ou des mulets. Des chariots analogues sont mentionnés dans la Bible :

Ego posui te quasi plaustrum triturans novum, habens rostra serrantia : triturabis montes et comminues, et colles quasi pulverem pones[2].

«Je vous rendrai comme un de ces chariots tout neufs qui foulent les blés, qui ont des pointes et des dents de fer : vous foulerez et vous briserez les montagnes, et vous réduirez en poudre les collines.»

KHIRBET EN-NASSRANY.

A une heure trente minutes, nous recommençons à marcher vers le sud.

A une heure quarante-cinq minutes, nous franchissons de nouveau l'Oued el-Kis.

A une heure cinquante-cinq minutes, nous laissons sur notre gauche un monticule couvert de ruines semblables à celles de

[1] *Deutéronome*, c. XXV, v. 4. — [2] *Isaïe*, c. XLI, v. 15.

Beit-Rhouch, et qui s'appellent *Khirbet en-Nassrany*, خربة النصرانى. Ces ruines appartiennent pareillement à un ancien village, dont l'emplacement est de même parsemé de silos, de citernes et de caveaux souterrains, pratiqués dans le roc.

KHIRBET BEIT-MIRSIM.

Nous inclinons alors vers le sud-sud-ouest, et, à deux heures dix minutes, nous arrivons au *Khirbet Beit-Mirsim*, خربة بيت مرسم. Il m'offre les débris, non plus d'un simple village, mais d'une petite ville, qui couronnait le plateau d'une haute colline rocheuse. Des centaines de tas circulaires de pierres, soit taillées, soit à peine équarries, qui sont les restes d'autant d'habitations démolies, renferment presque tous intérieurement un caveau creusé dans le roc. Quelques-uns de ces magasins ou réduits souterrains sont peut-être des grottes naturelles; mais la plupart sont dus à la main de l'homme. Plusieurs servent encore aujourd'hui de refuge, pendant la nuit, aux fellahs qui, à l'époque de la moisson, viennent battre le blé sur les aires de Mirsim. Un certain nombre d'entre eux, au moment où je parcours ces ruines, sont occupés à ce travail. Ils mettent en réserve leur récolte dans des silos antiques. Des tombeaux pratiqués dans le roc sont épars sur les flancs de la colline.

En face, à l'ouest, s'élève un *tell*, appelé *Tell Mirsim*, تل مرسم. De forme très-régulière, il présente à sa partie supérieure une circonférence dont le pourtour peut être évalué à six cents pas. Actuellement livré à la culture, son plateau paraît avoir été environné autrefois d'un mur d'enceinte grossièrement construit. Des matériaux provenant de ce mur ou d'autres bâtisses renversées y sont çà et là ramassés en tas.

KHIRBET BOUDRHOUCH.

A deux heures cinquante minutes, nous nous remettons en marche vers le sud, en suivant une vallée semée de dourah.

A trois heures quinze minutes, nous commençons à gravir, vers l'ouest, les pentes d'une montagne, à travers des ruines assez considérables, qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Boudrhouch*, خربة بودغوش.

KHIRBET MOURRAN.

A quatre heures, nous dressons nos tentes pour la nuit dans un vallon, près d'un puits antique, bâti en belles pierres de taille et appelé *Bir Mourran*, بير موّران.

Des ruines très-étendues, sous la dénomination de *Khirbet Mourran*, خربة موّران, ou de *Khirbet Beit-Mourran*, خربة بيت موّران, couvrent le sommet accidenté de la montagne au bas de laquelle nous sommes campés. Là s'élevait jadis une petite ville, dont il ne subsiste plus que de nombreuses cavernes artificielles, creusées dans le roc, au-dessus desquelles avaient été construites des habitations, depuis longtemps sans doute démolies. Celles-ci, comme l'attestent les débris qui jonchent partout le sol, disposés par tas circulaires, avaient été bâties, les unes en pierres de taille, les autres avec des moellons irréguliers et d'un moindre appareil.

CHAPITRE CINQUANTE ET UNIÈME.

KHIRBET EZ-ZA'AK. — KHIRBET BREIDEH. — KHIRBET KHOUÏELFEH. — KHIRBET OUMM ER-ROUMMAMIN, JADIS RIMMON. — TRIBU DES DOULAM. — TELL LEKÎEH. — TELL HÔRA. — KHIRBET OUMM EL-BOTHEÏN. — BIR EL-KHOUÏELFEH. — KHIRBET MTAA' KHOUÏELFEH. — RETOUR AU BIR MOURRAN.

KHIRBET EZ-ZA'AK.

Le 17 juin, à cinq heures du matin, laissant mon bagage près du Bir Mourran, sous la garde de l'un de mes bachibouzouks, je pars avec l'autre, mon drogman, et un fellah pour guide, pour aller examiner, vers le sud, plusieurs ruines qui m'avaient été signalées.

A cinq heures quinze minutes, nous franchissons un ruisseau appelé *Oued Abou-Khleif*, واد ابو خليف.

A cinq heures trente minutes, nous rencontrons un puits, probablement antique, auquel l'amertume de son eau a fait donner le nom de *Bir ez-Za'ak*, بير الزعاق (le puits de l'Eau saumâtre).

Près de là, sur une colline, s'étendent les ruines d'une localité antique, sous la désignation de *Khirbet ez-Za'ak*, خربة الزعاق. Des citernes, des silos, des caveaux creusés dans le roc, qu'environnent de petits enclos en pierres sèches, provenant d'habitations renversées, qui les surmontaient jadis, d'autres matériaux jonchant çà et là le sol, tout atteste qu'un village de quelque importance a existé en cet endroit.

KHIRBET BREIDEH.

Descendus de la colline de Za'ak, nous poursuivons notre che-

min vers le sud, en traversant une vallée dont une partie est semée de dourah et le reste est inculte.

A six heures, nous laissons à notre droite, sur un monticule, le *Khirbet Breideh*, خربة بريدة, simple hameau entièrement détruit, à l'exception de quelques silos pratiqués dans le roc.

KHIRBET KHOUÏELFEH.

A six heures trente minutes, d'autres ruines beaucoup plus considérables me sont indiquées sous le nom de *Khirbet Khouïelfeh*, خربة خويلفة. Elles recouvrent les pentes et le sommet d'une colline. Ce sont celles d'une petite ville, dont il ne reste plus que des citernes, des silos, les vestiges de nombreuses habitations et ceux d'un édifice qui, à l'époque chrétienne, avant l'invasion de l'islamisme, était probablement une église. Ce monument, qui est presque entièrement rasé, était orné intérieurement de colonnes monolithes, dont quelques-unes sont gisantes à terre en cet endroit. Plus loin, cinq ou six autres colonnes analogues sont renversées également sur le sol.

A l'ouest de ces ruines, s'élève le *Tell Khouïelfeh*, تل خويلفة, colline longue de cinq cents pas et sur le sommet de laquelle j'observe quelques débris de constructions antiques, mais peu importants, plusieurs silos creusés dans le roc et un cimetière musulman, où les douars des tribus voisines enterrent leurs morts.

KHIRBET OUMM ER-ROUMMAMIN.

A six heures cinquante-deux minutes, nous continuons à marcher vers le sud.

A sept heures huit minutes, nous atteignons les ruines d'une autre petite ville, qui portent le nom de *Khirbet Oumm er-Roummamin*, خربة امّ الرمّامين. Elles sont éparses sur une colline peu élevée, sur le point culminant de laquelle on remarque les débris d'un édifice divisé en plusieurs compartiments et dont les assises infé-

rieures sont encore en place. Il avait été bâti avec des pierres de taille d'un appareil très-régulier, et les murs extérieurs étaient très-épais. La plupart des maisons, à en juger par les matériaux qui jonchent partout le sol, avaient été de même construites avec des pierres généralement bien équarries et de dimensions assez considérables. Des citernes, des silos et des magasins souterrains abondent au milieu des ruines.

Cette ville, comme l'indiquent son nom et la position qu'elle occupe, paraît être l'ancienne *Rimmon*, en hébreu רִמּוֹן, en grec Ῥεμμών, en latin *Remmon* et *Remon*, qui appartenait au district méridional de la Judée et qui fut adjugée à la tribu de Siméon.

21. Erantque civitates ab extremis partibus filiorum Juda juxta terminos Edom a meridie . . .

32. Et Lebaoth, et Selim, et Aen, et Remon[1]. . .

Plus loin, dans un autre chapitre du livre de Josué, nous lisons :

1. Et egressa est sors secunda filiorum Simeon per cognationes suas; fuitque hæreditas

2. Eorum in medio possessionis filiorum Juda. . .

7. Ain, et Remmon, et Athar, et Asan, civitates quatuor, et villæ earum[2].

Le livre I des Paralipomènes nous apprend également que Rimmon ou Remmon était la possession des fils de Siméon.

24. Filii Simeon : Namuel et Jamin, Jarib, Zara, Saul.

32. Villæ quoque eorum : Etam, et Aen, Remmon, et Thochen, et Asan, civitates quinque[3].

La dénomination qu'elle portait dérivait peut-être des grenadiers qui croissaient dans ses jardins. En hébreu, effectivement, le mot רִמּוֹן, *rimmon*, signifie « grenade » ou « grenadier; » en arabe le même mot, avec une terminaison différente, رُمَّان, *rouṃman*, a une signification identique. Peut-être aussi ce nom avait-il pour origine le culte rendu dans cette ville à la divinité ainsi appelée, qu'on adorait à Damas dans un temple particulier, comme cela résulte d'un

[1] *Josué*, c. XV, v. 21, 32.

[2] *Ibid.* c. XIX, v. 1, 2, 7.

[3] *Paralipomènes*, l. I, c. IV, v. 24 et 32.

passage du livre IV des Rois, et qui pouvait également avoir un sanctuaire à Rimmon, bien que la Bible n'en parle pas.

Hoc autem solum est, de quo depreceris Dominum pro servo tuo, quando ingredietur dominus meus templum Remmon, ut adoret; et illo innitente super manum meam, si adoravero in templo Remmon, adorante eo in eodem loco, ut ignoscat mihi Dominus servo tuo pro hac re [1].

Au retour de la captivité, Rimmon vit revenir dans son enceinte, pour l'habiter, des enfants de Juda :

25. ... De filiis Juda habitaverunt in Cariatharbe ...
29. Et in Remmon, et in Saraa, et in Jerimuth [2].

D'ailleurs, aucune autre mention n'est faite de cette localité dans les Livres saints.

TRIBU DES DOULAM.

A huit heures, nous continuons à nous avancer vers le sud-sud-ouest. Devant nous se déroule une vaste plaine accidentée, parcourue par la tribu des *Doulam*, دولام, dont le nom rappelle celui de la ville d'*A'doullam*, en hébreu עֲדֻלָּם, en latin *Adullam*, en grec Ὀδολλάμ, l'une des cités appartenant à la tribu de Juda dans la Chéphélah [3]. Faut-il voir un rapport fortuit entre ces deux dénominations, ou, au contraire, peut-on admettre que cette tribu a emprunté la sienne à cette antique cité, dont l'emplacement jusqu'ici n'a encore été retrouvé nulle part d'une manière certaine? C'est un point sur lequel, faute de documents, je ne saurais me prononcer. Quoi qu'il en soit, nous rencontrons, chemin faisant, un cheikh de cette tribu, qu'accompagnent deux autres cavaliers. S'approchant aussitôt de moi, il me demande de quel droit j'ose fouler sans sa permission le territoire de sa tribu. Je lui réponds que j'y suis autorisé par le pacha de Jérusalem, et que d'ailleurs je n'ai aucune intention hostile. — « Que m'importe, dit-il, l'autori-

[1] *Rois*, l. IV, c. v, v. 18. — [2] *Esdras*, l. II, c. xi, v. 25, 29. — [3] *Josué*, c. xv, v. 35.

sation du pacha de Jérusalem? Tu n'iras pas plus loin sans la mienne, et celle-là tu ne l'auras que moyennant une somme d'argent.»

Pour faire taire ces menaces et ces injonctions, j'arme aussitôt mon revolver, en le dirigeant vers sa poitrine; j'ordonne en même temps à mon drogman et à mon bachibouzouk de coucher en joue chacun un des deux autres cavaliers. A cette vue, ils s'éloignent tous les trois au galop de leurs chevaux, et nous poursuivons notre marche, l'œil attentif à toutes les évolutions de nos Bédouins, et prêts à faire feu sur eux, s'ils se disposaient eux-mêmes à tirer sur nous.

TELL LEKÎEH.

Nous arrivons ainsi, à neuf heures vingt minutes, au *Tell Lekîeh*, تل لقية. Le sommet de cette colline rocheuse est couronné de débris d'anciennes constructions, et dans ses flancs ont été creusés des silos et plusieurs caveaux, qui ont pu servir soit de magasins, soit de demeures souterraines.

M. Van de Velde[1] voit dans le *Tell Lekîeh* le *Ramath Lehi* de l'Écriture sainte, si célèbre comme ayant été le théâtre de l'un des exploits de Samson[2]; mais cette position est beaucoup trop éloignée du rocher d'Étam pour justifier cette identification, qu'une certaine ressemblance accidentelle de noms a seule pu suggérer. D'ailleurs, il n'y a, sur les flancs de ce *tell* ou dans le voisinage, aucune source qui puisse être considérée comme l'*E'n hak-Kore Ramath Lehi* dont il est question dans le livre des Juges. Ensuite la ressemblance alléguée des noms n'est qu'apparente. *Tell Lekîeh*, en arabe تل لقية, signifie «la colline de la Rencontre, de la Trouvaille;» en hébreu, les mots *Ramath Lehi*, רָמַת־לְחִי, ont pour sens «la colline de la Mâchoire,» et le terme correspondant à celui de לְחִי est, en arabe, لحى, qui a la même signification et offre précisément les mêmes lettres formatives.

En parlant de la colline connue, près de Beit-Djibrin, sous le nom d'*A'ïn Lehi es-Safer*, j'ai montré que, par sa position et la dénomi-

[1] *Memoir to accompany the map of the Holy Land*, p. 343. — [2] *Juges*, c. xv, v. 9, 14, 19.

nation qu'elle porte, elle semblait répondre à la fontaine de Samson, qu'une tradition assez ancienne place en cet endroit. Mais, d'un autre côté, j'ai contesté l'authenticité de cette tradition, en ajoutant que j'avais découvert, dans une localité beaucoup moins distante de la roche Étam que ne l'est Beit-Djibrin, les ruines d'un village antique où coule, sur les pentes d'une hauteur, une source très-abondante, appelée encore aujourd'hui *A'în Khirbet Lehi*, عين خربة لحى.

TELL HÔRA.

Du sommet de la colline de Lekîeh, le fellah qui me sert de guide me montre dans le lointain, à la distance de huit kilomètres environ, vers l'est-sud-est, un autre *tell*, appelé *Tell Hôra*, تلّ حورا, et que couronnent, dit-il, quelques ruines.

KHIRBET OUMM EL-BOTHEÏN.

Il me signale également, à une distance analogue vers le sud-est, non loin des bords de l'*Oued el-Khalil*, واد الخليل, les restes d'un village antique, sous le nom de *Khirbet Oumm el-Botheïn*, خربة أمّ البطين. Ces ruines, d'après les renseignements qu'il me donne, se bornant comme les précédentes à quelques amas confus de matériaux épars sur le sol, je me dispense d'aller les visiter.

BIR EL-KHOUÏELFEH.

Au moment où nous descendons du Tell Lekîeh, but extrême de mon excursion pour ce jour-là, le cheikh des Doulam, qui, avec ses deux cavaliers, ne me perdait pas de vue, se rapproche de moi et, mettant humblement pied à terre : «Je veux, dit-il, faire la paix avec toi; viens dans mon douar, tu te reposeras sous ma tente, et je tuerai un mouton en ton honneur.» En entendant cette proposition, le fellah que j'avais pris pour guide me murmure à l'oreille : «Garde-toi de te rendre à son invitation, car il est connu comme

voleur de grand chemin, et il te tend là un guet-apens. Nous sommes tous perdus si nous le suivons dans son douar. » Je n'avais pas, du reste, l'intention d'accepter, la mine fausse et hypocrite du cheikh m'inspirant peu de confiance, et, malgré ses belles protestations d'amitié et ses instances réitérées, nous reprenons, à son grand désappointement, la route du Khirbet Mourran. Pour lui, avec ses deux acolytes, il s'enfonce vers le sud, du côté de son douar, dont nous apercevons à l'horizon les tentes, comme autant de petites taches noires, dans un coin de la plaine.

A onze heures, nous sommes de retour au Khirbet el-Khouïelfeh. A une faible distance, vers l'ouest, des ruines de cette petite ville, est situé dans une vallée un puits antique, dont l'eau est très-abondante; il est appelé *Bir el-Khouïelfeh*, بير الخويلفة. Nous trouvons rassemblés autour de ce puits environ deux cents Bédouins, appartenant pour la plupart à la tribu des Doulam. Beaucoup d'entre eux sont à moitié nus et d'un aspect sauvage et menaçant. Après avoir bataillé longtemps pour obtenir le droit d'abreuver nos chevaux, qui mouraient de soif, nous finissons par nous frayer un passage à travers la foule tumultueuse qui assiégeait les abords du puits avec de nombreux chameaux.

KHIRBET MTAA' KHOUÏELFEH.

Un peu au nord de ce puits, j'examine les restes d'un village antique, appelés *Khirbet Mtaa' Khouïelfeh*, خربة متاع خويلفة. Ce groupe d'habitations dépendait probablement, comme son nom actuel l'indique encore, de la ville voisine dont le Khirbet el-Khouïelfeh nous offre les débris.

RETOUR AU BIR MOURRAN.

A midi quinze minutes, nous faisons enfin halte au *Bir Mourran*, بير مورّان. A quatre heures du soir, je jette un nouveau et dernier coup d'œil sur les ruines qui couronnent le Djebel Mourran.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

BIR EL-BORDJ. — KHIRBET EL-BORDJ. — KHIRBET OUMM ECH-CHOUKOF. — KHIRBET ER-RAYEH. — KHIRBET BEIT EL-HAOUA. — KHIRBET BEIT-BAHER. — KHIRBET TOUT. — KHIRBET EL-KASR. — DOUAÏMEH. — KHIRBET MEDJDELEH. — RETOUR À DOUAÏMEH.

BIR EL-BORDJ.

Le 18 juin, à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, nous quittons le puits de Mourran pour nous diriger vers l'est.

Pendant la nuit, nous avions entendu des cris retentir et se répercuter, en quelque sorte, de montagne en montagne.

Ces cris étaient ceux de fellahs qui se transmettaient ainsi, à distance, avec la plus grande célérité, un certain mot d'ordre, qui n'était autre chose que le signal d'une insurrection contre le nouveau pacha de Jérusalem. Leur but était d'essayer de se soustraire à l'impôt et à la levée d'hommes dont ils étaient menacés.

A cinq heures vingt-cinq minutes, en passant près d'un puits antique bâti en pierres de taille, nous rencontrons une dizaine de ces paysans, armés de fusils, de sabres et de matraques, qui traversaient la vallée au milieu de laquelle est situé ce puits, dont le nom est *Bir el-Bordj*, بير البرج. Ils nous demandent d'où nous venons et ce qui se passe à Jérusalem. Nous leur répondons que, arrivant du sud et étant depuis assez longtemps absents de la Ville sainte, nous ne pouvons leur donner aucune nouvelle de fraîche date.

KHIRBET EL-BORDJ.

Nous gravissons bientôt après la hauteur que couvrent les ruines du *Khirbet el-Bordj*, خربة البرج.

A cinq heures quarante minutes, nous parvenons à un *oualy* consacré au *Cheikh Mahmoud*. Bâti avec des matériaux antiques, dont quelques-uns sont taillés en bossage, ce sanctuaire musulman affecte la forme d'une petite tour carrée. Non loin de là est un *birket*, long de vingt pas et large de douze. Il est en partie creusé dans le roc et en partie entouré d'un mur d'un mètre d'épaisseur, que revêt intérieurement un excellent ciment. Un escalier placé à l'un des angles permet d'y descendre. Ce réservoir, parfaitement conservé, reçoit, pendant l'hiver, les eaux pluviales qui coulent le long des flancs rocheux de la montagne.

En continuant mon ascension, j'arrive à un *bordj* ou citadelle, qui mesure soixante-quatre pas de long sur cinquante et un de large. Fondé sur le roc, à cent mètres au moins au-dessus de la vallée qu'il commande, il est construit avec de gros blocs assez régulièrement taillés. Dans l'intérieur de l'enceinte qu'il circonscrit il y a une seconde enceinte, beaucoup plus mal bâtie et évidemment plus moderne.

Autour de ce *bordj*, actuellement abandonné, règne un fossé creusé dans le roc vif, et les parois rocheuses qui constituent la contrescarpe sont percées de plusieurs cavernes, dont quelques-unes servent aujourd'hui de refuge aux bergers, quand ils viennent faire paître leurs troupeaux sur cette montagne.

Des silos pratiqués dans le roc et un certain nombre d'habitations renversées avoisinent également cette citadelle, dont l'origine est probablement antique, mais qui a dû subir des remaniements, soit au temps des croisades, soit à une époque plus récente encore.

KHIRBET OUMM ECH-CHOUKOF.

A six heures trente minutes, nous descendons du plateau d'El-Bordj, en suivant, vers le nord, une vallée cultivée en céréales. Nous côtoyons l'Oued el-Kis ou l'un de ses affluents; il est peu considérable. Des touffes d'agnus castus en bordent les rives.

A sept heures dix minutes, nous le franchissons.

A sept heures vingt-cinq minutes, des ruines qui s'étendent sur deux monticules, à droite et à gauche de la route, et qui se rejoignent dans la vallée, me sont désignées sous le nom de *Khirbet Oumm ech-Choukof*, خربة امّ الشقف. Il y avait là jadis un village, dont l'emplacement est aujourd'hui envahi par des broussailles et de hautes herbes; une partie est aussi livrée à la culture. Des restes de maisons renversées couvrent le monticule occidental; celui de l'est, de nature rocheuse, est percé en outre de cavernes artificielles, dans lesquelles on descend par des degrés.

KHIRBET ER-RAYEH.

A sept heures cinquante-deux minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-nord-est.

A huit heures vingt minutes, après avoir franchi un petit *oued*, j'examine sur une colline les vestiges d'un autre village antique, consistant en amas confus de pierres, les unes assez bien taillées, les autres à peine équarries. Ces ruines s'appellent *Khirbet er-Rayeh*, خربة الراية.

KHIRBET BEIT EL-HAOUA.

A huit heures vingt-cinq minutes, notre direction devient celle de l'est-nord-est. Le sentier que nous suivons serpente à travers des collines hérissées de rochers et de broussailles, que nous traversons successivement, et, à neuf heures dix minutes, nous gravissons une petite montagne sur le sommet de laquelle sont éparses des ruines appelées *Khirbet Beit el-Haoua*, خربة بيت الهوا. Les flancs de cette montagne sont percés de nombreuses cavernes artificielles, dont les unes sont vastes et creusées en forme de coupoles, d'autres sont plus petites et à plafond carré. L'entrée de la plupart d'entre elles est environnée de tas de pierres, provenant d'anciennes constructions démolies.

KHIRBET BEIT-BAHER.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous redescendons dans une

vallée, au milieu de laquelle on aperçoit un puits antique, nommé *Bir el-Haoua*, بير الهوا, et nous marchons alors vers le nord-ouest.

A neuf heures trente-sept minutes, après avoir traversé le Khirbet Beit-Baher, dont j'ai déjà parlé, nous nous avançons directement vers le nord.

KHIRBET TOUT.

A dix heures cinq minutes, plusieurs amas de décombres autour de magasins souterrains pratiqués dans le roc me sont indiqués sous la désignation de *Khirbet Tout*, خربة توت.

KHIRBET EL-KASR.

A dix heures sept minutes, passant l'Oued Douaïmeh, qui sillonne une vallée, nous faisons ensuite, vers l'est, l'ascension d'une haute colline, sur le plateau de laquelle je trouve les débris d'un château fort, appelés *Khirbet el-Kasr*, خربة القصر. Les murs d'enceinte, dans leurs assises inférieures, sont en talus et très-épais. Ils sont construits avec des blocs de puissantes dimensions, mais grossièrement taillés. A côté de cette enceinte, s'en élève une seconde, moins considérable, dont les murs sont également très-solides et en talus.

Autour de cette ancienne forteresse on observe plusieurs vastes excavations souterraines en forme d'entonnoirs renversés. D'énormes touffes de lentisques et d'autres broussailles couvrent partout le sol.

DOUAÏMEH.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous prenons la direction de l'ouest.

A dix heures cinquante minutes, nous franchissons l'Oued Douaïmeh, et, bientôt après, nous gravissons, pour la seconde fois, les pentes abruptes de la montagne sur laquelle est situé le village du même nom, et où nous avions déjà campé. Nous y dressons de nouveau nos tentes sous des oliviers.

KHIRBET MEDJDELEH.

A quatre heures du soir, quand la chaleur est un peu tombée, je vais, avec un habitant du village, examiner, à vingt-cinq minutes à l'ouest, les ruines d'une localité antique, dont le nom actuel est *Khirbet Medjdeleh*, خربة مجدلة.

Une fois descendus des hauteurs de Douaïmeh, nous traversons une vallée plantée d'oliviers séculaires; puis nous voyons se dresser devant nous une colline rocheuse toute percée de silos, de citernes et de magasins souterrains. Parvenu sur le sommet de cette colline, je remarque que le sol est jonché de blocs, dont quelques-uns sont grossièrement taillés en bossage. On distingue les arasements de plusieurs maisons et ceux d'une petite enceinte mesurant treize pas sur chaque face et en pierres très-considérables. Divisée intérieurement en deux compartiments, elle occupe le point culminant du monticule; les murs sont épais d'un mètre. Les Arabes la désignent sous le nom d'*El-Bordj*, البرج; elle paraît, en effet, avoir eu une destination militaire et être une ancienne tour de défense.

Quant à l'appellation de la localité, elle est elle-même bien certainement antique, car on reconnaît facilement dans le mot arabe مجدلة, *medjdeleh*, le terme hébreu מִגְדָּל, *migdal*, qui signifie « tour, » et qui est appliqué dans la Bible à plusieurs places fortes de la Palestine. Il n'est, du reste, aucunement question dans les saintes Écritures de la *Migdal* dont il s'agit ici; mais le nom seul de *Medjdeleh* et le caractère des ruines de ce *khirbet* prouvent leur antiquité.

A six heures, nous sommes de retour à Douaïmeh.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME.

KHIRBET BEIT EL-BAN. — KHIRBET EL-HAMAM. — IDNA, JADIS IEDNA. — KHIRBET BEIT-AA'LAM. — KHIRBET CHEIKH BERRAD. — DEIR NAKKHAS OU DEIR NAHHAS, L'ANCIENNE IR-NAHACH. — KOUDNA. — KHIRBET CHAYEH.

KHIRBET BEIT EL-BAN.

Le 19 juin, à cinq heures dix minutes du matin, nous quittons Douaïmeh pour suivre, dans la direction de l'est-nord-est, une vallée semée de dourah.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, j'observe, à gauche de la route, sur les pentes et principalement sur le sommet d'une colline, les restes d'un grand village antique, appelés *Khirbet Beit el-Ban,* خربة بيت البان. De nombreux amas de gros blocs, provenant d'anciennes constructions; une trentaine de petits magasins souterrains creusés dans le roc, avec escaliers pour y descendre; plusieurs salles plus vastes, en forme d'entonnoirs renversés, dont quelques-unes sont encore intactes et servent de refuge aux bergers et à leurs troupeaux, comme le prouve l'énorme quantité de fumier qui y est entassé, tout atteste qu'il y avait là, jadis, à une époque très-reculée, une localité d'une certaine importance. Aujourd'hui, cette colline est envahie par un fourré de broussailles, parmi lesquelles domine le lentisque.

KHIRBET EL-HAMAM.

A six heures quatorze minutes, nous prenons la direction de l'est.

A six heures trente minutes, d'autres ruines, appelées *Khirbet el-Hamam*, خربة الحمام, sollicitent mon attention; elles sont situées. à droite de la route, sur une colline. Je remarque plus particuliè-

rement une enceinte mesurant quarante-quatre pas sur chaque face. Le mur qui la constitue est très-épais et construit avec de gros blocs, régulièrement taillés et superposés sans ciment. C'est probablement un ancien poste militaire. L'intérieur de l'enceinte est hérissé de lentisques, au milieu desquels on distingue deux magasins souterrains, creusés dans le roc. Près de là, sur les pentes de la colline, gisent les débris de quelques autres constructions entièrement renversées; j'y rencontre aussi plusieurs grandes excavations en forme de coupoles et analogues à celles que j'ai déjà signalées ailleurs. Au moment où j'y pénètre, des nuées de colombes s'en échappent. C'est probablement l'abondance et le séjour permanent de ces oiseaux qui ont fait donner par les Arabes à cet endroit le nom qu'il porte, *Khirbet el-Hamam* signifiant «la ruine des Colombes.»

IDNA.

A six heures quarante-cinq minutes, nous continuons à marcher vers l'est, puis bientôt notre direction est celle du nord-est.

A sept heures dix minutes, un sentier difficile et rocailleux nous conduit à *Idna*, ادنا. Ce village, divisé en deux quartiers, a deux cheikhs distincts. Sa population totale ne dépasse guère cinq cents habitants. Dans plusieurs maisons particulières, et notamment dans les substructions d'un petit *bordj*, ont été encastrées des pierres de taille qui, selon toute apparence, datent de l'antiquité. Au-dessus de la porte de cette espèce de tour carrée, règne un linteau monolithe, où, à l'époque chrétienne, a été gravée une croix pattée, encore maintenant reconnaissable.

Idna est dominé par un *tell* de forme oblongue, depuis longtemps livré à la culture, et qui, s'il a été jadis fortifié, comme on pourrait le supposer, ne garde plus de traces des constructions qui s'y élevaient.

Dans la vallée qui s'étend au pied des deux monticules qu'occupe le village, et sur les flancs de ces deux hauteurs, croissent des oliviers et des figuiers.

Il n'est question dans les Livres saints d'aucune ville dont le nom ait le moindre rapport avec celui d'*Idna;* mais l'*Onomasticon* signale une localité appelée Ἰεδνά, à six milles d'Éleuthéropolis, sur la route d'Hébron :

Ἰεδνὰ, ἀπὸ ς' σημείων Ἐλευθεροπόλεως ἀπιόντων ἐπὶ Χεβρών.

Saint Jérôme reproduit sans modification ce passage :

Iedna, in sexto ab Eleutheropoli lapide pergentibus Chebron.

Cette indication ne laisse aucun doute sur l'identité du village actuel d'*Idna* avec l'*Iedna* d'Eusèbe et de saint Jérôme, identité qui contribue elle-même à démontrer celle de Beit-Djibrin avec l'ancienne Éleuthéropolis.

KHIRBET BEIT-AA'LAM.

Nous nous remettons ensuite en marche vers le nord-ouest, puis vers l'ouest.

A l'entrée d'une vallée assez étroite, nous rencontrons bientôt un puits antique, appelé *Bir Idna*, بير ادنا. A droite et à gauche de cette vallée s'élèvent des montagnes rocheuses et hérissées de broussailles.

A huit heures quinze minutes, j'examine sur le plateau de l'une d'entre elles des ruines connues sous le nom de *Khirbet Beit-Aa'lam*, خربة بيت اعلم. On y heurte partout, au milieu des broussailles, les débris de petites habitations bâties avec des matériaux de toutes sortes et mal équarris. Des citernes, des silos et des magasins souterrains ont été creusés sur beaucoup de points. D'autres excavations paraissent être d'anciennes carrières; je trouve l'une d'entre elles habitée par un vieux berger, qui l'a transformée en étable.

Au bas de la montagne est un puits antique, pratiqué dans le roc, et dont l'eau est excellente.

KHIRBET CHEIKH BERRAD.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche dans la même direction.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous franchissons vers le nord une colline rocheuse, couverte de touffes de lentisques, de houx et de caroubiers nains; puis nous longeons une étroite vallée vers le nord-ouest.

A neuf heures trente minutes, les restes de quelques constructions antiques, près d'un *oualy* qu'ombrage un vieux chêne vert, me sont signalés sous le nom de *Khirbet Cheikh Berrad*, خربة شيخ برّاد. J'y observe aussi d'anciennes carrières et une belle salle à coupole, dont les parois sont percées d'une foule de niches disposées sur plusieurs rangs parallèles.

DEIR NAKKHAS OU NAHHAS.

En continuant à marcher vers le nord-ouest, nous atteignons, à dix heures, *Deir Nakkhas*, دير نخّاس; d'autres prononcent *Deir Nahhas*, دير نحّاس. Ce village est situé sur une montagne dont les flancs ont été jadis exploités comme carrières. Les assises inférieures de quelques maisons sont en belles pierres antiques. Un puits très-profond, en partie construit et en partie creusé dans le roc, doit dater également de l'antiquité.

Sur les pentes de la hauteur dont le village occupe le sommet, croissent des bouquets d'oliviers et de figuiers; çà et là aussi un certain nombre de cavernes artificielles ont servi jadis d'habitations ou de magasins.

Deir Nakkhas ou *Nahhas* paraît être l'ancienne *Ir-Nahach*, עִיר־נָחָשׁ, en grec πόλις Ναᾶς, en latin *urbs Naas*, qui ne se trouve mentionnée qu'une seule fois dans la Bible, et que Schwarz et le docteur Tobler ont les premiers, je crois, identifiée avec le village dont nous venons de parler.

Cette identification me semble effectivement très-plausible, car, dans le livre I des Paralipomènes, au nombre des descendants de Juda qui fondèrent des villes dans la partie de la Palestine qui leur échut en partage, il est question de Tehinna, père ou fondateur de la ville de Naas, en hébreu *Nahach*.

Porro Esthon genuit Bethrapha et Phesse, et Tehinna, patrem urbis Naas : hi sunt viri Recha[1].

Cette ville était par conséquent située dans la tribu de Juda, et comme le nom de נָחָשׁ offre une ressemblance incontestable avec celui de نحّاس ou نحّاس, aucune raison sérieuse ne s'oppose à ce rapprochement, qui réunit au contraire en sa faveur une grande probabilité.

KOUDNA.

A dix heures quinze minutes, nous franchissons l'*Oued el-Frandj*, واد الفرانج, dont le nom semble un souvenir permanent de l'ancienne occupation des Francs; puis nous suivons, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, une vallée semée de dourah et plantée çà et là de quelques oliviers.

A dix heures trente minutes, après avoir traversé une colline rocheuse, nous parvenons à une seconde vallée, celle qui, se dirigeant du nord au sud, mène droit à Beit-Djibrin. Là sont les ruines d'un village détruit, dont je n'ai pu obtenir le nom. Des pierres, restes d'anciennes constructions, sont dispersées sur le sol. J'y trouve aussi trois grandes salles à coupole, creusées dans le tuf, et aujourd'hui très-dégradées.

Laissant à notre gauche, à la distance de vingt-cinq minutes vers le sud, le village de Beit-Djibrin, nous passons bientôt au pied du Tell Djedeideh, que j'ai mentionné ailleurs; ensuite nous cessons de marcher vers l'ouest pour tourner nos pas presque directement vers le nord. Le sentier où nous cheminons monte entre des fourrés de lentisques et de chênes verts nains.

A onze heures, nous commençons à descendre.

A onze heures dix-sept minutes, nous faisons halte à *Koudna*, كدنا. Ce village renferme cinq cents habitants et est situé sur une colline dont le sommet est rocheux et dont les flancs sont couverts d'oliviers et de figuiers entremêlés de plantations de tabac.

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. IV, v. 12.

Sur le point culminant du monticule, on remarque les restes d'un vieux château, long de soixante pas sur cinquante-sept de large. Les assises inférieures, sans être antiques, sont peut-être byzantines: les assises supérieures, au contraire, d'un appareil beaucoup moins beau, trahissent un travail musulman et plus moderne. Quant aux maisons des habitants, elles sont très-grossièrement bâties et encore plus mal entretenues.

KHIRBET CHAYEH.

A vingt-quatre minutes au nord de Koudna, je vais visiter les débris d'un village antique, appelés *Khirbet Chayeh*, خربة شاية. Peu considérable, il s'étendait sur un plateau qui est maintenant en partie livré à la culture et en partie couvert de broussailles. Les flancs de la colline où il s'élevait sont percés de plusieurs cavernes artificielles, creusées dans le roc et affectant la forme de vastes entonnoirs renversés. Elles sont peuplées de nombreuses colombes, qui semblent y avoir élu domicile depuis longtemps, à en juger par l'épais guano qui couvre le sol.

De retour à Koudna, j'y passe la nuit.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

KHIRBET SOURA. — KHIRBET KENIA. — KHIRBET DROUSIA. — KHIRBET DJENNABEH. — TELL ZAKARIA. — ZAKARIA, JADIS CAPHAR ZACHARIA. — KHIRBET YARMOUK, L'ANCIENNE IARMOUTH. — KHIRBET NEBY BOULOS. — BEIT-NETTIF, JADIS NETOPHAH OU BETH-NETOPHAH.

KHIRBET SOURA.

Le 20 juin, à quatre heures trente-cinq minutes du matin, nous partons dans la direction de l'est.

Après avoir franchi successivement plusieurs collines rocheuses, où ne croissent que des broussailles, nous descendons dans une vallée plantée d'oliviers.

A cinq heures, nous gravissons une montagne qui s'élève d'environ deux cents mètres au-dessus de la vallée précédente, et dont le sommet est couronné par des ruines appelées *Khirbet Soura*, خربة سورا. Je remarque plus particulièrement les vestiges d'une enceinte longue de vingt-deux pas sur quinze de large. Construite en belles pierres de taille, elle renferme intérieurement une citerne creusée dans le roc et une énorme meule de pressoir. Près de là gisent les débris d'une dizaine de maisons, qui avaient été bâties avec des matériaux d'un moindre appareil.

Les flancs de la montagne paraissent avoir été exploités comme carrières.

KHIRBET KENIA.

A cinq heures trente minutes, nous redescendons vers l'est, et nous suivons une vallée fertile, qui nous mène bientôt au *Khirbet Kenia*, خربة قنيا. Ces ruines consistent en un certain nombre d'ha-

bitations antiques, complétement renversées, et qui avaient été construites avec de gros blocs mal équarris; il n'y avait là qu'un simple hameau, sur un monticule actuellement couvert de broussailles.

KHIRBET DROUSIA.

A six heures, nous prenons la direction du nord, puis celle du nord-nord-est.

A six heures vingt minutes, nous sommes en présence de ruines beaucoup plus considérables, appelées *Khirbet Drousia*, خربة درسيا. Ce sont celles d'une petite ville, qui s'élevait en amphithéâtre et formait un demi-cercle très-allongé sur les pentes orientales d'une montagne. Au milieu de plusieurs centaines de petites maisons renversées, on distingue plusieurs enceintes plus grandes, dont les arasements seuls subsistent encore, et qui paraissent être les restes de monuments publics. L'une d'entre elles, longue de vingt-cinq pas sur vingt de large, est construite avec de beaux blocs, et elle est divisée en plusieurs compartiments; des débris de voûtes en blocage semblent dénoter l'époque romaine. Autour, gisent des fragments d'entablement élégamment sculptés.

Dans les flancs de la montagne sont creusées d'anciennes carrières. J'y observe aussi deux salles à coupole, dont l'une est percée intérieurement d'un grand nombre de petites niches, soit carrées, soit triangulaires, et pratiquées à égale distance les unes des autres.

Dans la vallée, deux puits antiques, bâtis avec de gros blocs irréguliers, fournissent encore de l'eau aux bergers qui mènent paître leurs troupeaux au milieu des débris de cette ville abandonnée.

KHIRBET DJENNABEH.

A sept heures dix minutes, nous suivons, en quittant ces ruines, dans la direction du nord-nord-est, une vallée que bordent des montagnes couvertes d'épaisses broussailles.

A sept heures quarante-cinq minutes, cette vallée s'élargit en une belle plaine, où ondulent de magnifiques moissons, qui attendent qu'on les coupe.

A huit heures, nous laissons à notre gauche, sur un monticule, les vestiges d'un village antique, appelés *Khirbet Djennabeh*, خربة جنّابة. L'emplacement qu'il occupait est maintenant en partie cultivé; le reste est envahi par des broussailles. Au bas est une ancienne citerne, creusée dans le roc.

TELL ZAKARIA.

A huit heures vingt minutes, nous traversons un petit *oued* dont les rives sont ornées d'agnus castus, et qui serpente au pied du *Tell Zakaria*, تل زكاريا. Cette colline, qui se dresse à notre gauche, est de forme oblongue et d'aspect blanchâtre; elle est dépourvue de végétation, à part certains endroits, où elle est tapissée de broussailles.

ZAKARIA.

A huit heures quarante minutes, nous arrivons à *Zakaria*, زكاريا, village de cinq cents habitants, sur un monticule dont les pentes sont plantées d'oliviers, de figuiers et de vignes, qu'environnent des haies de cactus. Cette localité est vraisemblablement celle que mentionne Sozomène[1], dans la région d'Éleuthéropolis, sous le nom de Χαφὰρ Ζαχαρία.

Un *oualy* ombragé par un palmier y contient les cendres d'un santon qu'on appelle *Neby Zakaria*.

KHIRBET YARMOUK.

Au delà de Zakaria, nous commençons, dans la direction du nord-est, l'ascension d'une montagne toute couverte d'oliviers et de broussailles, qui croissent au milieu d'âpres rochers.

[1] *Histoire ecclésiastique*, IX, XVII.

A neuf heures, nous en redescendons les flancs opposés.

A neuf heures dix-huit minutes, nous suivons vers l'est une vallée riche en sources et qui dans l'hiver doit être très-marécageuse.

A neuf heures quarante-quatre minutes, nous gravissons le Djebel Yarmouk. Les pentes inférieures sont cultivées en céréales; plus haut, on s'avance à travers un fourré de broussailles et de plantes épineuses. La montagne s'élève comme par étages successifs, que soutiennent d'anciens murs d'appui. Des débris d'habitations renversées et d'innombrables petits fragments de poterie sont de tous côtés épars sur le sol. Quant au plateau supérieur, qui formait comme l'acropole de la ville dont le *Khirbet Yarmouk*, خربة يرموك, offre les vestiges, il était environné d'un mur circulaire, dont les substructions sont encore visibles. Les ruines y abondent parmi des touffes de lentisques et de hautes herbes. De là on jouit d'une vue très-étendue; car on domine d'au moins trois cents mètres les vallées voisines.

Le *Khirbet Yarmouk* est l'antique *Iarmouth*, en hébreu יַרְמוּת, en grec Ἱεριμούθ et Ἱριμούθ, en latin *Jarimuth* et *Jerimoth*, qui est citée pour la première fois dans le livre de Josué, à l'occasion de la ligue des cinq rois amorrhéens contre les Gabaonites, pour les punir de leur défection.

3. Misit ergo Adonisedec, rex Jerusalem, ad Oham, regem Hebron, et ad Pharam, regem Jerimoth, ad Japhia quoque, regem Lachis, et ad Dabir, regem Eglon, dicens :

4. Ad me ascendite, et ferte præsidium, ut expugnemus Gabaon, quare transfugerit ad Josue et ad filios Israel [1].

Le roi d'Iarmouth, Pharam (en hébreu *Piram*), fut, comme on le sait, vaincu à Bethoron et ensuite mis à mort, avec les rois ses alliés, dans la caverne de Makkédah.

Dans un autre passage du livre de Josué, Iarmouth est signalée parmi les villes appartenant à la tribu de Juda.

33. In campestribus vero : Estaol, et Sarea, et Asena. . .

[1] *Josué*, c. x. v. 3, 4.

35. Et Jerimoth, et Adullam, Socho et Azeca[1].

Si elle est comprise au nombre des villes de la Chéphélah, cela ne contredit pas, comme on pourrait d'abord le croire, l'identification que, à l'exemple d'autres voyageurs, nous faisons de cette ville avec le *Khirbet Yarmouk,* qui est situé sur une montagne; mais cela prouve uniquement que plusieurs places mentionnées avec celles de la Chéphélah dépendaient du district ainsi nommé, sans être elles-mêmes dans la plaine, dont elles étaient seulement voisines.

Le livre II d'Esdras nous apprend qu'Iarmouth fut réhabitée au retour de la captivité.

25. . . . De filiis Juda habitaverunt in Cariatharbe. . .
29. Et in Remmon, et in Saraa, et in Jerimuth[2].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἰαβεῖς, nous lisons :

Ἰαβεῖς, πόλις ἣν ἀνεῖλεν Ἰησοῦς, φυλῆς Ἰούδα, ὡς ἀπὸ δ' σημείων Ἐλευθεροπόλεως περὶ τὴν Ἐσθαὸλ κώμην.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, change le mot Ἰαβεῖς en *Jarimuth :*

Jarimuth, civitas quam subvertit Jesus, in tribu Juda, quarto distans ab Eleutheropoli lapide, juxta villam Esthaol.

Ailleurs, à propos du mot Ἰερμοῦς, Eusèbe s'exprime ainsi :

Ἰερμοῦς, φυλῆς Ἰούδα, κώμη νῦν ἐστιν Ἰερμοχὼς ἀπὸ σημείων ι' Ἐλευθεροπόλεως ἀνιόντων εἰς Αἰλίαν.

Ce passage est reproduit fidèlement par saint Jérôme; seulement Ἰερμοχώς devient chez lui *Jermucha :*

Jermus, in tribu Juda. Est autem usque hodie villa Jermucha in decimo ab Eleutheropoli lapide ascendentibus Æliam.

Dans ces deux cas, il s'agit, selon toute apparence, de la même ville, c'est-à-dire de l'Iarmouth biblique, bien que, dans le premier cas, Eusèbe et saint Jérôme la placent à quatre milles, et, dans le second, à dix milles d'Éleuthéropolis. Ce qui prouve que, dans le premier de ces passages, le chiffre de quatre milles est erroné et

[1] *Josué*, c. xv, v. 33, 35. — [2] *Esdras*, l. II, c. xi, v. 25, 29.

beaucoup trop faible, c'est que ces deux écrivains s'accordent à dire que cette localité était voisine d'Esthaol; or ils affirment l'un et l'autre ailleurs, à propos d'Esthaol, que cette dernière ville était elle-même à dix milles d'Éleuthéropolis, vers le nord. Le second passage me paraît donc le seul admissible; car notre Khirbet Yarmouk est à trois bonnes heures de marche de Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, sur la route de Jérusalem.

Remarquons en outre que, déjà à l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, *Iarmouth* avait changé la désinence primitive de sa dénomination pour en prendre une semblable à celle du nom arabe qui reste attaché à ses ruines. En effet, du mot Ἰερμοχώς, en latin *Jermucha*, les Arabes ont fait, à leur tour, *Yarmouk*.

KHIRBET NEBY BOULOS.

A dix heures vingt minutes, nous redescendons dans la même vallée dont j'ai parlé plus haut, et nous la suivons dans la direction de l'est.

A dix heures trente-cinq minutes, nous apercevons à notre gauche les ruines d'un village antique; elles s'étendent autour d'un *oualy* dédié à *Neby Boulos*, et elles sont désignées elles-mêmes pour cette raison sous le nom de *Khirbet Neby Boulos*, خربة نبى بولص.

Ce sanctuaire musulman a peut-être remplacé un sanctuaire ou même un petit monastère chrétien consacré à saint Paul, dont le nom lui sera demeuré. Dans tous les cas, le mur qui l'environne, à en juger par ce qui reste encore debout, est en partie construit avec des blocs antérieurs à l'époque musulmane.

Près de là, est un réservoir qui est très-probablement antique, et qui mesure dix-huit pas de long sur dix de large.

BEIT-NETTIF.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous continuons à marcher dans la même direction.

A onze heures deux minutes, nous atteignons les premiers jardins de Beit-Nettif; ils sont plantés de vignes, d'oliviers et de figuiers. Après avoir gravi les pentes de la montagne dont ce village occupe le plateau, nous dressons nos tentes dans un verger.

Beit-Nettif, بيت نتيف, renferme un millier d'habitants. Les maisons sont très-grossièrement bâties. L'une d'entre elles, qui est affectée à la réception des étrangers, *el-medhafeh* (l'hôtellerie), est en forme de tour carrée. Au-dessus de la porte d'entrée, un grand bloc servant de linteau appartient à un ancien monument détruit et est orné d'élégantes moulures. Beaucoup d'autres pierres également antiques sont encastrées çà et là dans des habitations particulières. Deux puits, plusieurs citernes et un certain nombre de silos et de magasins pratiqués dans le roc, et qui servent encore aujourd'hui aux besoins des habitants, doivent aussi dater de l'antiquité.

A quelques centaines de mètres à l'est du village et sur le même plateau où il est situé, le cheikh me fait observer les arasements d'un édifice rectangulaire, bâti en belles pierres de taille et qui renferme intérieurement deux citernes creusées dans le roc. C'était, à l'en croire, une ancienne prison, et il en désigne les restes sous le nom d'*El-Habs;* conjecture fort problématique. Dans tous les cas, ils accusent une date antérieure à l'invasion musulmane.

Dans la Bible il est question d'une ville appelée *Netophah*, en hébreu נְטֹפָה, en grec Νετωφά, en latin *Netupha*, parmi les villes qui sont énumérées dans le catalogue des Juifs qui, après l'exil, revinrent en Palestine, sous la conduite de Zorobabel.

Viri Netupha, quinquaginta sex [1].
Filii Bethlehem et Netupha, centum octoginta octo [2].

Comme *Netophah*, en latin *Netupha*, est mentionnée dans ce dernier verset avec Bethléhem, on en a conclu qu'il fallait la chercher dans le voisinage de celle-ci, et que dès lors il était impossible de

[1] *Esdras*, l. I, c. II, v. 22. — [2] *Esdras*, l. II, c. VII, v. 26.

l'identifier avec le village actuel de Beit-Nettif, malgré la ressemblance singulière des noms, un intervalle de quatre heures de marche environ séparant Beit-Nettif de Bethléhem.

Mais cette raison ne me paraît pas suffisante pour s'opposer à cette identification; car, dans le même chapitre du livre II d'Esdras, au verset 25, les enfants de Gabaon sont cités immédiatement avant ceux de Bethléhem. Or trois heures de marche au moins forment entre ces deux points une distance trop grande pour qu'on puisse les dire voisins; toutefois, ils sont mentionnés à côté l'un de l'autre, comme s'ils étaient plus rapprochés.

Nous lisons dans le livre I des Paralipomènes, que deux des principaux officiers de David, Maraï et Holdaï, étaient natifs de Netophah, ce qui prouve que, sous le règne de ce prince, cette ville existait déjà.

13. Decimus, mense decimo, Marai, et ipse Netophatites, de stirpe Zarai, et in turma ejus viginti quatuor millia.

15. Duodecimus, mense duodecimo, Holdai Netophatites, de stirpe Gothoniel, et in turma ejus viginti quatuor millia[1].

D'après le même livre des Paralipomènes, Netophah devait avoir alors une certaine importance, puisqu'elle avait dans sa banlieue et dans sa dépendance plusieurs villages, dont l'un était assigné comme résidence aux Lévites.

Et Obdia, filius Semeiæ, filii Galal, filii Idithun: et Barachia, filius Asa, filii Elcana, qui habitavit in atriis Netophati[2].

Un autre passage du livre II des Paralipomènes nous apprend que les Lévites qui habitaient cette banlieue chantaient dans le temple de Jérusalem :

Congregati sunt autem filii cantorum de campestribus circa Jerusalem et de villis Netuphati[3].

Eusèbe et saint Jérôme ne parlent pas de cette ville dans l'*Onomasticon*.

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. XXVII, v. 13, 15.

[2] *Paralipomènes*, l. I, c. IX, v. 16.

[3] *Ibid.* l. II, c. XII, v. 28.

Dans la *Michna* il est fait mention de l'huile de Netophah[1], et, ailleurs, des artichauts de la vallée de Beth-Netophah[2]. Cette vallée est très-probablement celle qui s'étend au pied des hauteurs que couronne le village de Beit-Nettif.

[1] *Michna, Peah,* VII, §§ 1, 2. — [2] *Ibid. Scheviith,* IX, § 5.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

KHIRBET BEIT-IKA. — KHIRBET EL-KHAN. — A'LLAR ES-SIFLA OU ET-TAHTA. — A'LLAR EL-FOUKA. — BEIT-A'THAB. — KHIRBET CHEIKH HOUBIN. — KHIRBET KEFR SOUM. — KHIRBET SIDI BOU-A'DAS. — KABOU. — EL-HOUSAN. — OUELEDJEH. — BETTIR.

KHIRBET BEIT-IKA.

Le 21 juin, à quatre heures vingt-cinq minutes du matin, nous descendons de Beit-Nettif, dans la direction de l'est.

A quatre heures quarante-cinq minutes, nous commençons à traverser une fertile vallée, que dorent des blés magnifiques, qui attendent la faux du moissonneur.

A cinq heures, nous arrivons au *Khirbet Beit-Ika*, خربة بيت يكا, restes d'un village qui était assis sur les dernières pentes d'une montagne aujourd'hui hérissée de broussailles. Les débris d'un assez grand nombre de petites maisons renversées jonchent partout le sol. Quelques-unes de ces habitations, comme l'attestent les parties qui subsistent, avaient été construites avec de gros blocs, les uns taillés, les autres à peine équarris.

KHIRBET EL-KHAN.

A cinq heures vingt minutes, nous repartons vers l'est-nord-est, en remontant, au milieu d'une région sauvage et très-accidentée, le lit d'un ravin sinueux, que bordent, à droite et à gauche, des montagnes toutes couvertes de lentisques et de caroubiers nains. Ce ravin s'appelle *Oued el-Khan*, واد الخان, ou *A'kabet el-Khan*, عقبة الخان (la montée du Khan). A cinq heures quarante-quatre minutes,

la pente devient plus rapide. Le rocher qui fait le fond du ravin a été en cet endroit aplani et taillé en escalier; les degrés sont peu élevés, afin de permettre aux animaux de les monter ou de les descendre plus facilement. Cet escalier date probablement d'une très-haute antiquité. Un peu plus loin, j'en rencontre un second, semblable au précédent et pratiqué pareillement dans le roc. Le ravin se resserre de plus en plus.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, nous passons à côté d'une citerne antique, qui recueille l'eau des pluies au moyen de plusieurs rigoles ménagées sur des flancs rocheux.

A cinq heures cinquante-huit minutes, l'*oued* commence à s'élargir, et, à six heures vingt-cinq minutes, parvenus au terme de notre ascension, nous avons sous les yeux les ruines d'un village, appelées *Khirbet el-Khan*, خربة الخان . Je remarque d'abord un tertre circulaire, qui me paraît factice, et qui mesure sept mètres d'élévation et cinquante-deux pas de tour. Au bas est un *birket* taillé dans le roc, long de dix-neuf pas sur neuf de large; un petit escalier permet d'y descendre. Il est actuellement à moitié comblé, et un vieux figuier y a pris racine et y épanouit ses rameaux.

Près de ce réservoir gisent les débris d'une dizaine d'habitations détruites. Deux constructions un peu plus considérables avaient été bâties avec de gros blocs assez mal équarris; d'autres pierres plus petites remplissent les vides des joints. L'épaisseur des murs était d'un mètre. Faut-il voir là les restes d'un khan, comme le veut la dénomination donnée à ce *khirbet?* La chose est possible. Des touffes de caroubiers, de lentisques et d'herbes épineuses recouvrent et environnent ces ruines, qui, sans être antiques, doivent être cependant fort anciennes.

A'LLAR ES-SIFLA OU ET-TAHTA.

A six heures cinquante minutes, nous opérons, vers le nord-est, la descente de la montagne que couronne le Khirbet el-Khan, et, à sept heures quatre minutes, nous atteignons le fond d'une

vallée appelée *Oued el-Limoun*, واد الليمون, qui est en grande partie occupée par des jardins. Nous abreuvons nos chevaux à une source excellente, qui sort d'un canal antique pour aller arroser de riches vergers. Ceux-ci sont également fertilisés par une seconde source intarissable, dont les eaux se promènent en ruisseaux murmurants à travers cette fraîche oasis, plantée d'orangers, de grenadiers, de figuiers, d'oliviers, de vignes, et surtout de cette espèce de citronniers que les Arabes désignent par le mot *limoun*, d'où est venu à la vallée le nom d'*Oued el-Limoun*. Sous l'épais ombrage de ces beaux arbres le soleil ne pénètre jamais. En parcourant ce bois odorant, j'y rencontre des ruines assez considérables, entre autres celles d'une ancienne église, orientée de l'ouest à l'est, et de forme rectangulaire. Elle n'avait qu'une seule nef, qu'éclairaient, à droite et à gauche, trois fenêtres cintrées; sa longueur était de vingt-cinq pas, et sa largeur, de quatorze. Les voûtes sont écroulées, et l'intérieur de l'édifice est maintenant envahi par de gigantesques cactus, des figuiers, des vignes grimpantes et des broussailles. Les murs extérieurs sont seuls en partie debout : épais d'un mètre, ils sont construits avec des pierres d'un appareil moyen et peu régulier, et le vide qu'elles laissent entre elles est rempli au moyen de menus matériaux.

A côté de cette église, de grandes voûtes cintrées, dont quelques-unes sont légèrement ogivales, appartiennent probablement à un couvent ruiné.

Un peu plus loin s'élevait un village, aux trois quarts renversé : il n'en subsiste plus que quelques petites maisons, consistant en une seule pièce voûtée.

Ces diverses ruines m'ont été désignées sous le nom d'*A'llar es-Sifla*, علار السفلا, ou *A'llar et-Tahta*, علار التحتا (A'llar la Basse), par opposition à *A'llar el-Fouka* (A'llar la Haute), dont je vais parler tout à l'heure.

A'LLAR EL-FOUKA.

A huit heures dix minutes, nous quittons, non sans regret, cette

délicieuse vallée, pour nous diriger vers le nord-est. Nous traversons de superbes bosquets d'oliviers, et nous atteignons bientôt, après une courte ascension, les premiers jardins d'*A'llar el-Fouka*, علاّر الفوقا. Disposés en terrasses, que soutiennent de petits murs d'appui, ils abondent également en grenadiers, en figuiers, en orangers et en citronniers. Quelques légumes croissent entre ces arbres.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous passons à côté d'une belle source, l'*A'ïn A'llar el-Fouka*, عين علاّر الفوقا; sortant d'un canal antique, elle se répand par de nombreuses rigoles dans les vergers qu'elle domine.

Poursuivant notre ascension, qui devient de plus en plus pénible, nous parvenons, à huit heures trente minutes, à A'llar el-Fouka. Ce village se réduit actuellement à une vingtaine d'habitations, dont la moitié tombent en ruine et sont déjà abandonnées.

Nous continuons à monter toujours par un sentier des plus abruptes, et, à huit heures quarante-cinq minutes, nous arrivons au sommet de la montagne sur les flancs de laquelle le village est situé.

BEIT-A'THAB.

Une fois descendus vers le nord, nous commençons presque aussitôt, au delà d'une petite vallée, à gravir une nouvelle montagne, dans la direction du nord-nord-ouest, et ensuite de l'ouest. Le sentier est tellement escarpé et glissant, sur les pentes rocheuses où nous cheminons, que nos chevaux, bien que débarrassés de leurs cavaliers, ne peuvent s'avancer qu'en étant tirés très-fortement par la bride.

A neuf heures vingt-neuf minutes, nous faisons halte à *Beit-A'thab*, بيت اعطاب. Ce village est le chef-lieu du district connu sous le nom d'*El-Arkoub*, الاركوب, et renferme six cents habitants. La maison du cheikh et d'autres maisons voisines sont bâties sur l'emplacement d'un ancien *bordj* ou citadelle, dont quelques magasins

voûtés existent encore et me paraissent antérieurs à l'époque des croisades.

Comme la source qui alimente d'eau le village de Beit-A'thab est au bas de la montagne où il est situé, les habitants prétendent qu'un souterrain, maintenant bouché, menait du *bordj* jusqu'à cette source. « De cette manière, disent-ils, en cas d'attaque de la part de l'ennemi, les défenseurs du fort, et par suite la population de la petite ville à laquelle a succédé le village actuel, pouvaient sans danger s'approvisionner d'eau. »

Je ne garantis pas, bien entendu, l'existence de ce souterrain: car l'imagination arabe se plaît volontiers à supposer de semblables communications, souterraines et mystérieuses, qui le plus souvent sont des allégations purement gratuites.

De la terrasse d'une maison qui occupe le point culminant du village, plusieurs habitants m'indiquent le nom de toutes les localités environnantes que l'on découvre de là. L'une des plus rapprochées est celle de *Beit el-Haoua*, بيت الهوا, ou *Deir el-Haoua*, دير الهوا, village de quatre cents âmes, qui s'élève, vers le nord-ouest, sur une montagne, à trois kilomètres de distance à peine.

Des vieillards, que j'interroge sur les traditions qui se rapportent à quelques-uns des villages qui me sont mentionnés, m'apprennent qu'*Achoua'* s'appelait jadis *Achoua'l* ou *Achtoua'l*, l'*Echthaol* de l'Écriture sainte, et qu'entre ce village et celui de Sara'a, la *Tsora'h* de la Bible, célèbre pour avoir été la patrie de Samson, se trouve, près du hameau d'A'rtouf, un *oualy* consacré au *Cheikh Gherib* et connu également parmi eux, depuis longtemps, sous le nom de *Kabr Chamchoun* (tombeau de Samson). Je m'empresse de recueillir ce renseignement inattendu, qui me semble très-précieux; car il est entièrement conforme à une donnée positive de la Bible, qui fixe le tombeau de cet homme extraordinaire précisément entre Echthaol et Tsora'h, par conséquent dans un endroit qui s'accorde très-bien avec la position de l'*oualy* dont il s'agit. J'avais déjà, en visitant Achoua' et Sara'a, passé à côté de ce sanctuaire musulman; mais, ignorant alors la tradition qui le concernait, j'avais pour-

suivi ma route sans l'examiner. Je forme aussitôt le projet, que j'exécutai dans une exploration subséquente, de retourner auprès de cet *oualy*, afin de m'assurer si le tombeau du *Cheikh Gherib* n'a pas effectivement succédé à une sépulture antique. Je reviendrai donc plus tard sur ce sujet.

KHIRBET CHEIKH HOUBIN.

A dix heures cinquante minutes, nous nous remettons en marche vers l'est. Après une descente très-rapide et une ascension non moins roide, nous parvenons, à onze heures quarante minutes, au *Khirbet Cheikh Houbin*, خربة شيخ حوبين. Autour d'un *oualy* ainsi nommé, dans l'intérieur duquel je remarque un fût mutilé de colonne antique, sont groupés les débris d'une trentaine d'habitations musulmanes, qui occupent probablement la place d'un ancien village, sur les pentes d'une montagne rocheuse.

KHIRBET KEFR SOUM.

A onze heures cinquante-cinq minutes, nous cheminons péniblement vers l'est-nord-est, sur un sol hérissé de pierres et de rochers, et des plus tourmentés.

A midi vingt-cinq minutes, nous rencontrons, au sommet d'une haute colline, les restes d'un autre village, appelés *Khirbet Kefr Soum*, خربة كفر صوم. De nombreuses maisons renversées, qui avaient été bâties presque toutes avec de menus matériaux mal taillés, avoisinent un *oualy* qu'ombrage un mûrier plusieurs fois séculaire.

Un édifice plus considérable, construit en partie avec des blocs antiques, dont quelques-uns sont à bossage, a servi de mosquée, comme le prouve le *mihrab* qu'on y a pratiqué; mais il est peut-être antérieur à l'établissement des musulmans, qui l'auront simplement approprié à leur culte. Non loin de là, un *birket* grossièrement bâti affecte une forme demi-circulaire.

KHIRBET SIDI BOU-A'DAS.

A une heure, nous poursuivons notre route dans la même direction.

A une heure quinze minutes, nous traversons une vallée profondément déchirée, à laquelle succède une montagne très-âpre, que nous gravissons à travers des rochers de couleur grisâtre, fendillés et comme déchiquetés de toutes parts.

A une heure trente-cinq minutes, nous passons au milieu d'un *khirbet* qu'on me désigne sous le nom de *Sidi Bou-A'das*, سيدى بوعدس. Il se réduit à un petit nombre de maisons renversées, près d'un sanctuaire musulman encore debout, consacré à un santon ainsi appelé. Quelques-unes des pierres de cet *oualy* paraissent provenir d'une construction plus ancienne.

Le sentier que nous suivons serpente, à la hauteur de plus de cinq cents mètres au-dessus de la Méditerranée, sur des plateaux nus ou hérissés d'énormes quartiers de roc, d'un aspect austère et sauvage.

KABOU.

A deux heures quinze minutes, mon guide me signale, à la distance d'une heure de marche, vers l'ouest, des ruines nommées *Khirbet Beit-Sakaïa*, خربة بيت سقايا.

A deux heures trente minutes, nous descendons dans une vallée où nous trouvons une source très-considérable, l'*A'ïn el-Kabou*, عين القبو. Elle sort d'un canal antique, près d'une vieille mosquée appelée *Djama' Cheikh Mahmoud el-Hadjemi*, et ses eaux tombent en cascade dans un vallon, dont elles fertilisent les jardins et qui est planté de figuiers, de citronniers, d'orangers et de légumes. Ces vergers dépendent du petit village de Kabou, perché comme un nid d'aigle, au nord-ouest de la source, sur le sommet d'une montagne escarpée.

Nous contournons du côté de l'ouest les pentes de cette mon-

tagne, en suivant un étroit sentier pratiqué sur le roc aplani, et qui date sans doute d'une époque très-reculée. Il nous conduit vers les bords de l'Oued el-Kabou, qui est encaissé profondément à notre gauche.

A trois heures quinze minutes, nous traversons quelques ruines peu importantes, dont mon guide ignore le nom; ce sont celles d'un simple hameau arabe, actuellement renversé, et qui a pu succéder à un autre plus ancien.

A trois heures trente-cinq minutes, nous franchissons l'Oued el-Kabou.

EL-HOUSAN.

Notre direction devient alors celle de l'est. Vers le sud nous apercevons, à la distance d'une grande heure de marche, le village d'*El-Housan*, الحوسان, situé sur une montagne.

OUELEDJEH.

Inclinant ensuite vers le nord-est, nous atteignons, à quatre heures quinze minutes, *Oueledjeh*, ولجة, dont j'ai déjà parlé. Les jardins de ce village sont assez fertiles en vignes, en figuiers et en légumes, grâce au travail de l'homme, qui corrige l'ingratitude d'un sol naturellement peu fertile.

BETTIR.

Nous suivons quelque temps, vers l'ouest-sud-ouest, l'Oued Oueledjeh, dont le lit est, en cet endroit, resserré entre deux murs, qui empêchent les eaux du torrent, quand il est grossi par les pluies d'hiver, de ronger les jardins qui le bordent; puis nous le franchissons, et, gravissant vers le sud les pentes de la montagne de *Bettir*, بتير, nous faisons halte pour la nuit, à cinq heures trente minutes, au village de ce nom. Le sentier qui y mène est creusé en partie dans le roc vif et dénote un travail antique. Nous

dressons nos tentes devant une petite mosquée, au milieu d'une plate-forme qu'ombrage un gigantesque mûrier et où, tous les soirs, pendant la belle saison, les habitants de Bettir viennent respirer la fraîcheur. Les eaux d'une source intarissable et très-abondante circulent en murmurant auprès de ce sanctuaire, et tombent en cascade dans un *birket* rectangulaire, situé plus bas, d'où elles s'écoulent à travers des jardins disposés en terrasses. Le village renferme à peine trois cent cinquante habitants. A l'exception de la maison du cheikh, qui est assez grande, les habitations sont petites et mal construites; les rues sont très-étroites. Sur plusieurs points, les rochers ont été taillés comme un mur vertical ou aplanis horizontalement par la main de l'homme, à une époque peut-être très-reculée.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME.

KHIRBET BETTIR OU KHIRBET EL-YEHOUD, JADIS BETHER. — A'ÏN EL-HANÎEH. — KHIRBET A'ÏN EL-LEHI, L'ANCIENNE E'N HAK-KORE RAMATH LEHI. — KHIRBET A'ÏN YALO. — MALHAH, PEUT-ÊTRE AUTREFOIS MALCHAIA. — CHERAFAT. — BEIT SAFAFA. — RETOUR À JÉRUSALEM.

KHIRBET BETTIR OU KHIRBET EL-YEHOUD.

Le 22 juin, à cinq heures du matin, je vais examiner, sous la conduite d'un villageois, les ruines dites *Khirbet el-Bettir*, خربة البتير, ou *Khirbet el-Yehoud*, خربة اليهود. Ces ruines avoisinent, vers l'ouest-nord-ouest, le village actuel de *Bettir*. Passant devant la fontaine que j'ai signalée, puis tournant à l'ouest et ensuite au nord-ouest, nous parvenons en quatorze minutes, par un sentier très-roide et pratiqué dans le roc, sur le plateau d'une espèce de péninsule que couronnent les débris d'une ancienne acropole, jadis fortifiée. Cette péninsule, qui surplombe au-dessus de l'Oued Bettir ou d'une seconde plate-forme inférieure, ne se rattache que vers le sud à la montagne à laquelle est adossé le village. Son pourtour peut être évalué à neuf cents mètres. Déjà défendue par les remparts naturels des rochers qui l'environnent, rochers taillés à pic par l'homme, là où ils étaient plus facilement accessibles, elle était en outre protégée par un mur construit avec de gros blocs bien équarris, dont quelques assises seules se voient encore çà et là, mais dont la majeure partie a été enlevée ou demeure ensevelie sous des monceaux de décombres. Il est donc impossible de méconnaître qu'il a existé jadis en ce lieu une forteresse. Le plateau inégal qu'elle occupait et qu'enfermait cette enceinte, fortifiée à la fois par la nature et par l'art, est actuellement livré à la culture ou envahi

par des broussailles. De nombreux tas de pierres provenant de constructions renversées ont été amoncelés sur divers points, afin de laisser plus de place aux oliviers et aux figuiers qu'on y a plantés. Au point culminant, on remarque les traces d'une tour, dont les fondations sont sans doute antiques, mais qui paraît avoir été remaniée à une époque postérieure. De là, on aperçoit El-Kabou à l'ouest, El-Housan au sud, et les ruines de Kiriet es-Sa'ïdeh au nord.

Dans le flanc oriental de cette sorte de promontoire avancé, trois excavations pratiquées dans le roc et rapprochées les unes des autres sont regardées par les uns comme d'anciens tombeaux, par d'autres comme des citernes. Je les ai trouvées remplies de pierres, ce qui ne permettait pas de les parcourir tout entières ni de s'en rendre un compte exact. Mon guide m'affirmait qu'elles pénètrent profondément dans le cœur de la montagne; mais je crois que cette assertion est fausse, et qu'elles n'ont qu'une étendue assez restreinte.

Au-dessous de ce premier plateau, un second vers le nord domine immédiatement l'Oued Bettir; il formait probablement la basse ville, dont le précédent était l'acropole. Ces deux plateaux étaient alimentés d'eau par la source, extrêmement considérable, du village actuel de Bettir, qui est lui-même d'un difficile accès et pouvait être aisément défendu. Le site qu'il occupe faisait partie sans aucun doute de la ville antique dont il a conservé le nom. Par conséquent, il ne faudrait pas conclure que jamais le plateau supérieur n'a pu servir d'assiette à une citadelle parce qu'il manquait d'eau, attendu que, en admettant même qu'il n'eût pas de citernes, ce qu'il est impossible d'affirmer, celles qu'il avait ayant pu être comblées, il existait dans un voisinage très-rapproché une source inépuisable, dont il était très-facile d'interdire l'accès à l'ennemi, à cause de l'escarpement du sentier qui y conduit. J'incline donc à penser, contrairement aux conclusions de Robinson, et d'accord en cela avec plusieurs autres voyageurs, qu'il faut reconnaître à Bettir, au Khirbet Bettir ou Khirbet el-Yehoud et dans la plate-forme inférieure que j'ai signalée, la *Bether* de l'antiquité, rendue si célèbre, à l'é-

poque d'Hadrien, par la résistance héroïque et acharnée que les Juifs y opposèrent, pendant trois ans et demi, sous la conduite du fameux Bar-Cocheba, à tous les efforts des Romains.

Avant ce grand événement, le nom de cette localité n'est nulle part mentionné, ni dans le texte hébreu de la Bible, ni chez l'historien Josèphe.

Nous lisons seulement dans le Cantique des Cantiques un passage où il est question des montagnes de Bether.

16. Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia,

17. Donec aspiret dies et inclinentur umbræ. Revertere; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum super montes Bether.

« Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, et il se nourrit parmi les lis,

« Jusqu'à ce que le jour commence à paraître et que les ombres se dissipent peu à peu. Reviens, mon bien-aimé, et sois semblable à un chevreuil ou à un faon de biche qui court sur les montagnes de Bether. »

La Bible, du reste, ne nous indique pas où il faut chercher ces montagnes, mais rien n'empêche de penser qu'il s'agit ici des hauteurs escarpées et sauvages de Bettir, qui auraient dû leur nom précisément à leur âpreté et aux déchirures profondes qu'on y observe. En effet, le mot *Bether*, en hébreu בֶּתֶר, vient de la racine בָּתַר, au pihel בִּתֵּר, qui signifie « il a déchiré, il a fendu. »

Je signalerai également le verset suivant des Septante :

Θεκὼ, καὶ Ἐφραθά· αὕτη ἐστὶ Βαιθλεέμ, καὶ Φαγὼρ, καὶ Αἰτὰν, καὶ Κουλὸν, καὶ Τατὰμ, καὶ Θωβὴς, καὶ Καρὲμ, καὶ Γαλὲμ, καὶ Θεθὴρ, καὶ Μανοχὼ, πόλεις ἕνδεκα καὶ αἱ κῶμαι αὐτῶν[1].

Or, dans ce verset de la traduction des Septante, qui ne se trouve pas dans le texte hébraïque, à la place du mot Θεθήρ, certaines éditions, et probablement les meilleures, portaient, à ce qu'il paraît, Βαιθήρ; car voici comment saint Jérôme reproduit ce même verset dans son Commentaire sur le prophète Michée :

Legimus juxta Septuaginta duntaxat Interpretes in Jesu Nave, ubi tribus Judæ

[1] *Josué*, c. xv, v. 59.

urbes et oppida describuntur, inter cætera etiam hoc scriptum : Thacco, et Ephratha, hæc est Bethleem, et Phagor, et Ætham, et Culon, et Tami, et Soris, et Caræm, et Gallim, et Bæther, et Manocho, civitates undecim et viculi earum [1].

Si cette leçon de Βαιθήρ, *Bæther*, doit être admise, ainsi que tout autorise à le croire, la ville qui nous occupe maintenant serait, selon toute apparence, désignée dans ce verset, et, dans ce cas, elle aurait existé déjà avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise.

D'ailleurs Bether n'est mentionnée nulle autre part dans les Livres saints. Ce nom ne reparaît dans l'histoire que lors de la dernière grande insurrection des Juifs, sous l'empire d'Hadrien. On sait en effet que, à cette époque, ce peuple tenta en Palestine un suprême effort pour reconquérir son indépendance. Un homme audacieux, nommé Bar-Coziba, qui se faisait passer pour le Messie et appeler *Bar-Cocheba* (fils de l'Étoile), comme s'il était l'étoile de Jacob annoncée par Balaam [2], rassembla un grand nombre de partisans et s'empara de Jérusalem ainsi que de beaucoup d'autres villes et de places fortes. Il devint bientôt assez puissant pour usurper la souveraine autorité et pour faire battre monnaie. Ce qui contribua singulièrement à accroître les forces et la confiance de son parti, c'est qu'il fut reconnu publiquement pour le Messie par le célèbre Akiba lui-même, l'un des plus savants docteurs de ce temps, dont l'opinion entraîna celle des masses. L'insurrection prit alors des proportions formidables, et le général romain Titus Annius Rufus, qui commandait en Judée, fut vaincu en plusieurs rencontres. Hadrien, qui avait d'abord méprisé cette révolte, comprit qu'il fallait compter avec elle, et il envoya en Palestine Julius Severus, qui venait de se distinguer dans la Grande-Bretagne. Celui-ci, sans engager d'action générale, commença par enlever successivement aux insurgés chacune de leurs places fortes. Jérusalem tomba bientôt en son pouvoir. Bar-Cocheba, s'étant retranché dans Bether ou Bethar, y fut assiégé par les Romains, qui ne parvinrent à s'emparer de vive force de cette ville qu'au bout de trois ans et demi

[1] *Commentaire sur le prophète Michée*, c. v. — [2] *Nombres*, c. XXIV, v. 17.

d'efforts incroyables, l'an 136 de l'ère chrétienne. A en croire les rabbins, elle renfermait une population énorme, et comptait plusieurs centaines de synagogues et d'écoles. Maîtres de la place, les Romains y firent un effroyable massacre de ses défenseurs, qui furent égorgés par centaines de mille; le sang coulait à flots dans les rues et ruissela, disent les talmudistes, jusqu'à la mer, en torrents tellement impétueux, qu'il entraîna des pierres d'un poids considérable et continua sa course à travers la mer l'espace de quatre milles[1]. Il est inutile de faire remarquer que tous ces détails, relatifs tant à l'étendue de Bether qu'au chiffre prodigieux des malheureux habitants qui y furent égorgés, sont empreints de la plus grande exagération; aussi faut-il bien se garder de les prendre à la lettre.

Quelques critiques, se fondant sur divers passages des talmudistes, qui placent cette ville à quatre milles de la mer, l'identifient avec la *mutatio Betthar*, signalée, dans l'Itinéraire de Bordeaux, comme étant à vingt milles de Diospolis, au nord, et à seize milles de Césarée, au sud, et mentionnée également dans l'Itinéraire d'Antonin, sous le nom de *Betaro*, à trente et un milles de Césarée et à vingt-huit milles de Diospolis. Ces derniers chiffres sont trop élevés, mais il ne résulte pas moins de ces deux Itinéraires que c'est entre Césarée et Diospolis qu'il faut chercher la *Betthar* de l'un, la *Betaro* de l'autre, par conséquent fort loin de notre village de Bettir.

D'un autre côté, nous lisons dans Eusèbe :

Ἀκμάσαντος δὲ τοῦ πολέμου, ἔτους ὀκτωκαιδεκάτου τῆς ἡγεμονίας Ἀδρίανου, κατὰ Βίθθηρα πόλιν, ἥτις ἦν ὀχυρωτάτη, τῶν Ἱεροσολύμων οὐ σφόδρα πόῤῥω διεστῶσα[2]...

«La guerre ayant pris tout son développement, la dix-huitième année de l'empire d'Adrien, dans la ville de Bitther, qui était très-forte et située non loin de Jérusalem...»

Comme cet écrivain ne nous dit pas si cette ville était au nord

[1] *Gemar. Hieros. Gittin*, fol. 57, 1. — *Écha Rabbati*, fol. 75.

[2] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IV, VI.

ou au sud de Jérusalem, et qu'il se contente de nous apprendre qu'elle était peu distante de la capitale, Robinson[1] émet l'opinion qu'elle pourrait bien être la même que Bethel, appelée *Betthar* dans l'Itinéraire de Bordeaux et marquée à douze milles au nord de Jérusalem. Il s'appuie sur la permutation, si fréquente dans toutes les langues, de *l* et de *r*, et sur le passage suivant de saint Jérôme :

Capta urbs Bethel, ad quam multa millia confugerant Judæorum; aratum templum, in ignominiam gentis priscæ, a Tito Annio Rufo[2].

La mention de Titus Annius Rufus prouve, en effet, que saint Jérôme parle ici d'événements accomplis sous Hadrien.

Mais cette conjecture de Robinson, toute plausible qu'elle est, me paraît devoir être rejetée pour plusieurs raisons. D'abord le même saint Jérôme, en traduisant le passage de l'*Onomasticon* relatif à Βαιθήλ, située à douze milles au nord de Jérusalem, n'ajoute nullement que cette ville ait été le théâtre de la dernière catastrophe des Juifs; ce qu'il n'eût pas, je crois, manqué de faire, s'il avait identifié réellement Bether avec Bethel. Je pense donc avec le savant Tillemont[3] que, dans la phrase de ce Père de l'Église alléguée par Robinson, au lieu de *Bethel*, il faut lire *Bether*.

En second lieu, le site de Bethel, aujourd'hui Beitin, est beaucoup moins fort naturellement que celui de Bettir, plus rapproché en outre de Jérusalem de quelques milles, ce qui répond mieux au texte d'Eusèbe, qui nous apprend que Βίθθηρ (*Bitther*, d'où l'arabe actuel *Bettir*) était une ville très-forte, ὀχυρωτάτη, et peu distante de Jérusalem, τῶν Ἱεροσολύμων οὐ σφόδρα πόῤῥω διεστῶσα. Bettir est, en effet, à sept milles à l'ouest-sud-ouest de Jérusalem, et situé sur une montagne escarpée. On n'y parvient qu'en suivant un étroit sentier, pratiqué, en quelques endroits, dans le roc vif. Ce village est lui-même dominé, comme je l'ai dit, par une sorte de péninsule rocheuse, très-facile à fortifier et à défendre, et qui garde encore les vestiges des anciens remparts qui l'entouraient.

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. III, p. 270.

[2] *Comment. sur Zacharie*, c. VIII, v. 19.

[3] *Histoire des Empereurs*, t. II, p. 309.

Or quel est le nom qui s'attache encore maintenant à l'emplacement de cette antique acropole? Celui de *Khirbet Bettir* ou *Khirbet el-Yehoud* (ruines de Bettir ou ruines des Juifs). N'y a-t-il pas là une association d'idées et de souvenirs bien frappante? Cette forteresse, appelée *Bettir*, nom qui rappelle de si près la *Bether* ou *Bethar* des talmudistes et la *Bitther* d'Eusèbe, est en même temps, comme son autre dénomination l'indique, le tombeau en quelque sorte de la nation juive, car c'est là que la ruine de ce peuple fut consommée. Peut-on dès lors douter que ce plateau escarpé de toutes parts, que la nature et l'art avaient rendu imprenable, et auquel la tradition a maintenu les deux désignations dont j'ai parlé, ne soit bien effectivement l'asile où Bar-Cocheba s'était réfugié comme dans un poste inexpugnable, afin d'y défendre le plus longtemps possible, contre la puissance romaine, les derniers restes de la nationalité juive?

En troisième lieu, nous savons, par un autre passage de saint Jérôme, que, après la prise de Bether, les malheureux prisonniers juifs qui n'étaient point tombés sous le fer de l'ennemi furent vendus par milliers à l'endroit où Abraham avait jadis fixé sa tente près d'Hébron, et où se tenait chaque année un marché très-fréquenté; ceux qui ne trouvèrent point d'acheteurs furent de là transportés en Égypte :

Legamus veteres historias et traditiones plangentium Judæorum, quod in tabernaculo Abrahæ, ubi nunc per annos singulos mercatus celeberrimus exercetur, post ultimam eversionem quam sustinuerunt ab Hadriano, multa hominum millia venundata sint, et quæ vendi non potuerint, translata in Ægyptum, tam naufragio et fame quam gentium cæde truncata [1].

Ce Père de l'Église, dans son Commentaire sur le prophète Jérémie, rapporte le même fait :

Alii vero quod ultima captivitate sub Hadriano, quando et urbs Jerusalem subversa est, innumerabilis populus diversæ ætatis et utriusque sexus in mercatu Terebinthi venundatus sit [2].

[1] *Commentaire sur Zacharie*, c. XI, v. 4. — [2] *Commentaire sur Jérémie*, c. XXXI.

Dans la *Chronique pascale* nous lisons pareillement :

Ἦλθεν Ἀδριανὸς εἰς Ἱεροσόλυμα, καὶ ἔλαβε τοὺς Ἰουδαίους αἰχμαλώτους, καὶ ἀπελθὼν εἰς τὴν λεγομένην Τερέβινθον προέστησεν πανήγυριν καὶ πέπρακεν αὐτοὺς εἰς ταγὴν ἵππου ἕκαστον, καὶ τοὺς ὑπολειφθέντας ἔλαβεν εἰς Γάζαν, καὶ ἐκεῖ ἔστησεν πανήγυριν, καὶ ἐπώλησεν αὐτοὺς, καὶ ἕως τοῦ νῦν ἡ πανήγυρις ἐκείνη λέγεται Ἀδριανη[1].

« Adrien se rendit à Jérusalem, prit les captifs juifs, et, se dirigeant à l'endroit appelé le Térébinthe, il y tint un marché, où il vendit chacun des prisonniers le prix d'un cheval. Ceux qui restèrent furent transportés par lui à Gaza. Là il établit un marché, où ils furent vendus; et, jusqu'à ce jour, ce marché s'appelle *marché d'Adrien.* »

Cette vente des prisonniers juifs au marché du Térébinthe, non loin d'Hébron, prouve, à ce qu'il me semble, que Bether était située dans les montagnes de la Judée et non point sur les bords de la Méditerranée, comme le veut la tradition rabbinique que j'ai rappelée; autrement, ce transport de tant de milliers de captifs au marché du Térébinthe serait invraisemblable, attendu qu'ils auraient pu être vendus immédiatement dans l'une des villes du littoral. Il est, au contraire, très-facile à admettre, si l'on place à Bettir, éloigné seulement de six heures de marche d'Hébron, la ville de Bether. La distance est presque double à partir de Bethel, que Robinson identifie avec cette forteresse.

Mais, me dira-t-on, comment accorder avec l'opinion de ceux qui reconnaissent Bether dans Bettir l'assertion des talmudistes qui prétendent que cette ville renfermait plusieurs centaines de synagogues et d'écoles, et une population innombrable? Jamais en effet Bettir, en y comprenant le village actuel, le plateau supérieur du Khirbet el-Yehoud et le plateau inférieur qui s'étend vers l'Oued Bettir, n'a pu contenir même la dixième partie d'une semblable multitude. En outre, les talmudistes prétendent que Bether était à quatre milles de la Méditerranée; et Bettir en est au moins à trente-cinq milles.

[1] *Chronique pascale*, p. 253.

A cette objection je réponds que l'exagération des talmudistes, relativement au chiffre de la population de Bether, à celui de ses synagogues et de ses écoles et à la quantité énorme d'habitants qui furent massacrés dans ce siége, est si outrée et si palpable, qu'elle ne peut avoir la valeur d'un document historique. Dion Cassius[1], à la vérité, évalue à cinq cent quatre-vingt mille le nombre des Juifs qui furent tués par les Romains dans cette guerre; mais c'est là le chiffre total de toutes les victimes de cette insurrection, partout où des combats furent livrés et où des villes et des villages furent emportés d'assaut.

Quant à la distance de quatre milles qui séparait Bether de la mer, elle est loin d'être donnée la même par tous les talmudistes, car, selon le Talmud de Jérusalem[2], Bether était située à quarante milles de la Méditerranée. Il paraît également résulter d'un passage de la *Michna*[3] qu'elle était dans le voisinage de Thécoa. On voit par là que les indications du Talmud, en ce qui concerne la position de Bether, sont très-différentes, puisqu'elles varient de quatre à quarante milles pour l'intervalle qui s'étendait entre cette ville et la mer.

En résumé, la grande ressemblance des noms, la position extrêmement forte du Khirbet Bettir, le témoignage formel d'Eusèbe, qui affirme que Bitther était très-rapprochée de Jérusalem, la vente des malheureux captifs au marché du Térébinthe, près d'Hébron, tout semble prouver qu'il faut chercher cette ville dans les emplacements réunis du village de Bettir, du Khirbet Bettir et du plateau inférieur que ces dernières ruines dominent. Là s'est, je pense, accomplie la terrible catastrophe qui a écrasé pour jamais, la nationalité judaïque, dont les débris, toujours vivants et profondément vivaces quoique dispersés, sont depuis longtemps épars à travers le monde. Cette catastrophe est elle-même attestée par le nom de *Khirbet el-Yehoud*, que porte aussi le Khirbet Bettir.

[1] Dion Cassius, LXIX, XIV. — [2] *Thaanith*, IV. — [3] Première partie, *Hallah*, IV, § 10.

A'ÏN EL-HANÎEH.

A six heures, je redescends de cette hauteur célèbre vers Bettir, et de là jusqu'au fond de la vallée.

A six heures trente minutes, laissant à ma gauche Oueledjeh, et suivant le torrent de ce nom, dans la direction de l'est, puis du nord-est, j'arrive, à six heures cinquante minutes, auprès de l'A'ïn el-Hanîeh. J'ai décrit ailleurs cette source dans le chapitre v du tome I de cet ouvrage, et j'ai discuté alors la tradition qui la considère, faussement à mon avis, comme étant la fontaine où saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Éthiopie, et qui, d'après les témoignages les plus anciens, entre autres celui de saint Jérôme, doit être identifiée avec l'A'ïn ed-Diroueh, près des ruines de Beth-Sour.

KHIRBET A'ÏN EL-LEHI.

Après une halte de quarante minutes dans ce lieu charmant, je traverse l'Oued el-Hanîeh, et je gravis, vers le nord-nord-ouest, les pentes assez escarpées d'une montagne cultivée par étages successifs, sur les flancs de laquelle un fellah m'avait indiqué les restes d'un ancien village, appelés *Khirbet A'ïn el-Lehi*, خربة عين اللحى, ou *el-Lekhi*, اللخى, car j'ai cru saisir, en interrogeant un autre fellah, cette seconde prononciation.

A sept heures quarante-cinq minutes, je parviens à une source abondante, qui découle d'un petit canal antique dans un *birket* demi-circulaire; de là elle se répand dans des jardins plantés de vignes, de divers arbres fruitiers et de légumes. Plus haut, sont d'autres jardins, dont les murs sont fermés avec des matériaux provenant de constructions antiques, et où l'on distingue encore, au milieu des arbres qui y sont cultivés, les débris d'un ancien village presque complétement rasé. Je remarque aussi plusieurs tombeaux antiques creusés dans le roc, dont les entrées sont obstruées. L'un est ouvert et se compose d'un vestibule et d'une chambre sépulcrale, faite

jadis pour renfermer deux cadavres sous deux arceaux cintrés. Il a dû également servir de sépulture, à l'époque chrétienne, ou peut-être de retraite à un ermite; car au-dessus de la baie d'entrée, une croix a été sculptée dans le roc.

Le nom de *Khirbet A'ïn el-Lehi* ou *el-Lekhi* me fait penser tout naturellement à celui d'un lieu célèbre, appelé dans la Bible *Ramath Lehi* (la hauteur de la Mâchoire), où une source miraculeuse, dite *E'n hak-Kore*, désaltéra Samson, qu'avait épuisé l'une de ses luttes contre les Philistins.

Nous savons, par le livre des Juges, que cet endroit était dans la montagne de Juda, et probablement peu éloigné de la roche Étam. En effet, Samson, après avoir incendié les moissons des Philistins, s'était retiré dans une caverne du rocher de ce nom.

8. Percussitque eos [Samson] ingenti plaga, ita ut stupentes suram femori imponerent. Et descendens habitavit in spelunca petræ Etam.

9. Igitur ascendentes Philisthiim in terram Juda castrametati sunt in loco qui postea vocatus est Lechi, id est Maxilla[1].

Pour se venger des dévastations de Samson, les Philistins montent dans le pays de Juda, et comme il s'était réfugié dans la caverne d'Étam, ils vont eux-mêmes camper dans un endroit qui s'appela ensuite *Lehi* ou *Lechi*, c'est-à-dire Mâchoire, et où leur armée fut dispersée.

Ceux de la tribu de Juda disent aux Philistins : « Pourquoi êtes-vous montés contre nous? — C'est pour lier Samson, répondent ceux-ci, et pour lui rendre le mal qu'il nous a fait. »

Alors trois mille hommes de Juda se dirigent vers la caverne d'Étam, lient Samson avec deux cordes neuves et le conduisent ainsi enchaîné auprès des Philistins, afin de le leur livrer et de s'affranchir eux-mêmes des ravages de ce peuple. Mais l'Esprit du Seigneur s'empare soudain de Samson : il rompt ses liens, et, trouvant sous sa main une mâchoire d'âne qui gisait à terre, il s'en saisit comme d'une arme et s'en sert pour tuer mille Philistins. Puis il

[1] *Juges*, c. xv, v. 8, 9.

rejette cette mâchoire, et appelle pour cette raison le théâtre de sa victoire *Ramath Lehi* (dans la Vulgate *Ramathlechi*), c'est-à-dire « la hauteur de la Mâchoire. »

La Bible raconte ensuite la manière miraculeuse dont Dieu étanche la soif du héros, en faisant jaillir une source d'eau vive d'une des dents molaires de cette même mâchoire. C'est ainsi, du moins, que la Vulgate interprète le texte hébraïque :

Aperuit itaque Dominus molarem dentem in maxilla asini, et egressæ sunt ex eo aquæ[1].

Dans la version des Septante, nous lisons :

Καὶ ἔῤῥηξεν ὁ Θεὸς τὸν λάκκον τὸν ἐν τῇ σιαγόνι, καὶ ἐξῆλθεν ἐξ αὐτοῦ ὕδωρ.

Voici le texte hébreu correspondant :

וַיִּבְקַע אֱלֹהִים אֶת־הַמַּכְתֵּשׁ אֲשֶׁר־בַּלֶּחִי וַיֵּצְאוּ מִמֶּנּוּ מַיִם

On traduit généralement ce texte de la manière suivante :

Alors Dieu fendit une des grosses dents de cette mâchoire, et il en sortit de l'eau.

Mais on peut aussi, je crois, le rendre différemment :

Alors Dieu fendit le rocher qui est à Lehi, et il en sortit de l'eau.

Voici, en effet, le passage de l'historien Josèphe où le même fait est rapporté :

Πρὸς οὖν τὰς ἱκετείας ἐπικλασθεὶς ὁ Θεὸς πηγὴν κατά τινος πέτρας ἀνίησιν ἡδεῖαν καὶ πολλήν[2].

« Dieu, fléchi par les prières de Samson, fait jaillir d'un rocher une eau douce et abondante. »

Comme c'est d'après le texte hébreu évidemment que Josèphe raconte ce miracle de la manière qui précède, il en résulte qu'il entendait ce verset autrement que l'auteur de la Vulgate. Pour lui,

[1] *Juges*, c. xv, v. 19. — [2] *Antiquités judaïques*, V, viii, § 9.

les mots *ba-lehi* ne signifient pas « dans la mâchoire, » mais « dans l'endroit appelé Mâchoire ou *Lehi*, » et, par suite, le mot *ham-maktech* ne peut avoir le sens de « dent molaire, » mais il a celui de « rocher. »

Pour mon compte, j'incline à adopter cette interprétation, qui me semble plus rationnelle. Quant à la traduction des Septante, elle est un peu vague sur ce point, et l'on ne voit pas trop si les mots *ἐν τῇ σιαγόνι* doivent s'interpréter par : « dans la mâchoire, » ou « dans l'endroit nommé Mâchoire, » et, de la différente manière de comprendre ces mots dépend le sens qu'il faut donner à *τὸν λάκκον*, qui précède.

Quoi qu'il en soit, la source miraculeuse dont il est question dans ce passage de la Bible, qu'elle ait jailli d'un rocher ou d'ailleurs, source que les Livres saints désignent sous le nom d'*E'n hak-Kore*, « fons invocantis » (la source de celui qui invoque), me paraît être celle qui s'appelle aujourd'hui *A'ïn el-Lehi*, et la montagne sur les flancs de laquelle se trouve le *Khirbet A'ïn el-Lehi* est, à mes yeux, le *Ramath Lehi* du livre des Juges. Les noms sont identiques, et, en outre, il semble résulter de ce même chapitre que cette localité n'était pas fort distante d'Étam. Or l'A'ïn el-Lehi n'est distante de l'*A'ïn A'tan*, regardée généralement comme étant située sur l'emplacement d'Étam, que d'un intervalle de deux heures de marche au plus. Je suis donc très-disposé à reconnaître dans cette fontaine celle qu'a rendue célèbre l'histoire de Samson, au lieu de la chercher, conformément à une tradition assez ancienne, mais peu en harmonie avec les données de la Bible, dans l'A'ïn Lehi es-Safer, dont j'ai retrouvé le canal près de Beit-Djibrin. Comment supposer, en effet, que les Philistins, voulant se saisir de Samson retiré dans la caverne d'Étam, aient établi leur camp à une distance si grande de l'ennemi qu'ils voulaient surprendre, et que les Juifs, après avoir lié Samson, l'aient traîné enchaîné jusqu'aux portes de Beth-Gabra, plus tard Éleuthéropolis, actuellement Beit-Djibrin ? Six heures de marche, au moins, séparent ces deux points. D'ailleurs, si l'événement raconté par la Bible s'était passé près de Beit-Djibrin,

c'est-à-dire sur le seuil seulement des montagnes de la Judée, l'écrivain sacré n'aurait pas dit que les Philistins *étaient montés* dans la terre de Juda, puisque Beth-Gabra devait faire partie de la Chéphélah, c'est-à-dire de la grande plaine occupée par ce peuple, et non de la montagne de Juda.

KHIRBET A'ÏN YALO.

A huit heures dix minutes, je quitte le Khirbet A'ïn el-Lehi, et, me dirigeant vers l'est, j'atteins, vers huit heures trente minutes, l'*A'ïn Yalo*, qu'avoisinent des ruines dites *Khirbet A'ïn Yalo*, خربة عين يالو ; je les ai déjà décrites.

MALHAH.

A neuf heures, je franchis l'Oued Malhah, autrement appelé l'*Oued el-Ouard*, à cause des belles plantations de rosiers qui le bordent; puis je gravis, vers le nord-est, les flancs d'une montagne par un sentier étroit et difficile, pratiqué par intervalle en forme d'escalier, qui me conduit à un petit village du nom de *Malhah*, مالحة. Il renferme au plus deux cents habitants. Quelques critiques l'identifient avec l'antique *Malchaia*[1]. Près d'une mosquée, je remarque les restes d'une vieille construction, appelée *El-Bordj* (la Tour, le Château). Sans être antique, elle passe pour antérieure à l'époque des croisades.

Les habitants de Malhah n'ont pas d'eau sur leur montagne; ils sont contraints d'en aller chercher pour leurs besoins à l'A'ïn Yalo, distante de leur village d'au moins vingt minutes de marche.

CHERAFAT.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous descendons dans une vallée plantée d'oliviers, en inclinant vers le sud-est.

[1] *Vajicra Rabba*, XXVI.

A neuf heures quarante-deux minutes, nous laissons à notre droite une haute colline, cultivée en vignes et en rosiers, et bientôt nous commençons une nouvelle ascension à travers d'âpres rochers.

A dix heures dix minutes, nous parvenons à un hameau nommé *Cherafat*, شرافات, et composé uniquement d'une vingtaine de maisons. Plusieurs d'entre elles offrent l'apparence d'une grande ancienneté. Faute d'avoir eu soin d'entretenir une assez grande citerne antique, les habitants sont obligés, comme ceux de Malhah, de s'approvisionner d'eau à l'A'in Yalo.

BEIT SAFAFA.

Notre direction, en descendant de Cherafat, est celle du nord-est.

A dix heures vingt minutes, nous passons à *Beit-Safafa*, بيت صفافا, petit village d'une trentaine de maisons, situé sur un monticule. Quelques-unes sont très-solidement bâties et fort anciennes, d'autres tombent en ruine. Les habitants manquent pareillement d'eau.

RETOUR À JÉRUSALEM.

Nous poursuivons notre route, vers le nord-nord-est, à travers un plateau pierreux et naturellement peu fertile, et, à onze heures vingt minutes, nous rentrons enfin à Jérusalem, après cette longue et minutieuse exploration, poussée jusqu'aux confins extrêmes de la Palestine vers le sud.

J'avais parcouru en tout sens la plaine entière des Philistins, tout le désert de *Bir es-Seba'* (Bersabée) et d'*El-Khalasah* (Élusa), compris autrefois soit dans le territoire de la tribu de Siméon, soit dans l'Idumée, et aussi une notable partie du massif occidental des montagnes de Juda.

Il me restait, pour achever l'étude de la Judée, à explorer le massif oriental de ces mêmes montagnes; mais plusieurs raisons

me forçaient de revenir préalablement à Jérusalem. D'abord toutes nos montures étaient épuisées de fatigue; l'un de mes bachibouzouks était malade, par suite d'une insolation, et, en outre, le district d'Hébron commençait à s'insurger de plus en plus contre le nouveau pacha de Jérusalem. Mes deux cavaliers d'escorte, dans de pareilles circonstances, loin de pouvoir me faire respecter, étaient plutôt propres à indisposer contre moi les populations, qui voyaient en eux des hommes du pacha, et qui auraient pu leur faire un mauvais parti, une fois la lutte définitivement engagée. Aussi me pressaient-ils de les ramener dans la Ville sainte.

Je renonçai donc pour le moment à l'exploration du district d'Hébron. Je voulais, en effet, étudier cette région d'une manière complète et méthodique et n'être point obligé d'en négliger certaines parties, dans la crainte d'exposer la vie des hommes qui étaient à mon service.

En arrivant à Jérusalem, je trouvai la ville assez agitée, à cause des bruits qui y circulaient relativement à l'insurrection. Deux bachibouzouks, porteurs d'un ordre de l'autorité, venaient d'être massacrés dans un village. Pour étouffer le mouvement dès son origine, le pacha se décida alors à marcher en personne immédiatement, avec tout ce qu'il avait de troupes disponibles et quelques pièces de canon, au-devant des insurgés, en se rendant droit à Doura, qui paraissait être le centre de la révolte. En même temps, il chercha à diviser les chefs de l'insurrection par des promesses de faveurs ou des menaces de châtiments. Sans entrer ici dans des détails qui seraient hors de propos, je me contenterai de dire que l'apparition soudaine des troupes du pacha et ses habiles négociations firent bientôt rentrer les récalcitrants dans le devoir. Tout se borna à quelques escarmouches; les Arabes nomades s'enfuirent dans le désert, et les habitants des villages consentirent à payer l'impôt et durent livrer leurs armes.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, je résolus, pour ne pas rester inactif à Jérusalem, d'explorer au nord de cette ville le territoire de l'ancienne tribu de Benjamin, district qui était alors

tranquille. C'est cette tournée de quelques jours qui va faire le sujet des premiers chapitres du tome suivant. Les autres seront consacrés à la description du district d'Hébron, que je pus visiter ensuite, et de toute la partie orientale de la Judée jusqu'au désert du sud.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes. Un volume in-8°. Chez A. Durand, libraire, rue Cujas.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, ouvrage accompagné d'une grande Carte de la Régence. Deux volumes grand in-8°. Chez H. Plon, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

PARIS,

CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

30, RUE DES BOULANGERS, ET 27, RUE DE BELLECHASSE.

